

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale
MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicium
confirmat. CIC. de Natur. Deor.

JANVIER 1781.



PARIS.
Chez la V^e THIBOUST, Imprimeur
place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1781.

EXTRAIT.

*SÉANCE PUBLIQUE de la faculté de
médecine de Paris, tenue le 9 décembre
1779, dans les écoles extérieures de
Sorbonne. A Paris, de l'imprimerie
de Quillau, imprimeur de la faculté de
médecine, rue du Fouarre, 1780. in-4°.
de 135 pages.*

CE recueil contient, 1°. le jugement
des dissertations qui avoient concouru pour
le prix de 1779, dont le sujet étoit l'al-
laitement des enfans par leurs merès,

A ij

4 SÉANCE PUBLIQUE

considéré dans l'ordre physique, moral & politique. 2°. L'exposé de la question proposée pour le prix de 1780. 3°. Les jugemens portés par la faculté sur différens objets relatifs à la santé des citoyens. 4°. Une analyse des thèses soutenues dans les écoles pendant le cours de l'année scholaistique. 5°. Les éloges de *Joseph de Jussieu*, d'*Albert Hazon*, de *Guillaume Michel*, docteurs morts pendant le cours de la même année. 6°. Le rapport & les extraits des mémoires envoyés à la faculté au sujet de la nourriture des enfans trouvés. 7°. Un mémoire de m. *Majault* sur le vinaigre annoncé comme contre-poison de l'arsenic. 8°. Un mémoire sur le quinquina piton, par m. *Mallet*. 9°. Un mémoire de m. *Descemet*, sur le châtaignier, & une dissertation de m. *Morizot Deslandes*, sur l'usage de l'opium dans le traitement des fièvres intermittentes.

Les bornes d'un extrait ne nous permettent qu'une notice succincte de chacun de ces articles, ou plutôt une indication des points de doctrine qui y sont établis.

Nous avons déjà annoncé dans le journal de février 1780, que la faculté avoit adjugé le prix sur l'allaitement des enfans par leurs meres, à m. *Landais*, docteur en médecine aux Effarts en bas Poitou. M. de l'*Epine*, l'ancien de la faculté,

& chargé, en sa qualité de commissaire, de motiver le jugement porté par ses collègues, apprécie dans son rapport chacun des mémoires qui ont concouru, & met dans le plus grand jour la supériorité de celui de m. *Landaïs*. L'analyse qu'il en a tracée est courte, mais tous les raisonnemens & les moyens de preuve de l'auteur y sont rapprochés avec une précision, une force bien capables de convaincre, & une énergie de sentimens qui entraîne le lecteur & le contraint de conclure avec m. *Landaïs*, que toutes les considérations physiques, morales & politiques se réunissent à établir l'avantage de l'allaitement des enfans par leurs meres. Il est à désirer que m. *Landaïs* fasse part au public de son ouvrage; il fait également honneur à ses sentimens & à ses connoissances: il est écrit de maniere à convenir à toute sorte de lecteurs, & à opérer dans nos mœurs un changement inappréciable.

Les décisions de la faculté forment huit articles: nous avons déjà rendu compte (1) de l'approbation donnée à la poudre destinée à arrêter les hémorrhagies externes, qui lui avoit été présentée par le sieur *Fowler*, Anglois. Cette approbation

(1) Voyez journal de médecine, décembre 1779, & février 1780.

6 S É A N C E P U B L I Q U E

étoit fondée sur des expériences faites avec l'exactitude la plus scrupuleuse , & elle a été confirmée depuis par des succès décisifs dans l'amputation d'une cuisse & d'un bras , dans les hémorrhagies survenues à des cancers , & aux jambes dont les vaisseaux étoient variqueux : nous avons la certitude de ces effets.

Nous avons également rendu compte des expériences sur la composition métallique dont se sert le sieur *Doucet* pour faire des casseroles , & de celles sur l'étagage proposé par la dame *Dumazis* (1). Elles concourent à rassurer sur le danger que l'on avoit supposé dans l'emploi du zinc allié avec l'étain ou le fer , pour en former des ustensiles de cuisine.

Les articles n^o 1 , 3 & 6 , ont aussi pour objet de détruire des préjugés funestes à la tranquillité des citoyens , & enfantés par une application trop générale & précipitée des vérités chymiques. Telle étoit la crainte que l'on vouloit inspirer contre les lames de plomb dont les entrepreneurs de l'eau épurée se proposoient de doubler le réservoir où l'eau est déposée pour un moment au sortir des filtres. La décision de la faculté sur l'innocence de pareilles doublures de vases qui

(1) Voyez journal de médecine , octobre 1779.

ne doivent contenir que de l'eau pure, est puisée dans des faits constans, & dans des raisonnemens empruntés de l'expérience de tous les temps. C'est avec les mêmes armes qu'elle a dissipé la ridicule objection que quelques parcelles de terre calcaire, mêlées au sable à travers lequel on fait passer l'eau pour l'épurer, la dépouilloient de ses sels, & même de l'air qu'elle doit contenir pour être bonne.

On avoit jetté l'alarme dans le bourg de Chaillot, à l'occasion des pompes à feu qu'on y établit pour tirer l'eau de la rivière, & la répandre dans des quartiers très-peuplés de la capitale. Le feu ne doit être entretenu qu'avec du charbon de terre ; or la vapeur épaisse & malfaisante, disoit-on, qui s'en exhale, ne pouvoit manquer de causer des maladies dangereuses & même mortelles aux habitans des maisons voisines. La faculté, après un examen rigoureux, a rassuré les magistrats qui l'avoient consultée, & les citoyens intéressés.

L'abus de quelques expériences sur l'air fixe ou gas qui s'élève des corps en fermentation, avoit condamné des brasseries à être reléguées loin des autres habitations. Le jugement avoit été précipité, & la faculté, bien instruite de tout ce qui se passe dans la fabrique de la biere, a

démontré qu'on avoit été effrayé par une erreur.

- La décision cinquieme est une approbation , après épreuves faites & suivies , d'une préparation de peaux de chiens , très-utiles dans quelques maladies des jambes. Comme la faculté a fait imprimer & distribuer aux apothicaires de cette ville cette préparation , nous l'insérerons à la fin de ce journal , afin d'en étendre l'usage , & de multiplier le bienfait du citoyen généreux qui en a acquis & communiqué le secret.

- Parmi les thèses soutenues dans le cours de l'année , & dont on trouve dans ce recueil les assertions principales , nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur annonçant celle de *m. Bertholet* , aujourd'hui docteur de la faculté , & membre de l'académie royale des sciences. Elle présente des faits neufs & dignes d'être connus. Ayant eu lieu de douter que les alimens ou les substances médicamenteuses que l'on fait prendre aux animaux dans l'intention de communiquer à leur lait une propriété , une qualité analogue à ces substances , eussent réellement un tel effet , *m. Bertholet* a interrogé l'expérience : le lait d'une chevre à laquelle il a fait avaler successivement des doses considérables de rhubarbe , d'aloës succotrin , d'athiops martial , de crème

de tartre, n'a souffert aucune altération. Vingt-cinq gros d'onguent mercuriel employé dans l'espace de huit jours en des doses différentes & graduées, n'ont produit d'autre changement dans le lait qu'une diminution très-sensible, & une altération visible dans la santé de l'animal. Aucune expérience chymique n'a pu démontrer, dans le lait, le moindre atôme du mercure, quoiqu'il soit démontré par l'état de maladie où la chevre est tombée, que le mercure avoit pénétré à l'intérieur. *M. Bertholet* ne se permet pas de tirer des faits qu'il rapporte, une conclusion contraire à l'opinion presque générale sur la qualité du lait rendu médicamenteux par les médicamens, mêlés à la nourriture, ou pris pour seule nourriture, il se contente de communiquer le résultat de ses expériences qui réveilleront sûrement l'attention des praticiens sur un point qui, jusqu'à ce jour, n'a pas été suffisamment discuté, & a peut-être été adopté trop légèrement.

L'examen du lait que la chevre a fourni, après avoir avalé trois onces de crème de tartre, ne lui ayant présenté aucune disposition plus grande à se coaguler, aucun vestige d'acidité, & au contraire n'ayant, pendant quatre jours des chaleurs de l'été, offert qu'une saveur douce, il doute que

la crainte où sont quelques favans que les acides, pris intérieurement, ne coagulent le lait des nourrices ou des femmes nouvellement accouchées, soit fondée. Nous croyons que ce doute mérite d'autant plus l'attention des médecins, que souvent ces femmes sont attaquées de maladies dans lesquelles les acides sont des remèdes efficaces, tandis que le préjugé s'oppose à leur administration.

Messieurs les administrateurs de l'hôpital des enfans-trouvés d'Aix en Provence, affligés de perdre tous les ans la plus grande partie des enfans qui sont reçus dans cet hôpital, s'adresserent, en 1775, au premier médecin du roi, pour lui demander conseil. M. *Lieutaud* (1) considérant toute l'étendue de cet objet, & toute son importance, crut ne pouvoir mieux faire que d'en saisir la faculté de médecine de Paris, dont il savoit estimer le zèle & les lumières.

La faculté, non moins jalouse de féconder les vues patriotiques de messieurs

(1) Au moment que nous écrivons ceci, nous apprenons la mort de ce respectable vieillard : il n'est point de médecin qui ne partage nos regrets. M. *Lieutaud* a enrichi, par ses travaux, la médecine qu'il honoroit par son exactitude à remplir ses devoirs, par la candeur & la simplicité de ses mœurs.

les consultants; que de répondre à la confiance de m. le premier médecin, invita tous les membres à donner leur avis dans une matiere qui intéresseoit essentiellement l'état & la population; de plus, elle nomma des commissaires pour mieux approfondir & discuter tout ce qui pouvoit être relatif à cette grande question.

Ces commissaires, après avoir tenu plusieurs conférences, dressèrent une consultation qui fut envoyée d'abord aux administrateurs de l'hôpital d'Aix, par m. *Lieutaud*, ensuite imprimée par ordre du gouvernement au Louvre (1), & remise à mm. les intendans des provinces, pour être distribuée aux administrateurs des hôpitaux, au corps de médecine, aux médecins particuliers, & aux chirurgiens.

La faculté y avoit joint une lettre circulaire, par laquelle elle prioit instamment les administrateurs de tous les hôpitaux des enfans-trouvés, & toutes les personnes de l'art, de vouloir bien communiquer leurs observations sur ce sujet.

En réponse à cette invitation, elle a reçu plusieurs mémoires, dont les principaux lui ont été envoyés par la faculté de médecine d'Aix, par le college des

(1) On en a un extrait dans le journal de médecine, septembre 1775.

médecins de Moulins en Bourbonnois, par des médecins de Bourbon-l'Archambault, d'Huningue en Alsace, de Besançon en Franche-Comté, de Nancy en Lorraine, de Perpignan en Roussillon, &c.

Ces mémoires furent remis à m. *Duhaume*, docteur-régent, qui a fait d'abord un rapport exact de la doctrine contenue dans chacun d'eux, & en a extrait ensuite, par forme de supplément, les morceaux les plus intéressans & les plus relatifs à la question principale, qui étoit la manière de nourrir les enfans-trouvés, au défaut du lait de femme.

Cet objet a, dans tous les temps, occupé les soins bienfaisans du gouvernement & des administrations particulières. On verra dans le rapport, dans le supplément & dans la consultation déjà publiée par la faculté en 1775, & réimprimée ici, parce qu'on n'en trouvoit plus d'exemplaires, les différens moyens usités dans différentes provinces, & même dans des royaumes voisins. Dans quelques-uns on supplée avec succès le lait de femme par le lait des animaux, & principalement des chèvres. Dans d'autres, on ne donne point de lait du tout. MM. les administrateurs de l'hôpital d'Aix ayant fait des essais infructueux avec le lait des animaux, & avec différens genres de bouillies préparées

avec le plus grand soin, ont enfin adopté l'usage des farineux qu'avoit conseillé la faculté : c'étoit une crème de pain dont on peut voir la préparation dans la consultation. Cette nourriture, réunie à une très-petite quantité de lait de femme (car chaque nourrice partageoit ce qu'elle pouvoit en fournir entre plusieurs nourrissons) a beaucoup mieux réussi, & les administrateurs ont eu le bonheur de voir, par son moyen, diminuer la mortalité des enfans confiés à leurs soins (1). M. *Pietschs*, docteur & professeur en médecine à Huningue en Alsace, certifie, dans son mémoire, que c'est avec les crèmes de mies de pain qu'on élève, dans plusieurs provinces d'Allemagne, un grand nombre d'enfans sans le secours du lait.

On verra dans les mémoires de m. *Rougnon*, docteur & professeur en médecine à Besançon, comment on peut élever ces enfans nouveau-nés avec le lait de chevre ou de brebis, & quelles précautions il faut prendre pour que cette nourriture réussisse.

MM. les chirurgiens du college d'Aix ont traité le même sujet, & citent une

(1) Lettre écrite par messieurs les administrateurs à la faculté de Paris.

vingtaine d'enfans de la ville ou des environs, devenus adultes pour la plupart, & nourris avec le seul lait de chevre : ils proposent ensuite des vœux pour faciliter & assurer cette méthode.

Le défaut de nourrices est la première raison qui force d'avoir recours, soit au lait des animaux, soit à un autre genre de nourriture ; mais il est une raison non moins déterminante, c'est lorsque les enfans nouveau-nés sont attaqués ou légitimement suspectés d'être infectés du virus vénérien. Dans cette malheureuse circonstance, il convient même, du moins la faculté de médecine de Paris paroît le penser ainsi, d'éloigner les animaux même de nourrissons aussi dangereux ; & la nourriture avec les crèmes de riz & de pain, paroît devoir être préférée : l'expérience prouve qu'elle est sujette à moins d'inconvéniens que le lait des animaux que l'on fait boire au biberon ou à la cuillère.

La faculté de Paris avoit indiqué un traitement pour ces infortunés. On lira avec plaisir & intérêt ce qu'en disent m. de Bonafos, proto-médecin du Roussillon, m. Rougnon, médecin à Besançon, les chirurgiens d'Aix, & m. Berobedeuil, *sub-délégué & commissaire pour l'administration des enfans exposés à Angoulême.*

Nous ne faisons que rendre les vœux de

la faculté de médecine, en priant tous nos lecteurs de communiquer ce que leur expérience ou celle des pays où ils vivent, leur a appris sur une question aussi digne d'exciter le zèle des amis de l'humanité.

Une feuille journellement distribuée dans cette capitale, annonça, le 29 juillet 1779, que cinq personnes empoisonnées par de l'arsenic qu'une cuisinière avoit jetté, au lieu de farine, dans une sauce pour la lier, trouverent un contrepoison aussi prompt qu'efficace dans une boisson de vinaigre étendu dans de l'eau, que leur administra m. *Sido*, jeune chymiste. Un événement aussi merveilleux aux yeux des médecins, auroit été relégué dans la classe de ces faits apocryphes que la nécessité de remplir chaque jour une feuille d'impression, force de hasarder, si des savans estimables n'avoient pas été cités comme les guides qui avoient enhardi m. *Sido* à recourir, dans un moment des plus critiques, à un remède dont l'efficacité n'étoit point reconnue. Ces savans sont les auteurs des nouveaux élémens de chymie, imprimés à Dijon en 1777.

M. *Majault*, auteur du mémoire que nous allons analyser, disculpe ces académiciens de l'idée que le journal de Paris paroît vouloir donner de leur doctrine. D'après une expérience, ils ont présumé

que le vinaigre pouvoit servir de contre-poison à l'arsenic; mais ils ne l'ont point assuré, au contraire, dit m. Majault, *aussi circonspects que savans éclairés*, ils observent qu'un fait de cette importance mérite d'être confirmé par des expériences multipliées.

Mais le public pouvoit être trompé par l'annonce du *journal de Paris*; &, si le vinaigre n'étoit pas véritablement un contre-poison de l'arsenic, les infortunés qui auroient avalé de ce corrosif redoutable étoient exposés à perdre en vains essais, un temps précieux que l'on auroit mieux employé en leur faisant prendre promptement & en grande abondance, les remèdes confirmés par l'expérience. Cette considération fit desirer à la faculté que quelqu'un de ses membres recherchât ce que l'on devoit penser de cette assertion nouvelle. La manière victorieuse dont m. *Majault* avoit prouvé, l'année dernière, que le foie de soufre n'étoit pas un moyen propre à remédier aux empoisonnemens par l'arsenic (1), détermina ses confrères à le prier de se charger d'une question qui avoit tant de connexion avec le traité des contrepoisons.

(1) Voyez Séance publique de la faculté, tenue en 1778, au *journal de médecine*, année 1780.

Ce chymiste, qui n'admet de nouveautés que celles qu'une expérience sévère confirme, commence, dans son mémoire, par examiner l'action du vinaigre sur l'arsenic, & de cette connoissance, il se propose de déduire si le vinaigre peut être employé avec succès pour secourir les empoisonnés par ce demi-métal.

C'est à la sagacité, à l'adresse & au courage intrépide de *m. de la Planche* son confrere, qu'il a confié les expériences chymiques. Nous n'en suivrons pas les détails, dont la marche graduée & les produits évidens mènent à une découverte intéressante, nous nous bornerons à en indiquer le résultat. Lorsque le vinaigre distillé s'est chargé d'autant d'arsenic qu'il a pu en dissoudre, même aidé par le degré de chaleur nécessaire pour le faire bouillir, il dépose par le simple refroidissement une masse saline, qui n'est autre chose que de l'arsenic pur, dissous par le principe aqueux du vinaigre; mais si ce menstrue a été dépouillé de son principe aqueux par l'évaporation, & réduit à l'état de vinaigre radical, alors le sel qui se précipite est un véritable sel métallique formé du principe acide du vinaigre & de l'arsenic. Ce sel a une forme bien différente de la première masse que nous avons dit être de l'arsenic pur; il est foyeux, &

excite une autre sensation sur la langue ; il se dissout facilement dans l'eau, dans la salive ; ce que ne fait pas l'arsenic pur.

D'où il suit, conclut *m. Majault*, que le vinaigre distillé (c'est celui qui a été employé dans les expériences) ne fait que dissoudre, fondre l'arsenic, sans opérer aucun changement dans la nature de ce demi-métal. A plus forte raison l'action du vinaigre ordinaire, & plus certainement encore celle du vinaigre étendu dans l'eau, se bornent-elles à une simple solution de l'arsenic, qui restant toujours le même, est seulement plus étendu, mais n'est en aucune manière dulcifié. L'acide pur du vinaigre, le vinaigre radical, peuvent seuls se combiner avec ce demi-métal, & le dénaturer & en faire un sel. Mais le vinaigre, concentré à ce point, ne peut être pris intérieurement ; d'ailleurs le sel acéteux arsenical qu'il forme est très-soluble, même à froid ; il est âcre, piquant & nauséabond, il n'est donc pas réduit à un état de douceur qui doive tranquilliser, quand même on pourroit se flatter de le former dans l'estomac du malheureux qui auroit avalé de l'arsenic.

On peut juger, par ce court extrait combien ce mémoire est intéressant, non seulement pour le progrès de la chimie mais pour la conservation des citoyens,

Peut-être mettra-t-il un frein à la précipitation avec laquelle des jeunes gens, à peine initiés dans les élémens de la chymie, transforment en principes les conjectures des vrais savans; & , faisant beaucoup de mal, dégradent un art dont cependant ils se vantent d'être les maîtres & les restaurateurs.

M. *Badier*, voyer & habitant de la Guadeloupe, a donné à m. *Mallet*, docteur-régent de la faculté, une petite branche & une petite quantité de l'écorce d'un arbre qui croit à la Martinique, & qui y est connu sous le nom de quinquina *Piton*. « Les chirurgiens & les habitans du Gros-Morné se servent avec beaucoup de succès de cette écorce pour détruire les fièvres, qui souvent font beaucoup de ravages dans ces climats ».

M. *Mallet* ayant mis la branche & l'écorce de ce nouveau quinquina, sous les yeux de la compagnie, elle l'a chargé de faire les recherches, les travaux & les épreuves nécessaires pour fixer son jugement. Il a en conséquence remis la branche à m. *Descemet* son confrere, dont les connoissances en botanique l'égalent aux plus instruits dans cette science, & une partie de l'écorce, pour en examiner les principes, à un autre confrere m. *de la Planche*, dont nous avons eu lieu, déjà

plusieurs fois, de citer la sagacité & l'exactitude dans ce genre de travail ; une autre partie de l'écorce a été réservée pour être employée à combattre des fièvres intermittentes ; les épreuves en ont été faites par m. *Mallet* lui-même , & par m. *Sollier* son confrere, soit dans l'hôtel-dieu, soit chez des particuliers. Ce sont les travaux réunis de ces membres de la faculté, qui forment le mémoire sur le quinquina piton.

On verra dans la partie qui appartient à m. *Descemet*, que la branche qui lui a été confiée , & qui avoit été cueillie après que la fleur étoit passée, mais portant à son extrémité des fruits dans l'état de maturité , comparaison faite avec la description du quinquina du Pérou , quant au fruit , & à la forme des feuilles , assure à l'arbre de la Martinique un rang non équivoque parmi les especes de quinquina (1).

L'analyse chymique, faite par m. *de la Planche*, démontre également que le quinquina piton & le quinquina du Pérou sont deux especes du même genre , mais avec quelques différences dans la proportion des principes. « Dans le quinquina du Pé-

(1) On en connoît qui croît à Saint-Domingue & dans le nouveau Mexique.

rou la réfine est sur-ajoutée à la partie favonneuse , & dans le quinquina *piton* au contraire , s'il existe un peu de gomme à nud , les principes d'ailleurs y sont dans un état de combinaison plus exact , & y forment un corps savonneux plus abondant & plus parfait.

M. *Mallet* rend compte des effets que le quinquina *piton* a produit sur les malades à qui m. *Sollier* & lui l'ont administré. De ces épreuves, moins nombreuses qu'ils ne l'auroient désiré , 1°. parce que les malades rebutés par l'amertume extrême de cette écorce, prise en décoction , s'en sont lassés ; 2°. parce que la quantité leur a manqué pour continuer l'usage plus facile qu'ils avoient commencé à en faire sous la forme de bol , mais assez multipliées cependant pour ne laisser aucun doute sur les effets principaux , il conclut que ce quinquina mérite la préférence sur le quinquina du Pérou , dans le traitement des fièvres intermittentes , & qu'il est à désirer que le gouvernement en facilite le commerce.

C'est à regret que nous présentons un squelette décharné de ce mémoire intéressant , qui réunit tout-à-la-fois l'examen botanique-chymique , & l'épreuve médicale d'une même substance. On conviendra que ce concours, si utile pour les

progrès de l'art, dont on a déjà vu un exemple dans le mémoire précédent, fait autant d'honneur aux confrères qui se sont partagé ce travail, qu'à la compagnie à qui ils appartiennent ; & dont ils manifestent l'esprit.

Il nous est difficile d'analyser le mémoire de m. Desjarnet, sur le châtaignier. Ce botaniste, versé depuis son enfance, & consommé dans l'étude & l'examen des végétaux ; relève plusieurs erreurs de *Linné*. Dans des mémoires lus à l'académie des sciences, il avoit déjà prouvé que ce *Tournefort* du nord a donné une description générique peu exacte du genévrier ; que mal-à-propos il a réuni sous le même genre cet arbrisseau & le cèdre ; qu'il n'a pas connu dans les fleurs des *apocyns*, *asclepiads* & *periploca* de *Tournefort* une organisation particulière dans les parties de la génération ; organisation que m. Desjarnet avoit mise sous les yeux de la faculté. & que mal-à-propos encore il a réuni le pommier avec le poirier de *Tournefort*. Dans le mémoire qui fait partie de la séance publique de la faculté de médecine, que nous annonçons, il démontre, par une description scrupuleusement exacte des fleurs du hêtre & du châtaigner, que jamais ces deux arbres ne doivent être rangés dans le même genre,

comme l'a fait *Linné*. Plus le respect pour ce savant botaniste, aux recherches immenses duquel *mr. Descemet* rend justice & hommage, est grand, universel, plus il importe de relever les fautes qui ont pu lui échapper; mais plus aussi les preuves contre lui doivent être évidentes. Celles que le médecin de la faculté de Paris a employées sont de nature à être vérifiées par tout le monde; & nous pensons qu'on ne pourra que lui savoir gré de continuer un travail qu'il a déjà poussé fort loin: la critique plaît toujours lorsqu'elle est vraie & honnête.

En accueillant les remèdes nouveaux, le médecin ne doit en faire usage qu'avec cette prudence & cette sagacité dont chaque jour l'expérience montre la nécessité. Les premiers éloges donnés aux découvertes sont presque toujours dictés par l'enthousiasme, & l'enthousiasme est pernicieux dans l'art de guérir.

« *Mr. Berryat*, célèbre médecin d'Auxerre, annonça, il y a environ trente ans qu'il avoit trouvé dans l'opium un moyen puissant de guérir promptement & radicalement les fièvres intermittentes ». *M. Morisot Deslandes* avoue qu'à la première lecture du mémoire de *m. Berryat*, frappé de ses idées neuves & justes sur la nature du frisson & de l'usage ingénieux

qu'il faisoit de l'opium, il crut à l'efficacité du nouveau fébrifuge. Aucun doute ne s'éleva alors dans son esprit ; mais le temps ayant mûri ses idées , & la pratique l'ayant rendu plus défiant sur les prodiges qu'on attribue toujours aux nouveaux remèdes , il sentit sa confiance diminuer , & enfin se perdre tout-à-fait en comparant la méthode de m. *Berryat* avec celle des meilleurs praticiens. Il ne se seroit point déterminé à publier les réflexions qu'il fit alors sur cette nouveauté , s'il n'avoit appris que l'on cherchoit à la tirer de l'oubli où elle étoit tombée.

Une définition de la fièvre intermittente, empruntée de la doctrine des praticiens les plus célèbres par leurs succès, l'exposé raisonné de la méthode curative qu'ils ont généralement adoptée & suivie ; la connoissance avouée de la cause d'un grand nombre de fièvres intermittentes, de l'état des viscères avant la fièvre , de celui des nerfs qui constitue le frisson , l'examen des effets que produit l'opium , telle est la partie doctrinale de ce mémoire , que l'on reconnoîtra aisément pour l'ouvrage d'un praticien aussi sage qu'éclairé : elle est toute contraire à la pratique de m. *Berryat* , ou du moins à son assertion en faveur de l'opium. Mais ce n'est pas seulement d'après ce raisonnement que l'au-

teur juge que l'opium ne peut être regardé comme le spécifique des fièvres d'accès.

Il ne dissimule rien , & rapporte les épreuves qu'il a faites de ce remède : quelquefois donné avant le frisson , il a réussi , & les malades ont été préservés du frisson & des autres accidens qui l'accompagnoient ; d'autres fois il a , à la vérité , empêché le frisson , mais il a causé des accidens aussi graves qu'effrayans. D'où il conclut que ce narcotique exige , pour opérer les bons effets que sa propriété donne lieu d'en attendre , des circonstances particulieres que le médecin doit bien connoître. Le mémoire de *m. Morisot* est bien fait pour mener à cette connoissance : les observations qu'il contient sont lumineuses , & les raisonnemens convainquans.



E S S A I

SUR la nature, les causes & le traitement de la pustule maligne; par m. SAUCEROTTE, de l'académie royale de chirurgie, second chirurgien-major du corps de la gendarmerie, à Lunéville. Opuscule qui a concouru pour le prix de l'académie de Dijon, & sur le compte duquel cette compagnie s'est expliquée, en ces termes, dans sa séance publique du 4 février 1780.

« L'ACADÉMIE a refusé, avec regret, » à cette piece, les suffrages qui lui auroient valu le prix; il a manqué des observations, dont la compagnie avoit en quelque sorte imposé l'obligation aux concurrens ».

L'académie royale des sciences, arts & belles-lettres de Dijon demandoit :

« Que l'on déterminât la nature du » charbon malin, connu en Bourgogne, » & dans quelques provinces, sous le nom » de *pustule maligne*; qu'on en désignât » les causes, & qu'on en établit, sur l'observation, la méthode la plus sûre à » suivre dans le traitement de cette maladie ».

Je vais tracer, le plus succinctement

qu'il me sera possible, le tableau des connoissances théoriques & pratiques relatives à la *puftule maligne*; &, comme les accessoires ne font souvent que distraire du principal, j'aurai soin de circonferire la matiere de façon à ne présenter que ce qui sera absolument essentiel pour bien connoître cette maladie, & pour la guérir sûrement.

Je commencerai par établir la différence qui existe entre la *puftule maligne*, proprement dite, & les autres maladies auxquelles on a donné le nom de *charbon*: par ce moyen, les jeunes praticiens ne seront plus sujets à être induits en erreur & à confondre les objets. Je donnerai ensuite le diagnostic de l'affection contre nature, qui fait le sujet de cet opuscule; j'assignerai ses causes; j'indiquerai comment elle se contracte, & la voie que prend le venin pour la causer. Après cela, je passerai au pronostic. Puis, je donnerai les indications curatives générales. Enfin, je fournirai des moyens sûrs & faciles pour guérir cette maladie dans ses premiers temps, & je décrirai la méthode de la traiter, lorsqu'elle a fait des progrès considérables.

On a nommé *charbon* plusieurs maladies, qu'il ne faut pas confondre avec la *puftule maligne*; par exemple, il existe dans le

Languedoc & la Provence, un *charbon* endémique, très-malin, qui parcourt ordinairement ses périodes avec la plus grande rapidité : les accidens qui l'accompagnent sont des plus graves & des plus urgens : en un mot, sa terminaison est, la plupart du temps, prompte & funeste. C'est une tumeur peu éminente, fort douloureuse, livide dans son centre, & d'un rouge vif & luisant dans sa circonférence, lequel se nuance ensuite différemment, & s'empare plus ou moins vite des parties adjacentes, en raison du degré de malignité qui, pour l'ordinaire, est précédée ou accompagnée de pustules, qui noircissent bientôt, ou de petites phlictenes livides, lesquelles, se crevant, laissent écouler une sérosité roussâtre & très-acrimonieuse, qui cause un sentiment insupportable de chaleur & de démangeaison.

Quelques-uns qualifient du nom de *charbon* un furoncle très-douloureux, difficile à amener à suppuration, & dont la pointe se recouvre d'une tache noire,

D'autres mettent dans la classe du *charbon* quelques taches gangreneuses.

Enfin, tous les auteurs nomment *charbon*, des tumeurs souvent critiques, qui se montrent en temps de peste.

Mais, je le répète, il ne faut pas confondre, avec aucuné de ces maladies, le

charbon malin, connu en Bourgogne, & dans quelques provinces voisines, sous le nom de *puftule maligne*; je vais tracer son véritable caractère.

Ceux qui en font attaqués, commencent par éprouver une démangeaison incommode, qui les oblige à se gratter; il se forme ensuite une vessie principale, autour de laquelle il arrive, parfois, que plusieurs vésicules s'assemblent; cette phliétène étant ouverte, laisse voir une tache brunâtre, qui noircit bientôt, laquelle n'est autre chose qu'une espèce d'escarre, environnée d'une légère durure, qui s'augmente ensuite en largeur & en profondeur. A cette époque, un gonflement œdémateux s'empare de la partie affectée, & fait dans peu des progrès extraordinaires; le malade devient alors inquiet, triste & abattu; il ressent des anxiétés au cœur & à l'estomac; il a des nausées & vomit; son pouls est petit & languissant; enfin, il éprouve des pesanteurs de tête, auxquelles succèdent le délire, les convulsions & la mort.

La *puftule maligne* ne provient jamais que de cause externe, c'est-à-dire d'un venin introduit dans le corps humain, par une piqure; une excoriation, une plaie, & quelquefois même par les pores de la peau.

Mais, quelle est la nature de ce venin ?

Les bêtes à corne & à laine, & les chevaux, sont sujets à une maladie, vulgairement nommée le *sang* (1), qui leur survient, pour avoir mangé, dans les pâturages & dans le foin, des plantes acres & caustiques (2) : maladie que je crois, d'après les notions que m'en ont données plusieurs gens de la campagne, être ce que les médecins vétérinaires nomment *gras fondu*.

Voilà l'origine du venin qui occasionne la *pustule maligne* : voyons actuellement de quelle manière elle le contracte.

1°. Un des moyens de traitement qu'emploient les gens de village contre

(1). Il seroit à désirer que l'auteur voulût bien donner une description exacte & raisonnée de cette maladie, qu'il indiquât les précautions à prendre, & celles en usage dans la province de Bourgogne, avant d'approcher ces animaux malades. *Note des éditeurs.*

(2). Les prairies de la Bourgogne & de quelques contrées limitrophes sont infectées de ces sortes de plantes : aussi l'académie de Dijon a étendu ses vues patriotiques à proposer, pour le sujet d'un prix extraordinaire, de « désigner les plantes vénéneuses & les inutiles, qui infectent souvent les prairies en Bourgogne, & diminuent leur fertilité ; & indiquer les moyens les plus avantageux d'en substituer de salubres & d'utiles, de manière que le bétail y trouve une nourriture saine & abondante ».

le *sang*, est d'introduire la main & le bras nus dans le rectum des animaux qui en sont attaqués, pour en extraire les mucosités sanguinolentes qui y sont contenues.

2°. On écorche les bêtes mortes de cette maladie, pour en avoir le cuir ou la peau, ou même pour les manger.

3°. Des insectes peuvent s'être posés sur les charognes de ces animaux, & piquer ensuite quelqu'un.

4°. Enfin, il suffit quelquefois qu'il se répande sur la peau une goutte de sang ou de sérosité virulente d'une bête morte du *sang*, pour causer la *pustule maligne*.

D'après l'exposé que je viens de faire, on peut juger que les personnes les plus exposées à contracter cette maladie sont les pâtres, les bergers, les maréchaux-ferrant de la campagne, les bouchers, les écorcheurs, les mégissiers, & les tanneurs.

Il en est du venin qui donne lieu à la *pustule maligne*, comme de celui de la vipère, que l'on peut avaler, sans qu'il cause aucun mal; car il est souvent arrivé que des pauvres gens ont mangé de la chair des animaux morts du *sang*, & n'en ont point été incommodés. Il faut donc que ce venin, pour être dangereux, soit immédiatement introduit dans le tissu

de la peau du corps humain ; qu'il se mêle avec nos humeurs contenues dans leurs vaisseaux , & qu'il les pervertisse par infection : aussi ses effets sont de s'insinuer plus ou moins vite dans la masse de nos liqueurs, qu'il corrompt ; d'affoiblir l'action organique du système vasculaire , d'où résulte l'œdématie ; de déranger les fonctions , & d'attaquer le principe vital : d'où s'ensuivent les anxiétés, la cardialgie , les défaillances , les nausées , les vomissemens , le délire & les convulsions.

La *pustule maligne* est , en général , une maladie très-grave : cependant le danger doit être estimé en raison , 1°. de l'activité plus considérable du venin chez un animal mort du *sang*, que chez celui qui en est récemment malade : 2°. de la plus grande quantité introduite dans le tissu de la peau , par plaie , piquure ou excoriation , que par les pores mêmes , sans solution de continuité : 3°. de la rapidité ou de la lenteur avec lesquelles les symptômes se manifestent : 4°. du siège du mal ; car celui-ci est moins à redouter quand il attaque les extrémités du corps , que quand il paroît au ventre , à la poitrine , & sur-tout à la tête & au col , à cause du gonflement excessif qui survient quelquefois , & qui réduit les malades à ne pouvoir avaler , & même à suffoquer :

5°. de la foiblesse ou de la vigueur du sujet : 6°. de sa cacochymie, ou de son bon état de santé : 7°. de la température de l'air, d'autant que le chaud & l'humide sont septiques : 8°. enfin, du retardement ou de la promptitude que l'on a apportés à appeller un homme de l'art.

Il y a quatre indications curatives à saisir dans le traitement de la *puistule maligne* : 1°. Il est d'une grande importance d'empêcher le venin de passer, de la partie lésée, dans le torrent de la circulation : 2°. il est nécessaire de réveiller, dans cette partie, l'action originaire des petits vaisseaux, qui y est très-languissante, ou même éteinte : 3°. il faut y opérer le dégorgement des sucres croûpissans & infects : 4°. enfin, on doit intérieurement s'opposer à la dégénérescence maligne des humeurs, & fortifier le principe vital débilité.

Lorsqu'on est appelé dans les premiers temps de la maladie, il suffit de percer la phlicteine principale, ainsi que les petites qui l'entourent, & d'appliquer sur la tache brune un plumaceau trempé dans une dissolution de pierre à cauter : on racornit, par ce moyen, la portion de peau ou espece d'escarre qui est le foyer du mal, & on empêche qu'il ne fasse des progrès. On met par-dessus le plumaceau

un emplâtre de thériaque, & il doit couvrir
cel dernier, de même que les parties ad-
jacentes, de compresses imbibées d'une
décoction, crüe de la gomme d'ailij toupées
mêmes, & la dose d'une once par pipe
& d'empie, & en y ajoutant, quand on vient
en mouiller les compresses, de l'alkali vo-
latil fluide, en laison d'une demi-once par
livre, avec de l'œuf d'un recteur l'appareil
lorsqu'il se dessèche. On y supprime le plus
mauvais, & le second, & ainsi, que
dans celui qui le suivent, & c. & on se con-
tente d'appliquer l'emplâtre, & les com-
presses, comme il vient d'être dit, pilques
en. Voilà pour ce qui est du traitement
externe : quant à l'intérieur, il faut ad-
ministrer, de quatre ou de quatre onces, au
malade une tasse de menthe préparée en
façon de thé, & cette boisson devant être
prise un peu chaude, &, au moment de
la valoir, on y ajoute, de deux à quatre gout-
tes d'alkali volatil fluide, selon l'âge & la
force du sujet, & s'il étoit altéré ou dé-
bile, on pourroit lui faire boire, deux
heures après chaque tasse de menthe, un
verre d'eau & de vin, & si on n'osoit
- Si au contraire l'on n'est appelé que
quand la maladie a fait des progrès con-
sidérables, on doit commencer par opérer
un dégorgeement local, & en scarifiant l'es-
carre jusqu'au vif, & en pratiquant les

mêmes sollicitons de continuité sur la dureté environnante, avec l'attention, à l'égard de celle-ci, de faire pénétrer l'instrument jusqu'au tissu cellulaire, qui, dans ces circonstances, s'est beaucoup d'épaissir; en observant cependant que l'on doit ménager les parties sèches & un peu épaisses, au-dessous desquelles passent des tendons, des artères, &c. comme le dos de la main, le poignet, &c. & si l'implantation des insectes étant en partie dégoûtée, on fait des scarifications avec la lancette mentionnée plus haut; on applique sur la tache bruyante un plumeau trempé dans la dissolution caustique que j'ai indiquée, on a soin que l'emplâtre de rhéniaque s'étende sur toutes les scarifications, & l'on couvre non seulement la place qu'il occupe, mais encore tout le gonflement, de compresses imbibées de la liqueur dont j'ai parlé, avec l'attention de les humecter quand elles se dessèchent.

Si à la fin du premier appareil, au bout de six ou douze heures, on s'apperceoit que la dureté qui environne l'escarre, au lieu d'avoir diminué, a fait des progrès, il est nécessaire de répéter les scarifications, ou de rendre plus profondes celles que l'on a faites; on emploie ensuite la lotion & si l'escarre ne paroît pas être assez racornie, on réitère l'ap-

plication du plumaceau, mais avec ménagement, comme je l'ai dit pour les scarifications, dans le cas où la partie auroit peu d'épaisseur, & couvriroit quelques tendons, &c. le pansement sera achevé, comme il a été expliqué ci-devant.

Il faut prescrire à l'intérieur la boisson de menthe & d'alkali volatil fluor; & si le sujet est affoibli, comme cela arrive ordinairement, il est bon de lui faire prendre, deux heures après chaque tasse de menthe, un verre de vin & d'eau, ou même de vin seul: on le sucre quelquefois, & on y fait infuser un petit nouet de canelle, de cloux de gérofle & de muscade en poudre; enfin il y a des circonstances dans lesquelles on administre avec fruit, avant chacun des verres de vin, une petite prise d'extrait de genièvre ou de thériaque.

On doit, en continuant ce traitement, appliquer, par la suite, sur les scarifications un cataplasme d'oignons cuits sous la cendre, & bien mêlés dans un mortier avec de l'onguent de styrax, &, par-dessus, les compresses, comme il a été dit plus haut.

L'escarre & ses environs étant une fois mis en fonte, on abandonne les cataplasmes pour leur substituer les déterfifs, & terminer la cure selon les règles de l'art;

& , dans la circonstance où quelques tendons ou aponevroses se découvrent , on les panse avec le baume de *Fioraventi* , ou avec l'huile de térébenthine.

Les malades doivent respirer un air tempéré & sec , soit naturel , soit qu'on lui communique artificiellement ces qualités ; ils doivent aussi prendre une nourriture restaurante , de facile digestion & antiseptique.

M É M O I R E

Sur la constitution épidémique de la fin de l'année 1778 , de 1779 , & du commencement de 1780 ; par m. BAUMES , médecin de la faculté de Montpellier , établi à Saint-Gilles en Languedoc.

Scribo fide medicâ , probâque pietate : qui meliora habet , eodem det animo.

KLEIN , *interp. Clinicus in præfat. p. xiv.*

1. JE laisse au physicien profond le soin de rechercher quels sont les agens capables d'imprimer une modification particulière & rare à l'atmosphère , dont les changemens rapides ont une influence si contraire à nos corps ; je ne m'occuperai , dans ce mémoire , que des effets d'une constitution viciée , qui a communiqué à

38 CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE
des maladies communément bénignes ,
un caractère destructeur & meurtrier, ou
a donné naissance à des affections infi-
dieuses, dont un médecin éclairé & péné-
trant a pu triompher, tandis qu'elles ont
été l'écueil de l'ignorance & de la pré-
vention.

2. Quoique les complications des maux
qui ont régné épidémiquement dans cette
ville sur la fin de l'année 1778, en 1779,
& au commencement de 1780, semblent
dépendre de la nature du climat (1), il
faut néanmoins, ou que l'altération habi-

(1) Saint-Gilles est une petite ville de France
au bas Languedoc, consistant à la Province, &
renfermant dans son enceinte au-delà de quatre
mille habitans. Elle se trouve à 32 degrés 8 mi-
nutes de longitude, & à 43 degrés 40 minutes
de latitude, assise sur la plate-forme inclinée, &
le penchant d'une colline qui a son exposition au
couchant, près de la Méditerranée, & à des étangs
très-considérables; enfin environnée presque de
toutes parts de marais qui commencent à ses por-
tes. Son territoire est baigné par un bras du Rhône
passant à un quart de lieue de la ville, & par une
espece de rivière communiquant aux étangs, ap-
pellée la *Roubine*. Toutes les terres de la basse
plaine sont entourées de fossés larges & profonds
ordinairement remplis d'eau. Saint-Gilles est assez
mal percé, ses rues sont, pour la plus grande par-
tie de l'année, couvertes de fumier, d'immondices,
de paille ou de roseaux qu'on y laisse pourrir. La
température du climat est aisée à déduire de ce
détail.

tuelle de l'air ait été portée à un point extrême, ou qu'il se soit fait une nouvelle combinaison d'un principe plus fatal encore, puisque non seulement la marche de l'épidémie a été pervertie ou évidemment compliquée, les suites difficiles ou funestes, & les terminaisons incomplètes ou dangereuses; mais aussi les secours les plus méthodiques de l'art de guérir ont à peine secondé les indications curatives.

B. Quelqu'influence qu'ait eu l'épidémie sur les maladies sporadiques, je ne ferai pas mention de ces dernières: je me borne à dire ici que pendant que les petites véroles ont dominé, j'ai vu, parmi les adultes, des érysipeles ulcérés, & des fièvres pueriles qui, pour les préludes, la marche & les épiphénomènes, ont présenté les accidens qu'attribue *Boerhaave* au *morbus variolicus sine pustulis*: que pendant la durée des rougeoles, j'ai observé des éruptions sans fièvre de l'espèce de celles qu'on nomme *échauboutures*, & une infinité de toux pulmonaires avec l'appareil, & les symptômes propres aux catarrhes. Les poitrinaires ont beaucoup souffert, & plusieurs ont payé le dernier tribut; enfin, durant les fièvres pleuropneumoniques bilieuses, il a paru des fièvres bilieuses avec embarras à la tête, ou au bas-ventre.

40 CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE

4. Au commencement de l'automne de 1778, on entendit parler de la petite-vérole qu'on n'avoit pas vue depuis environ neuf à dix ans ; & qui, dit-on, y avoit été très-meurtrière. On étoit rassuré sur la bénignité de la variole actuelle, parce que les deux ou trois premiers enfans qui en étoient attaqués, l'avoient discrète & d'une bonne qualité ; on se flattoit que les avantages de la saison douce & tempérée ne troubleroit pas le cours d'une maladie qui tant de fois a régné sans donner de grandes alarmes. Cependant tout changea bientôt de face, quoique les vicissitudes de l'atmosphère ne fussent pas remarquables, à un peu de froid & d'humidité près, sur la fin de l'automne : alors la terreur se répandit dans les familles, sans inspirer la sage précaution de préparer, par un régime bien entendu & des remèdes appropriés, les individus susceptibles de l'impression des miasmes délétères épidémiques.

5. Les préludes de la maladie donnoient à soupçonner les accidens qui devoient la compliquer. Des bâillemens & des ster-nutations fréquentes, des yeux pesans, rougeâtres & comme obscurcis, une voix moins sonore & plus aiguë, un dégoût absolu, des plaintes, des soupirs sans cause, un sommeil inquiet & coupé par des ter-

reurs paniques, un anéantissement entier, des douleurs ostéocopes, une bouche empoisonnée, des anxiétés précordiales, une tension apparente de la région épigastrique, tels étoient les avant-coureurs de cette variole irrégulière qui débutoit ordinairement le soir par un frisson avec le sentiment d'un froid vif pendant quelques heures; & ensuite d'une chaleur qui d'abord ne répondoit pas à la véhémence de l'horreur fébrile, mais qui s'allumoit bientôt, du moins dans l'intérieur, avec une énergie extrême; aussi la soif étoit forte, la bouche sèche, la respiration chaude. A ces symptômes se joignoient un accablement absolu, de vives douleurs de tête dégénérant promptement en assoupissement ou en délire, un larmolement copieux, un *lumbago* très-douloureux, & persistant long-temps après l'éruption, des nausées ou des rapports nidoreux suivis de vomissemens de matières putrides, des urines difficiles, un pouls petit, fréquent, &c.

6. Ce premier état duroit vingt-quatre à trente heures. L'éruption s'annonçoit pour lors par des élancemens & des picotemens à la peau, une forte de contraction obscure de cette partie, un prurit très-violent, un développement sensible dans le pouls; une oppression douloureuse

à la région épigastrique & de maux de reins insupportables, des mouvements convulsifs, & effrayans, &c. & plus particulièrement par un gonflement érysipléatique sur toute l'étendue du corps. Des points nombreux d'un borge sombre se faisoient bientôt appercevoir sur cette base, & pouvoient être qualifiés d'érysipléatiques, de rôle de l'économie animale, & de trop apparent dans la rétrocession de la puellulation successive & réitérée de ces éruptions, & enfin l'éruption s'établissoit avec une confusion épouvantable. Quelquefois sans s'indurer & couverts en quelques instans, de la tête aux pieds, de taches varioliques, & chez ceux-là de papules de la peau. Je soupçonnai par là même force, au cas où dit que cette éruption, très-fogace, ayant l'époque de sa fixation, ne passoit qu'à la faveur de la grande abondance de la matière qui, comme un torrent inépuisable, abondoit à la peau dont l'étendue sembloit ne pouvoir suffire au dépôt de si humeur variolique.

Les effets d'éruption me faisoient pas beaucoup de songer à des symptômes, & se décline & à l'infestation soporeuse & à la toux, & à la vérole, mais une toux sèche, souvent avec quelque point douloureux, un larmoiement plus copieux, un écoulement de sérosités acrés, par les narines,

& une diathèse putréfactive s'établissent.
 - 118. Ces phénomènes d'une constitution
 si déplorable ne s'étenoient pas à tous
 les sujets; quelquefois elle se trouvoit dans
 quelques-uns sans nous de la maladie épi-
 démique. Il'éruption graduée s'annonçoit de
 suite, & il falloit être très-attentif à la
 tenir, & à la combattre avec des soins
 les conseils absurdes & criminels du pré-
 jugé s'annonçoient secondaires, & proposés
 efforts de la nature qui n'alloient à
 la victoire qu'avec un peu de signes de dé-
 précession. Beaucoup de malades ont eu le
 bonheur d'échapper comme à une maladie
 frivole.

- 119. La simplicité des taches varioliques
 n'étoit pas une marque caractéristique que
 la variole se soit de l'espèce des con-
 fluentes. Quelquefois on n'avoit qu'un
 malade dont toute la peau étoit tachetée
 d'une infinité de points, & il en est résulté
 une variole du genre des discrètes; mais
 cette dernière espèce n'en n'avoit pas
 moins le genre féroce des éruptions les
 plus confluentes. Il est probable que dans
 ces conjonctures, l'altération des humeurs,
 les obstructions des viscères étoient aggra-
 vées par la rentrée du venin qui aupara-
 vant formoit les exanthèmes.

120. De quelque espèce que fût cette
 variole maligne, les boutons étoient long-

44 CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE

temps sans prendre un accroissement marqué. Leurs bases s'étendoient, mais la pointe s'élevoit très-peu ; & lorsque leur circonférence étoit assez accrue, le sommet rentroit en-dedans pour former ce qu'on appelle le godet. Les boutons avoient une très-grande tendance à la gangrenne, qui se manifestoit par des taches noires qui occupoient leur pointe, & une couleur pâle qui gagnoit leurs intervalles, visible lorsque l'incohérence des pustules permettoit d'en décider. Malgré la qualité décidément putride des humeurs, je n'ai point observé de pétéchies ; peut-être que les miasmes subtils qui produisent ces efflorescences, s'incorporoient avec ceux de la variole, pour former un mélange, dont les effets étoient plus destructifs. Une ou deux maladies sporadiques, qui ont été pétéchifiantes, me paroissent appuyer cette opinion.

11. Le virus variolique étoit trop abondant ; les symptômes n'étoient pas assez réguliers, pour qu'à la faveur du dépôt qui s'étoit fait au-dehors, les parties intérieures fussent à l'abri de toute invasion. Les boutons couvrirent la langue, le palais & l'intérieur des narines, qui, dans la suite, en ont été obstruées, de même que le bord des paupières, qui en ont été fort boursoufflées & aglutinées. L'œsophage &

le tube intestinal ont dû participer au vice général, comme l'ont fait conjecturer la gêne de la déglutition, les spasmes & les douleurs des intestins. La toux fatigante, & sur la fin, la réjection de quelques pellicules purulentes ont démontré l'affection de la trachée-artère. Enfin, vu la gravité de tous les phénomènes morbifiques, je n'ai pas hésité un instant à croire ce que *Sydobre* & *Henter* ont vérifié, c'est-à-dire que les viscères étoient recouverts de boutons de petite vérole.

12. La fièvre suppuratoire qui arrivoit du six au dix de l'éruption, portoit l'intensité des symptômes au comble. Au lieu d'un pus homogène, on ne trouvoit souvent dans les pustules varioliques demi-affaîssées, qu'une féroçité sanguinolente, ou un liquide puriforme & fétide; le visage sur-tout & les mains ne faisoient qu'une plaque croûteuse noirâtre, sous laquelle la matière croupissante rongeoit les chairs; & même carioit les os. Les enfans, avec leurs ongles, contribuoient à ulcérer ces parties, avancer la gangrenne & former des plaies sanglantes & encroustées. On avoit lieu de s'attendre à voir périr les infortunées victimes d'une si triste contagion, à l'apparition des symptômes suivans. La diarrhée devenoit colliquative, quelquefois dysentérique, & sou-

46 CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE

vent alors les malades ont tendus vers
morts; des urines étoient illuïneuses; le
délire & l'affoiblissement reparoissoient;
les agitations érigées & excessives; le ventre
se nétoisoit avec douleur; les probosces
de la toux s'affoiblissoient; la survenoit
des hémorrhagies par le nez; les éreçives
ou les urines, il s'exhaloit de la bouche,
& de toute le corps une odeur insoute-
nable; la fièvre & les frissons des gen-
dons; l'oppression de la poitrine; & le râle
enfin augmentoit la destruction prochaine
des organes & une mort imminente. Jus-
qu'à ce terme fatal arrivait vers la fin
de la période suppurative, & c'est à cette
entre le quinziesme & de vingtième jour.
Ce n'est pas que en cette époque marquée
exclusivement la perte des malades; il en
est mort dans tous les temps de la ma-
ladie, par les effets de l'imprudence dans
le régime; & des dépôts intérieurs; & des
métastases soudaines; & de la contagia-
tion, du pus dans le sang & les gros
vaisseaux. Paloulo fils du sieur *Mitaspas*,
âgé de huit ou neuf ans, attaqué d'une
fièvre typhoïde, & dont on mourut peu
de temps après la première visite; il
avoit eu des convulsions vives, & d'au-
tres symptômes varioliques sans éruption.
Riviere rencontra un malade, dans une
épidémie de petite vérole, avec les mê-

mes signes & une affluence pareille, je conjecture avec lui que la mort de nos deux enfans fut due à suite de la dissolution des organes qui n'avoient pu souffrir l'humour vâtiolique du dehors, & d'un résidu d'extinction de les forces vitales.

20vi. Chez ceux qui ne succombèrent pas sous la véhémence de la maladie, l'expectation n'ouït la bonté des crûtes fut siès longue. Les vestiges de la peau furent très-long-temps à disparaître, la langue & le palais se dénouillèrent par d'auges rûmeaux, & la toux vive fut un symptôme adidutable, les aphthes se cicatriferent difficilement & &, laisserent une osibilité gênante dans la cavité, il survint des abscesses, des furoncles en diverses parties du corps, & dans la convalescence fut pérnibles, & agressive, menaçant de phthisie & de fièvre lente.

20li. Des personnes que l'épidémie a frappées, une grande multitude, & la plupart de ceux qui ont échappé, ont couru des risques considérables. Les éruptions desorettes, & les confluentes, ont été également randinales & mortelles, signe non équivoque de la malignité de l'épidémie. Aucune, que je sache, n'a présenté les espèces décrites par les observateurs, telles que la vésiculaire, la verruqueuse,

48 CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE

la filiqueuse (1). Il ne s'est point vu de génération nouvelle de boutons vario-
liques, quoique tout concourût à le faire
craindre, d'après ce qu'a dit *Freind*, que
la répullulation des nouvelles pustules indi-
qué l'abondance d'humeurs morbifiques.
Cette épidémie a régné chez les enfans
depuis l'âge le plus tendre, jusqu'à celui
de dix à douze ans; ceux qui auparavant
avoient eu quelque éruption cutanée,
comme croûtes de lait, gale, &c. dont ils
n'étoient pas guéris parfaitement, furent
plus cruellement maltraités (2). Un en-

(1) Voyez *Méad*, traduit. françois, tom. I, pag. 415, 16.

(2) Cette remarque n'a pas échappé aux bons praticiens. M. *Majault*, médecin de l'hôtel-dieu de Paris, a vu que, chez les enfans atteints de la gale, la petite-vérole est ordinairement verru-queuse, par la raison que l'état de la peau ne permet que difficilement au virus varioleux de se faire jour. *Journ. de méd.* an. 1779, mois de novembre, pag. 458. Je n'ai pas observé, comme m. *Sims*, que ceux qui ont eu des éruptions cutanées & la gale avant que d'être atteints de la petite-vérole, s'en tiroient le mieux. Voyez l'extrait de l'ouvrage de m. *James Sims*, loco citato, pag. 394. Ce qu'a dit m. *Majault*, ce que j'ai vérifié moi-même, se rapporte très-bien à l'état vicié de l'organe cutané chez les galeux, sur lequel m. *Lorrent*, médecin, a fait des bonnes réflexions insérées dans le treizième tome du journal
fant

fant qu'une ophtalmie rébelle avoit forcé de recourir à l'établissement d'une fontanelle derriere les oreilles, souffrit extraordinairement de la tête, par la quantité de l'humeur qui s'y porta, sur-tout du côté du cautere (1). Très-peu d'adultes furent attaqués; en général, la maladie fut, parmi ces derniers, d'un caractère plus doux, quoique l'on se soit généralement apperçu que l'issue de cette maladie est plus douteuse, en raison directe de la distance du premier âge.

16. Le vrai génie de cette variole étant assez développé par l'exposition de tous les phénomènes qui l'ont accompagnée, il me reste à donner le plan de la méthode curative, qui, pour être réglée sur la vraie nature de l'épidémie, devoit embrasser la complication d'une fièvre putride maligne, avec la maladie éruptive. La stase des suc impurs dans leurs couloirs, les saburres putrides dans les premières voies, l'empreinte sceptique communiquée à la masse des humeurs, & les

de médecine, pag. 74 & suivantes. Voyez aussi journal de médecine, tom. 2, pag. 74, sur le pronostic porté sur les galeux attaqués de la variole.

(1) Ce phénomène est analogue à celui que présentent les plaies qu'on fait dans l'inoculation, autour desquelles il se fait une affluence de boutons varioliques.

miasmes varioliques réunis & combinés , devoient porter dans les organes le germe d'une dissolution gangreneuse. Sous ce point de vue , on sent combien il falloit être circonspect sur l'emploi de la saignée dans des corps cacochymes à l'excès. Elle ne pouvoit avoir lieu que lorsqu'un trouble très-vif dans la circulation , la chaleur âcre de la peau , le pouls élevé , dur , &c. & la somme totale des forces , formoient une indication majeure & décisive. Mais pour saigner , il falloit se roidir contre le préjugé du public , toujours opinant en aveugle pour les cordiaux dans les maladies éruptives , & très-difficile à convaincre de ce que dit *Gorter* , qu'on excite plus la sueur par une saignée , dans une disposition inflammatoire du sang , que par une triple dose des sudorifiques les plus chauds. L'application des sangsues aux tempes , ou derrière les oreilles , fournissoit un moyen plus doux de tirer aux enfans , naturellement rebelles à l'opération de la saignée , la quantité de sang nécessaire.

17. Les raisons qui contr'indiquoient la saignée dans l'épidémie , prises dans la dégénérescence des humeurs animales ; indiquoient l'emploi des évacuans ; il falloit les placer dans le principe du mal , parce que , comme dans leur action , il se fait un reflux de la circonférence vers

le centre, avec diminution notable dans le cours de la transpiration, il eût été dangereux de rapprocher l'action de ces médicaments, d'une époque où il falloit favoriser l'éruption par tous les moyens convenables, & par conséquent le libre abord des humeurs à la peau. Pour obtenir l'effet désiré, quelque préférence que parût mériter le tartre stibié en lavage, comme devant opérer une révolution plus subite, déplaçant avantageusement, par les secousses qu'il excite les liquides en stagnation, & évacuant les saburres par la voie la plus courte; cependant, eu égard au prix des instans, il étoit utile de donner à ce vomitif un véhicule cathartique, afin de pousser en même-temps, par les selles, les impuretés qui donnoient bientôt naissance à une diarrhée symptomatique. Les boissons délayantes, savonneuses, dia-pnoïques & chaudes secundoient très-bien cette première indication. La diète étoit antiseptique, autant que le permettoient les préjugés qui s'y opposent.

18. Malgré la solidité des raisons pour éloigner l'émétique du moment où l'éruption commence, si l'on n'avoit pas été appelé à temps, ou si les signes de turgescence persévéroient, on ne devoit pas redouter l'effet de l'émétique seul en lavage. Soit que l'éruption trouvât un

puissant obstacle dans la sympathie de l'organe extérieur avec l'estomac, (sympathie si bien marquée par un grand nombre d'observations, entr'autres par l'éruption des pétéchies dans les fièvres mésentériques,) & que l'émétique agissant par son irritation sur le ventricule, y causât un spasme révulsif de celui de la peau : soit que l'éruption, empêchée par un certain éréthisme des solides, parût dans le moment de détente, ou de foiblesse générale, qui reste après l'action immédiate du vomitif, il est sûr que cet évacuant avoit des succès marqués. Il n'en étoit pas de même lorsque l'éruption faite, il paroissoit de nouveau des nausées, des vomituritions, un gonflement à la région épigastrique, &c. ces indices, d'une fausse turgescence, devenoient quelquefois la cause d'une erreur capitale, lorsqu'on vouloit les faire disparaître par tout autre moyen, qu'un grand usage de boissons adoucissantes & macilagineuses; sans doute que ces symptômes se montroient des pustules varioliques internes.

(La suite au journal prochain).

OBSERVATIONS.

SUR quelques maladies du genou, tendantes à l'ankylose; par m. DESGRANGES, gradué, membre du college royal de chirurgie à Lyon.

In vitium ducit-culpæ fuga, si caret arte.

HOR. Art poet. lib. v.

LA disposition des extrémités des os, & leur configuration respective par laquelle ces leviers peuvent se mouvoir librement les uns sur les autres, la surface lisse & polie des croûtes cartilagineuses qui les incrustent, humectée d'un suc synovial de nature mucilagineuse que séparent des glandes particulières, le tissu ferme & ferré des liens qui enveloppent & qui attachent ces pièces ensemble, constituent tout l'artifice des articulations; d'où s'ensuit la plus grande mobilité de ces parties : on fait ce que celle du genou présente de particulier. Ce mécanisme admirable, dans l'état de santé, peut être dérangé par un défaut de proportion dans les solides qui se reçoivent, par un gonflement des cartilages articulaires, par une altération du suc qui les arrose, par l'intumescence des glandes qui filtrent cet enduit glaireux, par la roideur des ligamens qui

§ 4 OBS. SUR QUELQUES MALADIES
afflujoient le tout , &c. d'où provien-
nent l'engorgement de la jointure affec-
tée , la tuméfaction , son défaut de mou-
vement , & bientôt l'ankylofe. Ces acci-
dens , on en conviendra , arrivent plus
communément à la jonction de la jambe
avec la cuisse ; mon intention est de m'oc-
cuper de quelques-uns de ces défordres
consignés dans les observations suivantes.

I^{re} OBSERVATION. *Ankylofe aiguë
inflammatoire.*

M^{lle} Ba... âgée de dix-huit ans, bien
réglée , ayant très-chaud au retour d'une
promenade un peu forcée , se tint quelque
temps sur un balcon qui donnoit sur une
rivière , pour y prendre le frais. Le len-
demain elle s'apperçoit d'une roideur dans
le genou gauche , accompagnée de cha-
leur : elle voulut la vaincre inutilement
par la marche. Trois jours après la roi-
deur étoit encore plus grande , la chaleur
plus incommode , & il y avoit impossibi-
lité de marcher : bientôt des douleurs ai-
guës se font ressentir , le genou devient
gros , sensible & brûlant , la fièvre se dé-
clare avec d'autres mal-aîsés : on n'oppose
que des remèdes chauds , des boissons dia-
phorétiques , un vésicatoire sur la par-
tie , pour combattre le prétendu *coup-
d'air*... Les douleurs augmentent &

deviennent atroces; elles résistent à grand nombre de remèdes que d'autres praticiens conseillent plus sagement alors : huit mois s'écoulent dans les souffrances les plus fortes, & sans que la malade pût sortir de son lit, où on lui tenoit la jambe fort étendue. Elles finissent enfin à ce terme; mais le genou, pendant ce laps de temps, s'étoit ankylosé *parfaitement*, & cette demoiselle est restée boiteuse : on ne pensa ni aux bains domestiques, ni aux eaux minérales chaudes, &c....

2^e OBSERVATION. *Idem.*

Un jeune paysan d'une constitution délicate, va à la pêche aux écrevisses dans le mois de septembre 1772, & se met dans l'eau jusqu'à mi-cuisse; le lendemain ses deux genoux sont roides, sa marche est pénible & douloureuse; je lui conseille des cataplasmes de fiente de vache, & le repos. Le genou droit se déroide, & ne cause plus de douleur; mais le gauche ne se prête point aux mouvemens, il devient douloureux, sensible & chaud, & paroît s'engorger un peu : n'importe, il continue les mêmes applications, & je lui fais mettre deux fois le jour son genou dans du fumier échauffé, ce qui produit des sueurs abondantes; je le fais purger avec une tisane royale, & en moins d'un mois tous

56 OBS. SUR QUELQUES MALADIES
les accidens disparoissent ; il ne lui restoit
qu'une foiblesse dans cet article , & une
disposition à l'enflûre : des douches d'eau
marinée , des lotions de vin aromatique
ont suffi pour rendre cette cure radicale.

On ne peut méconnoître dans ces deux
cas les ravages que produit une transpi-
ration arrêtée dans ses couloirs , ou réper-
cutée. Les premiers symptômes annon-
cent une stase , & un engorgement dans
les enveloppes articulaires , les bandes &
les gâines tendineuses , aponévrotiques ;
les douleurs , le gonflement & la sensibi-
lité extérieure manifestent la roideur , la
phlogose , & la tension de ces parties.
Si j'en juge aujourd'hui par le rapport de
mademoiselle *Ba....* , c'étoit , dans le prin-
cipe , un rhumatisme aigu , inflammatoire ,
que l'on avoit à combattre chez elle , &
l'on a vu combien le traitement étoit peu
méthodique à cet égard (1). Mon payfan
fut plus heureux , le repos , les cataplas-
mes émolliens , & les vapeurs humides &
chaudes de fumier , combattirent avanta-
geusement l'âcre séreux & rhumatique ,
suite de la transpiration supprimée , dé-
posé sur les liens articulaires , r'ouvrirent

(1) Si cette demoiselle se fût mise à une fe-
nêtre ordinaire , il y a lieu de croire qu'elle eût
éprouvé une pleurésie.

les pores, donnerent du mouvement aux fluides en stagnation ; & favoriserent la détumescence de ces parties, par la transpiration qu'ils établirent.

3^e OBSERV. *Cliquetis des os occasionné par une congestion glaireuse. Première espèce.*

Madame *Dur.*... âgée de trente-six ans, est d'un embonpoint médiocre, & transpire aisément ; pour peu qu'elle se remue, on entend un craquement osseux qui affecte désagréablement l'oreille : il semble que les os vont se disloquer, ou qu'ils frottent à nu les uns contre les autres. Il y a dix ans que cela dure ; je lui ai fait prendre, depuis deux ans, beaucoup de bains, & chaque fois qu'elle en use, la crépitation dispaçoit.... Seroit-elle donc due au trop de consistance du mucilage des jointures, à son épaisseur, à sa viscosité trop grande, occasionnée par la perte de la sérosité (à raison des transpirations abondantes & fréquentes) qui doit délayer le liniment articulaire ? Le bon effet, quoique passager, que produisent les bains, nous autorise à le penser. Je connois un homme de trente ans, replet, dont la mâchoire, dans la mastication, fait le même bruit. *Jungius* rapporte qu'une fille de dix-neuf ans ne

§ 8. OBS. SUR QUELQUES MALADIES
pouvant marcher que les os de ses jambes
ne fissent un bruit considérable, comme
si leurs têtes eussent été sèches & dé-
garnies des parties qui les enveloppent :
cette fille n'éprouvoit d'ailleurs aucune
sorte d'incommodité. *Willis & Dolæus*
ont observé la même chose chez plusieurs
malades, sans qu'il en soit résulté aucune
suite fâcheuse. Cet état n'est donc point
alarmant, & il ne le deviendrait, sans
doute, que dans le cas où une disposition
vicieuse des humeurs, acquise ou réveillée,
viendrait à se compliquer, &c.

*Cliquetis par sécheresse inflammatoire de
l'article. Seconde espece.*

Il n'en est point ainsi du craquement des
os par dessèchement, je veux dire de celui
qui seroit occasionné par le défaut de la sy-
novie, par le gonflement & l'inflammation
peut-être des glandes qui en operent la
sécrétion ; par la phlogose des cartilages ;
le boursoufflement des bandes ligamen-
teuses, leur tension, &c. Pour lors il y a
des douleurs tensives & lancinantes, & de
la chaleur dans l'intérieur de l'article :
celle-ci est gonflée au-dehors, & sensible ;
la crépitation elle-même est douloureuse,
& le mouvement est gêné ; la fièvre, pour
l'ordinaire, est de la partie, & l'ankylose

ou la carie en font souvent les suites... (1). Tel étoit l'état affligeant de mademoiselle *Berth.* . . . , & les accidens funestes que nous avions à redouter. Heureusement que les bains & les douches des eaux de Bourbon ont remédié à l'inertie des glandes synoviales, & à leur engorgement, ont levé les embarras, & détruit les points d'obstructions du tissu cellulaire des os, dissipé la disposition inflammatoire de ces parties, & rendu leur *glissement* plus facile & moins bruyant, &c.

Je l'ai déjà dit : il me feroit difficile d'assigner la cause de ces désordres. On conçoit bien que le desséchement des surfaces articulaires rend leur collision rude & crépitante ; mais qu'est-ce qui s'oppose à la sécrétion de la synovie, à la transudation de l'huile médullaire, à l'expression des follicules graisseuses, à la perspiration aqueuse des enveloppes des jointures ? Quelle est la cause éloignée qui nuit à la formation du liniment de *Clopton Havers* ? Ses recherches les plus exactes n'ont pu m'éclairer à ce sujet chez ma malade mademoiselle *Berth.* . . . (2).

(1) *Van Swieten* a vu une ankylose sèche sans cliquetis ; c'étoit un bras desséché & dans un véritable marasme, accompagné d'une immobilité des jointures, sans aucune tumeur.

(2) La corruption de l'os, les dépôts articu-

Cliquetis par épuisement. Troisième espèce.

Le cliquetis peut encore se devoir à la disette de la synovie, à la suite des évacuations excessives, sur-tout de celles déterminées par le mercure pris en trop grande quantité. J'ai vu mourir un jeune homme phrétique, (maladie qu'il devoit au mauvais emploi de ce minéral) dont les articulations faisoient un bruit vraiment semblable à celui d'un parchemin sec que l'on froisse.

Le craquement de la seconde espèce n'est pas toujours aussi fâcheux ni aussi opiniâtre que celui de mademoiselle B.... M. *Berguer*, médecin à Morges au canton de Suisse, m'écrivoit le 26 avril dernier, que des bains de vapeurs de deux heures chaque jour, continués quatre à cinq semaines consécutives, & des frictions de pommade mercurielle lui ont réussi dans deux cas qui ont une ressemblance frappante avec celui dont il est question dans mon mémoire à consulter (*journal d'avril dernier*). La première de ses malades, menacée de marasme, a pris en

laire, l'érosion des cartilages, la carie, le spina-ventosa des extrémités des os, peuvent occasionner une adhésion des pièces articulées; ce qui établit une ankylose par corrosion.

même temps que les frictions quatre onces d'extrait de ciguë, vingt bains tièdes, & le lait d'ânesse : les douleurs ayant cessé, le ton a été rendu à l'articulation par les bains froids dans le lac de Genève; & un emplâtre de styrax avec la fleur de soufre, continué près de deux ans..... A sa seconde maladie, plus abondante en sucs, il a fait appliquer un caustère à la jambe : il ajoute qu'ayant employé inutilement tous les moyens pour une fille de treize à quatorze ans, affectée de la même indisposition, il avoit guéri parfaitement bien cette troisième maladie par les bains soufrés de Schinznach (1), & les mêmes eaux bues sur les lieux.

Ces secours, qui ont réussi à m. *Bergher*, ceux qu'indiquent mm. *de Langavan* & *Enue de la Vallée*, & ceux que j'ai employés, quoiqu'infructueusement, chez mademoiselle *B.....*, enfin la conduite éclairée qu'a tenue m. *Faye*, présentent des ressources salutaires aux praticiens pour le traitement de ces sortes d'affections.

4^e OBSERVATION. *Ankylosé fausse par le racornissement des ligamens.*

Un jeune homme de vingt-trois ans

(1) Muller, *dissert. de thermis Schinznacen-sibus*, 1763. Basileæ.

avoit une douleur au genou droit, qu'il attribuoit à un *coup-d'air*.... On lui conseilla différentes applications spiritueuses, divers baumes en réputation, des onctions nerveuses devant un feu ardent, dont il ne retira aucun soulagement; au contraire les mouvemens en devinrent plus pénibles & plus obscurs, les douleurs se mirent de la partie, ce qui lui fit fléchir la jambe pour les modérer. Un imprudent conseilla des douches de lessive & les fumigations de cinabre, remèdes incendiaires qui ajoutèrent encore à la rigidité des ligamens, & augmentèrent le spasme douloureux de ces parties. Tout mouvement de la jointure fut dès-lors anéanti, & le moindre effai à cet égard occasionnoit des douleurs énormes; on jugea que la maladie étoit une ankylose parfaite, incurable. Un habile médecin, qui le vit le 7^e mois, ne pensa pas de même, & il voulut bien me charger de la direction de ce malade. Son indisposition nous parut être là même que celle dont il est fait mention dans les mémoires de l'académie des sciences, année 1721, pag. 288, & le bon effet que produisit le même traitement que nous employâmes, nous confirme dans notre opinion. Au bout de deux mois le malade commençoit à marcher avec une canne....

5^e OBSERVATION. *Ankylose glaireuse
par congestion.*

Un jeune homme de treize ans, apprentif chez un amidonnier, couchoit dans un rez - de - chauffée fort humide. Six mois après il furvient un gonflement à son genou droit, fans rougeur ni douleur, feulement un peu de gêne dans la marche ; il y appliqua de son urine, & pendant trois mois il agit encore. A cette époque la difficulté de marcher devient plus grande, & même impossible ; le genou est près de moitié plus gros que l'autre ; le bas de la cuiffe & la partie fupérieure de la jambe participent à cet engorgement ; on voit aux deux côtés de la rotule une élévation pâteufe ; plus folide que l'œdème, cet os fe meut très-aifément, & la flexion n'eft douloureuse qu'à raifon de l'infiltration & du bourfoufflement des parties ligamenteufes & tendineufes qui entourent cette articulation : il n'y a ni crifpation, ni fymptômes inflammatoires, . . . Une tante retire cet enfant chez elle, & me fait appeller.

J'appliquai d'abord des cataplafmes avec les feuilles de ciguë, d'hyéble, la perficaire, cuits dans l'eau de Saturne, & les efargots ; j'y ajoutai quelque temps après du favon noir, & de - là je paffai à des

64 OBS. SUR QUELQUES MALADIES
douches chaudes avec l'eau ammoniacée ,
puis avec le sel de tartre dissout dans l'eau
distillée, comme le prescrit m. *Levret* ;
ensuite l'eau de saphir récente , & les au-
tres moyens auxiliaires qu'indique m. *The-*
den dans ses progrès ultérieurs de la chi-
rurgie , pag. 83 , en me conformant exac-
tement à sa manière de les donner (1).
Enfin j'usai d'une lessive alcaline & sul-
fureuse que je préparai moi-même. Pour
remèdes internes cet enfant a bu quel-
ques jours une tisane sudorifique & laxa-
tive ; ensuite il a pris des bouillons d'é-
crevisses avec des plantes apéritives amè-
res & savonneuses , aiguës de sel ammo-
niac & de la teinture de mars , d'une
opiate avec les gommes apéritives , les
cloportes , l'athiops minéral , & l'extrait
de ciguë ; il a été souvent purgé avec les
pilules de *Belloste* , & sa boisson ordinaire
a été très-long-temps du bochet simple.

Par ces différens moyens combinés ,
l'engorgement du genou diminua sensible-
ment , & deux mois & demi après je pus

(1) *Idem* , p. 89. — Ces moyens n'ont d'effi-
cacité réelle , & on ne peut compter sur leur se-
cours , qu'autant qu'ils seront employés en dou-
ches & de très-haut , souvent très-chauds , quel-
quefois froids , chargés de principes actifs , & con-
tinués quelque temps. Voyez *Ledran* , 93^e observ.
de chir. tom. 2 , pag. 254 & suiv.

faire marcher le petit malade , d'abord avec une béquille, ensuite avec un bâton. Soir & matin il faisoit des frictions douces & ménagées sur toute cette jointure qui étoit restée foible, lâche , avec une grande disposition à l'enflure , & une douleur qui tenoit de la lassitude. Je m'avisai alors d'employer la folle fleur de tan , mêlée avec du sel ammoniac en poudre , dont je remplis plusieurs sachets (1), ainsi que le recommande m. *Gallet Desessartz* pour le traitement des hernies. Je les trempai dans du vin , & j'en entourai exactement le genou affoibli. Ce topique me réussit , je parvins , par son moyen , à remédier au relâchement des enveloppes articulaires , & à rendre à cette articulation son ton & son ressort naturel. Il a fallu quatre mois & plus pour obtenir cette guérison qui ne s'est point démentie depuis trois ans : ce garçon a quitté son métier , & est retourné à la campagne du moment qu'il a été guéri.

Si l'ankylose tire souvent son origine des maladies des os , d'un vice des parties

(1) Cette application tonique astringente m'a réussi dans un cas de luxation par relâchement de ligamens : j'en ai communiqué l'observation à l'académie royale de chirurgie.

66 OBS. SUR QUELQUES MALADIES
même qui forment les articulations, quelquefois aussi elle est l'effet d'une discrasie des humeurs qui déposent en ces endroits l'hétérogène qu'elles charrient, l'acré qu'elles ont contracté, & le produit du vice qui les a corrompues : ainsi ces affections sont parfois critiques, & l'effet de la dépuración de la masse générale de nos fluides, comme on le voit dans les deux observations qui suivent.

6^e OBSERVATION.

Mademoiselle *Al.*... âgée de quatorze ans, bien réglée, éprouvoit quelques douleurs vagues qui, depuis quelques années, s'étoient fixées à l'épaule gauche ; elles se cantonnerent ensuite à la fesse de ce même côté, & descendirent enfin au genou à la suite d'une pluie très-forte que cette demoiselle essuya il y a huit mois. Peu de jours après le genou devint gros, roide, sans rougeur extérieure, ni douleur ; on lui recommanda de se forcer à marcher, ce qui lui occasiona une chaleur & une douleur dans l'intérieur de l'article, que le repos dissipait. On tenta différens remèdes : les applications émollientes & les purgatifs furent prodigués ; enfin on l'envoya aux eaux d'Aix en Savoie, qui ont produit quelque effet. De retour à Lyon, au mois d'août de cette

année 1780, on conseilla de nouveau des cataplasmes anodins, & la grosseur du genou ne tarda pas à revenir au point où elle étoit avant le voyage d'Aix. J'ai été appelé pour lors.

Aujourd'hui ce genou a bien plus d'un pouce de circonférence de plus que le sain, le bas de la cuisse & le haut de la jambe sont aussi empâtés, engorgés. Cette tuméfaction froide, n'a ni la dureté des stases lymphatiques, ni la mollesse des œdématis. Les os peuvent se mouvoir, la rotule joue, & la malade marche, encore avec un peu de gêne à la vérité, & boitant légèrement... J'ai appliqué un caustère au bras de cette demoiselle; elle est à l'usage des remèdes internes ci-dessus indiqués, & je me flatte qu'en tenant la même conduite que pour le sujet de l'observation précédente, je réussirai également à la guérir.

Je juge que ces engorgemens de l'article (*obs.* 5 & 6) sont glaireux, quoiqu'ils ne produisent pas, comme l'exige m. *Duverney*, un bruit pareil à celui d'un parchemin froissé, ou d'une pièce de bois que l'on enfonceroit dans de la terre glaise médiocrement détrempée, & je ne vois pas de quelle autre nature ils pourroient être. Peut-être les prendra-t-on pour ce que l'on nomme *tumeur blanche des ar-*

68 OBS. SUR QUELQUES MALADIES
ticulations ; mais ces dernières sont plus
molles , plus œdémateuses , semblent pré-
senter une fluctuation , & la maladie est
plus séreuse-lymphatique , que synoviale ;
la rotule est serrée contre la poulie fémorale , & son jeu très-borné , &c....

7^e OBSERV. *Ankylose par le gonflement
du tissu spongieux des os.*

M. Guyétant , méd. à Lons-le-Saunier
en Franche-Comté , me mande , du 10
juin de cette année , qu'un jeune homme
de vingt-deux ans ayant depuis fix mois
une indisposition fiévreuse , s'embarqua sur
la Loire pour se rendre à Tours. A son
arrivée il se plaignit d'une douleur au ge-
nou gauche , & d'une gêne dans la mar-
che , qui ont toujours été en augmentant ;
le genou malade est un tiers plus gros
que le droit , les tégumens ne sont point
altérés , il y a seulement engorgement à
la partie interne de cette jointure ; la
flexion de ce genou est très-douloureuse ,
sur-tout vers les attaches des ligamens
latéraux : on a fait beaucoup de remèdes
inutilement pendant dix mois. . . .

On voit ici un gonflement du genou
par l'engorgement de la substance spon-
gieuse du fémur & du tibia à leur partie
interne , dans l'endroit où ces deux os

concourent à former cette articulation; les bandes capsulaires & les ligamens sont aussi tuméfiés. . . . Ne peut-on pas présumer, ainsi que je le marquois à m. *Guyotant* dans ma réponse, que cette affection se doit à l'acré fébrile qui n'a point été dompté dans sa première maladie, & que la nature impuissante dans ses efforts, ou mal secondée, n'a pu ni inviscquer ni évacuer, d'où s'en est suivi, comme on dit communément, un *dépôt* de l'humeur de la fièvre sur cette partie, déterminé sans doute par l'air frais de la rivière, auquel il fut exposé sur la Loire, lors de sa descente d'Orléans à Tours, &c. . . .

C'est dans ces sortes d'engorgemens glaireux des jointures (*observ. 5 & 6*), dans ces engouemens pâteux des parties ligamenteuses & tendineuses qui les entourent; lesquels se forment lentement; & où il n'y a ni douleurs, ni chaleur, ni fièvre; que les discutifs, les résolutifs, & les fondans d'abord, les répercussifs toniques, les astringens ensuite, sont nécessaires pour triturer, broyer & diviser le mucilage épaissi, éparpiller la mucofité trop forte de cet enduit, & lui rendre sa consistance naturelle, pour raffermir les liens articulaires, en resserrer les enveloppes, les fortifier, &c. Les exutoires, les brûlures & les cauterés ne sont

70 OBS. SUR QUELQUES MALADIES
pas moins avantageux dans ces cas ; la sup-
puration qui en résulte dégorge toutes ces
parties, & fond peu à peu ces engorgemens
froids & chroniques. *Hippocrate*, & *Galien*
après lui, conseillent de recourir au fer ar-
dent. J'ai vu appliquer plusieurs fois avec
succès le *moxa*, dans ces maladies, par m.
Carret, habile chirurgien de notre ville, qui
ne craignoit pas d'en placer plusieurs au-
tour de l'article ; j'ai moi-même retiré le
plus grand fruit de l'application d'un cau-
tere à la partie interne & supérieure de la
jambe.

8^e OBSERVATION. *Ankylose glaireuse
vénérienne.*

Le domestique d'un capitaine de galère
avoit depuis dix-huit mois un gonflement
considérable au genou droit, de la nature
de ceux qui nous occupent : la jambe en
étoit desséchée par le peu de nourriture
qu'elle recevoit, à raison de l'excès de
volume de cet article. Tous les remèdes
imaginables ayant été inutiles, m. *Cha-
bert* (1) n'hésita pas d'appliquer quatre
pierres à cauter, deux au-dessus de la ro-
tule, une de chaque côté, & autant au-
dessous, pour établir des filtres à l'humeur

(1) *Observation de chirurgie pratique*, par
m. *Chabert*, chirurgien à Marseille, pag. 50.

engouée.... Le genou diminua de volume, la jambe prit nourriture ; une tisane sudorifique & purgative acheva la cure, & ce domestique sortit parfaitement guéri de l'hôpital de Marseille, conservant un cautere à la partie inférieure de cette jointure : mais, quelques mois après, y ayant ressenti des douleurs très-vives, & apperçu un peu de gonflement, m. *Chabert*, sur une confession du malade, se détermina à le passer par les grands remèdes ; ce qui rendit sa guérison vraiment radicale.

Ankylose crétacée.

Nous ne dirons rien des ankyloses formées par la matière crétacée des os, en travail ou qui se décomposent. Il en résulte des nodosités, des concrétions tophacées inorganiques, qui abolissent tous les mouvemens dans les jointures qu'elles affligent en soudant les pièces, & procurent une ankylose absolument incurable, & contre laquelle les secours de l'art ont jusqu'à présent échoué.



OBSERVATIONS.

SUR l'incontinence d'urine pendant la nuit ; par m. LÉGER, maître en chirurgie à Paris.

DANS le journal du mois d'octobre dernier , on annonce un prix qu'une dame a envoyé à l'académie de Bordeaux , pour celui qui fera le meilleur mémoire sur l'incontinence d'urine pendant la nuit , & les moyens de la guérir ; cette dame promet de plus de donner , outre le prix qui est de cent écus , cent cinquante livres à celui qui lui découvrira un remede que l'expérience aura confirmé. Je ne prétends ni au prix , ni à la récompense promise ; je serai trop flatté , si je peux être utile en publiant les trois observations suivantes.

Une demoiselle âgée de vingt-quatre ans laissoit aller ses urines la nuit depuis l'enfance ; on lui avoit donné différens remèdes dont elle n'avoit tiré aucun avantage. J'ai fait mettre six grains de poudre de mouches cantharides dans deux gros d'extrait de bourrache , & les ai fait partager en vingt-quatre prises ou doses ; la malade en a pris une dose tous les soirs. J'ai continué soixante & douze jours , & j'ai même augmenté la dose des canthari-

des de quelques grains : elle a été parfaitement guérie, & depuis deux ans jouit à cet égard de la santé la plus entière.

J'ai employé le même moyen pour deux sœurs, l'une de quinze, & l'autre de treize ans, & il y a plus d'une année que leurs urines sont parfaitement retenues la nuit.

J'ai prescrit à ces trois demoiselles de boire de l'eau de graine de lin, pour le peu qu'elles ressentissent des ardeurs d'urine : elles ne s'en sont pas plaint.

Les raisons de l'efficacité de ce remède dans certains cas, sont sensibles, & mon dessein n'est pas d'entrer en explication pour le faire valoir. Mon exposé est simple, le remède est facile : il exige cependant de la prudence. Je souhaite que les personnes intéressées en retirent les avantages que j'en ai obtenus.

*EXTRAIT de la gazette de Madrid,
du vendredi 24 novembre 1780.*

LA fameuse opération de m. Sigault, annoncée dans la gazette de Madrid du 26 octobre 1777, c'est-à-dire, la section de la symphyse cartilagineuse des os pubis, (pratiquée pour éviter la redoutable opération césarienne), que son auteur a publiée dans une thèse, éclaircie depuis par

m. *le Roy*, dans une dissertation imprimée à Paris en 1780, s'est faite ici avec le plus grand succès, sous la conduite du licencié *D. François Canivell*, chirurgien-major de l'armée navale, & vice-président du college royal de chirurgie de Cadix.

Le 6 août de cette année, *Dona Maria de Avila*, âgée de quarante-deux ans, grosse de son premier enfant, & dans son neuvième mois, éprouva inutilement les douleurs de l'enfantement, depuis le 6 août jusqu'au 7 où elles cessèrent, sans que la tête de l'enfant, descendue dans la partie la plus étroite du bassin, pût avancer, & dans la matinée du 9, elle étoit encore en même état. Alors elle fut visitée par ce professeur qui la trouva avec de la fièvre, très-foible, & l'intérieur du bassin mal conformé, parce que les os pubis se portoient en-dedans, & que le coccyx étoit excessivement courbé vers la partie antérieure. Dans ces circonstances il proposa la section de la symphyse du pubis, sans porter atteinte aux tégumens, mais en commençant par-dessus le clitoris, ménageant le canal de l'urethre, après avoir évacué d'abord la vessie, & pénétrant assez avant pour effectuer la séparation des os. Ce fut ainsi que fut effectuée l'opération par le licencié *D. Antonio Delgado*, élève du college royal de Cadix,

Aussi-tôt on entendit une crépitation, & au bout de quelques minutes on tira l'enfant dans un état d'asphyxie ; mais *on le souffla*, & il ne tarda pas à revenir à la vie. La fièvre cessa bientôt, & la mere continua de se trouver si bien, qu'elle s'est levée au bout de trente-huit jours. Elle va à merveille, elle jouit d'une bonne santé, ainsi que son enfant, à l'exception d'une légère incontinence d'urine qui, avec le temps, peut se dissiper. Cette opération démontre l'excellence de cette découverte. La manière dont elle a été pratiquée mérite la préférence pour beaucoup de raisons, sur-tout parce qu'elle est peu douloureuse, & parce qu'on ne craint point d'offenser l'urethre ni la vessie, ni d'occasioner une hémorrhagie, la section se dirigeant vers le côté le plus déprimé pour obvier à la lésion du ligament qui suspend la vessie.

D'Utrera en Andaloufie, le 10 novembre
1780.



DESCRIPTION

D'UN ENFANT MONSTRUEUX;

Par m. LÉAUTAUD, maître en chirurgie à Arles, ancien prévôt de sa compagnie, ancien chirurgien-major de l'hôpital-général du Saint-Esprit de la même ville, & correspondant de l'académie royale de chirurgie de Paris, &c.

NOUS espérons vainement que la nature se piquera de mériter le titre que nous lui prodiguons de bonne & sage mere. Les écarts qui lui échappent fréquemment, seront toujours bisarres. L'observation suivante va nous convaincre qu'elle est toujours la même, & que les êtres à venir seront comme ceux desquels elle s'est déjà jouée, l'objet de ses caprices & de ses inégalités.

Une fille dont je cache le nom & l'extraction par égard pour ses parens, mit au monde, avec beaucoup de facilité, un gros enfant mâle à terme, qui fut porté à l'hôpital, & la matrone chargée du soin des enfans abandonnés reçut celui-ci, dans un fort mauvais état. Le premier défaut essentiel qui la frappa, fut l'imperforation de l'anus. Les langes constamment propres dont elle le changeoit plusieurs fois dans

la journée, la conduisirent à cette découverte. On m'appella, je fis l'opération indiquée avec beaucoup d'attention, elle fut cependant infructueuse, la nécessité avoit été trop tard apperçue ; l'impossibilité du succès, comme nous le verrons plus bas, & l'infection gangreneuse que le long séjour des excréments dans les intestins avoit déjà portée dans le sang, le firent périr peu d'heures après.

Ce sujet n'avoit rien de hideux au premier coup d'œil ; mais il avoit une hernie inguinale complete qui dévoila une partie des causes qui s'étoient opposées au succès de l'opération, que j'avois faite avec toute la dextérité dont je suis capable. Je pris le scalpel, & disséquai les parties engagées ; mais quelle fut ma surprise & celle des assistans ! Fondés sur des observations de la même espèce, & sur des conjectures raisonnables, nous pensions que la hernie étoit la suite de l'allongement de l'épiploon, ou de l'échappée de l'iléum : en leur place, un repli d'environ dix lignes de l'intestin colon gangrené, & farci de méconium, se montra par l'incision de la tunique vaginale.

Que des enfans naissent avec des hernies, ce sont de ces faits dont la possibilité est convenue, & avec lesquels nous sommes familiarisés : mais que l'épiploon,

qui descend toujours fort bas dans ces tendres créatures, ou l'iléum, qui cotoye les anneaux, restent à leur place, & que l'intestin colon, qui est très-éloigné des anneaux, s'y engage; voilà un événement rare, un phénomène curieux & intéressant.

Une bouffée d'air s'échappa du bas-ventre de l'enfant, qui étoit monstrueusement ballonné; il provenoit sans doute de la fermentation putride des excréments qui n'avoient pas été évacués.

Nous passâmes, le scalpel à la main, à une revue scrupuleuse de toutes les parties internes. Dans ce sujet tout étoit transposé, déplacé, mutilé, ou en désordre. La confusion régnoit par-tout: ce qui devoit être grand, étoit petit; presque tous les viscères, dont les fonctions nobles exigent de la proportion dans la texture & la forme, étoient d'une structure & d'une figure monstrueuse: ainsi le rein gauche & le foie furent trouvés d'une petitesse extrême & contre nature. L'obstruction des vaisseaux destinés à leur porter les sucs de leur croissance, y avoit donné lieu. Ce qui est plus digne de l'attention des curieux, c'est que le rectum, le dernier des gros intestins, étoit entièrement détaché, sans doute depuis le premier développement des parties de l'endroit où auroit dû être le fondement, & finissoit

par une ouverture à ressort se terminant en museau de petit chien, sans vestige d'aucun muscle ; car la dissection fut très-exacte.

Ce cas-là est certainement sans exemple ; l'on a vu des monstres de toutes les figures ; & plusieurs avec certains rapports ; mais il est encore inoui, que je sache, que le rectum se soit trouvé isolé dans aucun. La tête du pauvre infortuné, dont le dérangement interne a causé la mort, présentait des singularités ; il avoit l'orbite gauche affaissée, rétréci. Au lieu de l'œil qui devoit en remplir la cavité, on voyoit une confusion de fibres charnues sans chambre, sans liqueur, sans rétine, & par conséquent sans usage, sans rapport avec le cerveau ; car le nerf optique étoit absent, & n'avoit pas laissé le moindre vestige de son existence. L'oreille externe, par un effet de la même cause, étoit petite, oblongue, pointue par sa partie supérieure, large & comme ronde par sa partie inférieure, proportionnellement dans toute son étendue, ressemblant fort à celle d'un chien nouveau né. La jambe gauche enfin, par un défaut de conformation des condyles de l'os fémur, & de la partie supérieure du tibia, étoit tournée en dedans, de façon qu'elle figuroit presque une équerre avec la cuisse.

Nous rendons compte de trois des assemblées, dites de prima mensis, dans ce cahier de notre journal, afin que par la suite on trouve réunies & correspondantes les observations météorologiques & les maladies régnantes.

EXTRAIT des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 2 & 15 novembre, & 1^{er} décembre 1780.

LES fièvres intermittentes offrent encore le caractère dominant épidémique; les enfans même en ont été atteints; cependant l'observation constate de plus en plus que celles traitées à Paris ont toutes eu leur origine en province. Il paroît même, d'après tous les papiers publics, qu'elles ont été universellement répandues en Europe. Actuellement on peut recueillir des remarques du très-grand nombre de praticiens qui les ont suivies, que le plus grand nombre d'entr'elles affecte le type des tierces. Elles paroissent toujours accompagnées d'embarras & d'engorgemens, dans la rate principalement. Une bile très-abondante, putride, irritante cause chez la plupart

plupart des malades des accidens qui compliquent la fièvre. En général, elles n'admettent pas l'usage du quinquina; le traitement a dû confister dans l'emploi raisonnable des apéritifs, amers nitreux, la terre foliée, les délayans, les calmans & les purgatifs. Plusieurs de ces fièvres se sont terminées par une éruption érysipélateuse, qui, chez quelques malades, s'est faite au visage.

Les nourrices & les femmes en couches ont été sujettes à une fièvre miliaire, dans laquelle l'éruption paroissoit le sept, à compter du frisson qui marquoit l'invasion de la maladie: on a employé avec succès les délayans, l'eau, le suc de bourrache à large dose. Chez une femme en couche de ce nombre, que la suppression des lochies & des urines mettoit dans un danger prochain, un lavement fortement purgatif, en rappelant ces évacuations, a décidé la guérison de la malade.

Il y a eu des fièvres catarrhales, accompagnées de parotides qui n'annonçoient rien de fâcheux, des érysipeles à la face, des ophthalmies, des coliques, des dysen-

teries, &c. Une femme, dans le temps critique & sujette à des fluxions sur les yeux, en avoit une considérable; l'oculiste la fit purger. L'inflammation se passa sur le champ; mais une colique des plus violentes en prit la place. M. de l'*Epine* appelé, calma ces accidens par l'usage du petit-lait, des lavemens émolliens avec la tête de pavot.

On a observé aussi des maux de tête violens, des manies, des apoplexies foudroyantes, d'autres guérissables, & accompagnées d'hémiplégie. Parmi les observations particulières, présentées à la compagnie, on remarque celle de la mort de m. *Gibert*, qu'une clef arrêtée à l'entrée de l'œsophage, a fait périr: il l'avoit, dit-on, avalée dans un accès phrénétique; & quoiqu'il le répétat constamment, le chirurgien, malgré ses recherches, ne la retrouva que dans le cadavre.

M. *Hallot* a présenté une quantité considérable de pierres billiaires d'un jaune clair, polies, rendues à la suite d'une colique hépatique; elles étoient depuis la grosseur d'un grain de millet, jusqu'à celle d'un petit pois.

M. *des Bois* a remis également à la compagnie une esquille remplie d'inégalités très-piquantes, trouvée à l'ouverture du canal choledoque. Le malade avoit éprouvé des accidens très-multipliés ; le principal avoit été la jaunisse.

M. *Majault* a fait l'histoire de la paralysie de l'œsophage, qu'il a observée & traitée plusieurs fois. Il conseille, en ce cas, de faire fumer les malades jusqu'à ce qu'ils vomissent, & de leur donner des lavemens dans lesquels entrent les eaux spiritueuses, telles que l'eau de mélisse, celle de la reine d'Hongrie.

Plusieurs docteurs ont fait part de leurs observations sur les suites de la masturbation ; cet objet intéressant nous a paru mériter d'être étendu, traité à part, & donné dans un de nos cahiers sous forme de mémoire.

Enfin, divers médecins, actuellement en exercice à l'Hôtel-Dieu, ont parlé d'une maladie particulière aux femmes en couches. Cet article, au moins aussi intéressant que le premier, sera traité dans un article séparé.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES. **N O V E M B R E 1780.**

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au lever du S.</i>	<i>A 2 h. du soir.</i>	<i>A 9 h. du soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	<i>Deg.</i>	<i>Deg.</i>	<i>Deg.</i>	<i>Pou. Lig.</i>	<i>Pou. Lig.</i>	<i>Pou. Lig.</i>
1	4, 8	8, 5	7, 1	27 10, 0	27 10, 0	27 10, 0
2	7, 6	9, 6	8, 2	27 10, 0	27 10, 1	27 10, 1
3	7, 0	10, 5	7, 0	27 10, 0	27 9, 8	27 9, 10
4	5, 5	8, 3	5, 0	27 10, 7	27 11, 6	28 0, 4
5	3, 6	8, 5	7, 5	28 0, 3	27 10, 0	27 9, 3
6	4, 1	6, 8	3, 0	27 8, 8	27 9, 2	27 8, 11
7	0, 6	2, 0	4, 0	27 7, 4	27 8, 0	27 7, 8
8	1, 8	2, 8	0, 0	27 8, 9	27 9, 6	27 11, 2
9	0, 8	3, 0	2, 7	28 0, 7	28 1, 3	28 1, 6
10	4, 0	7, 2	7, 0	28 0, 8	28 1, 0	28 0, 6
11	5, 6	9, 0	7, 0	28 0, 0	28 0, 11	28 2, 0
12	7, 5	9, 7	8, 0	28 1, 8	28 2, 0	28 2, 2
13	7, 5	9, 6	7, 8	28 0, 1	27 10, 11	27 9, 6
14	4, 6	7, 7	4, 5	27 10, 4	27 10, 6	27 10, 0
15	2, 0	3, 7	0, 5	27 10, 0	27 11, 0	27 11, 4
16	1, 1	3, 0	0, 2	27 11, 7	27 11, 2	27 10, 4
17	0, 0	3, 2	2, 2	27 9, 4	27 9, 0	27 8, 10
18	5, 2	7, 6	5, 5	27 7, 10	27 7, 5	27 7, 4
19	7, 5	9, 5	7, 4	27 3, 10	27 4, 4	27 4, 10
20	10, 0	10, 8	8, 2	27 2, 7	27 2, 7	27 2, 6
21	7, 1	7, 0	4, 9	27 1, 8	27 4, 2	27 4, 6
22	2, 8	4, 6	3, 2	27 4, 6	27 2, 4	27 2, 2
23	0, 9	4, 2	2, 6	27 3, 8	27 4, 6	27 6, 2
24	2, 0	4, 5	2, 5	27 7, 10	27 8, 0	27 8, 0
25	2, 7	3, 7	3, 0	27 9, 4	27 11, 0	28 0, 11
26	0, 0	3, 6	4, 0	28 2, 2	28 2, 0	28 1, 6
27	5, 5	7, 0	5, 8	28 1, 8	28 2, 0	28 2, 8
28	4, 7	5, 5	2, 0	28 3, 6	28 3, 10	28 3, 6
29	0, 1	1, 2	0, 0	28 2, 9	28 2, 10	28 2, 9
30	0, 5	1, 3	0, 7	28 2, 0	28 1, 10	28 1, 10

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.	La Matinée.	L'Après-midi.	Le Soir à 9 h.
1	N. couv. brouil.	N. couv. bruine.	N. couvert.
2	N-E. <i>id.</i> bruine.	N-E. couv. pluie.	N-E. <i>idem.</i> pluie.
3	N-E. nuages.	N-E. nuages.	N-E. nuages.
4	N. beau.	N. beau.	N. couvert.
5	O. & N-O. c. gla.	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. beau.
6	N-O. nu. pl. grêle	N-O. nu. v. froid.	N. nuages, v. fr.
7	N. couvert, vent froid, <i>neige</i> .	N. couvert, <i>neige</i> <i>abondante</i> .	N. couvert.
8	N. beau, froid.	N. nuages, froid.	N. beau, froid.
9	N-O. couv. brouil.	O. couvert.	S-O. couvert.
10	S-O. <i>id.</i> pluie.	N-O. & O. couv. brouil. bruine.	N-O. & S-O. couv. dégel.
11	N. couv. humide.	N. couv. doux.	N. couv. doux.
12	S-O. couv. doux.	O. <i>idem.</i>	O. <i>idem.</i>
13	S-O. couv. gr. v.	S-O. couv. gr. v.	S-O. c. gr. v. pl.
14	N-O. beau, froid.	N-O. beau.	N-O. beau.
15	N. c. <i>neige</i> , pluie.	N. couv. <i>neige</i> .	N. nuages, froid.
16	N. beau, froid.	S-O. beau, froid.	S. beau, froid.
17	E. couv. froid.	S. c. brouil. <i>neige</i> .	S. couv. froid.
18	S. c. brouil. bruin.	O. couv. doux.	N-O. couvert.
19	S-O. c. pl. vent.	N-O. couvert, pl.	N-O. <i>idem.</i>
20	S. <i>idem.</i> doux.	S-O. <i>idem.</i> doux, <i>tonn. au loin.</i>	S-O. <i>idem.</i> doux.
21	S-O. <i>id.</i> tempête.	S-O. couvert.	N-O. couv. pluie.
22	S. couv. pl. vent.	S. <i>id.</i> pluie, vent.	O. nuages.
23	N. nuages, froid.	N. couv. froid.	N. couv. froid.
24	N. nuages, pluie.	N-O. nuages.	O. couvert.
25	E. c. brouil. pl.	N-E. & E. c. bro.	N-E. & E. <i>idem.</i>
26	S. & E. couvert, brouill. froid.	S. couv. brouill. bruine. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i> brouill.
27	N-E. c. pl. doux.	N-E. c. bru. doux.	N-E. couv. doux.
28	N-E. couvert.	N-E. couvert.	N-E. beau, froid.
29	N-E. beau, froid.	N. <i>idem.</i> froid.	N-E. c. froid.
30	N-E. c. bro. froid.	N-E. <i>idem.</i>	E. couv. bruine.

86 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . 10, 8 deg. le 20
Moindre degré de chaleur . . . -1, 8 le 8

Chaleur moyenne . . . 4, 6 deg.

Plus grande élévation du Mer- pou. lig.
cure . . . 28, 3, 10 le 28

Moindre élévat. du Mercure . . 27, 1, 8 le 21

Elévation moyenne . . . 27 p. 10, 2

Nombre de jours de Beau, . . . 4

de Couvert . . . 22

de Nuages . . . 4

de Vent . . . 9

de Tonnerre . . . 1

de Brouillard. . . 8

de Pluie . . . 14

de Neige . . . 3

Quantité de Pluie . . . 9, 8 lignes.

D'Evaporation . . . 16, 0

Différence . . . 6, 4

Le vent a soufflé du N. . . 8 fois.

N.-E. . . 6

N.-O. . . 5

S. . . 3

S.-E. . . 0

S.-O. . . 5

E. . . 2

O. . . 3

TEMPÉRATURE : Froide, pluvieuse, humide
& très-désagréable.

MALADIES : Aucune régnante. Plusieurs ma-
lades atteints de maladies chroniques ont suc-
combé.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1^{er} décembre 1780.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille, au mois de novembre 1780, par
m. BOUCHER, médecin.*

IL y'a eu, ce mois, des variations dans le temps. Après quelques jours d'un air tempéré, les vents du nord nous ont amené du froid. Le 8, la liqueur du thermometre s'est trouvée; le matin, à $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du terme de la congélation; mais le froid n'a pas duré. Néanmoins le 17 la liqueur du thermometre est encore descendue au-dessous du terme de la congélation.

Il n'est guere tombé moins de pluie ce mois que dans le précédent.

Le mercure, dans le barometre, a été observé bien plus souvent au-dessous du terme de 28 pouces, qu'au-dessus de ce terme. Le 20 & le 22, il est descendu à celui de 27 pouces 3 lignes. Les vents ont varié.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $8\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 13 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du nord.	2 fois du sud.
3 fois du nord	6 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
3 fois de l'est.	12 fois de l'ouest.
3 fois du sud	2 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.

Il y a eu 24 jours de temps couvert ou nuageux.	
16 jours de pluie.	5 jours de brouil-
3 jours de neige.	lards.

Les hygrometres ont marqué une très-grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de novembre 1780.

NOUS avons vu encore, ce mois, dans nos hôpitaux de charité, des personnes attaquées de la fièvre continue-inflammatoire, qui portoit plus à la tête qu'à la poitrine; mais la plupart des malades étoient dans le cas des fièvres intermittentes, quarte, tierce ou double - tierce: en général ils étoient sujets à la bouffissure & à la leucophlegmatie, & sur-tout ceux en qui la maladie étoit compliquée de rhume ou d'oppression de poitrine catarrheuse: dans ceux-ci la bouffissure s'établissoit assez souvent avant que la maladie eût fait des progrès; savoir, vers le douzième ou quinzième, lorsqu'on n'avoit pu obtenir avant ce temps d'évacuation critique, soit par les crachats, soit par les sueurs: elle étoit même fort opiniâtre, ne cédant qu'avec peine aux remèdes indiqués. L'oxymel scillitique, délayé dans quelque apozème béchique, a bien fait à quelques-uns; d'autres se sont bien trouvés des loochs aiguillés de kermès. La maladie, dans quelques-uns, s'est terminée par l'empyème. Au reste on ne réussissoit à bien guérir la fièvre intermittente, qu'après avoir remédié à ce symptôme fâcheux. La violence des accès a néanmoins obligé parfois à employer en même temps le quinquina préparé de manière à ne pas croiser les effets des autres remèdes indiqués.

Les rhumes & la fièvre catarrheuse ont régné dans toutes les classes de nos citoyens. Mais heureusement cette fièvre qui, dans plusieurs, commençoit vivement, cédoit néanmoins ordinairement à une ou deux saignées, à peu de jours d'une diette sévère, & à un lavage abondant de boissons

délayantes & adoucissantes. Cependant nous avons vu quelques personnes attaquées de fluxion de poitrine bien caractérisée.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Observations sur l'opération césarienne à la ligne blanche , & sur l'usage du forceps, la tête arrêtée au détroit supérieur ; par M. F. A. DE LEURYE , professeur & démonstrateur des accouchemens aux écoles royales de chirurgie. A Paris , de l'imprimerie de Michel Lambert , rue de la Harpe , près Saint Côme , 1779 , avec approbation & privilège du roi , in-8°. de 105 pages.

Cet ouvrage est un de ceux qui prouvent combien le raisonnement , sans l'appui des faits , est de peu de poids dans l'art de guérir. La femme qui fait l'objet de son *post-scriptum* , est morte à ce qu'on nous assure : mais très-certainement une autre femme opérée de la même manière , rue Beaubourg , & à-peu-près dans le même temps , est morte le quatrième jour des suites de l'opération. Qu'on ne croie pas cependant que nous voulions imputer les tentatives qu'un artiste éclairé fera pour les progrès de son art. Nous désirons , pour le bien général , que toute autre considération rejetée , on nous instruisse également du bon & du mauvais succès de ces mêmes tentatives.

A V I S.

BAUME DU SIEUR ROBERT,

Et préparation des peaux de chiens.

PRENEZ, melisse, romarin, roses de Provins, vulnéraires Suisse, *trois poignées*. Armoise, hysope, thym, bugle, fanicle, marjolaine, absinthe, fange, *deux poignées*. Véronique, angélique des bois, menthe, verge d'or, pervenche, lierre terrestre, basilic, fenouil, brunelle, lavande, laurier franc, marguerite, mille-pertuis, mille-feuille, toute-bonne, orvalle, matricaire, euphrase, bétoine, benoiste, camomille simple, camomille romaine, sariette, myrte, *une poignée*. Un litron de graine de genievre.

Le tout cueilli dans un temps sec & dans la floraison des plantes & maturité des graines. On en doit prendre seulement les feuilles, fleurs, graines & sommités, à l'exception de l'angélique des bois, du fenouil, de l'euphrase, & quelques autres qui ont peu de tiges, que l'on emploie entières.

Mettre le tout dans une cruche de grès de grandeur suffisante pour contenir les plantes aisément: remplir la cruche d'eau-de-vie de la première qualité, de manière que l'eau-de-vie surnage.

La cruche, bouchée d'un double parchemin, restera exposée au soleil pendant les mois de juillet, août & septembre. On aura soin de déboucher de temps en temps la cruche pour la remplir d'eau-de-vie. A la fin de septembre, on rentrera la cruche, on la remplira, & on la laissera dans un lieu sec infuser encore environ trois mois.

L'infusion finie, on versera le tout dans des vaisseaux de grès de grandeur suffisante. On prendra la totalité des plantes, *sans les presser*. On

les mettra dans des terrines de terres neuves & ve nillées, qui puissent se fermer avec leurs couvercles de terre. On versera par-dessus les plantes environ un tiers de l'eau-de-vie aromatisée, distribuée également, si l'on est obligé de mettre des plantes dans différentes terrines. Alors on remplira les terrines d'huile d'olive de la première qualité. (Plus l'huile est fine, & meilleur est le baume). L'huile doit surnager sur les plantes, remuer bien le tout avec un bâton. On observera que les terrines ne soient remplies qu'au bord, pour éviter que le baume ne se répande dans le four. On fermera les terrines avec leurs couvercles, que l'on bouchera exactement avec une pâte faite avec du son & de la farine. Ces terrines ainsi fermées, on les mettra passer la nuit dans un four légèrement échauffé; un four de pâissier peut suffire.

Les terrines retirées du four, on les laissera refroidir vingt-quatre heures. Il est quelquefois nécessaire de boucher de nouveau les terrines avec la pâte en sortant du four, si la chaleur l'a fait fendre.

Le tout refroidi, passez le baume à la chausse, & soumettez les plantes à la presse.

Mettez votre baume dans des bouteilles, & observez de n'emplir entièrement que la moitié de vos bouteilles, l'autre moitié seulement aux trois quarts. Vous remplirez ces dernières avec de l'eau-de-vie aromatisée, qui vous est restée avant la cuisson du baume.

On verra par la suite la raison de cette différence.

Quant au reste de l'eau-de-vie aromatisée, on peut la filtrer & la conserver sous le nom d'eau rouge & vulnéraire, propre à divers usages.

Préparation des peaux de chiens.

Pour préparer les peaux de chiens, il faut choisir des peaux bien *parées*, les savonner dans l'eau de rivière, dans laquelle on aura battu des

jaunes d'œufs, pour enlever aux peaux la chaux qui s'y trouve. Ces peaux ainsi lavées, étendues & séchées, on les travaille pour en faire des bas, des gands, ou autres ouvrages.

Ce premier travail fini, on verse, sur l'extérieur seulement des peaux, du baume, dans lequel on n'a point ajouté d'eau-de-vie aromatisée; on le verse goutte à goutte dans toute l'étendue des peaux; on fait en sorte de l'étendre également avec la main; on ploie & on tord fortement les peaux; on les arrose une seconde fois de baume de la même manière. On répète cette main-d'œuvre cinq ou six fois, pour forcer le baume de pénétrer doucement & également les peaux. On met alors les peaux pendant vingt-quatre heures dans un linge légèrement mouillé d'eau de rivière. On presse le tout pour conserver les peaux souples & molettes.

Quelquefois l'on n'a besoin que de cette première préparation; lorsqu'il ne s'agit que de remédier à une enflure simple & sans complication d'ulcère; quelquefois il est avantageux d'avoir des bas préparés d'une manière plus active.

Pour cet effet, on se sert du baume dans lequel on a ajouté un tiers d'eau-de-vie aromatisée. On recommence le travail ci-dessus, c'est-à-dire verser ce baume goutte à goutte, l'étendre, presser les peaux & les mettre dans le linge mouillé, &c.

Les peaux se conservent molettes pendant un an & plus, si l'on a toujours soin de tenir le linge humide, & de les graisser de temps en temps, & sur-tout avant de les appliquer sur quelque partie malade. On peut préparer ainsi les peaux de chiens, soit avant d'en faire des bas, soit après les avoir cousus. Il est plus facile de coudre les peaux de chiens, avant de les avoir imbibées du baume.

Les peaux de chiens doivent être taillées par des

personnes intelligentes & accoutumées à ce travail ; tels sont les marchands bourfiers.

Il faut prendre la mesure des jambes exactement, soit que le bas soit entier, soit qu'il soit fait en étrier ; l'on ne doit coudre les peaux que du côté de la jambe malade, le côté opposé doit être lacé, pour pouvoir serrer les jambes plus étroitement & plus uniment.

Pour lacer les peaux, on double les bords de la peau d'un ruban très-fin, & large d'un doigt. L'on fait dans toute la longueur des œillets très-près l'un de l'autre, & qui se répondent également pour que le lacet puisse remplacer la couture. On a soin de mettre une bande de peau de chien, de trois doigts de large & de la longueur du bas, dessous le lacet, pour éviter que le lacet n'incommode le malade. Cette bande sera arrêtée vers l'extrémité du bas, répondante à la cheville du pied. On garde ces bas jour & nuit ; l'on en change lorsque la peau devient trop dure, ou qu'elle est rongée par les ulcérés qui peuvent se trouver aux jambes.

Quelquefois on se sert des peaux de chiens très-fines, (ainsi qu'il s'en trouve) on les imbibé de baume ; on les coupe par morceaux ; on place ces morceaux sur les plaies dessous les bas ; on change ces morceaux tous les jours ou tous les deux jours, cela conserve les bas beaucoup plus long-temps.

EXTRAIT du rapport fait à la Faculté de Médecine de Paris, assemblée le 20 janvier 1779, par MM. DE L'ÉPINE, COSNIER, MAIGRET & BOUVERV, nommés pour examiner les peaux de chiens, préparées à la manière du feu sieur ROBERT.

LES peaux de chiens ont des propriétés précieuses pour le traitement de certaines maladies des jambes. Apprêtées comme les peaux des autres animaux, elles acquièrent une souplesse, une

mollesse égales à celles des peaux dont on fait des gants, & conservent en même temps la fermeté d'une toile neuve, qui ne leur permet pas de s'élargir & de s'allonger. Cette propriété les rend utiles & quelquefois suffisantes dans les enfures ou œdématis simples des jambes provenant du trop grand relâchement de la peau & de la foiblesse du tissu cellulaire, & lorsque d'ailleurs il n'y a aucun autre vice cutané.

Elles s'imprègnent aisément des principes des plantes aromatiques, dont se chargent les liqueurs spiritueuses & les huiles grasses; elles conservent ces principes plus long-temps qu'aucune autre peau, & offrent un remède propre à arrêter la corruption actuelle & à la prévenir.

Si la recette du baume avec lequel elles sont préparées, & que le feu sieur Robert tenoit de l'illustre m. *Fagon*, premier médecin de Louis XIV, & membre de la faculté, paroïsoit à quelqu'un surchargée d'un grand nombre de plantes, dont on pourroit retrancher plusieurs, comme inutiles & superflues, il doit suffire de répondre que, pendant plus de soixante ans, ces peaux ainsi préparées & appliquées dans les maladies où elles conviennent, ont procuré le plus grand bien aux malades. Or, en médecine-pratique, toutes les inductions tirées des rapports ou combinaisons chymiques, ne sont d'aucun poids vis-à-vis de l'expérience.

C'est sans doute parce qu'on a altéré la composition constamment exécutée par le sieur Robert, que depuis sa mort les peaux de chiens sont tombées dans le discrédit: on les a presque généralement abandonnées, non par la même raison qui proscriit & condamne à l'oubli un remède qui n'avoit séduit que par sa nouveauté, mais parce que les peaux que l'on débitoit n'étoient plus préparées de la même manière.

Les soins qu'a pris plus particulièrement m.

Cosnier, l'un des commissaires, pour vérifier la composition, la faire exécuter fidèlement, la comparer avec celle du sieur *Robert* qu'il avoit encore, & suivre les effets de l'un & l'autre sur des malades, ne laissent aucun doute sur la conformité parfaite entre le baume fait suivant la recette, & celui qu'employoit le sieur *Robert*, & sur l'égalité des succès.

C'est pourquoi nous estimons, ajoutent mm. les commissaires, que la faculté doit témoigner authentiquement sa reconnoissance au généreux citoyen, qui, à ses frais, a bien voulu acquérir la formule que le sieur *Robert* suivoit pour la préparation des peaux de chiens, & en fait un don, non-seulement à sa patrie, mais à toute l'humanité.

Nous croyons aussi que l'intérêt public requiert :

1°. Que cette formule (telle que le donateur l'a communiquée) soit incessamment rendue publique par la voie de l'impression, en attendant qu'elle soit insérée dans la première édition que la faculté donnera de son codex.

2°. Qu'il soit expressément recommandé à tous les maîtres en pharmacie qui voudront la préparer, de l'exécuter littéralement, & de n'y faire, sous aucun prétexte, aucun changement, qu'il ne leur soit spécialement demandé. Signé, G. J. DE L'EPINE, COSNIER, MAIGRET, BOUÏRU.

Le rapport ouï & remis entre les mains du doyen, la faculté a unanimement adopté les conclusions de ses commissaires. Le 20 janvier 1779.

ERRATA pour les journaux d'octobre, novembre & décembre 1780.

Page 376, note au bas de la page, 16 pouces 6 lignes d'eau, lisez 16, 6 lignes d'eau.

Page 466, ligne 28, colliquatives, lisez diarrhées compliquées de douleurs de coliques.

Page 552, ligne 3, oreilles, lisez selles.

T A B L E

DU MOIS DE JANVIER 1781.

EXTRAIT. Séance publique de la faculté de médecine de Paris.	page 3
Essai sur la nature, les causes & le traitement de la pustule maligne; par m. SAUCEROTTE, chirurgien.	26
Mémoire sur la constitution épidémique, &c.; par m. BAUMES, méd.	37
Observations sur quelques maladies du genou; par m. DESGRANGES, chir.	53
Observations sur l'incontinence d'urine pendant la nuit; par m. LÉGER, chir.	72
Extrait de la gazette de Madrid, du vendredi 24 novembre 1780.	73
Description d'un enfant monstrueux; par m. LÉAÜTAUD, chir.	76
Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus les 2 & 15 novembre, & 1 ^{er} décembre 1780.	80
Observations météor. faites à Montmorenci.	84
Observations météor. faites à Lille.	87
Maladies qui ont régné à Lille.	88

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Livres nouveaux.	89
Avis.	90

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de janvier 1781. A Paris, ce 24 décembre 1780.
 POISSONNIER DESPERIERRE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1781.

EXTRAIT.

DISSERTATIO de variis herpetum speciebus, causis symptomatibus, morbis ab hepaticâ lue oriundis, & remediis expugnandæ cuilibet affectioni herpeticæ idoneis, duplici præmio donata ab illust. Med. Lugdun. collegio subsequentes quæstiones annis 1773, 1775, tractandas moventi his verbis.

« Quelles sont les différentes espèces de dartres ?
» Quels en sont les différens principes ? A quels
» symptômes peut-on reconnoître le vice dartreux ?

Tome LV.

G

- » Quelles sont les maladies qui en dépendent ?
 » Comment combattre ces différens principes dans
 » leurs différens états ? »

*Auctore H. F. A. DE ROUSSEL, me-
 dicinæ professore in academiâ Cado-
 mensi. Cadomi, apud Joannem Claud.
 Pyrôn ; solum universitatis typogra-
 phum. 1779 in-8°. de 165 pages.*

DANS un court avant-propos m. de
Roussel expose l'importance du sujet que
 le collegé des médecins de Lyon propo-
 soit à traiter, sa manière de s'exprimer
 annonce une modestie louable.

Le plan qu'il s'est fait, a été de pré-
 senter d'abord l'histoire de la peau, des
 excretions cutanées, & de la sympathie
 qui existe entre elles, & les défécations qui
 s'opèrent au moyen des sécrétions des
 viscerès; de peindre & définir ensuite les
 diverses espèces de dartres, leurs causes,
 leur diagnostic, leur pronostic; d'assigner
 la méthode curative propre à combattre
 telle ou telle espèce de dartre, les pré-
 cautions intéressantes à observer dans cha-
 que traitement; enfin il a négligé, nous
 dit-il, les vains raisonnemens, les systê-
 mes, &c.

Dans un ouvrage de la nature de cette
 dissertation, le grand inconvénient est

d'avoir embrassé trop d'objets, ou plutôt d'avoir peu exactement déterminé la difficulté principale que l'on avoit en vue. Les questions présentées par le college des médecins de Lyon sont toutes très-intéressantes sans doute ; cependant, d'après les écarts sans nombre où elles ont jetté l'auteur, il semble qu'il eût été à désirer qu'on les eût réduites à celles-ci : Existe-t-il un vice dartreux, *sui generis*, indépendamment de toutes les éruptions particulières qui prennent le masque des dartres ? quel est son diagnostic ?

Dans la dissertation les recherches sont immenses, bien choisies, employées avec jugement ; presque toujours le praticien y trouve un bon conseil, mais les questions que nous venons de faire ne se trouvent nulle part résolues d'une manière satisfaisante.

Dans le chapitre où l'auteur traite particulièrement de la dartre, de son nom, & de ses espèces, il se plaint de la confusion qui regne à cet égard dans les écrits des Barbares, des Grecs & des Latins : nous ignorons quels auteurs il désigne sous le nom de Barbares. Sont-ce les Arabes ? jusqu'ici nous ne les trouvons pas désignés de la sorte. Sont-ce les écrivains modernes ou des derniers siècles ? la dénomination pourra paroître un peu

dure. Quoi qu'il en soit, m. de Roussel reconnoît donc, dès le début, qu'il est très-important de sortir de cette confusion. Il cite même *Langius* qui dit : « *Uti-*
 » *nam ne quis nisi propria inventa & à*
 » *se experta conscribere auderet ? nec enim*
 » *salubres herbæ cum noxiis mixtæ fuif-*
 » *sent, nec omnia apostematum genera &*
 » *curæ cum nominibus magno mortalium*
 » *periculo confunderentur* ». Et tout de suite il ajoute : « Nous éviterons ce défaut
 » en donnant, aussi exactement qu'il sera
 » possible, l'histoire des affections dar-
 » treuses ».

Après avoir défini le mot pustule, *quidquid rotundo schemate leviter extuberat in cute*, & en avoir distingué deux genres, les sèches qui ne versent ni pus, ni sanie, ni humeur; les humides qui, différentes en grandeur, couleur, & par les lieux qu'elles occupent, tantôt attaquent à peine la superficie de la peau, tantôt y sont profondément implantées & répandent toutes une humeur ténue ou épaisse, avec ou sans activité. Il établit dans le § XLV suivant, ce qu'on doit entendre par dartre. Ses paroles sont : *Cum insidet in areâ cutis majorè vel minore pustula, vel pustularum magis minusve pruriginosarum congeries, quarum basis est rubicunda, acumina verò squammulis*

furfureis squamosis, crustaceis operiuntur; vel quæ ichorum saniosum acrem vitæ viribus indomabilem profundit cum cutis asperitate, duritie, pruritu, exulceratione, progressu quasi in orbem; medio dum extrema procedunt, sanescēte; & habet aliquam latitudinē macula, morbus adstet sui generis, herpes latino, Dartre gallico Jermone dictus.

M. R. fait entrer, comme l'on voit, dans sa définition l' incurabilité de la maladie lorsqu'elle est abandonnée à elle-même; & nous en faisons ici la remarque, parce que nous le verrons bientôt compter parmi les espèces de dartres, des maladies qui se guérissent d'elles-mêmes; & des éruptions critiques érysipléateuses, dont la guérison spontanée s'opère sans aucun remède en fort peu de jours. Du reste nous observons qu'il n'entre dans les élémens de sa définition, ou plutôt de sa description, rien qui touche à la cause matérielle de la maladie, & qu'il n'y est question que du vice local.

Aussi dans les paragraphes qui suivent, on s'apperçoit que l'auteur ne s'est arrêté à rien de fixe sur cet objet, & le vice dartreux, *sui generis*, n'est marqué par aucun caractère ni aucun symptôme propre. Il distingue les dartres en farineuses, écailleuses ou vives, bénignes ou feu vo-

lage , à croûtes , miliaire , *phlictenodès* ou érysipélateuse , carcinomateuse ou estiomène , & leur assigne différentes sources , telles que les gourmes des enfans , la gale humide , la teigne , &c.

Chacune de ces especes , indépendamment du nom que lui donne l'auteur , est encore désignée par une kyrielle à laquelle tous les médecins qui ont écrit fournissent leur mot. Il est difficile de juger si l'application en a toujours été juste : en ce cas le travail de *m. de Roussel* , pour apprécier la valeur de chaque terme , a dû être immense. S'ils ont été légèrement adoptés , au lieu de diminuer la confusion qui malheureusement regne dans tous les ouvrages qui ont précédé le sien , il n'aura fait qu'y ajouter encore.

Dans la description particulière de chacune de ces especes , dans les symptômes qui les accompagnent , les phénomènes qu'elles présentent , on trouve une marche méthodique qui plaît à l'esprit , de vastes recherches , & cependant à la fin peu d'idées claires qu'on ait pu en extraire. Ce défaut vient du premier plan qui , comme nous le pensons , n'a pas assez circonscrit la difficulté qu'il étoit intéressant de résoudre.

Dans le chapitre troisieme *m. de R.* traite du siège , des causes , du diagnostic

& du pronostic des différentes especes de dartres.

Les auteurs plaçoient le siége de ces affections dans la membrane adipeuse, dans les glandes milliaires, sébacées, enfin dans le corps réticulaire. *M. de Roussel* veut que le siége varie selon leur différente espece ; dans la dartre farineuse la peau est saine, le corps réticulaire est à peine atteint, la lame externe de l'épiderme seule est malade ; dans l'écailleuse, l'épiderme entier est atteint, la peau est encore saine ou peu affectée ; dans la dartre miliaire, le feu voyage, la partie extérieure de la peau souffre & rougit, &c... enfin les ulcères mêmes peuvent être couverts d'ulcères & de pustules, ainsi qu'on l'a vu par l'ouverture des cadavres de gens morts de *maladies vénériennes*.

M. de Roussel avoue franchement que la cause de ces différentes affections de la peau, restée pour nos prédécesseurs sous un voile impénétrable, est encore aujourd'hui aussi impossible à assigner qu'autrefois ; il cherche cependant à tirer sur ce sujet quelques lumières des phénomènes qu'elles présentent toutes plus ou moins.

Le virus dartreux est caustique, rongeur, comparable en quelque sorte aux principes actifs des diverses especes de

vésicatoires : cette propriété est-elle dûe à des fels ? à des élémens terreux ?

M. *de Roussel* adopte de préférence, sur des preuves qui nous ont paru foibles , un principe acrimonieux, salin. Il rapporte à ce sujet le trait de *Vasalya* qui, après en avoir porté sur sa langue , « non-seulement éprouva une âcreté extrême, mais eût tout un jour les houpes nerveuses de cet organe fatiguées par une sensation mordante.

Les explications que donne m. *de R.* des différentes qualités de démangeaisons que les malades éprouvent selon la diversité du lieu que les dartres occupent, & leur espece particuliere , sont ingénieuses & parfaitement d'accord avec les connoissances physiologiques.

Quant aux causes de tout genre, que m. *de Roussel* met au nombre de celles qui donnent naissance à l'acrimonie dartreuse, elles nous ont paru bien vagues , & souvent mal liées entr'elles. Par exemple, dès le début, l'auteur dit : Le vice dartreux devient *héréditaire* dans les enfans *nés* de parens atteints de ce vice, ou *qui prennent le lait de nourrices qui en sont infectées*. Laissons de côté le peu d'exactitude de cette phrase, pour observer que dans tout le reste du même paragraphe m. *de Roussel* présente des faits

qui tendent à prouver que le vice dartreux, dans les enfans, est la suite d'une infection vénérienne dans les parens & les nourrices, & qu'il raisonne uniquement d'après ce principe. Ensuite il fait entrer au nombre des causes la délicatesse des fibres musculaires dont les effets sont l'embaras du foie & de la rate, la cachexie, l'hypochondriacisme, le scorbut, &c. . . . Cet article est terminé par une observation vraie & importante, qui rachette tout le reste; c'est que chez les vieillards les maladies de la peau affectent principalement les jambes; que chez les enfans au contraire les humeurs sont toujours portées vers la tête; tandis que les adultes éprouvent les éruptions dont nous parlons vers le milieu du corps. L'auteur n'a pas manqué de calculer l'influence que pouvoient avoir sur la génération du vice dartreux le travail forcé, l'oïveté, le sommeil excessif, les veilles, l'air froid & humide de l'hiver, la chaleur & la sécheresse des étés, l'alternative du chaud, du froid, la tristesse, en un mot, tout ce qui a trait aux six choses *non naturelles*. Chacun de ces points de ralliement fournit à des paragraphes bien raisonnés, bien appuyés d'autorités, mais peut-être de peu d'utilité. Dans les exemples rapportés de dartres survenues à la suite

de chacune de ces causes, on trouve chaque espece de dartre, farineuse, écailleuse, estiomène, &c... qui toutes ont encore une cause prochaine dans un virus particulier dont le sujet étoit sourdement infecté : c'est chez l'un, le scorbut ; chez l'autre, les écrouelles ; chez un troisieme, le mal vénérien ; ou enfin les diverses cachexies dépendantes d'obstructions des différens viscères. C'est ici que l'on trouve le *zoster* ou l'éruption érysipélateuse critique, connue encore sous le nom de *zona*, maladie aiguë, presque sans danger ; & qui se guérit spontanément, au nombre des dartres, quoique l'auteur ait fait entrer dans les élémens de sa définition, & qu'il ait marqué en italique ces mots remarquables *vita viribus indomabilem*. C'est encore au même lieu, qu'il cite des ulcères plus ou moins anciens ; des érysipèles avec récidives, les éruptions des enfans connues sous le nom de gourmes, feu volage, grôtes de lait, &c. comme autant de développemens du vice dartreux.

L'ordre dans lequel *m. de Roussel* a placé les especes de dartres, combiné avec leurs causes, le décide sur la gravité du pronostic à en porter : il nous paroît qu'il regarde à tort les dartres vénériennes, ou scorbutiques, comme les plus re-

belles , parce qu'elles font de celles dont on peut attaquer la cause par des moyens dont l'efficacité est connue : aussi , dans le fait , ces sortes de dartres cèdent - elles au traitement qui leur est propre. C'est des dartres proprement dites dont la dépravation des humeurs constituant le vice dartreux , *sub generis* , est l'origine qu'il eût été très-intéressant de donner un diagnostic exact & précis , de manière à les faire distinguer de toute autre espece de dartres. L'auteur étoit en état de le faire ; mais il lui eût fallu beaucoup de temps pour observer par lui-même : il s'en étoit presque imposé la loi en citant *Langius* , comme nous l'avons fait remarquer.

M. de Roussel examiné en homme de cabinet , mais en homme instruit toutefois , si les dartres sont contagieuses , quelles suites fâcheuses a souvent causé leur *rentrée* , quel danger en général elles présentent : il les considère comme maladie idiopathique , ou comme suite d'un mouvement critique dépuratoire , *abscessus* ; ou comme méritant en partie ces deux dénominations , & assujettit cette nouvelle division à la première qui le conduit jusqu'à la fin de sa dissertation.

De-là dérivent les indications qu'il présente comme devant conduire le praticien dans le traitement de chaque espece de

dartres : Chaque tempérament, dit-il, doit être rapproché d'un état moyen par un régime & des médicamens propres à tempérer l'excès qui le caractérise ; chaque cause particulière, les écrouelles, le scorbut, la gale, &c... demandent les méthodes adoptées pour la cure de ces maladies : l'âge, le sexe exigent des attentions particulières. *M. de Roussel* s'étend avec raison sur les bons effets que de tout temps les praticiens ont observés de l'usage des préparations antimoineales ; c'est dans sa dissertation qu'il faut les lire & les méditer.

Après avoir passé en revue tous les remèdes internes proposés dans les auteurs, *m. de Roussel* examine quel bien on peut se flatter d'obtenir des remèdes externes ; il compte à leur tête la saignée, les ventouses, l'application des sangsues ; ensuite les bains & tous les moyens propres à entretenir la propreté de la peau, l'application de la salive sur le lieu malade, principalement dans les dartres farineuses ; les lotions faites avec les décoctions de la racine d'*enula*, de la fumeterre, la vigne, les feuilles de ronce, ou celles faites avec le vin rouge & les fleurs d'hiéble, de sumach. Il réprouve au contraire les décoctions relâchantes & rafraîchissantes : on peut même employer, selon l'auteur, pour

deffécher les dartres humides rongeantes, la tuthie, le corail, les diverses préparations de plomb, l'eau de chaux conseillée dans ce cas par *Hippocrate*, &c. . . .

Les craintes que ces remedes font naître s'évanouissent en suivant l'ensemble du procédé curatif que propose m. *de Roussel* qui ne veut pas même, dans certaines especes de dartres, & dans un âge où l'on doit s'occuper avant tout d'entretenir les forces, qu'un médecin imprudent tente d'employer aucun procédé curatif.

La dissertation de m. *de Roussel*; malgré les réflexions critiques répandues dans cet extrait, est, nous le répétons, la preuve du jugement sûr & de l'immense érudition de l'auteur; elle est très-utile par les vues de pratique qu'elle renferme: nous ne connoissons rien d'aussi méthodique, rien d'aussi complet sur cette matiere.



S U I T E E T F I N

Du mémoire sur la constitution épidémique de la fin de l'année 1778, de 1779, & du commencement de 1780 ; par m. BAUMES.

19. Lorsque l'éruption étoit imminente, il se présentoit deux vues principales : la première étoit de diminuer l'anarrhovie évidente, & l'autre de soutenir ou de pousser doucement la matière varioleuse à la peau. Les bains tièdes étoient singulièrement appropriés pour débarrasser le tissu de la peau ; engoué par le contact d'un air froid & humide ; pour affoiblir la véhémence du spasme interne qui s'opposoit à l'établissement des spasmes extérieurs particuliers ; d'où dépend la formation des petits phlegmons varioleux ; enfin, pour décider une transpiration abondante, à la faveur de laquelle l'éruption fut bonne & complète. Les pédiluves, les bains de fauveuil, les fomentations émoullientes sur les cuisses & les jambes, les vessies de porc demi-pleines d'eau tiède, & les cataplasmes irritans (1) sous la plante des

(1) Ces sortes d'épispastiques étoient faits avec le levain pétri avec le vinaigre, la moutarde, &

pieds, tendoient à détourner de la tête les humeurs qui produisoient l'assoupissement ou le délire. L'usage du camphre, uni à l'opium, avoit le triple avantage de résister à la putréfaction, de calmer les mouvemens défordonnées, & de soutenir une douce diaphorese (1). Il est à remarquer seulement que la dose du camphre devoit être plus forte, relativement aux signes de putridité générale, & que celle de l'opium demandoit d'être augmentée respectivement à la *dominance* de spasme du cœur & des gros vaisseaux (indiquée par des palpitations, un pouls irrégulier, convulsif, &c.) Un indice des effets du camphre, étoit, comme dit *Rosen*, de procurer un doux sommeil aux malades, pendant lequel les pustules se renfloient,

sur-tout l'aide les cantharides, pour jamais été ajoutées dans la crainte que le caractère septique des humeurs n'en fût aggravé, & leur dissolution avancée. L'apprehension d'attirer la gangrène aux plaies, détournoit de scarifier les parties inférieures. Je finis cette note en disant, qu'il étoit bon de raser la tête dans les cas de cruelle céphalalgie avant l'éruption.

(1) Dans le choix de ce remède, j'ai été déterminé par l'autorité de *Glass* qui dit, *comment. de febr. pag. 153, ex immensa remèdiorum internorum sudores moventium farragine optimum opium cum camphorâ.*

& il survenoit une moiteur sensible dans les espaces intermédiaires ; & quelque reproche qu'on ait fait à *Sydenham* d'abuser de l'opium dans cette maladie , je puis dire que jamais les remèdes énoncés n'ont eu un effet si prospère , que lorsqu'ils étoient soutenus par l'usage , bien entendu , du syrop diacode. Quand l'opium paroïssoit contr'indiqué , ou , pour mieux dire , n'étoit pas bien visiblement indiqué , je suivois le conseil de *Fordyce* dans la fièvre miliaire , qui est d'unir le safran au camphre ; j'observai que ce mélange calmoit singulièrement le mal de gorge variolique. J'ai appris depuis , sans en être étonné , les succès heureux qu'un fameux praticien de Paris a tiré depuis quarante ans ; du safran contre ce dernier symptôme (1).

20. Ces moyens étoient les seuls favorables à cette seconde période de la variole , & quelques difficultés que présentent l'éruption , les cordiaux actifs ne tardoient pas à accélérer la fonte colliquative du sang. C'est par l'administration déplacée des cordiaux dans un cas de rétrocession des pustules , que j'ai vu survenir

(1) *Journal de médecine* , année 1779 , mois de novembre , pag. 459 ; & année 1780 , mois de janvier , pag. 75.

un pissement de sang, & la mort chez un des malades : bien plus même, au lieu de hâter l'éruption, quelquefois les cordiaux la retardoient sensiblement, soit en augmentant la vivacité du spasme interne, soit en animant la circulation au-delà du point nécessaire à l'excrétion des sueurs, comme l'a dit m. *Alexandre*, chirurgien anglois.

21. L'excrétion difficile des urines, la diarrhée & la toux, méritoient une considération spéciale dans ce second période. En effet, si l'urine est de toutes les excréctions celle qui a le plus d'analogie avec l'insensible transpiration, & celle qui la supplée le plus ordinairement ; il est évident que les diurétiques conviennent dans un dérangement de transpiration, & conséquemment dans un cas où le trouble des fonctions de la peau est au comble. Au surplus, ôter les embarras spastiques des reins, & augmenter sensiblement leur travail organique, c'étoit faire une diversion utile des sucs détériorés qui pouvoient augmenter le flux féreux du ventre. La vertu éminemment diurétique de l'esprit de sel adouci, jointe à sa propriété reconnue de calmer à certain point les irrégularités du genre nerveux, ont rendu l'usage de cette liqueur précieux dans ces circonstances ; &

114 CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE

lorsqu'on craignoit un effet un peu trop agaçant, on y substituoit un remède vanté comme spécifique contre les irritations nerveuses, la liqueur minérale anodyne d'*Hoffman*: administrée alors dans des portions diaphoniques, elle soutenoit des éloges justement mérités. J'aurois désiré trouver ici la liqueur anodyne nitreuse de m. *Majault*, pour en éprouver les grandes vertus.

22. La diarrhée étoit un symptôme plus redoutable encore; c'est à elle seule qu'il falloit attribuer cette éruption fugace, paroissant & disparoissant plusieurs fois, & cet état d'affaiblissement dans lequel les boutons restoient pour l'ordinaire, lorsqu'elle étoit constante. Ce flux colliquatif, à bon droit regardé comme symptomatique, devoit être arrêté pendant le temps de l'éruption; pourvu que dès le principe on eût vidé les premières voies avec des émético-cathartiques: la thériaque, le diascordium, aidés d'une tisane faite avec la rapure de corne de cerf, réussissoient à merveille; & d'autres fois j'avois recours au julep de craie, avec addition du syrop diacode, & à la décoction blanche composée de la pharmac. d'Edimbourg. Une preuve que le flux de ventre formoit un obstacle invincible à l'élévation des pustules varioliques, c'est que dans ceux qui

ne l'éprouverent point, l'éruption se fit sans peine ; & que lorsqu'elle sévissait , mais qu'on venoit à bout de la supprimer, les boutons croissoient , & l'enflure de leur base se soutenoit. C'est dans cette vue que *Pechlin* a dit : *Diarrhea gravissima, quartana, &c. defendunt aut liberant à variolis, tunc temporis epidemicis.*

23. Quant à la toux, on la combattoit d'abord avec les moyens ordinaires ; & quand l'éruption étoit avancée, on employoit les vapeurs du camphre & du vinaigre, dirigées dans l'organe de la respiration. S'il se déclaroit un point de côté fixe, les ventouses sèches sur l'endroit douloureux enlevoient ce symptôme.

24. Les boissons que l'acrimonie humorale demandoit dans cette seconde période, devoient être composées d'incrasans, & des légers diaphorétiques, tels que la scorsonaire, le coquelicot, les fleurs de sureau, les figues, les passerilles, les lentilles avec la gomme adragant, les mucilages bien délayés de corne de cerf, de graines de lin. Ces tisanes, soutenues par des mixtures légèrement toniques & absorbantes, dans lesquelles entroient l'esprit de sel dulcifié, ou la liqueur minérale anodyne d'*Hoffman*, s'opposoient très-bien aux dégénérescences des humeurs.

25. Un précepte de *Sydenham*, *Lobb*, &c. pratiqué avec succès, a été de faire lever tous les jours les malades. Les urines augmentoient alors très-sensiblement, les boutons failloient davantage, & étoient plus vifs ; il sortoit du corps de ces sujets une odeur spécifique, forte, preuve que la transpiration étoit excitée : considération essentielle dans le cas actuel. Malheur à ceux qui, lorsque la maladie n'étoit pas à son plus haut point, se trouvoient trop foibles pour soutenir au moins une fois par jour cette situation verticale ! Ce moyen étoit encore mis en œuvre pour obvier à la rétrocession ou à l'affaïssement des pustules. Dans ces circonstances, je me trouvois bien d'imiter *Lobb* qui unissoit la myrrhe, le camphre, la serpenteaire de Virginie, avec le nitre & les acides, tant végétaux que minéraux. Sans cette précaution, une fatale expérience décidoit combien les seuls cordiaux étoient nuisibles. Les alkalis volatils sur-tout, méritoient le blâme dont les a recouverts le médecin de Lausanne. Un médicament qui, selon m. *Clerc* (1), produit des crises victorieuses dans la foiblesse extrême qui accompagne souvent les maladies putri-

(1) *Histoire natur. de l'homme malade*, tom. I
pag. 333.

des & malignes , & qui n'étoit pas à mépriser lorsqu'on trouvoit des signes d'innation , étoit le musc , mélangé avec le camphre , vanté avec tant de raisons , par *de Haen* , & qui avoit ici des effets peu communs. Le syrop diacode dans les cas d'éréthisme , les bains , pour peu que la peau fût sèche , rendue & douloureuse , étoient des secours dans lesquels il falloit avoir une pleine confiance. La saignée a toujours dû être proscrite , parce que la rentrée ou l'affaïssement des boutons ne dépendoient jamais d'un état inflammatoire , mais d'un caractère de malignité & d'anomalie non équivoque.

26. A mesure que la fièvre de suppuration avançoit , il falloit être très-attentif à commencer les décoctions de quinquina , fortement acidulées avec l'esprit de vitriol , ou de soufre : la dissolution humorale & la marche rapide des parties vers la gangrène , rendoient ces boissons nécessaires. Le succès du quinquina , dans ces circonstances , ne devoit point être un problème , d'après les observations nombreuses qui prouvent l'efficacité de cette écorce , pour déterminer la suppuration dans les plaies de mauvaise qualité , & dans les gangrenes. Au surplus , la vertu tonique de cette écorce , convenoit singulièrement pour soutenir le ton languissant

118 CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE

des organes , & les forces d'une nature opprimée sous l'abondance des humeurs impures & sceptiques.

27. Une pratique qui a été couronnée du succès le plus flatteur, a été de reprendre l'usage des bains tièdes dans cette troisième période de la variole. L'eau qui avoit servi au bain étoit d'une corruption inconcevable, la transpiration fétide étoit, pour les individus malades, du plus heureux présage ; le torrent d'humeurs impures, qui sortoit par les émonctoires de la peau, diminueoit d'autant la somme des humeurs putrides qui auroient pu être résorbées. L'emploi du camphre alloit très-bien avec les bains qui, pour l'ordinaire, rappelloient le cours des selles, si essentiel dans cette circonstance. A la place de la diarrhée on vit, chez peu de malades, un ptialisme assez abondant, aux accidens duquel on remédioit avec l'oxymel scillitique dans une décoction d'orge ; & le médecin entretenoit de la sorte une ou plusieurs voies ouvertes aux humeurs absorbées. Quant à l'emploi des purgatifs dans la fièvre secondaire, ils ne devenoient avantageux que lorsque le cours de ventre étoit arrêté, ou peu ménagé, & sur-tout lorsqu'il s'étoit commis quelque erreur dans le régime, dont la suite ordinaire étoit une affection soporeuse. La saignée, vantée

DE 1778, 1779 ET 1780. 119
par *Sydenham*, *Sydobre*, de *Haen*, ne fut
jamais utile, parce que cette fièvre étoit
caractérisée par la putridité.

28. Il est bon d'observer que, quelque
salubre que parût la liberté du ventre pour
l'évacuation des fucs délétères qui pou-
voient être résorbés, il falloit observer
exactement sa marche; &, pour peu qu'elle
parût porter atteinte au travail de la sup-
puration, on devoit l'arrêter sans ménage-
ment avec les opiatiques, rapprocher
les doses des boissons anti-septiques, &
grader promptement celle du camphre,
jusqu'à ce qu'on eût excité la transpira-
tion. Dans les cas extrêmes, & lorsqu'on
favoit se mettre au-dessus du préjugé, l'é-
métique opéroit une révolution des plus
salutaires.

29. Un grand auxiliaire, dans cette
troisième période, étoit de corriger l'at-
mosphère putride des malades. A cet effet,
il falloit se roidir contre les idées vul-
gaires, faire renouveler souvent les linges
des varioleux, permettre, avec ménage-
ment, l'accès d'un air nouveau & frais,
& répandre dans l'air ambiant des vapeurs
émollientes & acides. L'ouverture des pus-
tules, pratiquée à grands intervalles, coo-
péroit avantageusement pour une termi-
naison heureuse. On ne fit nulle attention
aux vers, parce qu'ils étoient accidentels,

& toutes les vues devoient se porter sur le foyer putride, dans lequel ces insectes se développoient ou prenoient naissance. Enfin on combattoit chaque ordre de symptômes qui, quoique particuliers à une période, paroissoient à d'autres époques avec les moyens que j'ai déjà assignés.

30. Quand les accidens prenoient la marche indiquée (5 , 12), l'art devenoit presque toujours inutile. Pour remédier aux symptômes d'une congestion grave d'humeurs sur le poumon, j'ai employé un remède fort vanté par *Huxam*, qui est l'oxymel scillitique avec l'eau de canelle; quand il ne réussissoit pas, il n'y avoit qu'à détourner la vue d'un spectacle affreux pour l'humanité. Lorsque au contraire on voyoit le succès de ses soins, par une amélioration soutenue, on tâchoit toujours d'aider la nature en ministre fidèle : le régime devoit être plus substantiel dans la quatrième période. La chute des croûtes étoit laissée à elle-même, ou favorisée par des fomentations émollientes, telles que les bouillons de tripes, ou par des onctions adoucissantes & onctueuses, parmi lesquelles je distinguois un topique prescrit par *de Huen*, fait avec l'huile d'amandes douces & l'onguent rosat; mais quand les croûtes conservoient une humidité puriforme, je me servoisois du sain-

doux, du beurre frais, du beurre ou de l'huile de cacao, dans lequel on incorporoit un absorbant, tel que la craie blanche. Les yeux & les paupières étoient continuellement fomentées avec du lait tiède coupé avec une décoction de fleurs de sureau, ou mieux encore, comme le veut *de Haen*, avec du lait dans lequel on a fait bouillir des semences de sumac. Les tumeurs & les furoncles étoient ouverts le plutôt possible, & les pansemens en étoient méthodiques; l'onguent de Saturne camphré, formoit le meilleur topique pour panser les ulcères subséquens, aidé par l'usage interne du quinquina en décoction, marié avec le lait. Je faisois laver souvent la bouche avec des décoctions émollientes & astringentes, & toucher les aphtes avec le sel de Saturne dissous dans l'eau de plantain. Les engorgemens œdémateux des extrémités inférieures étoient résous avec des cataplasmes discutifs, tels que des feuilles d'hyéble macérées sous la cendre, & malaxées avec l'eau vulnéraire ou l'eau-de-vie camphrée; & lorsqu'il y avoit quelque tumeur en suppuration, j'adoptois la méthode de *m. Ravaton*, qui est de se servir d'un mélange des emplâtres de dyachylum gommé, de cumin, & de dyasulphuris, comme augmentant mieux la suppuration, ouvrant

les pores, & excitant une moiteur des parties, qu'il dégorgeoit très-bien. Dans les taches varioliques, je conseillois un topique prôné par *Baglivi*, fait avec l'huile d'amandes douces, le blanc de baleine, & l'huile de gayac. Les gros boutons, qui restoient au visage, se dissipoient par un long usage de quinquina mêlé avec les cloportes (1). Les vices des yeux réclamoient les secours ordinaires; la fièvre lente étoit combattue par le lait, les bains, l'exercice & les boissons lénitives; la toux rebelle exigeoit des loochs adoucissans, mucilagineux, le laitage, les vapeurs émollientes & balsamiques; enfin j'ajouterai que dans ce quatrième stade les purgatifs répétés, étoient des secours indispensables.

31. Tels ont été les instrumens de guérison ou de soulagement dans cette variole, dont la touche délicate n'étoit assurément pas du ressort des femmes; ni des demi-médecins: elle exerça sa fureur pendant toute la durée des frimats, & disparut totalement lors des beaux jours de cette douce saison. Elle fit place à des fièvres intermittentes, endémiques dans

(1) J'ai employé ce remède après *m. du Moncheau*. Voyez *Journal de médecine*, tom. XII, pag. 467.

ce pays; mais qui n'eurent rien de particulier, que d'exiger qu'on insistât sur les délayans, les évacuans, & qu'on fût très-prudent sur l'usage du quinquina. J'observai dans le nommé *Rouffin* une fièvre *oëlimane* bien caractérisée; & m. *Pons*, un de mes confreres, homme respectable à tous égards, à qui j'en parlai comme d'une maladie rare, me dit avoir vu un terrassier attaqué d'une fièvre d'accès qui revenoit régulièrement tous les dimanches.

32. L'automne de 1779 fut de bonne heure froide & humide, moins à cause des pluies que des nuages qui couvroient continuellement l'atmosphère; la maladie qui régna fut un fléau moins redoutable, à la vérité, mais dont tous les signes cependant donnerent à craindre des suites également funestes. Une rougeole anormale, compliquée d'une fièvre putride vermineuse, s'étendit principalement sur les enfans, & enleva une quatrième partie des malades. Je vais décrire avec exactitude les symptômes frappans qui la caractérisoient.

33. Les premiers qui furent attaqués de l'épidémie, & parmi ceux-ci se trouvoient des sujets qui avoient subi la variole, exciterent une vive surprise, tant le début des deux maladies fut sembla-

ble (1). L'idée de la variole occupoit encore les esprits; on fut exposé à des erreurs dans le diagnostic: ce fut seulement lorsque le vrai caractère de l'épidémie fut connu, qu'on fit attention que les symptômes *catharrals* étoient beaucoup plus multipliés. Le frisson & le chaud fébrile ouvroient la scène, & pendant les douze premières heures, il régnoit une forte fièvre épiale. La tête devenoit pesante & vertigineuse, les paupieres enflaient, les yeux étoient rougeâtres & souffroient de l'impression de la lumière ou d'un jour trop vif; un écoulement copieux de sérofités par le nez, suivoit des étternuemens fréquens, la voix devenoit rauque, le mal de gorge s'établissoit avec plus ou moins

(1) D'après les symptômes communs à la variole & à la rougeole, on pourroit conjecturer la plus grande analogie entre les virus qui produisent ces deux maladies; mais quelque parfaite que soit cette similitude, tout démontre que l'essence de ces virus est très-distincte, & l'on a même observé qu'ils ne pouvoient se mêler, s'anéantir ou s'altérer réciproquement. M. *Hoffi* l'a dit, *journal de méd.* tom. iij, pag. 285. M. *de Baux* l'a prouvé par des exemples, *journal de médecine*, tom. xxxij, pag. 318; & *Pechlin* a donné le cas singulier d'un sujet dont la partie droite du corps, coupé verticalement de la tête aux pieds, étoit couverte de pustules varioliques, tandis que la partie gauche l'étoit de taches de rougeole. KLEIN, *interp. Cl.* pag. 187.

d'intensité, l'inspiration étoit plus ou moins pénible, une toux forte & sèche se mettoit de la partie; enfin une douleur aiguë des lombes, des nausées, des vomissemens putrides ou glaireux, une diarrhée putride entraînant quelques vers, la chute soudaine des forces, quelques aliénations d'esprit passagères, des convulsions, un prurit véhément du nez, & surtout un grincement des dents, une alternative de blancheur ou de rougeur des joues, beaucoup d'anxiétés, de douleurs à l'orifice de l'estomac, des grouillemens d'intestins, &c. Tel étoit l'ensemble des symptômes que les malades présentoient dans cette nouvelle épidémie.

34. Le pouls, qui s'étoit soutenu le premier jour, s'anéantissoit presque le lendemain; il devenoit petit, mou, très-fréquent, ou ferratile & convulsif. Pour lors les anxietés, les maux de tête & des reins s'aggravoient rapidement, la toux dégénéroit en coqueluche, le délire prenoit la place des absences; la peau étoit pourtant naturelle, mais sèche; la soif tourmentoît les malades la nuit sur-tout, & alors ils éprouvoient une agitation extrême; ils avoient la langue sale, la bouche humide, mauvaise, l'haleine puante, les déjections muqueuses ou séreuses, sceptiques & fréquentes; l'éruption paroissoit

& dispaſſoit ſouvent le troiſieme jour , & chaque rentrée déterminoit des ſyn-
copes alarmantes , ou des ſymptômes
pleuro - pneumoniques ; enfin , comme
dans la variole qui l'avoit précédée , on
avoit beaucoup de peine à ſoutenir l'érup-
tion à la peau.

35. Elle ſe faiſoit confuſément depuis
le deuxieme jour juſqu'au ſixieme de l'in-
vaſion de la fièvre ; étoit d'un rouge
foncé , abondante & pourtant le calme
ne ſe rétablifſoit que dans très-peu de
ſujets qui avoient été moins grièvement
affectés , dont la rougeole avoit pouſſé du
troiſieme au quatrieme jour , dont les ta-
ches étoient prominentes au taët , d'une
belle couleur rouge , & ſe ſoutenoient
conſtamment. Dans le plus grand nombre,
les ſymptômes demeuroient au moins au
même point ; & , dans quelques-uns , le
mal empirait juſqu'à faire croire la der-
niere heure très-proche , à cauſe des ſignes
d'une redoutable péripleumonie. Le ven-
tre ſe conſtipoit , bientôt après il ſe mé-
téoriſoit avec douleur ; enfin au milieu
des agitations convulſives , l'éruption ren-
troit & annonçoit la perte du malade. Ce
dernier accident n'étoit pas cependant
ſuivi toujours d'un événement auffi fu-
neſte : des douleurs de colique indiquoient
une métaſtaſe de l'humeur éruptive ſur

les intestins, & un cours de ventre bien ménagé pouvoit dissiper alors tous les accidens (1).

36. En général néanmoins, comme dans la variole, l'issue de la rougeole étoit fort douteuse; chez plusieurs, une diarrhée énervante prolongeoit la maladie au-delà de son cours ordinaire; chez d'autres, la poitrine étoit affectée, tant par les rudes secousses & la continuité de la toux, que par l'âcreté de l'humeur rubéolique, dont la sympathie avec le poumon (2) est si considérable. Quelques-uns, après avoir résisté aux dangers d'une première attaque, ont succombé par la violence d'une seconde éruption qui arrivoit quinze jours plus ou moins, après la première mala-

(1) M. *Tozzetti* (journ. de méd. tom. v, p. 75) a observé des rougeurs anormales-épidémiques à Florence, dont l'éruption disparoissoit sans être suivie de mauvais symptômes. Il prend occasion de-là, de réfléchir sur la bonté de la théorie de *van Swieten* qui dit que la matiere morbifique qui cause les éruptions dans les maladies aiguës, dépend des premières voies, & qu'elle se réunit au ventricule ou au voisinage. Cela est confirmé par mon observation.

(2) La cause des fièvres intermittentes paroît affecter principalement le foie & la rate. Le virus rubéolique paroît également se porter de préférence sur les poumons, indépendamment de l'impression que fait ce virus sur cet organe en y pénétrant avec l'air de la respiration.

128. CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE

die. Il est bon d'observer que chez ceux-ci la rougeole ne s'étoit pas terminée par desquamation, & que les glandes des aînes & du cou avoient paru engorgées au tact : d'autres ont passé de la rougeole dans une maladie de poitrine chronique. Dans deux sujets la maladie s'est terminée par un *stomacace*, ou scorbut à la bouche, par les effets duquel les dents sont tombées cariées, avec une grande partie de l'os de la mâchoire inférieure également cariée. Un phénomène que m'a présenté le fils du sieur *Meyrieu*, ferrurier, âgé de sept à huit ans, a été une double germination des dents, de façon qu'il poussa une seconde rangée de dents à chaque mâchoire, à niveau & derriere les premières, du côté de l'intérieur de la bouche : le scorbut ou le fer les détruisirent. La fille de la nommée *Marie de Blanque*, âgée d'environ deux ans, outre la chute des dents & la carie de l'os de la mâchoire inférieure, avoit des traces de carie le long des apophyses montantes des os maxillaires supérieurs : le pus des parties voisines sortoit par les narines & les alvéoles libres des dents. Cet enfant eut aussi la vulve fort gonflée, rénitente, chaude & d'un rouge terne ; elle avoit eu, pendant le cours de sa rougeole, un grand mal de gorge. Seroit-ce à la sympathie

si évidente de la gorge avec les parties génitales, qu'il faut attribuer cette succession de maux ?

37. D'après cet exposé, on peut juger de l'affinité de cette épidémie *morbilleuse* qui régna principalement sur les enfans, & sur quelques adultes qui n'en furent presque pas malades, avec la variole maligne dont j'ai donné d'abord la description. Je remarqué seulement que la masse des humeurs n'étoit pas si généralement affectée, qu'il n'y avoit pas de dissolution putride du sang.

38. Malgré la complication d'une putridité vermineuse dans cette rougeole, la saignée sembloit assez bien indiquée. La lésion organique du poumon, actuelle ou imminente, sembloit exiger qu'on passât sur toute autre considération. Néanmoins elle n'eut pas des effets aussi heureux qu'on avoit eu lieu de s'y attendre. C'est à la suite de la saignée que le délire prenoit la place des absences, la coqueluche celle de la toux.

39. Instruit par l'expérience je ne tardai pas à combattre les symptômes apparens d'inflammation avec d'autres secours. Les succès des tisanes délayantes & diaphorétiques, des loochs anodins & pectoraux prouverent qu'il falloit s'arrêter à ce moyen de réprimer l'action irrégulière

des solides, & préparer les humeurs à être évacuées par leurs couloirs naturels; mais rien ne facilitoit mieux la sortie de la rougeole, que de remédier par la purgation à l'état des premières voies, & sur-tout de dissiper les vers dont les reptations sur les tuniques sensibles des intestins, donnoient naissance à une chaîne de spasmes internes, si contraires à l'établissement ou au progrès de l'éruption. (voyez 5, 19). Des doses rapprochées de coralline de Corse, soutenues par l'effet de l'émétique, (le tartre stibié ou le syrop de *Glauber*), & des purgatifs dont le véhicule étoit la décoction de fougères & de camomille, (comme vermifuge & anti-spasmodique), & précédées de lavemens de lait récent au quart de la seringue, entraînoient ces êtres malfaisans, mélange de stongles & d'ascarides lombricoïdes. Ces remèdes avoient l'avantage de tuer & de chasser les vers, & de balayer les matières qui, en leur servant de nids, auroient pu donner naissance à des pétéchies symptomatiques.

40. Lorsque, par des évacuations brusquées, il étoit sorti beaucoup d'impuretés & des vers, on voyoit le pouls se relever, la véhémence de quelques symptômes, comme l'odeur mauvaise de la bouche & des selles, délire, convulsions &

tous les signes vermineux, se calmer, & l'éruption être moins contrariée. Il restoit alors à suivre les indications exposées lors de l'éruption imminente de la variole (5, 19). En effet, avec très-peu de modifications, dues nécessairement à la qualité du sujet qu'on avoit à traiter, il falloit mettre en usage les bains pour ouvrir les pores cutanés; les moyens révulsifs indiqués pour garantir la tête & les poumons d'une congestion rapide; enfin les diaphorétiques privilégiés, pour pousser à la peau la matiere rubéolique. J'ai toujours employé le camphre, qui étoit l'ancre sacrée de *Rosen*; je l'unissois à l'opium, dont la vertu sédative dans les convulsions, & la propriété diaphorétique *in recessu*, ont été célébrées par *Ethmuller*. Le safran & le camphre furent beaucoup usités dans les fortes affections de la gorge.

41. Ceux qui n'ayant pas été évacués se trouvoient les déplorables victimes du préjugé qui conseille les cordiaux, éprouvoient une éruption ou précocce & très-fugace, ou très-rétardée & alarmante pour la poitrine. On se voyoit alors obligé d'employer les boissons chaudes simplement délayantes, avec un aiguillon anthelmintique; par exemple, une tisane mercurielle adoucie avec les fleurs de violette & de pavot rouge, & édulcorée

132 CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE
avec le syrop violat ; quelques doses d'un mélange de nitre & de camphre , & de purger avec une solution de magnésie & de rhubarbe dans une eau de pourpier , ou une décoction de fougere ; enfin une mixture huileuse , absorbante & camphrée , donnée à la cuiller , réunissoit une vertu anti-vermineuse éprouvée , & la propriété d'entretenir la tendance des humeurs à la peau , & de corriger la corruption des humeurs séreuses qui s'échappoient par les selles.

42. Ces secours devoient être sagement administrés , & prolongés pendant toute la période de l'éruption. Lorsque la diarrhée se manifestoit à la suite de l'éruption rentrée , on ordonnoit les lavemens ou les purgatifs appropriés ; mais quand par la malignité de la maladie , ou par une conduite absurde , la pleuro - pneumonie s'étoit établie , le pronostic devenoit douteux. La saignée ne réussissoit pas mieux dans ce second cas ; la vapeur du camphre & du vinaigre chaud , dirigée dans la poitrine , que m. *Zimmerman* (1) a vu si bien réussir dans des cas analogues soulageoit beaucoup : mais le syrop diacode remportoit la palme. Ce qui montroit évidem-

(1) *Traité de l'expérience en méd.* tome 2 , pag. 41.

ment que ces symptômes pneumoniques alarmans étoient moins l'effet d'une vraie inflammation , que d'un état convulsif. Dans quelques sujets , quelque méthode qu'on mît en œuvre , le coma survint , & le rale & le hoquet terminèrent , au bout de vingt à trente heures , une apathie extraordinaire. La mort arrivoit entre le onzième & le dix-septième jour. Des larges vésicatoires appliquées sur le thorax auroient inmanquablement opéré une révolution salutaire , si on avoit pu vaincre l'obstination des parens lorsqu'il s'agissoit de ce remède héroïque.

43. A l'époque de la desquamation on devoit insister sur les purgatifs de la classe des toniques & des vermifuges. La rhubarbe & le mercure doux remplissoient très-bien cette indication ; mais il falloit prodiguer les tisanes mucilagineuses & légèrement analeptiques , telles que la décoction d'aunée. Par-là on mettoit les viscères à l'abri des abcès internes & des métastases , qui ne devenoient sensibles que lorsqu'on étoit frappé d'une mort inopinée : quelques enfans ont éprouvé ce fort affreux. Une remarque importante à faire , est que , lorsqu'il y avoit diarrhée , le mercure doux étoit dangereux ; on y substituoit des purgatifs astringens , tels que les myrobolans & les santals citrins

134 CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE

réunis à la magnésie blanche, afin d'évacuer en reserrant.

44. J'ai dit (§. 36.) que quelques rougeoles ne s'étoient point terminées par desquamation ; qu'alors les glandes du cou & des aînes avoient paru engorgées, & que ces accidens avoient été suivis d'une seconde éruption, ordinairement mortelle. Le fils de m. *Isnard*, marchand de bled, m'a fourni le plus triste exemple de cette vérité. Mon avis étoit de faire suppurer les glandes engorgées, à l'aide de petits vésicatoires camphrés, d'entretenir le cours des selles avec des purgatifs fondans, entr'autres le mercure doux, & de pousser par les urines. Mes conseils, dont on ne prévoyoit pas les conséquences, furent négligés ; les préludes d'une autre rougeole revinrent environ quinze jours après la première ; l'éruption poussa faiblement, & disparut trois ou quatre fois ; la fièvre putride s'y compliqua derechef, & cet enfant gâté, rebelle à tous les secours qu'on auroit pu tenter, mourut dans l'intervalle de huit jours, après une longue agonie, & dans un état apoplectique.

45. La toux & la fièvre hectique étoient souvent la suite des premiers accidens, & faisoient craindre le marasme & la phthisie ; on y remédioit par un long usage des mucilagineux, du laitage, quelquefois

même de la diette blanche, du quinquina à très-petites doses, mêlé avec le nitre, & incorporé dans une conserve pectorale; on conseilloit quelques bains, un exercice modéré & soutenu; la vapeur du vinaigre affoibli par quelque décoction émolliente & balsamique. Les yeux exigeoient des attentions particulières, on devoit les laver souvent avec du lait tiède, éviter l'air froid du matin & du soir; leurs ulcérations douloureuses demandoient une alternative d'adoucisans & de dessicatifs; les larmoimens excessifs cédoient à des purgatifs répétés un peu actifs, & les ophtalmies séreuses aux pédiluves & aux canteres derrière les oreilles.

46. J'ai vu deux sujets dont la bouche fut dans un état pitoyable par une affection scorbutique (§. 36). L'un d'eux, une petite fille, eut les parties génitales menacées de gangrene. M. *Watson* fit la même observation pendant une épidémie de rougeoles malignes, qui régna à Londres (1). J'ai conseillé avec succès, pour ces malades, des bouillons & les suc anti-scorbutiques ordinaires, le lait de chevre nourrie

(1) Voyez les observations & recherches de médecine, par une société de médecins de Londres; ou le bon extrait de ce volume dans le journal de médecine; tom. xxxvij, p. 114.

136 CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE

particulièrement avec des herbes de même qualité, l'usage du quinquina en apozèmes, les fomentations émollientes & anti-sceptiques, & pour gargarisme la teinture de gomme lacque adoucie avec du lait ; ou la décoction d'orge & le miel rosat, animé d'esprit de cochlearia, & acidulé avec l'esprit vitriolique ; ou bien encore l'eau de plantain, le suc de limon, l'esprit-de-vin camphré & le sel ammoniac. J'observe cependant qu'on étoit prudent dans l'emploi de ces topiques, persuadé de ce que dit m. Botot, « qu'on doit éviter le fréquent usage des gargarismes dans les ca-
 » ries ou les maladies des alvéoles, parce
 » qu'ils ne font encore qu'abreuver davan-
 » tage des parties qui ne le font déjà que
 » trop (1).

47. Le retour de la belle saison fit encore cesser cette seconde épidémie ; mais après l'intervalle de trois à quatre mois, pendant lesquels on voyoit quelques restes des toux catarrhales de l'hiver, & des affections éruptives, mais sans fièvre : il reparut une troisième maladie épidémique moins étendue, & plus alarmante que dangereuse. Trompés par une fatale ressemblance d'inflammation idiopatique, des

(1) *Journal de méd.* tom. xxxij, pag. 372, en note.

routiniers ou des hableurs dont le pays abonde, mirent le deuil dans quelques familles. Les réflexions que je vais faire suivre ne sont pas pour éclairer les vrais médecins, puisque je tâche de me modeler sur eux, mais pour tracer le tableau des malheurs que fait éclore le stupide empirisme, & exposer aux jeunes médecins qui lisent ce journal, des vérités auxquelles l'expérience, une saine théorie & les maîtres de l'art de guérir ont mis un sceau respectable.

48. Le printemps de 1780 fut très-sec & chaud, & la température de l'été n'en différa que par le degré d'intensité. On vit quelques coliques bilieuses, & des diarrhées de même nature, préluder une fièvre pleuro-pneumonique putride bilieuse, ou, pour parler plus juste, une fièvre putride bilieuse portant à la poitrine : celle-ci s'annonça par des pandiculations, un mal-aise général, brisement, dégoût, bouche amère & sale, maux de tête, estomac gros, gonflement à l'hypochondre droit, &c. Elle commença par un frisson léger, un froid modique suivis d'une chaleur forte, avec soif, sécheresse de la peau & de la bouche, inquiétudes ; le pouls étoit mou & onduleux, les urines enflammées & chaudes ; douze à quinze heures après le mal de tête augmentoit, il se déclaroit

138 CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE

une toux vive avec oppression, douleur de poitrine vague, expectoration de matieres ténues, jaunâtres, mêlées de quelques stries de sang. Lorsque la nature n'étoit pas troublée, mais dirigée par une bonne méthode, ces derniers symptômes duroient trois à quatre jours, & un cours-de-ventre bilieux, entretenu pendant une huitaine, mettoit fin à la maladie. La convalescence étoit courte, & une santé vigoureuse revenoit avec tous ses charmes.

49. Ces heureux événemens étoient attachés à l'observance d'un traitement méthodique très-simple. Quand je voyois dominer le caractère inflammatoire sur la fièvre, ou une concentration de spasme dans une partie, j'avois recours à la saignée; mais une seule suffisoit. L'émétique en grand lavage devenoit manifestement utile, après les délayans nécessaires, lorsque les symptômes des sucs en orgasme dans les premieres voies n'étoient pas équivoques; sans quoi je me contentois d'altérer cette matiere bilieuse exaltée, par une quantité étonnante de boissons acides & savonneuses, telles qu'une décoc-tion de chiendent, une infusion de bour-rache ou de pariétaire, acidulées avec le syrop de vinaigre, les limons, les oranges, &c.; j'adoucissois l'éréthisme du pou-mon avec des loochs incrassans & adou-

ciffans ; je tempérois l'ardeur des vifceres avec des lavemens émolliens , nitrés & laxatifs ; je joignois une diette végétale acefcente, ou du moins des bouillons très-légers , ou une eau de poulet aiguifée avec la crème de tartre , ou quelque acide végétal ; enfin lâcher ou entretenir la liberté du ventre à l'aide des tifanes de tamarins , animées avec le tartre ftibié , à dose convenable , étoit mon but.

50. Lorsqu'an contraire, féduit par une apparence trompeufe de fluxion de poitrine , on mettoit fa confiance dans des faignées brusquées, les chofes prenoient bien une autre tournure. Le ventre fe confipoit, & devenoit fenfible avec météorifme ; la langue fêche, jaunâtre, riffolée , le délire , les foubrefauts des tendons paroiffoient ; les altérations de la poitrine parvenoient au comble ; enfin les congéf-tions d'humeurs qui s'y faifoient ne tar-doient pas à décider une oppreffion cruelle, l'extinction de la toux, la fuppreffion des crachats , le râle & la mort qui furve-noient le cinq ou fixieme jour. Sept à huit perfonnes, prefque en même temps , terminerent ainfi leur carriere , & furent évidemment les viftimes de cette conduite inconfidérée & meurtriere.

51. En vain le célèbre *Junker* a dit que : *Sedâ venâ in morbis biliofis, extrâ*

vehementem plethoram & longam affuetudinem, raptum humorem ad caput inducit cum delirio & faucium inflammatione (1). En vain des tristes exemples ont enseigné que dans ces circonstances délicates : *Quò magis sanguis detrahitur , eò magis ad caput fit sanguinis appulsus* (2). En vain après ceux de l'immortel Hippocrate, les grands préceptes des *Hoffman*, *Guideti*, *Bianchi*, *Huxam*, *Piquer*, *Quarin*, &c. ont décidé que la mort est l'effet des saignées dans les affections dépendantes de la bile , & toutes les fois qu'on rencontre une maladie putride bilieuse protéiforme, une routine aveugle dicte encore des loix barbares , & , pour le malheur de l'humanité , les yeux des ignorans ne sont pas défilés par leurs victimes.

§ 2. La chaleur & la sécheresse des saisons , précédente & actuelle , devoient au moins faire souvenir de ce bon précepte de Glaff : *Verisimile itaque videtur quod quò ferventius cœlum sit , eò vehementius omnium animalium humores ad dissolutionem & putredinem inclinant* (3). Eh certes ? de tous les liquides de l'économie animale , il n'y en a pas de plus suscep-

(1) *Conspect. med. pract.* pag. 515.

(2) *Journal de méd.* tom. iv , p. 71.

(3) *De feb. comm.* pag. 149.

tible de putridité que la bile : liqueur active, inflammable, & douée de la plus grande aptitude, pour peu qu'elle soit viciée, à porter les impressions les plus vives sur les organes où elle va se déposer, à irriter les tuniques membraneuses des vaisseaux, dans les cavités desquels elle roule confondue avec le sang; enfin à détériorer la nature de ce liquide précieux, & dans lui toutes les humeurs secondaires qui en dérivent.

53. Si, à l'époque de ces altérations, il étoit possible de fortifier le système vasculaire; si l'on pouvoit porter la vigueur des organes au-delà du ton ordinaire, on feroit assuré de prémunir jusqu'à un certain point nos parties des lésions que déterminent des levains incendiaires. Mais ne pouvant remplir ces vues importantes, il nous reste à ne point prêter à ces miasmes acrimonieux, lors de leur développement, un degré d'activité plus funeste encore, en affoiblissant par des saignées déplacées l'énergie animale, seule capable d'en émousser un peu l'impression.

54. Si ces raisons solides étoient traitées de vaines spéculations, je demanderois quelles sont les indications pour la saignée dans la maladie décrite? Présentera-t-on l'oppression, la toux, la douleur thorachique? Mais ces phénomènes sont

sympathiques ; ils dépendent des loix de correspondance interne établie entre les organes principaux , comme l'apprend la saine physiologie. Ils suivent les regles déterminées par l'observation , d'après lesquelles on voit que souvent un organe n'est point affecté directement par une cause irritante , mais d'après sa sympathie avec un autre organe sur lequel cette cause agit immédiatement (1). En outre , fondés sur le caractère du pouls , est-ce de la souplesse de l'artere ou du degré de fréquence du pouls qu'ils tireront leur argument ? Mais cette opinion a déjà été prouvée absurde (2) ; c'est plutôt à la dureté du pouls , à la tension de l'artere , & à la rénitence réciproque du sang &

(1) On trouve un exemple de cette vérité dans l'iris qui n'est point mué par l'application directe de la lumière la plus forte , & l'est sympathiquement lorsque la lumière agit sur la rétine. Combien n'a-t-on pas d'autres preuves de maladies sympathiques ? De ce nombre sont le vomissement bilieux dans les plaies de la tête , le vomissement causé par une inflammation néphrétique , l'hémoptisie hépatique , qu'*Hippocrate* a soupçonnée , qu'*Arétée* , *Duret* , & *Pr. Martianus* , paroissent avoir seuls connue , &c. &c.

(2) Voyez *Grant* , *recherches sur les fievres* , tom. ij , pag. 173 , en note ; & *m. Paul* ; discours prélimin. de sa trad. du traité de la pleurésie , par *van Swieten* , pag. III & suiv.

du vaisseau, qn'on a dit qu'il faut faire une attention particuliere ; enfin voudront-ils s'appuyer sur ce que la maladie a des symptômes pleurétiques ou pleuro-pneumoniques, & que dans ces affections il faut toujours répandre du sang avec libéralité ? Pour forcer ce dernier retranchement, il seroit facile de rapprocher les vues de plusieurs grands hommes ; mais je citerai seulement le savant *Ramazzeni*, qui dit : *Multos pleuriticos certò scio, inopinatò periisse, postquam bis vel ter venà secta fuisset*. Constit. epidem. mutinens, pag. 20.

55. J'opposerai enfin à tous les raisonnemens contraires la qualité du sang dont le caillot est, dans ces cas, d'une consistance peu ferme, & la sérosité abondante d'un jaune plus ou moins foncé (1) ; j'indiquerai les symptômes apparens d'une putridité actuelle, qui par eux-mêmes n'ont jamais demandé une évacuation san-

(1) Raïsons qui contre-indiquent fortement la saignée. Voyez *Huxam, essai sur les fiev. p. 102 & suiv. le journ. de méd. tom. iij, p. 131, 32 ; tom. iv, p. 130, 238 ; tom. vij, p. 252 ; tom. ix, p. 273, 554 ; tom. x, p. 90 ; tom. xxxviii, p. 235 ; tom. xxxix, p. 500, & alibi. Voyez encore Quesnay sur les inflammat. malign. trait. de la suppur. & de la gangr. & trait. des fievres continues, tom. I, p. 223 ; l'ouvrage intitulé : Des abus de la saignée, &c. &c. &c.*

guine , & en ont beaucoup balancé la nécessité, lorsqu'ils ont été compliqués avec des signes inflammatoires (1) ; & mieux encore , j'exposerai la constance des effets funestes de la saignée , & des effets heureux d'un traitement opposé.

§ 6. Les désavantages de la saignée sont, je pense , assez discutés pour inviter les jeunes médecins & ceux que les préjugés dominant , à consulter avec soin le génie épidémique, ainsi que la connexion de l'épidémie avec la constitution de l'atmosphère précédente ; à bien peser les contre-indications données par l'état bilieux & cacochyme des sujets malades ; à se rappeler toujours qu'il y a beaucoup de sujets qui ne s'accommodent guere de la saignée , tels sont les manouvriers (2) , & toute cette classe de sujets qui partagent le cours d'une vie dure & pénible , dans la continuité d'une misere qui leur fait choisir des alimens gâtés & à vil prix ;

(1) C'est toujours à la *dominance* du caractère inflammatoire qu'il faut s'attacher pour admettre la saignée , & à celle du caractère putride , & surtout bilieux , pour la rejeter : ce qui demande un esprit juste.

(2) Voyez là-dessus *Ramazzeni*, essai sur les maladies des artisans *trad. franç. p. 120, 156, 184, 209, 232, 514 & passim.* ; & un fait confirmatif dans le *journal de méd.* tom. xxx, p. 53.

& des travaux excessifs qui énervent de plus en plus leur constitution, & abattent le courage. Je finis cet article en les conjurant, s'ils osent saigner dans ces circonstances délicates, d'être présens à la saignée, afin de juger, par l'exploration du pouls, du degré de la chute des forces, & quand il faudra fermer la veine.

57. Quant à l'effet de l'émétique dans l'épidémie actuelle, il a dû être placé avec circonspection, parce que la cause dépendoit moins d'une bile dégorgée & croupissante dans les premières voies avec d'autres impuretés, que d'une bile exaltée, turgescence sur-tout dans le foie, & confondue avec les humeurs. C'est ce qui a fait si bien réussir la méthode douce & presque inactive que j'ai proposée. Lorsqu'au contraire les signes de plénitude étoient évidens, le vomitif faisoit merveille, malgré l'hémoptisie, la douleur, la toux, &c. ; & ce n'est pas la première fois qu'on a vu des symptômes pleuropneumoniques se dissiper comme par enchantement, après l'effet d'un émétique placé à propos après les saignées suffisantes. *Voyez* journal de méd. tom. X, p. 525, & tom. XI, p. 383.

58. J'ai rempli la tâche que je m'étois imposée, en décrivant avec exactitude les maladies épidémiques que j'ai obser-

vées. J'espère qu'on pardonnera volontiers ma critique aux sentimens d'humanité qui l'ont inspirée. Tant que le vulgaire confiera ses jours à des hommes qui, pour science, n'ont que le nom respectable de médecin, qui les honore trop sans doute ; tant qu'il se laissera gagner par des viles adulations, des motifs humains, & une déference condamnable, fera-t-il surprenant qu'il se trouve la dupe de sa confiance, & que le sage gémissé ? non sans doute. Mais il y a de quoi être étonné que malgré tant de malheurs, les ignorans & les charlatans triomphent. *Utinam præsentibus & posteris !*

TABLEAU HISTORIQUE

D'une colique bilieuse qui a régné à Fougères ; par m. DE VAULEVIER, médecin des hôpitaux, & échevin de la communauté de cette ville.

LA dysenterie parut annoncer les ravages de cette colique par des douleurs, des agacemens d'entrailles dont les malades furent attaqués dès le mois de mai de l'année 1779 ; quelques-uns même éprouverent alors les accidens d'une vraie colique bilieuse. Cette colique reparut en même temps que la dysenterie, dans le

mois de juillet de la même année, & sembla l'effet de la maligne influence de l'épidémie qui dirigeoit le principe délétère sur des entrailles arides & desséchées, peu propres à se prêter à la nature draftique du virus dysentérique. Une autre cause concourut à la production de cette colique ; l'usage excessif que plusieurs firent du vin, & sur-tout de l'eau-de-vie, dans l'intention de se préserver de la dysenterie. Les payfans entr'autres, & les Anglois prisonniers au château de Fougères ne se l'épargnerent pas : aussi en vit-on un plus grand nombre parmi eux attaqués de la colique bilieuse, que parmi les habitans de la ville, qui, par les conseils des médecins, furent bientôt désabusés de l'efficacité de ce prétendu antidote. Ces coliques diminuerent dans le mois d'octobre en même temps que la dysenterie, & cessèrent avec elle. Quelques sujets, dans le reste de l'automne, éprouverent encore des douleurs & des tracaseries dans les entrailles, qui n'étoient que les derniers efforts du fléau expirant. Les maladies d'hiver, la toux, les catarrhes & la coqueluche qui devint épidémique, prirent la place de la dysenterie & des coliques bilieuses, & régnerent jusqu'à ce que les influences & la chaleur du printemps mirent fin à cette épidémie.

Sur la fin d'avril de l'année 1780, la colique bilieuse a reparu ; les symptômes qui ont caractérisé cette colique étoient une pesanteur douloureuse à la région épigastrique, des nausées, des vomissemens d'une bile ou jaune, ou verte, ou porracée, une douleur qui venoit se fixer tantôt à l'ombilic, tantôt au-dessous dans la région hypogastrique, quelquefois dans les flancs en approchant des reins. Ordinairement les malades étoient plus ou moins constipés ; ils rendoient des urines rouges, quelquefois bourbeuses, quelquefois avec un cercle bilieux, toujours en petite quantité. Les uns avoient de la fièvre, d'autres en ont été exempts. L'amertume de la bouche & le dégoût sans angoisse précordiale, sans vomissemens & sans nausées, tourmenterent seulement quelques sujets, les entrailles étant le siège principal de la saburre & des douleurs. Le ventre paroissoit aplati & retiré, chez ceux principalement dont la douleur étoit fixée sous l'ombilic ; & même chez deux malades, je remarquai un craquement sous cette partie en y appuyant la main : il sembloit que l'on froissoit un parchemin desséché. Parmi ceux dont le ventre paroissoit dans l'état naturel, quant au volume, plusieurs se plaignoient de douleurs aux cuisses & aux extrémités inférieures,

que d'autres ne ressentirent pas. Enfin tous les malades ont rendu une plus ou moins grande quantité de bile par le vomissement & par les selles, ou par cette dernière voie seulement, & ces déjections bilieuses furent précédées, chez quelques-uns, par des excréments endurcis semblables à des crottes de chevre.

Les douleurs, chez la plupart des malades, presque toujours redoubloient le soir & pendant la nuit : souvent elles étoient d'une violence au-delà de toute expression, & rendoient très-vraisemblable ce que *Galien* rapporte, que plusieurs se sont tués dans les accès de semblables douleurs. Chez deux sujets, à-peu-près de trente ans, elles ont été de la région ombilicale se concentrer dans la verge sur la fin de la maladie, & les ont fait souffrir cruellement pendant près de deux jours, sans tension à cette partie, & sans empêcher le cours des urines. La langue étoit enduite d'un limon communément blanchâtre, quelquefois jaune : il y eut cependant des malades, mais en très-petit nombre, qui conserverent la sensibilité & la couleur de cette partie, sans aucune altération.

Cette maladie a régné à-peu-près autant sur les hommes que sur les femmes. Comparée à celle de l'année précédente,

elle offroit quelques différences ; la constipation étoit moindre , les voies urinaires paroissoient moins affectées, il n'y avoit pas de véritables *ischuries* qui s'y joignissent. De plus , le nombre de sujets atteints de la colique bilieuse fut peu considérable en 1779 , en proportion de celui des dysentériques , tandis qu'en 1780 cette maladie a été dominante sur la dysenterie qui s'est pourtant encore montrée dans les mois de mai , juin , juillet , août , septembre ; mais dans les trois derniers mois, ces deux maladies ont été éclipsées par une légion de fièvres intermittentes qui sont venues tourmenter plutôt que détruire les habitans du pays.

La colique bilieuse n'a attaqué que les adultes depuis vingt-cinq jusqu'à quarante-cinq & cinquante. ans ; elle a épargné les enfans & les vieillards , & elle n'a été meurtrière ni dans les hôpitaux , ni dans la ville. Une seule personne en est morte , & ce n'est pas la maladie en elle-même qui en fut la cause. A la campagne , la même maladie n'a été ni plus rebelle au traitement , ni plus fâcheuse.

Les indications à remplir étoient évidentes. La tension des solides , la sensibilité des nerfs agacés , la tenacité & l'acrimonie de la bile , & son abondante congestion exigeoient des humectans , des

émolliens, des fondans doux & savonneux, des adoucissans & enfin des évacuans.

J'ai employé les bains tièdes, les fomentations, les lavemens émolliens, l'application des sangsues au siège & même sur la partie affectée, & la saignée chez les pléthoriques. J'ai prescrit l'usage de l'eau de poulet & des apozèmes borraginés avec la terre foliée de tartre, & le syrop violat; l'émétique en lavage dans le temps des nausées; enfin les minoratifs lorsque les douleurs étoient entièrement calmées, & le ventre souple & libre, l'expérience m'ayant enseigné qu'en les donnant prématurément, on faisoit reparaître les douleurs dans toute leur violence.

Les bains, les sangsues, la saignée n'ont pas été indiqués chez tous les individus attaqués. Les malades, qui sont venus se réfugier dans l'hôtel-dieu, ont tous guéri sans ces secours, ainsi que mm. *Lefecelier* & *Dupont*, marchands; le sieur *Margeot*, cavalier de maréchaussée; *Julienne Gilbert*, &c. dans la ville, parce que chez eux la lenteur du pouls & l'absence des signes qui caractérisent la pléthore ou l'inflammation ne les exigeoient pas. Mais j'ai été forcé de recourir à des saignées réitérées pour guérir m. *Mongodin*, son épouse & deux de ses domestiques, la femme-de-chambre de madame la comtesse.

de Monlouet ; madame *des Anges* , religieuse hospitaliere ; *Saint-Paul* , maréchal ; *François Louet* , boulanger , &c. attendu la fièvre , l'irritation du poulx , la vivacité des douleurs & la grande sensibilité subsistant dans la partie affectée. En général cette maladie tend à devenir inflammatoire , & les entrailles suppurent quelquefois avant même qu'il y ait au poulx la moindre apparence de fièvre. Deux observations auxquelles j'en pourrois joindre d'autres analogues , serviront à le prouver.

Le nommé *Royer* , garde de la forêt de Fougères , fut attaqué des symptômes de cette colique il y a quatre ans : pesanteur à la région épigastrique , nausées , amertume de bouche , douleur fixe à la région hypogastrique ; j'ordonnai les bains , les lavemens , les fomentations , les sangsues au siège , les purgatifs , la saignée. Ces remèdes n'empêcherent pas le malade de rendre , le dix-neuvième jour de sa maladie , une grande quantité de pus blanc bien conditionné par les voies urinaires ; pendant plusieurs jours les urines restèrent purulentes , quoique le poulx conservât sa lenteur , & que le malade n'eût aucune apparence de fièvre.

Marie Souffart , âgée de vingt-sept ans , attaquée d'accidens semblables à ceux du

nommé *Royer*, excepté que le siège de la douleur étoit à la partie latérale droite de l'ombilic, sans aucun symptôme fébrile, fut traitée d'abord comme ce premier malade. Je substituai (à l'hôpital où cette fille vint se rendre) une méthode stimulante, pour tâcher, en secouant la fibre, de déloger la matiere irritante cantonnée dans quelque repli membraneux de la cavité abdominale, & dont l'expulsion avoit résisté aux anti-phlogistiques; la malade rendit par les selles, après deux mois environ de souffrances, une matiere purulente ichoreuse, sanguinolente, mêlée aux déjections alvines, qui ne s'est épuisée que peu à peu, après l'avoir réduite à un état de langueur dont elle a eu beaucoup de peine à se remettre.

OBSERVATIONS

Sur le danger du défaut & de l'excès de compression dans l'opération de la paracentèse; par m. SUMEIRE, médecin à Marignane en Provence.

IL est étonnant qu'on puisse contester encore la nécessité ou l'utilité de la paracentèse dans l'hydropisie du bas-ventre, appelée *ascite*. Les médecins qui écartent les préjugés, & qui ont le talent ou l'ha-

bitude de discuter sensément les bonnes raisons, ne peuvent plus douter des grands avantages de cette opération, qui concourt en différentes manières au succès de la cure de cette maladie ; mais le raisonnement & l'expérience ont fait connoître d'autre part qu'il pouvoit être dangereux pour la vie d'évacuer les eaux par l'ouverture de l'abdomen, si on n'observoit pas la précaution d'éviter un relâchement subit & trop considérable des parties continues & adjacentes, lequel doit résulter nécessairement de la soustraction prompte d'un grand volume de liquide : on a senti qu'en faisant cesser tout-à-coup la compression qu'un poids considérable d'eau faisoit sur les gros troncs d'arteres & de veines, qui sont dans le bas ventre & contre le diaphragme, on occasionoit dans l'action du cœur & de ses dépendances, un changement qui pouvoit entraîner l'extinction de la vie : l'expérience a confirmé cette crainte, & la mort prompte a été souvent l'effet de l'imprudence qu'on a commise à ce sujet.

Pour obvier à ce danger, on se contente de proposer dans un ouvrage moderne (1), où l'on promet de rassembler

(1) *Dictionn. de chirurg.* ; ou tom. III, *Diction. de santé.*

les meilleures pratiques chirurgicales, de presser les eaux avec les mains, & de tous les côtés ; mais il est bien aisé de voir que les pressions successives & éparpillées sont insuffisantes pour prévenir l'inconvénient que l'on a à craindre, soit parce qu'elles ne portent que sur des points particuliers, & qu'elles ne peuvent pas conséquemment suppléer à la compression générale & constante que les eaux faisoient sur toutes les parties contenues dans le bas-ventre ; soit parce que ces pressions cessent tout-à-fait, ou qu'on ne les continue pas assez long-temps après que l'opération est finie.

Cependant il y a long-temps qu'on pratique un moyen qui peut mieux réussir, & qui consiste à serrer le bas-ventre avec une serviette durant l'opération ; mais par-là on ne remplit encore le but qu'imparfaitement, parce que la compression n'est pas exercée sur toute la capacité du ventre, & qu'elle est ordinairement cessée immédiatement un peu après l'opération.

Les inconvéniens de ces méthodes en ont fait imaginer une autre qui n'en a point, & de laquelle le savant *Monro*, professeur d'Edimbourg, est l'inventeur ; elle consiste à placer un bandage treillissé qui occupe toute l'étendue de l'abdomen,

& qu'on serre plus ou moins, comme l'on veut, avec des courroies & des boucles qui y sont attachées, & qui sont disposées de manière qu'on serre également en tout sens; c'est-à-dire, des côtés, d'en-haut & d'en-bas: par ce moyen ingénieux & simple, on maintient la même compression sur toute l'aire du bas-ventre, pendant l'opération & à proportion que les eaux s'évacuent, & cette compression, nécessaire encore après l'opération, est continuée au degré que l'on souhaite, par le bandage qu'on laisse autant de temps que l'on veut (1). On n'imagine pas comment l'invention de cet excellent procédé n'a pas aboli les précédens; j'ai cru qu'il étoit bon de rappeler leur insuffisance & leurs inconvéniens en rapportant un cas bien propre à les faire sentir, & à faire proscrire entièrement les méthodes défectueuses.

En 1751 on fit l'opération de la paracentèse dans l'hôpital d'Aix. Le sujet étoit un homme d'environ quarante ans, bien constitué, & ayant l'air de la bonne santé, à son hydropisie près. Les eaux étant évacuées, on continua la visite du reste du dortoir, & au retour on trouva

(1) La description, la figure & l'usage du bandage dans le 5^e volume des mém. d'Edimbourg.

Je malade mort. Je suivois la visite comme étudiant ; je dis à haute voix : *Il falloit se servir du bandage de Monro* ; mais dans ce temps-là on ne le connoissoit pas à Aix, & les découvertes en médecine ne venoient dans cette ville qu'après avoir parcouru tout l'univers.

Mais s'il est nécessaire de maintenir une compression suffisante sur tout l'abdomen & sur toutes les parties renfermées dans sa capacité durant & après la paracentèse, pour éviter un affaîssement qui peut entraîner la mort, il est également dangereux de faire une compression trop forte. Voici un cas qui l'a bien fait voir.

Il y a quelques années qu'on procéda à la paracentèse dans le même hôpital d'Aix, en suivant toujours la méthode de la ser-viette ; l'aide-chirurgien qui fut chargé d'en gouverner l'usage, mit tant de bonne volonté à cette petite fonction, qu'il serra jusqu'à étouffer le malade sans s'en apercevoir, & sans que personne y prît garde : on ne remarqua la sottise qu'après qu'on eut enfoncé le trois-quart, & que les eaux eurent commencé à couler. Tous les assistans furent frappés de cet événement, qu'un médecin (1) qui étoit du nombre, & qui a autant de force de génie

(1) M. Jaubert *Depelissant* établi à Aix.

158 OBSERV. SUR L'OPÉRATION
que d'étendue de connoissances, trouva
bien conséquent à la manœuvre qu'on
avoit faite. *On a trop serré la serviette,*
s'écria-t-il, & par-là on a tué le malade :
cela s'explique bien facilement.

En serrant excessivement la serviette
on comprime beaucoup trop les gros
troncs artériels & veineux, qui sont dans
le bas-ventre, & l'on détermine l'in-
flux & l'arrêt d'une trop grande quantité
de sang dans les oreillettes & dans les
ventricules du cœur; ce qui occasionne
une dilatation forcée de leurs parois, &
en même temps on repousse trop & pen-
dant trop de temps, vers le diaphragme,
le volume d'eau qui est au-dessus de la
ceinture faite par la serviette; ce qui met
le cœur dans la gêne, & par cette double
cause, l'action de ce premier moteur est
totalement empêchée, & la circulation est
supprimée.

Il consiste de nouveau, par les observa-
tions, que la machine de *Monro* doit de-
venir d'un usage général, parce qu'elle
réunit tous les avantages pour prévenir
les inconvéniens de la paracentèse, en ce
que, 1°. on fait une compression égale
sur tout le bas-ventre, laquelle on aug-
mente & on diminue suivant le besoin;
2°. on entretient après l'opération, comme
il est nécessaire, la compression telle qu'on

la souhaite , & pendant tout le temps qu'elle peut être utile , en laissant seulement le bandage qui ne demande d'autre soin que de serrer ou de lâcher les courroies suivant que les circonstances l'exigent.



OBSERVATION

SUR le succès de l'application des sangsues aux tempes dans un vertige ; par le même.

LES effets résultans de l'ouverture des veines dans la partie où elle est pratiquée & dans ses environs , montrés par les expériences du célèbre *de Haller* , servent à expliquer comment l'application des sangsues doit enlever, encore plus efficacement que la saignée, la cause de quelques maladies qui ont un siège fixe. Cette cause dépend principalement de la stase ou du mouvement irrégulier du sang. Ainsi l'application de ces insectes faite sur l'endroit même de ce siège , ou à son voisinage réussira , par la raison que les plus essentiels de ces effets sont continués tant que le vaisseau reste ouvert ; & que le sang coule.

Ce point de théorie intéressant , établi d'après les résultats des expériences phyfi-

ques que *m. de Haller* a rendues décisives par l'attention qu'il a eue de les réitérer, autant qu'il a fallu, pour en déduire des faits positifs & avérés, est confirmé par l'expérience en médecine, que le hazard ou le besoin, deux auteurs féconds de découvertes, avoient suggérée. Sans faire ici beaucoup de citations fastidieuses, il suffit de rappeler l'observation (1) récente qu'a communiqué *m. Dusaux*, médecin à Dax, sur l'utilité des sangsues appliquées sur la partie malade. Mais comme les vérités pratiques les plus constatées, qui ne tiennent pas à un grand ordre de connoissances, sont sujettes à tomber dans l'oubli lorsqu'elles n'ont pas encore été bien répandues dans les esprits, j'ai cru devoir produire une observation bien capable d'affermir & de démontrer celle dont il s'agit.

Le nommé *Goirau*, de ce lieu, âgé d'environ trente ans, d'une constitution replète & sanguine, avoit, depuis plusieurs jours, un vertige qui ne lui permettoit pas de se tenir debout un instant; on étoit obligé de le porter lorsqu'il vouloit passer d'un endroit à un autre: tous les moyens indiqués, tels que les saignées, les purgatifs, les apéritifs, les anti-spas-

(1) Voyez le journal de méd. janvier 1780.
modiques,

modiques , &c. furent employés infructueusement. Je songeai à appliquer des sangsues aux deux tempes ; dès qu'elles eurent sucé assez de sang , le mal fut entièrement dissipé à la minute.

IDÉES proposées en conséquence du mémoire à consulter de m. P. DUBB, docteur en médecine à Gottembourg en Suede. Voyez journal de nov. dernier.

LA maniere dont on parle du sujet pour lequel on consulte , le fait paroître très-intéressant ; & le ton de m. le docteur *Dubb* annonce un médecin très-intéressant lui-même. Celui qui propose ici , plutôt qu'il ne répond , ne se nommera point , parce qu'il va parler moins en médecin qu'en empirique. Il estime que le cas présent l'exige ; car après avoir bien réfléchi sur le mémoire à consulter , il pense que la cause première de cette maladie est sinon impossible à assigner , du moins si difficile à déterminer , qu'on ne peut parvenir au but qu'en tâtonnant. Or on a dit très-justement & très-agréablement , qu'après avoir , par hazard , rencontré la vérité , si on n'est pas en droit de lui dire : je te tiens , c'est comme si on ne tenoit rien.

Le propofant ne voyant donc point de raifons fuffifantes pour indiquer le vrai & le meilleur traitement du cas préfent , mais ayant de fortes probabilités en faveur du confeil qu'il va donner, efperant & defirant d'être utile au malade , eft d'avis qu'il faut appliquer l'aiman. Si ce moyen n'a point de fuccès , on confeille les douches & la boiffon des eaux de Balaruc en Languedoc.

O B S E R V A T I O N S

SUR l'extrait de faturne; par m. VINCENT, chirurgien-major du régiment des chevaux-légers , à Schelestat.

L'EXPERIENCE nous confirme tous les jours les plus heureux fuccès de l'extrait de faturne , & de fes préparations fagement adminiftrées extérieurement, bien loin qu'elles aient des effets dangereux comme le prétend m. Rouch, docteur en médecine , dans fon obfervation du 17 octobre dernier , inférée dans la gazette de fanté. L'exemple de la jeune perfonne qu'il cite , & qui mourut perclufe de fes membres , à la fuite d'une enflure au genou , fur laquelle on avoit appliqué l'extrait de faturne , femble le déterminer à

proscrire ce remede comme dangereux dans tous les cas. Cependant l'expérience a confirmé à plusieurs maîtres de l'art son heureuse efficacité; d'ailleurs quel est le remede, même le plus benin, qui ne devienne pas dangereux lorsqu'on en abuse, & qu'on l'administre sans principe? Les effets qui s'ensuivent ont quelquefois coûté la vie à plus d'un malade; si l'on en croit les observations consignées, soit dans le journal de médecine du mois de décembre 1767, soit dans le troisieme volume des prix de l'académie royale de chirurgie. Dans l'un, on voit qu'un malheureux goutteux perdit la vie par l'application d'un topique anodin sur les parties douloureuses; dans l'autre, c'est un jeune homme de dix-huit ans atteint d'un érysipele à la jambe sur laquelle on avoit fait plusieurs onctions d'huile rosat, & qui mourut des suites de cette application. Ce n'est donc pas toujours à la nature des remedes qu'il faut attribuer les suites fâcheuses de leur usage, mais plutôt à l'administration mal-entendue que l'on en fait; par conséquent l'exemple de la jeune personne, cité par *m. Rouch*, est insuffisant pour autoriser à proscrire l'extrait de saturne comme dangereux. On peut au contraire être assuré que toutes les fois qu'on l'employera sagement mo-

diffié, suivant les indications, il répondra toujours à l'espérance de ceux qui s'en serviront, comme il est prouvé par maintes observations, & par les suivantes.

M. le comte *de P...* capitaine de dragons, me pria de lui donner mon avis sur deux bubons vénériens qui lui étoient restés squirrheux après l'usage des grands remèdes. Les fatigues d'un long voyage, & les excès de tous genres auxquels il s'étoit livré pendant la route augmentèrent leur volume & les douleurs qui devinrent vives, profondes & lancinantes. Ces tumeurs, en changeant de forme, avoient pris, par degré, une figure angulaire & inégale; ces inégalités devenoient chaque jour plus aiguës, plus éminentes & plus rouges, à proportion de la tension qu'éprouvoit la membrane qui les recouvroit; enfin une insomnie cruelle & un abattement général accompagnoient tous ces symptômes: je fus d'avis de la saignée, elle fut répétée plusieurs fois. Le malade fut mis à l'usage d'une boisson délayante & tempérante, comme eau de poulet, petit-lait, altéré de quelques plantes apéritives, des narcotiques, tels que le syrop de diacode dans des juleps; enfin je le réduisis aux bouillons, & pour toute nourriture à quelques légers potages & crèmes de ris.

Ces remèdes, ainsi administrés, ne furent pas sans effets ; ils diminuèrent d'abord la violence des symptômes , rappellerent le sommeil , & calmerent les craintes du malade sur la disposition cancéreuse de ces tumeurs.

Comme l'expérience m'avoit appris l'insuffisance du mercure dans le traitement des tumeurs squirrheuses, sur-tout lorsqu'elles ont un certain degré d'endurcissement, & c'étoit dans le cas actuel ; je me déterminai à faire usage des cataplasmes avec l'eau vé géto-minérale, si vantée par *Goulard* & d'autres praticiens qui l'ont employée avec un heureux succès dans ces sortes de cas : son effet fut secondé par un régime analogue à son traitement. Pendant quarante jours le malade a suivi ce traitement avec la dernière exactitude ; & , au bout de ce temps , toutes les douleurs étoient dissipées : mais j'observois depuis long-temps, au centre de ces tumeurs, du ramollissement & de la fluctuation ; je ne jugeai point à propos d'en faire l'ouverture , au contraire je continuai l'usage des cataplasmes, & la bonne idée que j'avois de leurs effets fut confirmée. Les tumeurs s'ouvrirent & rendirent beaucoup de matiere purulente ; les ouvertures étoient si petites qu'on auroit dit que la nature avoit seulement dilaté

les pores de la peau pour lui donner issue : mais comme il subsistoit encore des adhérences à la circonférence des tumeurs, & de la dureté, je fis continuer l'usage de ce remède métallique ; par ce moyen j'eus la satisfaction de voir fondre & suppurer insensiblement ces bubons carcinomateux, & le malade a guéri dans l'espace de trois mois, sans qu'il soit survenu ni fistule, ni aucun accident.

Le nommé *Trécourt*, employé dans les fermes du roi, étant à la poursuite d'une bande de contrebandiers, reçut d'un de ces derniers un coup de pistolet qui lui traversoit le poignet de la main droite. Les accidens qui suivirent, & le délabrement des parties tendineuses firent craindre pour le bras du pauvre malade qui un put avoir des secours que quarante-huit heures après sa blessure. Il fut confié à mes soins ; je n'eus rien de plus pressé que de faire des incisions & des taillades profondes dans la partie, pour débrider les étranglemens, & remédier aux engorgemens qui étoient survenus. Je trempai des compresses dans l'eau végeto-minérale, légèrement animée d'eau-de-vie camphrée ; & par cette seule méthode, que je répétai à chaque pansement, je vis disparaître les accidens & tomber l'escharre en fort peu de temps ; une suppuration

douce & régénérante qui succéda & se soutint sans altération pendant le traitement, acheva de consolider la plaie parfaitement dans l'espace de vingt-sept jours sans aucun accident.

Les nommés *Colin*, *Noel*, & *Nicolas*, chevaux-légers du fixieme régiment, portoient depuis deux mois des engorgemens aux glandes parotides & maxillaires, qui leur étoient survenus sans aucune cause apparente. Ces glandes étoient dures, sans douleurs, sans changement de couleur à la peau, & si volumineuses, qu'à l'un des trois la glande parotide du côté droit égaloit au moins une grosse pomme de reinette. Le sieur *Branchu*, mon aide-major, prit soin du traitement; il employa les émolliens, les résolutifs, tantôt seuls, tantôt combinés avec les frictions mercurielles & les piûles fondantes; enfin ces engorgemens glanduleux résisterent aux remèdes les mieux administrés. Je lui conseillai pour lors de changer de méthode, vu l'insuffisance des remèdes qu'il venoit d'employer : l'usage constant des cataplasmes faits avec l'eau végéto-minérale, amena rapidement la guérison de ces tumeurs dans l'espace de trente-deux jours.

Ces observations, jointes à tant d'autres, suffisent pour justifier l'usage des

préparations de plomb, sur-tout avec l'attention de modifier l'action de ce remède suivant l'exigence des cas.

OBSERVATION

SUR un accouchement laborieux fait en partie par l'art, & en partie par la nature, d'un enfant du sexe masculin, qui est resté, pendant près d'un mois, dans la matrice mort & putréfié; par m. JAYMES, élève des écoles royales de chirurgie de Paris, maître en chirurgie du Mont-de-Marsan, examinateur dans la communauté de chirurgie de la même ville, & chirurgien-juré résidant à l'Encouac en Marsan.

LE 6 décembre 1777, je fus requis au lieu de Coulac en Cachen, ressort de Marsan, pour accoucher une femme âgée d'environ trente ans, d'un tempérament sanguin, de la hauteur de quatre pieds & demi, souffrant depuis l'espace de trois jours des douleurs de l'enfantement. A mon arrivée je m'informai de la sage-femme & de ceux de la maison, de tout ce qui s'étoit passé avant & pendant la grossesse, ainsi que de l'état présent de la malade : j'appris qu'elle avoit déjà été enceinte, & que l'enfant étoit venu :

mort en naissant & très-difficilement ; & que depuis elle avoit été presque toujours indisposée , quoiqu'elle fut d'ailleurs bien réglée ; que cependant dans le mois de juin de la même année les regles s'arrêtèrent à l'époque d'une nouvelle conception ; & que depuis cet instant jusqu'au mois d'octobre , elle n'avoit ressenti d'autres incommodités que celles qui résultent naturellement de cet état , & de l'augmentation successive de la cavité abdominale. Vers le huit de novembre elle fit une chute de cheval qui occasionna la fièvre , l'affaïssement de l'abdomen & des mamelles , & une douleur sourde dans la région hypogastrique.

Ces accidens continuèrent avec plus ou moins de véhémence jusqu'au trois de décembre ; & alors les vraies douleurs se firent sentir ; & on fut obligé d'aller chercher la sage - femme. Celle - ci trouvant les eaux écoulées , l'orifice assez dilaté , & ayant reconnu , disoit-elle , par le toucher que le ventre de l'enfant se présentoit , crut de n'avoir rien de mieux à faire que d'aller chercher les pieds pour terminer l'accouchement ; mais ce fut en vain , les douleurs augmentèrent ; elle fit une infinité de fois de nouveaux essais pendant trois jours & trois nuits , infructueusement. Les mêmes douleurs devin-

rent si fortes, qu'elles caufoient des angoiffes confidérables ; la langue devint très-fèche, & le pouls très-agité ; les parties de la génération commencèrent à fe tuméfier, & la malade qui jufqu'alors avoit confervé fon jugement, commença à balbutier ; ce qui fut fuivi des horripilations & fueurs froides des extrémités. Comme les douleurs avoient ceflé, & que la malade alloit être confeffée & adminiftrée, je ne voulus pas la toucher pour le moment, & je fis en attendant une décoction de graine de lin pour lubréfier les parties, & une infufion de régliffe édulcorée avec le fyrop de guimauve, pour boiffon. Après que la malade eut fatisfait aux devoirs de la religion, j'introduifis le doigt index de la main droite pour reconnoître le degré de dilatation plus ou moins grand de l'orifice de l'utérus, ainfi que la pofition de l'enfant ; je reconnus que le diametre antro-postérieur du détroit fupérieur du bafsin étoit très-difforme, & n'avoit environ que trois pouces trois à quatre lignes, & le tranfverfal cinq pouces un quart ; j'apperçus auffi une poche qui fe préfentoit, & que la fage-femme avoit prife pour le bas-ventre, quoiqu'elle ne fût que le cuir chevelu ; mais elle étoit très-excufable, parce qu'entre les os du crâne & la peau, il y avoit

près d'une chopine de pus qui avoit dilacéré le muscle occipito-frontal, de même que la fontanelle, & communiquoit par ce moyen avec la masse cérébrale qui étoit toute putréfiée.

Voyant que la femme étoit très-foible, & que sa matrice tomboit dans l'inaction, je lui fis prendre une cuillerée d'eau de mélisse, avec autant de tisane, & construisis dans l'instant le lit de travail qui est décrit dans les traités de *mm. Levret, Harbaut, de Leurye*, &c. Je la fis placer sur ce lit, la tête fléchie sur le sternum, la poitrine sur le ventre, les cuisses & les jambes écartées & fléchies, & les genoux appuyés par deux aides.

Ma main droite étant ointe du mucilage, & les doigts rapprochés, j'introduisis, entre le pouce & l'index, un bistouri pointu pour percer le cuir chevelu, & donner par-là issue au pus qui y étoit contenu; aussi-tôt il s'en fit une grande évacuation très-fétide, qui inonda tout le lit. Je retirai l'instrument, & glissai dans l'ouverture les deux premiers doigts, jusqu'à ce que le cerveau, le cervelet, la moëlle allongée, la dure-mère & les autres membranes furent évacuées; ensuite je fis l'extraction de tous les os du crâne & de la face, en commençant par le coronal, les pariétaux, ensuite l'occipital, les

temporaires , la mâchoire inférieure , & finissant par les trois premières vertèbres cervicales. Si j'avois eu dans ce moment un porte-lien pour saisir les épaules par-dessous les aisselles qui étoient situées transversalement, l'une dans la fosse iliaque droite , & l'autre dans la gauche, le ventre tourné vers les parties postérieures de la mere , j'en aurois tenté l'extraction. A son défaut je pensai , la malade devenant de plus en plus foible , que la perte , qui commençoit à se déclarer , relâcheroit & humecteroit le vagin , & que le placenta venant à se détacher vers la partie inférieure , réveilleroit l'action de l'utérus qui se trouvoit éteinte depuis longtemps. Effectivement la matrice n'étant plus si distendue , reprit peu à peu son action naturelle ; la fièvre se calma un peu , les parties de la génération se dégonflèrent , la langue s'humecta , & enfin le même jour , vers les dix heures du soir , la nature expulsa d'elle-même le reste du corps & l'arrière-faix presque putréfiés.

Les vuidanges furent très-abondantes. Pendant près de six mois il s'est écoulé une matière puriforme qui suintoit continuellement de la surface interne de l'utérus , & qui entretenoit une espèce de fièvre lente. Il y eut aussi , pendant le même temps , une œdémie des jambes & des

SUR UN ACCOUCH. LABORIEUX. 173
pieds, qui s'est dissipée par l'usage des tisanes apéritives & du syrop des cinq racines. Il n'est resté d'accidens qu'un écoulement involontaire d'urine, produit par l'atonie du col de la vessie : à cet accident près, cette femme jouit maintenant de la meilleure santé.

Il résulte de cette observation, 1°. qu'elle auroit dû appeller, lors de sa chute, un maître de l'art pour se faire saigner : cette négligence a probablement coûté la vie à l'enfant, puisqu'il n'a plus fait de mouvement depuis ce moment. 2°. Que probablement la malade eût également péri si je n'avois promptement vidé le crâne de l'enfant, parce qu'il étoit distendu au point de ne pouvoir jamais franchir le détroit supérieur. 3°. Que ne pouvant introduire la main pour aller chercher les pieds, parce que le détroit étoit vicié, c'est par la rupture du col que la poitrine s'est vidée & affaissée, de même que l'abdomen : par ce moyen la nature est devenue victorieuse. Ce qui prouve qu'il faut dans bien des circonstances, & particulièrement dans celle-ci, où le portelien auroit été inutile ou même nuisible, être simple spectateur.

OBSERVATIONS

*Sur les dissolvans de la résine élastique ;
par F. A. B. R. C.*

QUOIQ'ON ait avancé que l'éther est le dissolvant de la résine élastique, l'expérience semble démontrer le contraire. J'ai mis quarante-huit grains de résine élastique bouillir pendant vingt-quatre heures dans trois onces d'éther, cet éther mis ensuite à évaporer, il n'est resté dans l'évaporatoire qu'un grain de résine.

L'huile essentielle de térébenthine paroît être le dissolvant de la résine élastique : l'expérience suivante le démontre. J'ai mis dans un matras deux gros de résine élastique coupée même avec trois onces d'huile essentielle de térébenthine ; j'ai placé ce mélange sur un bain de sable que j'ai chauffé au point d'entretenir l'ébullition : la résine élastique s'est gonflée, a acquis de la transparence, & a fini par se dissoudre entièrement. Lorsqu'on n'a pas employé assez d'huile de térébenthine, une portion de la résine s'y trouve suspendue sous forme de flocons.

Cette dissolution, mise à évaporer au bain-marie, perd une partie de son dissolvant ; mais on ne peut lui donner un cer-

tain degré de consistance qu'au bain de sable, ou à feu nud, il se fait une décomposition d'une portion de résine : en cet état, elle ne conserve que très-peu d'élasticité.

La dissolution, avant d'être rapprochée, s'enflamme avec l'acide nitreux fumant.

Rapprochée, comme nous venons de le dire, elle ne paroît pas s'enflammer sans l'addition de l'acide vitriolique ; ce qui est dû au peu de surfaces que présente l'huile & la résine.

Les huiles, par expression, agissent également sur la résine élastique ; mais il faut employer une ébullition continue qui détruit une portion d'huile & de résine.

Les acides agissent encore sur la résine élastique, mais c'est l'acide nitreux fumant qui opère le plus promptement sa dissolution. Il suffit de verser l'acide sur la résine coupée par morceaux : trois onces d'acide nitreux concentré peuvent dissoudre deux gros de résine élastique, Il se fait durant cette dissolution un mouvement d'effervescence accompagné de chaleur & de vapeurs qui s'enflamment d'elles-mêmes au-dessus de la dissolution ; l'on doit avoir attention de diviser la résine. Plus elle présentera de surfaces, plus il paroîtra de vapeurs enflammées.

L'addition de l'acide vitriolique n'aug-

mente pas absolument ces vapeurs ; cependant cette addition est bonne si l'acide nitreux n'est pas assez concentré, ou que l'on n'ait pas divisé la résine : car il est arrivé de voir ces vapeurs enflammées devant & après l'addition.

Si l'on étend la dissolution de cette résine par l'acide nitreux dans l'eau distillée, il se fait un précipité qui reste long-temps suspendu, il faut le séparer par le filtre ; ce précipité lavé & desséché, a l'apparence d'une poudre sèche, flexible, rousse ; mis dans une cuiller de fer, exposé sur trois ou quatre charbons ardens pendant une ou deux minutes, il arrive une déflagration très-prompte, le résidu est un vrai charbon très-spongieux.

Le même phénomène a lieu dans les vaisseaux fermés : que l'on en mette vingt-quatre grains dans une cornue d'une pinte, à laquelle on aura adapté un récipient de deux pintes sans être luté ; après avoir exposé cette cornue sur les charbons, la déflagration se fera également & en aussi peu de temps, on lutera à l'instant les vaisseaux pour perdre le moins qu'il se pourra des vapeurs en expansion, & on trouvera de l'huile & de l'acide nitreux qui n'ont pas été détruits par la déflagration, l'acide séparé de l'huile & saturé par l'alkali du tartre, donnera un vrai

vrai nitre ; ce qui démontre que ce précipité est un composé de résine & d'acide nitreux , & que c'est à lui qu'est dûe la propriété de déflager ; il paroît aussi que c'est cet acide qui empêche la résine élastique de se précipiter à la manière des autres résines.

Le précipité est soluble dans l'éther , l'esprit-de-vin , & même un peu dans l'eau.

Le charbon restant après la déflagration dans la cornue est semblable au premier.

L'eau qui a servi à séparer la résine de l'acide nitreux , mise à évaporer au bain-marie , laisse déposer encore une poudre jaunâtre qui ne déflage point lavée ou non lavée : elle attire l'humidité de l'air.

Dans l'analyse à feu nud de la résine élastique , l'on obtient d'abord une très-petite quantité d'un phlegme qui ne paroît point acide , & que l'on pourroit soupçonner venir des vaisseaux ; ensuite une huile qui devient de plus en plus épaisse : il reste dans la cornue une très-petite quantité de charbon. Trois onces de résine n'ont laissé que quarante-huit grains dans la cornue.

L'huile que l'on obtient par la distillation se dissout également dans l'acide nitreux ; mais son précipité ne présente pas

le même phénomène que celui de la résine.

L'on peut enflammer cette huile par le moyen de l'addition de l'acide vittriolique, & l'on obtient un charbon semblable à celui qui provient de l'huile de gayac, un vrai champignon philosophique,

E X T R A I T du *prima mensis* de la faculté de médecine de Paris, tenu le 15 janvier 1781.

Les observations communiquées dans cette assemblée embrassant, quoique séparément, les maladies qui ont régné dans cette ville pendant le mois de décembre entier, & les quinze premiers jours de janvier, nous ne présenterons dans cet extrait que celles qui ont été les plus communes pendant le mois de décembre, & réserverons, pour le journal prochain, celles qui auront régné pendant le mois de janvier, afin de ne point manquer à l'engagement que nous avons pris dans notre premier cahier de cette année.

P A R M I les fièvres intermittentes, & sur-tout les quârtes, que l'on a eu à traiter, la plupart étoient des rechûtes après une cessation complète d'accès pendant

quinze jours , trois semaines & même un mois. Ces accidens n'ont pas été moins difficiles à combattre que les premières invasions , quoiqu'elles ne présentassent pas les mêmes complications ; car le nombre de celles qui étoient compliquées avec une tierce ou même une double-tierce , étoit beaucoup plus petit que dans les mois précédens ; & en général les accès ont été plus réguliers dans leurs marches & dans leurs symptômes. Cependant chez quelques malades on a remarqué une bizarrerie singulière de symptômes. Lorsque le frisson étoit considérable , & duroit deux heures & même au-delà , la chaleur succédoit avec un mal de tête léger , & étoit suivie de sueurs abondantes ; lorsqu'au contraire le frisson étoit léger , ou que ce n'étoit qu'un sentiment de froid sans tremblemens , & peu incommode , après la cessation de ce froid , le malade éprouvoit une douleur vive de la tête ; cette douleur croissoit rapidement , & produisoit un délire & même un transport violent , qui ne s'appaisoit qu'au milieu de sueurs abondantes , & qui duroient plusieurs heures sans produire d'autre soulagement que la cessation du mouvement fébrile du poulx ; car les malades restoient la journée suivante avec une fatigue dou-

loureuse dans tous les membres. Les urines étoient rares & fort rouges pendant tout l'accès ; elles ne devenoient plus abondantes que le jour absolument tranquille , & dépofoient alors très-peu d'un fédiment grisâtre ; elles avoient une odeur aigre , semblable à celle des sueurs.

On a remaqué cette variation non-seulement une fois , mais plusieurs fois chez le même malade. On l'a même observé lorsque la fièvre quarte étoit entrecoupée d'une fièvre tierce. Les accès de la tierce ne produisoient que la pesanteur de tête , & le frisson étoit bien caractérisé , au lieu que ceux de la fièvre quarte , qui ne commençoient que par un sentiment de froid de peu d'intensité & de peu de durée , ne manquoient pas d'avoir pour symptôme le transport dont nous avons parlé.

La cure de ces fièvres exigeoit une méthode raisonnée , dont le premier objet devoit toujours être de délayer , diviser les humeurs , les évacuer ensuite par des minoratifs répétés. Quelquefois ces moyens suffisoient pour simplifier la maladie en dissipant la fièvre tierce , alors on n'avoit plus à combattre que la quarte. Ces moyens n'ayant pas suffi contre la tierce , quelques praticiens l'ont vu céder même prompte-

ment au quinquina donné en opiat à la dose d'un gros, de trois en trois heures, dans les intervalles libres ; d'autres ont obtenu le même effet avec le syrop diacode, à la dose d'une once, dans une infusion de petite centaurée, & donné en deux doses deux heures avant le retour du frisson. C'étoit déjà avoir gagné beaucoup que d'avoir arrêté les accès de la tierce ; c'étoit même un préliminaire nécessaire : mais l'ennemi qui restoit à vaincre, la fièvre quarte, a été plus rebelle. Beaucoup de malades n'ont pu en être débarrassés ni par les apozèmes amers apéritifs, ni par l'infusion de petite centaurée avec le sel ammoniac ou les alkalis, soit fixes, soit volatils, ni par les préparations de l'opium, ni même par le quinquina. Cependant on a remarqué que les préparations de cette écorce, en opiat surtout avec le sel d'abfinthe, la confection d'hyacinthe, avoit mieux & plus souvent réussi que dans les mois précédens.

Doit-on l'attribuer au changement que la température humide & pluvieuse du mois de novembre a opéré dans les solides & dans les fluides ? l'histoire médicale autorise à le penser. On a regardé les douleurs vives de la tête, le délire & le transport dont ces malades étoient attaqués dans

les accès de fièvre quarte, comme un effet dépendant d'une constitution épidémique particulière, déjà observée depuis quelques mois (1).

Cette disposition de l'humeur morbifique à se porter à la tête, ou de la tête à en recevoir les impressions, a été la cause déterminante des fluxions qui ont vivement affecté cette partie, & qui ont produit des accidens différens; car on a vu beaucoup d'éruptions qui avoient le caractère des érysipeles, étendus seulement sur un côté; d'autres caufoient les douleurs les plus aiguës dans les oreilles, dans les mâchoires, dont les gencives étoient blanches comme si elles eussent été touchées avec des astringens minéraux. Les malades se plaignoient d'élancemens, de déchiremens violens qui se répétoient souvent, & qu'ils attribuoient à une *humeur corrosive versée tout-à-coup sur les os*. Les moyens propres à rétablir la transpiration, un air tempéré, des boissons délayantes, les pédiluves, & sur-tout une diette sévère, ont guéri ces fluxions; les malades qui ont voulu se soumettre à ce traitement, n'ont eu besoin que d'une ou

(1) Voyez les *prima mensis* de septembre, octobre &

deux purgations douces, tout au plus, après la cessation des douleurs & de la tension ou gonflement des parties affectées. Mais on a été obligé de purger davantage, soit en boisson, soit en lavemens, ceux qui, par habitude ou par crainte, ont voulu continuer à prendre de la nourriture,

On a remarqué qu'en général les cataplasmes avec la mie de pain & le lait ont eu peu de succès; il valoit mieux tenir la tête & les parties affectées couvertes de linges doux & chauds, que de les tenir continuellement mouillées.

Il y a eu aussi quelques fluxions de poitrine, mais peu du genre purement inflammatoire; ce qui a engagé à ménager les saignées, & à préférer la méthode curative que nous avons déjà exposée plusieurs fois.

La petite-vérole n'a pas été très-commune, ni très-meurtrière. Quelques faits rapportés avec tout le détail que mérite une observation utile, ont démontré ce que déjà les médecins ne savoient que trop par l'expérience, mais ce que le public ne veut pas se persuader, que la rougeole, soit simple, soit, ainsi qu'il l'appelle, boutonnée, ne doit pas être regardée comme une maladie légère. Nous

citerons l'exemple suivant : Un enfant de six à sept ans est attaqué de la rougeole qui se manifeste sans aucun orage effrayant ; mais la fièvre qui avoit précédé & accompagné l'éruption & le mal-aise, subsistent le quatrième jour, quoique les rougeurs fussent évanouies. *M. Leclerc*, qui voyoit ce malade, craignit que la dépuratation n'eût pas été complète, & que le malade ne fût pas guéri ; il ordonna l'application des vésicatoires, dont l'effet soutenu pendant quelque temps a rendu à l'enfant une tranquillité, un bien-être que l'on regardoit comme un rétablissement parfait. En effet il se portoit bien lorsque tout-à-coup, la quinzaine à peine expirée, la fièvre s'allume, & une nouvelle éruption de rougeole paroît. Les vésicatoires ont été appliqués de nouveau, & entretenus un temps suffisant, & le petit malade a été complètement guéri.

M. Goubelly a observé que l'écoulement périodique, chez les femmes, avoit souffert plus de dérangemens cette année, & sur-tout dans les derniers mois, que dans le cours des années précédentes, soit par rapport à l'irrégularité, à la fréquence trop précipitée de son retour, soit par rapport à l'abondance ; soit enfin par rapport à la qualité de l'excrétion, beaucoup

de femmes ont vu en blanc, au lieu de voir en rouge. Cette observation a été confirmée par plusieurs autres docteurs. Il n'a pas été nécessaire d'avoir recours à des remèdes très-actifs, une diète sévère, du repos, sur-tout l'attention de se garantir de l'air froid & humide, des brouillards, & quelques minoratifs ont suffi pour rétablir l'ordre accoutumé chez la plupart de ces malades.

Le reste de ce prima mensis au journal prochain.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES. D É C E M B R E 1780.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.
1	-0, 0	0, 5	0, 2	28	1, 6	28	1, 4	28	1, 4
2	-0, 0	1, 2	1, 1	28	1, 6	28	2, 0	28	2, 10
3	1, 4	1, 9	0, 9	28	3, 4	28	3, 6	28	4, 0
4	-1, 6	2, 0	-1, 8	28	4, 0	28	4, 0	28	3, 11
5	-2, 8	-1, 0	-2, 0	28	3, 4	28	3, 0	28	2, 10
6	-3, 3	-1, 4	-1, 0	28	2, 3	28	2, 2	28	2, 2
7	-1, 0	-1, 5	-2, 0	28	1, 11	28	1, 11	28	2, 2
8	-1, 2	2, 0	0, 8	28	1, 10	28	1, 9	28	3, 0
9	0, 1	1, 8	0, 1	28	4, 2	28	4, 2	28	4, 5
10	1, 9	2, 5	1, 0	28	4, 4	28	4, 0	28	4, 0
11	0, 6	2, 7	2, 0	28	3, 5	28	3, 5	28	3, 8
12	0, 5	4, 4	4, 8	28	4, 0	28	4, 0	28	4, 4
13	3, 7	5, 5	4, 0	28	4, 2	28	4, 2	28	4, 0
14	2, 9	5, 1	3, 3	28	3, 6	28	3, 7	28	3, 10
15	3, 0	5, 3	4, 5	28	3, 10	28	3, 10	28	4, 6
16	4, 0	5, 1	4, 0	28	5, 2	28	5, 0	28	5, 0
17	1, 8	4, 1	0, 5	28	4, 2	28	4, 0	28	4, 0
18	-0, 0	0, 9	-0, 8	28	3, 4	27	3, 2	28	3, 2
19	-4, 7	-1, 6	-3, 0	28	3, 0	27	2, 5	28	1, 2
20	-6, 0	-2, 3	-2, 1	27	11, 5	27	10, 0	27	9, 4
21	-4, 9	-2, 0	-4, 9	27	9, 4	27	9, 4	27	10, 2
22	-5, 0	-2, 3	-3, 3	27	10, 4	28	10, 4	27	10, 10
23	-3, 3	-0, 8	-0, 7	27	11, 4	28	11, 6	27	11, 11
24	-1, 1	1, 2	-1, 0	28	0, 0	28	0, 0	28	0, 2
25	-1, 0	0, 2	-0, 7	28	0, 2	28	0, 2	28	0, 9
26	-5, 0	-1, 8	-2, 0	28	1, 2	28	1, 4	28	2, 0
27	-3, 2	-2, 5	-4, 0	28	2, 3	28	2, 3	28	2, 3
28	-5, 2	-2, 5	-1, 6	28	2, 9	28	3, 0	28	3, 4
29	-0, 5	2, 3	3, 5	28	2, 1	28	1, 0	28	0, 0
30	4, 7	6, 0	5, 0	28	0, 0	28	0, 4	28	1, 2
31	3, 8	5, 2	3, 7	28	1, 4	28	1, 0	28	0, 6

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.	VENTS ET ÉTAT DU CIEL.		
	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N-E c. fr. brouil.	N-E. couv. froid.	N-E. couv. froid.
2	N-E. couv. froid.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
3	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
4	E. beau, froid.	E. beau.	E. beau, brouil.
5	N. c. brouil. giv.	N. c. brouil. giv.	N-E. c. brouil. giv.
6	N-E. <i>idem.</i> froid.	N-E. <i>id.</i> froid.	N-E. <i>id.</i> froid.
7	N. & N-E. <i>id.</i>	N. & N-E. <i>id.</i> br.	N. & N-E. <i>idem.</i>
8	N. & N-E. couv. <i>neige.</i>	N. couv. brouill. dégel.	N. couv. brouil- lard.
9	N-E. couvert.	N-E. couvert.	N-E. <i>idem.</i>
10	N. <i>idem.</i>	N. & N-O. <i>id.</i>	N. & N-O. couv.
11	N-O. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>	N-O. <i>id.</i> brouill.
12	N-O. <i>id.</i> brouill.	N-O. <i>id.</i> bro. bru.	N-O. <i>idem.</i>
13	N. c. & humide.	N. couvert, hum.	N. couv. humide.
14	N-O. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>
15	N-O. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
16	N. c. brou. bruin.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
17	N-E. couv. froid.	N-E. nuag. froid.	N-E. beau, froid.
18	N-E. <i>idem.</i>	N. couv. froid.	N-E. <i>idem.</i>
19	N-E. bc. v. froid.	N-E. nuag. froid.	N-E. couv. froid.
20	N-E. nuag. froid.	N-E. couv. <i>neige.</i>	E. couv. <i>neige.</i>
21	S. beau, froid.	S. beau, froid.	S. beau, froid.
22	S. nuages, brouil.	N-O. & S-O. b. br.	N. & S-O. c. froid.
23	N-E. cou. brouil.	N-E. couvert.	N-E. couvert.
24	N-E. nuages.	N-E. nuages.	N-E. beau.
25	N-E. couvert.	N-E. couvert.	N-E. couvert.
26	N-E. beau, froid.	E. <i>idem.</i> froid.	E. <i>idem.</i>
27	N-E. c. brouil. br.	N. beau, froid.	N. <i>idem.</i> froid.
28	N. beau, brouil.	N. c. brouill. fr.	N. <i>idem.</i> brouill.
29	S-O. couv. brouil. bruin. vergl. dégl.	O. couv. brouil- lard.	O. couvert, très- humide.
30	O. couv. brouill. très-humide,	N-O. couvert, très-humide.	N-O. <i>idem.</i>
31	S-O. <i>idem.</i>	O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>

R É C A P I T U L A T I O N.

Plus grand degré de chaleur 6, 0 deg. le 30

Moindre degré de chaleur -6, 0 le 20

Chaleur moyenne 0, 3 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*

cure 28, 5, 2 le 16

Moindre élévat. du Mercure 27, 9, 4 le 21

Elévation moyenne 28 p. 2, 2.

Nombre de jours de Beau 4

de Couvert 23

de Nuages 4

de Vent 1

de Tonnerre 0

de Brouillard. 16

de Pluie 0

de Neige 2

Quantité de Pluie 1, 6 lignes.

D'Evaporation 6, 0

Différence 4, 6

Le vent a soufflé du N. 8 fois.

N.-E. 13

N.-O. 5

S. 1

S.-E. 0

S.-O. 2

E. 3

O. 1

TEMPÉRATURE: Froide & très-humide, quoiqu'il ne soit pas tombé une goutte d'eau de pluie. Les brouillards ont été épais & fréquens, sur-tout à la fin du mois à la suite du dégel.

MALADIES: Aucunes.

COTTE, Prêtre de l'Orat, Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1^{er} janvier 1788.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille, au mois de décembre 1780, par
m. BOUCHER, médecin.*

IL a gelé pendant la plus grande partie du mois; mais la gelée n'a été un peu considérable que du 18 au 29. La liqueur du thermomètre est descendue, le 27 & le 28, au terme de $4\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de celui de la congélation.

Le mercure, dans le baromètre, a été observé, tout le mois, au-dessus du terme de 28 pouces, excepté le 21 & le 22. Aussi n'y a-t-il presque pas eu de pluie, & point du tout de neige.

Le vent a été constamment *nord & est*, pendant les vingt premiers jours du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $4\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & son plus grand abaissement a été de $4\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 9 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 10 lignes. La différence entre ces deux termes est de $6\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du nord.	1 fois du sud.
12 fois du nord	5 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
5 fois de l'est.	2 fois du nord
2 fois du sud	vers l'ouest.
vers l'est.	

Il y a eu 24 jours de temps couvert ou nuageux.
4 jours de pluie.
13 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois
de décembre 1780.*

OUTRE les fièvres intermittentes, tierces, quartes, doubles-tierces & doubles quartes, qui ont été communes & opiniâtres, les fluxions de poitrine ont continué à régner, sur-tout parmi le peuple: il en a été de même des fièvres catarrhiques, dont les redoublemens dans la plupart des malades n'avoient rien de régulier. A l'égard des fluxions de poitrine, ceux qui en étoient atteints, avoient une pente à la bouffissure de tout le corps, mais principalement du visage, du col, de la poitrine & des bras. Cette circonstance a été observée particulièrement en ceux qui n'avoient pas été traités d'abord convenablement, & auxquels on n'avoit pas fait des saignées suffisantes dans le premier ou second période de la maladie.

Parmi les pauvres, quelques familles ont été encore infestées de la fièvre maligne, portant à la tête. La malignité, dans quelques-uns, a été l'effet des vices du traitement. Nous avons aussi vu quelques personnes atteintes de rhumatisme inflammatoire gouteux.

La petite-vérole, qui s'étoit manifestée dans quelques maisons pendant les mois d'octobre & de novembre, s'est propagée considérablement dans le cours de ce mois: elle a été confluente & dangereuse dans les adultes.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Mémoire sur l'électricité médicale, & histoire du traitement de vingt malades traités & la plupart guéris par l'électricité; par m. MAZARD DE CAZELLES, docteur en médecine de l'université de Montpellier, agrégé à la faculté de Toulouse, associé de l'académie royale des sciences & belles-lettres de Béziers, &c... A Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers; & à Toulouse, chez Dupleix, Sacaran, Moulas & Laporte, libraires, avec approb. &c. Prix broché, 18 sols.

M. Mazard de Cazelles apprécie lui-même ses observations dans son épître dédicatoire à mm. les Capitouls de Toulouse. « Peut-être, *c'est lui qui* » *parle*, aurois-je dû attendre, avant de vous offrir » mes observations, qu'un plus grand nombre de » tentatives & d'essais eût donné à mon travail » plus d'intérêt, plus de confiance & de sûreté. » Mon empressement m'a séduit sur le mérite de » celui que je présentais. — Si des succès heureux » & complets deviennent le terme de mon application & de mes efforts, leur résultat, sera un » nouveau tribut plus digne de vous, &c.... ».

T A B L E

DU MOIS DE FÉVRIER 1781.

EXTRAIT. Dissertation de variis herpetum speciebus, causis symptomatibus, &c. ; par m. H. F. A. DE ROUSSEL, méd.	page 98
Suite & fin du mémoire sur la constitution épidémique, &c. ; par m. BAUMES, méd.	110
Tableau historique d'une colique bilieuse qui a régné à Fougères ; par m. DE VAULEVIER, méd.	146
Observations sur le danger du défaut & de l'excès de compression dans l'opération de la paracentèse ; par m. SUMEIRE, méd.	153
Observation sur le succès de l'application des sangsues, &c. ; par le même.	159
Idées proposées en conséquence du mémoire à consulter de m. P. DUBB, méd.	161
Obs. sur l'extrait de saturne ; par m. VINCENT, chir.	162
Observation sur un accouchement laborieux, &c. ; par m. JAYMES, chir.	168
Observation sur les dissolvans de la résine élastique ; par F. A. B. R. C.	174
Extrait du prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenu le 6 & 15 janvier 1781.	178
Observations météor. faites à Montmorency.	186
Observations météor. faites à Lille.	189
Maladies qui ont régné à Lille.	190
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
Livres nouveaux.	191

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le Journal de Médecine du mois de février 1781. A Paris, ce 24 janvier 1781.

POISSONNIER DESPERIERRE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1781.

EXTRAIT.

*ESSAI sur la génération de l'homme ;
par m. CALMÉ, docteur en médecine,
à Sézanne en Brie. A Amsterdam, &
se trouve à Paris chez P. Fr. Didot
jeune, libr. imprimeur de MONSIEUR,
quai des Augustins, 1781, grand in-8°.*

QUOIQUE la brochure dont nous allons
rendre compte contienne seulement qua-
rante & quelques pages, nous avons cru
que l'extrait en seroit agréable à beau-
coup de nos lecteurs : elle est remplie

Tome LV.

N

d'idées neuves, de remarques sages, de réflexions utiles qu'on chercheroit inutilement dans de gros livres écrits sur le même sujet. Probablement on ne connoîtra jamais le mystère de la reproduction des êtres, & cependant on cherchera toujours à lever le voile qui le couvre.

M. *Calmé* examine d'abord & rejette les divers systèmes qui ont précédé le sien. Dans ce nombre, il distingue celui des molécules organiques, & celui des ovaires. « Si ingénieux, nous dit-il, que » paroisse le premier, l'auteur, sans être » fondé à cet égard sur d'autres principes » que sur ceux que crée un génie sublime » qui ne manque point de tout expliquer, » s'est occupé à nous arranger de toutes » pieces, & est entré dans des détails qu'il » auroit dû mépriser ». Le second lui paroît très-embarrassé dans ses détails, & dénué d'aucunes preuves. Le mécanisme attribué aux trompes pour la fécondation, la descente de l'œuf, &c. présente effectivement bien des difficultés. Le sentiment du Pere de la médecine, qui accorde également à l'homme & à la femme une humeur prolifique, multiplie, selon lui, les êtres sans nécessité.

Ces deux corps adénoïdes, improprement appellés *ovaires*, & que m. *Calmé* nomme *glandes utérines auxiliaires* d'après

un nouvel usage auquel il les croit destinées, ont donné naissance à la suite d'idées qu'il nous offre sur la génération. L'expérience lui ayant appris que vers le cinquième ou sixième mois de la grossesse les parties de la génération s'abreuvent extraordinairement d'une humeur onctueuse, & s'étant convaincu que cette huile précieuse s'échappe de l'orifice de l'utérus, réfléchissant en même temps à la quantité qui devoit en être consommée pour l'accroissement de l'enfant & de ses enveloppes, il ne crut pas en devoir reconnoître la source dans les glandes dites communément *œufs de naboth*, ni l'attribuer à aucune autre partie de la matrice ou de ses annexes, excepté aux glandes connues sous le nom d'*ovaires*. « Il m'a paru, dit-il, » aisé de concevoir comment les trompes » de *Fallope*, que plusieurs anatomistes » célèbres regardent comme des corps cylindriques caverneux, se mettent en » érection par l'affluence graduée du sang » dans la matrice; comment elles s'appliquent immédiatement aux ovaires; comment par leur pavillon qui, dans la » suite, à mesure que la femme a plus » d'enfants, se déchire de plus en plus, » & constitue la partie frangée de ses mêmes tubes, elles conçoivent une adhérence circulaire avec les membranes qui

» recouvrent les mêmes glandes. Cette
 » adhérence qui s'opere, comme d'autres,
 » par irritation, suppuration & cicatrice,
 » n'est pas assez forte, vu la délicatesse
 » des membranes auxquelles elle est sou-
 » mise pour résister aux tiraillemens que
 » les trompes peuvent éprouver lors de
 » l'accouchement ou de quelques autres
 » accidens ».

Nous ne pouvons nous empêcher d'observer à l'auteur qu'il a passé bien légèrement sur les preuves de cette théorie. Dans un roman philosophique tout ce qui est de fait doit être vérifié, & ici la vérification n'étoit pas difficile. Il est certain que s'il avoit démontré qu'à telle époque de la grossesse cette adhérence a lieu, qu'elle a tant de durée, & qu'elle cesse à-peu-près six semaines avant l'accouchement, comme il l'insinue, la découverte qu'il nous eût procurée auroit été très-intéressante. Quoi qu'il en soit, il répond d'une manière satisfaisante aux objections prises de ce que l'on a, dit-on, trouvé des œufs dans les trompes, de ce que réellement des fœtus y ont été portés & renfermés, & s'explique ensuite en ces termes sur la cause qui détermine l'accouchement.

« La matrice, dont le tissu devient plus
 » lâche en raison de son développement,

» ne peut plus, dans le dernier mois,
 » résister à la pesanteur spécifique de l'en-
 » fant ». Elle abaisse son fond vers son ori-
 » fice. « Les orifices internes des trompes
 » se bouchent, l'humeur qui coule con-
 » tinuellement de ces prétendus ovaires
 » distend le calibre de ces trompes en
 » refluant sur elle-même, & les raccourcit
 » dans leur longueur; la glande qui souf-
 » fre un double tiraillement s'abcede, &
 » les trompes enfin s'en détachent faci-
 » lement. La matrice, qui ne se trouve
 » plus abreuvée, souffre une irritation con-
 » sidérable de la part du chorion; elle
 » se contracte, presse la poche membra-
 » neuse qui se trouvant de plus en plus, à
 » l'étroit par l'écoulement du fond de
 » l'utérus, s'insère en forme de coin dans
 » l'orifice de ce viscère, se fait ouverture,
 » & en peu d'heures détermine la sortie
 » de l'enfant ».

Observons encore ici que dans le neu-
 vième mois de grossesse l'écoulement
 onctueux a lieu comme dans les précé-
 dens; & que cependant, d'après *m. Calmé*,
 la communication des ovaires avec la ma-
 trice, au moyen des trompes, n'a plus
 lieu.

Ces premières idées développées sur
 les usages des ovaires & le mécanisme
 qui décide le terme de la grossesse,

198 ESSAI SUR LA GÉNÉRATION
voyons quelles sont les opinions particulières de l'auteur sur la génération.

L'homme possède exclusivement l'humeur prolifique ; cette humeur n'est pas un aggrégé d'une infinité de portions humainement organiques , mais contient dans son tourbillon un, deux ou trois germes capables de prendre naissance ensemble ; la femme reçoit cette humeur dans un organe propre à lui donner le développement nécessaire ; la forme, la situation de cet organe font présumer que ce n'est point par l'émission que les germes sont portés à son intérieur , mais par une succion, par une attraction mécanique. Voici comment : lorsque les spasmes voluptueux excités dans la matrice aux approches de l'homme en ont chassé, par une contraction réelle , le fluide subtil mal-à-propos regardé comme une humeur féminale & prolifique ; cet organe, selon la loi invariable de l'élasticité, reprend son état naturel, & même par un mouvement successif, « entre en action de » diastole , & entraîne dans sa capacité, à » la manière d'une petite seringue , la » semence qui se trouve baigner son orifice, ou assez voisine pour qu'elle puisse » être pompée sans qu'il y ait un contact » immédiat. . . ». La position du placenta qui s'attache presque toujours au fond de

la matrice , fournit une induction en faveur de cette opinion.

Si m. *Calmé* ôte la qualité prolifique à l'humeur que versent les femmes , il lui en donne en récompense une qui , dans son système , n'est pas moins précieuse ; celle d'être le premier suc nourricier capable de développer & de féconder les germes que la matrice a reçus. Ces germes ont des pédicules qui s'implantent dans les points tubulés qui versent le suc nourricier ; telle est l'origine de l'insertion du placenta , qu'on peut assez bien se représenter d'après la manière dont la tige radicule d'une semence de Gui vient à bout de pénétrer dans l'écorce même du chêne , & de former une espèce de greffe.

Le développement du placenta , du cordon , de l'enfant , est ici très-bien expliqués ; la formation de la poche membraneuse dans laquelle est renfermé l'embryon , n'est pas présentée avec la même netteté que ce qui précède ; le résultat de ce que l'auteur écrit sur ces différens points physiologiques , est que le placenta est existant avec le germe dans la semence virile ; que la membrane interne de la matrice n'entre pour rien dans sa composition ; qu'il doit être considéré ,

relativement à la mere & à l'enfant , comme une portion *inerte* & passive. Peut-être eût-il été plus exact , dans le sens de l'auteur , de dire organique , mais passive , dont la fonction est d'élaborer le suc nourricier que fournit la mere , & de recevoir le sang appauvri & excrémentitiel que rejette l'enfant par la veine ombilicale. D'abord le placenta est très-gros , relativement au germe qui s'est encore à peine développé ; aussi étoit-il nécessaire que l'organe de la nutrition préexistât au sujet à nourrir : & dans ce premier temps , il ne transmet qu'une lymphe nourriciere proportionnée aux organes délicats du fœtus ; ensuite ses vaisseaux augmentent de diametre , ouvrent & dilatent les pores de la matrice où ils ont été reçus , sucent un sang pur & le portent à l'enfant.

Cependant m. *Calmé* ne croit pas qu'il y ait circulation de la mere à son fruit , ni même de l'enfant au placenta : premièrement , parce que la membrane interne de l'utérus est purement excrétoire ; secondement , parce qu'il lui paroît hors de raison qu'un sang dépouillé des principes nutritifs & appauvri , rentre de la veine ombilicale dans les arteres du même nom. Mais dans cette supposition , que

devient la quantité immense du sang qui, porté de l'enfant au placenta, devoit lui donner un volume énorme? *M. Calmé* répond à cette objection d'une manière supérieure : il se montre ici excellent observateur, ses réflexions sur le système adopté de la circulation sont judicieuses, sa conclusion sur cet objet important de la physiologie, est que » dans l'ordre naturel il ne revient peut-être point des » tubes artériels dans le placenta; la centième partie du sang que, d'après des expériences illusoires, on est encore aujourd'hui dans la persuasion qu'il en remonte ».

Le placenta, à la fin surchargé d'un sang excrémenticiel, s'empâte, contracte une sorte de macération & d'obstruction, & cesse de remplir les fonctions auxquelles il étoit destiné ; d'autre part, l'abaissement du fond de la matrice ayant fermé l'orifice des conduits internes des trompes, les membranes s'exfolieront de toutes parts, deviendront un corps absolument étranger pour la matrice qui les renferme, irriteront cet organe comme il arrive toutes les fois que deux corps naturellement mous sont privés d'un bain qui les humectoit & facilitoit leurs mouvemens respectifs. Dans cet état, la ma-

trice & l'enfant jouissant chacun de leur côté de la vie dans toute son intégrité ; le placenta , le cordon & les membranes ne pouvant plus être considérés que comme une portion détruite & nuisible ; la matrice s'en débarrassera comme d'un corps étranger , & l'enfant ayant besoin d'un autre genre de développement , sera sollicité de sortir de son premier berceau.

Il y a quelques endroits foibles dans l'essai que vient de publier *m. Calmé*, mais on ne sauroit disconvenir qu'il est le fruit d'une imagination presque toujours très-sage & très-réglée , & qu'il prouve en même temps que l'auteur a pesé mûrement , & réfléchi aussi profondément qu'utilement pour l'art sur les explications que nous ont données les physiologistes de la plupart des fonctions des corps animés.

Nous l'invitons à continuer de porter un œil observateur sur les phénomènes de la circulation , & à développer ensuite ses idées , d'après l'examen critique qu'il est très en état d'en bien faire. Une bonne dissertation sur ce sujet seroit d'autant plus utile , que le système de la circulation , tel qu'il est actuellement reçu , a enfanté nombre de préjugés dangereux pour la pratique de la médecine.

OBSERVATION

SUR une fièvre inflammatoire pendant laquelle le malade rendit, dans une selle glaireuse, une araignée vivante; par m. PLANCHON, médecin correspondant de l'académie de Dijon, consultant de feu son altesse royale monseigneur le duc Charles de Lorraine & de Bar, &c. agrégé au college des médecins de Tournai en Flandres.

UN jeune homme de dix-huit ans, batelier, d'un tempérament plus bilieux que sanguin, d'une constitution peu vigoureuse, eut une fièvre aiguë dans son bateau, près de Gand, dans le commencement du printemps de 1777. Il laissa cette maladie aux soins de la nature. La fièvre se termina en vingt jours environ; à cette terminaison, sans doute imparfaite, succéda une bouffissure universelle, qu'un médecin des environs traita par des purgatifs, des diurétiques & des amers. La convalescence n'étoit point confirmée, lorsqu'il revint à Tournay, il étoit encore alors tout bouffi. La *teinture hydragogue de Binet*, dont j'ai donné la description dans le journal de

médecine, tom. 28, pag. 509 (1). Les diurétiques incisifs & salins, & spécialement l'essence douce de Stahl, préparation alkaline, antimonlée & martiale, (*Voy. ma dissertation sur la fièvre miliaire*, pag. 136,) ont enfin évacué les humeurs infiltrées dans le tissu cellulaire, en lui rendant peu-à-peu le ton, énérvé par la maladie primitive. L'appétit de-

(1) Il y a une faute dans cette recette, au lieu d'une demi-once de jalap, mettez une once, une once & demie de calamus aromatique, deux gros d'anis de Florence, & un gros de safran oriental, avec une livre d'eau-de-vie de France. Voici une recette d'une teinture hydragogue dont je me suis beaucoup servi autrefois, que mon pere prescrivoit souvent. Prenez, jalap coupé menu une once, calamus aromatique, séné oriental, semence d'anis, crème de tartre, iris de Florence deux gros, eau-de-vie de France une livre; faites digérer à une chaleur douce pendant huit jours, ensuite filtrez la liqueur pour l'usage. La dose est d'une once à deux onces.

℞ Rad. jalap. incis. ℥ j.

Calam. aromat.

Irid. Florent.

Sem. anis.

Crem. tart.

Fol. fenn. ana. ℥ ij.

Spi. vin. communis. lb j.

M. F. digestio calida per 8 dies. Filtretur tunc post expressionem, usui. Dos. ℥ j ad ℥ ij.

vint extrême ; aussi le convalescent mangea-t-il beaucoup. Il sortit trop tôt, s'exposa imprudemment à un air froid. A peine eut-il effuyé ce refroidissement inattendu, environ trois semaines après sa convalescence, qu'il survint tout-à-coup une fièvre violente-continue-rémit-tente de la classe des inflammatoires, accompagnée d'une douleur fixe au défaut des fausses côtes, presque à la région du foie. La véhémence des symptômes & la dureté du pouls, sa force & sa précipitation m'obligèrent à pratiquer la saignée jusqu'à quatre fois, jusqu'à la diminution des symptômes. Le sang étoit couenneux ; il n'y avoit jusques-là aucuns signes qui indiquassent les évacuans. L'éréthisme fébrile étoit constant, quoique la dernière saignée eût sensiblement diminué l'intensité de la fièvre. Les seuls lavemens ont suffi pour décharger les intestins des matieres excrémentielles. Les urines étoient épaisses, & déposoit constamment un sédiment copieux, blanc & léger. Jusqu'au septieme jour, il n'y eut point de sueur ; la peau étoit sèche avec chaleur ; mais, ce jour-là, le neuvieme & le onzieme, il vint des sueurs, avec une diminution visible des symptômes. Du huitieme au douzieme jour, le malade se plaignit d'une douleur vive à la

région de l'estomac, douleur qui sembloit se propager jusqu'au milieu du sternum. La moindre boisson paroissoit blesser dans son passage. Je pris cette sensation douloureuse pour l'effet d'une légère exco-riation de la membrane interne de l'œsophage & de l'orifice de l'estomac, & c'est ce qui me détermina à prescrire à ce jeune homme la *décoction incrassante de Fuller*. Ce remède le soulagea. Le douzième jour, le matin, cette douleur & celle du côté, dissipée les premiers jours, & revenue vers le dixième, se calmerent. On lui donna un lavement dans l'après-dînée; il fut suivi de beaucoup de glaires, au milieu desquelles il se trouvoit un gros peloton rougeâtre. On le prit, au premier coup d'œil, pour des glaires entremêlées de sang. Mais quel fut l'étonnement des parens, quand ils en virent sortir une araignée, grosse alors comme un hanneton, & semblable à celles qu'on voit dans les haies? Quelques instans ensuite cet insecte vivant dégorgé beaucoup d'eau, & se promena. On le contint sous un verre renversé. Je vis cette araignée, une heure après que le malade l'avoit rendue. Elle n'étoit plus aussi grosse. Son cul étoit gros comme un pois allongé, & d'un rouge gris de lin. Le tronc & la tête, d'un rouge mor-

doré, ainsi que les pattes. Je mis cet insecte dans une bouteille, & je le conservai vivant pendant vingt-quatre heures, après lesquelles il étoit encore plus vif & plus actif. Il auroit vécu plus long-temps, si je ne l'avois mis dans l'eau, & si je ne l'avois pas agacé, en l'examinant au microscope. Je l'ai mis ensuite dans l'esprit-de-vin rectifié pour le conserver. Après cette excrétion de glaires avec cette araignée, le malade ne ressentit plus de douleurs. Je le purgeai le treizième; il rendit beaucoup d'humeurs cuites, semblables à la purée. Le quatorzième il eut une sueur copieuse. Le quinzième il n'avoit plus de fièvre. Le dix-septième il eut encore des petites sueurs; il ne tarda pas à entrer en convalescence. Les délayans, le mucilagineux, les rafraîchissans, les lavemens, après les saignées, furent les seuls remèdes que j'employai jusques vers le temps où les sueurs parurent; alors je prescrivis l'*esprit de Mindérerus*, comme léger diaphorétique.

En lisant cette observation, on ne manquera pas d'assurer qu'on s'est trompé, que cette araignée s'est glissée dans le bassin, ou qu'on m'en a voulu conter, qu'on avoit peut-être négligé de laver le bassin. Il n'est rien de cela. Il n'y eut pas

de supercherie ni de surprise. Cette araignée ressemble à une araignée des haies, elle n'en a point la couleur. J'en ai vu depuis, elles sont d'un gris sale, & cette maison où gissoit le malade, est éloignée des jardins, & il n'y regne point de malpropreté. Mais quand je réfléchis que ce jeune homme peut avoir bu dans son bateau, de l'eau qu'il aura puisée aux environs d'un buisson, ou sur les bords de la rivière, dans laquelle eau il pouvoit y avoir un œuf d'araignée qui aura éclos dans son estomac, qu'il peut en avoir avalé une vivante; je conçois la possibilité physique, de ce phénomène extraordinaire. Ce n'est point-là la seule observation qui nous prouve que des insectes ont été avalés vivans, ou que leurs œufs ont éclos dans l'estomac, & qu'il en est résulté des effets plus ou moins alarmans & fâcheux. L'exemple de cette salamandre aquatique, rapporté dans le journal de médecine du mois de mai 1779, nous est une preuve convaincante de la possibilité, de ce que je rapporte.



R É P O N S E

*Au mémoire inséré dans le journal de médecine du mois de novembre dernier ; par M.***, médecin à Salon (1).*

UN ancien médecin, véritablement zélé pour le bien des malades & l'honneur de son état, disoit que les médecins appelés en consultation, devroient donner leur avis séparément par écrit & sans le signer. Il croyoit qu'alors les avis seroient plus libres, plus réfléchis, moins copiés les uns sur autres, & moins dictés par le desir secret de se faire valoir, ou le plaisir malin de contredire. Je sens bien que ce n'est pas ici le même cas ; j'adopte pourtant cette idée. Je vais donner mon avis, pour coopérer, si je puis, au soulagement des maux de madame *Fleurs*. Je le fais avec le zèle & l'intérêt que je voudrois que l'on employât pour moi dans pareille circonstance ; mais je ne veux pas être dans le cas de répondre à quelques

(*) *Note des éditeurs.* En ajoutant le nom de la ville, nous ne voulons pas lever le voile dont l'auteur se couvre, mais simplement indiquer que nous nous souvenons d'avoir promis de n'employer aucune pièce anonyme.

critiques chagrins. On nous auroit épargné beaucoup d'écrits inutiles, si on avoit suivi plus souvent mon système.

Il est dit dans le mémoire (1), que madame *Fleury* est attaquée depuis huit ans, d'une maladie singulière & terrible dans ses effets. Quelle est la vraie cause de cette maladie? Quel est le foyer qui l'entretient? Quel en est le danger? Enfin, quel en est le traitement? C'est ce que nous tâcherons de déterminer.

C'est ici une maladie compliquée; les symptômes en sont multipliés. Comme nous ne pouvons parvenir à la connoissance des causes, que par une étude exacte & réfléchie des effets, il faut que nous suivions les progrès successifs des symptômes, que nous les appréhensions chacun séparément, & que nous fassions une attention particulière à ceux qui ont paru les premiers. Les maladies, à la première invasion, sont moins compliquées, elles laissent mieux reconnoître la partie essentiellement affectée.

En 1770, la malade a eue des fleurs blanches, avec écoulement jaunâtre & fétide. En 1772, elle a senti une douleur interne, aiguë, au-dessus de l'échancrure de l'os pubis. Cette douleur est revenue

(1) Page 436.

périodiquement avec les règles; elle durerait peu d'abord; elle dure plus long-temps depuis le progrès de la maladie : mais c'est toujours avec ou après les règles.

Par ces premiers symptômes, on voit que la matrice a été la partie la première affectée. On a des preuves qu'elle a toujours continué de l'être par le lieu de la douleur, qui se marque quelquefois par une tumeur sensible au tact & brûlante (1), & enfin par la tumeur contiguë au corps de la matrice, du côté droit, qu'a reconnu m. *Fleurs*.

Depuis le 19 Août 1778 jusqu'au mois d'avril 1779, la malade a eu la fièvre quarte : pendant tout ce temps, les règles ont peu coulé; les accès de douleur ont été imperceptibles. Quand la fièvre a cessé, les accidens ont repris leur énergie (2).

Cette suspension des accidens n'a pu être occasionnée par la fièvre quarte, que parce que cette fièvre a produit une diversion, qu'elle a formé un autre foyer d'irritation, & a diminué l'abord du sang & des humeurs vers la matrice; quand elle a cessé, le reflux des humeurs a recommencé vers ce viscere; tous les accidens ont reparu, parce que cet organe

(1) Pag. 440. (2) Pag. 438.

aujourd'hui d'une irritabilité excessive , est devenu sensible aux plus légères impressions.

On peut donc déterminer que la matrice est ici la partie essentiellement affectée ; elle est le vrai foyer du mal , & , par une suite de la correspondance mutuelle d'irritabilité qu'on fait être entre toutes les parties du corps humain , c'est de-là , comme d'un centre , que partent tous les points d'irritation & tous les effets spasmodiques qu'on a observés en divers temps.

Quel est le véritable état de la matrice ? de quelle espèce est sa tumeur ? Les seuls symptômes qui puissent nous éclairer là-dessus , sont les douleurs périodiques plus ou moins vives que la malade ressent dans cette partie , le sentiment d'ardeur qu'elle y éprouve , & l'écoulement de matrice jaunâtre & fétide. Ils nous désignent assez ce qu'il nous importe le plus de savoir. (1) La malade fait combien les maux qui en résultent sont multipliés & douloureux : je vais tâcher de déterminer quels en sont les vrais remèdes.

Nous venons de voir que l'état maladif de la matrice étoit le principe de tous les

(1) Page 441 , *melius est tacere.*

accidens qu'éprouve la malade. Ce seroit tout guérir, rappeler par-tout le calme, que de rétablir ce viscere dans l'état sain : *Sed hoc opus, hic labor.* Employons ici toutes les ressources que la médecine peut offrir; mais si nous voulons réussir, n'exigeons d'elle que ce qu'elle peut fournir. Convenons donc que, malgré nos remèdes décorés du beau nom de résolutifs, maturatifs, &c. la résolution, la suppuration, &c. sont dues à la nature. La vraie science du médecin consiste à connoître & à éloigner ce qui peut la contrarier : il doit profiter adroitement de ses efforts, les diriger quelquefois vers certains organes, & d'autres fois les en éloigner.

C'est ici le cas de faire cette heureuse diversion. Nous avons observé que dans le temps ou à l'approche des regles, tous les accidens se renouvellent, une action plus vive dirigée dans ce temps vers la matrice, les engorgemens qui s'y forment, tout y réveille l'irritabilité, tout y occasionne un trouble, un mouvement qui ajoute aux anxiétés déjà trop grandes de ce viscere malade, tout y aggrave ces maux; & dans ce temps, le travail de la guérison auquel tend toujours le principe vital, ne peut qu'être contrarié. Ce seroit, je pense, enlever bien des obstacles à ce travail si nécessaire; ce seroit épargner

bien des douleurs à la malade , que de faire enforte qu'elle n'eût plus ce temps orageux à effuyer.

On le peut sans danger. Ces évacuations périodiques, qui sont nécessaires dans les tempéramens plethoriques, dans l'état de pleine santé & de vigueur, ne le sont plus à un certain âge, après une longue maladie, après une hémorrhagie considérable, &c. L'expérience prouve tous les jours qu'elles cessent alors sans qu'il en suive aucun accident. Il n'y a donc qu'à établir des évacuations artificielles, les ménager adroitement, les varier, & sans trop affoiblir la malade, produire chez elle cet état où les regles disparaissent parce qu'il n'y a plus de suc superflus, & qu'il ne s'en amasse plus dans la matrice.

En admettant ces vues, on doit commencer le traitement par des saignées du bras plus ou moins nombreuses, plus ou moins rapprochées selon les forces & l'état du poulx, mais suffisantes pour désemplir considérablement les vaisseaux, ralentir très-sensiblement la circulation, & amener une détente générale. Ce seroit manquer le but que de s'arrêter plutôt.

Pour soutenir ces premières évacuations, il faut, quelque temps après, appliquer des sangsues, les multiplier plus ou moins, les mettre en usage plus ou moins

souvent selon les circonstances, & toujours au moindre signe d'abondance d'humeurs que la nature pourroit porter vers la matrice. Pour les éloigner de plus en plus de cet organe, les attirer au-dehors, & fournir à la nature des égouts faciles pour s'en débarrasser, il faut ouvrir un ou deux cauterés aux extrémités supérieures, les tenir long-temps ouverts, & avoir très-grand soin de les faire suppurer abondamment.

Voilà ce que je crois absolument nécessaire pour mettre un peu à l'aise l'organe malade.

Pour travailler plus immédiatement à sa guérison, il paroît que c'est ici le cas d'avoir recours aux spécifiques, ou à ce qu'on nous a vanté, comme tel dans les maladies analogues. J'avoue ingénument qu'il ne me semble pas que l'expérience ait constaté toute l'efficacité qu'on attribue à ces remèdes ; je sais que donnés prudemment ils ne nuisent pas : cependant comme il faut éviter ici tout ce qui peut accélérer la circulation, tout ce qui peut stimuler, on ne doit se livrer à ces remèdes qu'après en avoir fait de petits essais avec toute la prudence & le ménagement nécessaire.

Malgré tous ces secours qui n'ont que trop souvent trompé notre attente, je

crois que la résolution de la tumeur de la matrice est un travail que l'on doit remettre en grande partie à la nature; nous ne pouvons guere que l'aider en éloignant avec soin tout ce qui peut la contrarier. Pour cela il faut faire, plusieurs fois par jour, des injections dans le vagin & la matrice, avec une seringue en arrosoir. La matiere de ces injections pourroit être une décoction de plantes adoucissantes ou détersives, selon les circonstances; mais il n'y a rien de mieux que l'eau aérée ou gaseuse surchargée de ce gas acide, que des expériences nombreuses ont prouvé être le plus puissant & le plus pénétrant des anti-putrides; & même pour éviter la dissipation de cette partie volatile précieuse, il ne faut pas faire chauffer l'eau: il suffit de la laisser reposer quelque temps dans un endroit un peu chaud pour qu'elle en prenne la température. Je le répète, on ne peut trop souvent, à mon avis, réitérer ces injections.

La malade peut faire usage avec avantage des délayans, des légers dépuratifs comme du petit-lait, &c.; mais pour prévenir le relâchement des solides, & la dissolution des fluides, suite ordinaire des maladies longues, il faut avoir recours aux fortifiants. Ceux que je conseille n'ont aucune qualité stimulante; on peut les

voir dans la matiere médicale de *Boerhaave* (1). Ce sont des plantes d'un goût acerbe, quelques-unes l'ont aussi un peu amer, d'autres un peu acide, mais toutes sans aucune âcreté. Celle que je préférerois dans ce moment, & dont la malade feroit très-bien de continuer long-temps l'usage, est la racine de paille, ou *lappathum*, Tourn. *rumex patientia*, & *rumex sanguineus*, Linn. (2). on en fera une décoction légère pour servir de boisson ordinaire; on pourra dans la suite & successivement, selon le besoin, passer à des plantes plus austères.

Les calmans, sont encore ici des remèdes appropriés. Nous avons à guérir une maladie de douleur dans laquelle l'irritabilité joue le plus grand rôle. Les calmans y sont nécessaires pour tenir le système nerveux dans le calme, & l'empêcher d'être mis en jeu à la moindre secousse. Pour qu'ils produisent cet effet sans nuire aux autres fonctions, il ne faut les donner qu'à tres-petite dose à la fois, mais les réitérer souvent. Un usage prudent & presque habituel de la dissolution dans l'eau de l'opium purifié & préparé.

(1) *Van Swieten*, in aphor. tom. 5, mat. med. pag. 8.

(2) *Species plant.* Linn. 476.

Par une très-longue ébullition, comme il est prescrit dans la pharmacie de *Baumé*, rempliroit parfaitement bien cet objet. Au défaut de cet opium on peut y suppléer en partie en faisant dissoudre l'opium ordinaire dans l'eau froide, & même rafraîchie par la glace. On ne dissout, par ce moyen, que les parties gommeuses de l'opium, les parties résineuses, les seules virulentes de ce remède restent insolubles, & cette préparation, qui n'est alors qu'anodine & calmante, n'occasionne point ce trouble & ce mal-aise que produit après elle la teinture ordinaire d'opium.

A ces remèdes variés & modifiés selon les circonstances, il faut ajouter un régime qui concoure aux vues que nous avons adoptées. La malade doit garder le repos le plus absolu; elle doit rester couchée dans son lit ou sur une chaise longue, éviter tout ce qui peut l'affecter un peu vivement, ne se tenir jamais trop chaudement, ne pas se servir de matelas ou de coussins trop mols & trop chauds, & suivre un régime léger & rafraîchissant. On le variera souvent pour éviter le dégoût, & sur-tout on veillera exactement sur l'état & l'action de l'estomac; on l'aidera à propos, & on tâchera, avec le plus grand soin, de prévenir les mauvaises digestions. Si l'estomac fait mal ses fonc-

tions tout s'en ressent, & les efforts heureux de la nature ne sont plus possibles.

R É P O N S E

*AU même mémoire à consulter; par
m. CAZAUBIET, médecin du roi à
Saint-Hubert-le-Roi.*

ON ne peut méconnoître, à l'état bien détaillé de l'épouse de m. *Fleurs*, une sensibilité surabondante & déordonnée des nerfs, qui remonte fort loin, & qui a été portée au plus haut degré possible.

La tumeur contiguë à la matrice, dont il est aussi question, doit être considérée comme une seconde maladie, effet de la première.

Il y a ici deux indications à saisir : la première, de faire cesser entièrement la sensibilité surabondante, & de ramener les nerfs à leur état de sensibilité naturelle : la seconde, de détruire, de fondre la tumeur, par un long usage des apéritifs.

Je conseille les bains, pris d'abord peu chauds, ensuite froids, en y arrivant par degrés insensibles, qu'on proportionnera pour la longueur aux forces de la malade, les pédiluvés, les infusions légères de fleurs de tilleul, de caille-lait jaune, de

mille-feuille, le petit lait, l'eau de veau, de poulet, le syrop de guimauve, de violettes, de limon, &c... étendus dans l'eau, les demi-lavemens avec la graine de lin ; ensuite l'usage d'une potion faite avec deux onces d'eau de tilleul, deux onces d'eau de cerises noires, demi-once d'eau de fleurs d'orange, soixante gouttes de liqueur minérale d'*Hoffman*, une once de syrop de diacode, donnée en plusieurs doses ; mais je préfère beaucoup à cette potion, l'extrait de jusquiame, d'abord à la dose d'un demi-grain, ensuite par degrés à la dose d'un grain & de deux grains, qu'on pourra donner une ou deux fois le jour avant l'accès, mais sur-tout le soir.

Les accidens nerveux, pour ainsi dire dissipés, la malade prendra des toniques légers, comme l'athiops martial à petite dose, les eaux ferrugineuses ; ou de Vichy, coupées d'abord avec le petit lait pour quelque temps.

Quant à la seconde indication, on commencera, matin & soir, l'usage du savon du codex de Paris, récemment préparé, à la dose de douze grains, quatre ou six grains d'athiops martial, dont on fera des bols à volonté avec la conserve d'aunée, par-dessus un léger bouillon de veau, ou seul, ou avec demi-gros de sel de duo-

bus. On se réglera sur les effets, pour graduer & augmenter convenablement ce remède; on y substituera quelquefois la terre foliée de tartre dans un bouillon de veau.

Pour peu que ce que traitement occasionne la moindre irritation; d'après l'observation d'une religieuse aussi gravement affectée des nerfs, & qui avoit une obstruction de matrice considérable, à qui il me fut impossible, pendant deux ans de traitement suivi, d'administrer un seul jour les fondans sans les bains, malgré les tâtonnemens les mieux ménagés, je ferois prendre tous les jours un bain, pour modérer le fond de sensibilité, inhérente à la constitution naturelle de la malade. Mais soit que la malade use de l'un ou de l'autre de ces remèdes, ou bien tantôt de l'un, tantôt de l'autre, il faudra les continuer jusqu'à ce que le mal paroisse entièrement déraciné, & même environ six semaines après qu'elle paroîtra entièrement guérie, sans quoi il resteroit un germe qui renouvellerait le mal; il conviendra même de revenir aux mêmes remèdes pendant une couple de mois à la saison suivante.

Le régime doit être léger & le plus adoucissant; la malade doit se priver du café, du vin, & de tout ce qui peut irriter

les nerfs. L'exercice, l'équitation sont indispensables. On ne sauroit aussi trop recommander la dissipation, la gaieté & la tranquillité d'esprit la plus parfaite.

On observera,

1°. Qu'en graduant les savonneux, on pourra aller jusqu'à un gros, un gros & demi, & même deux gros par jour, comme la terre foliée de tartre un gros par jour, & ensuite un gros & demi.

2°. Qu'on doit éviter la saignée autant qu'il est possible, on n'y avoir recours que dans une extrême nécessité.

3°. Qu'il en est de même des émétiques & des purgatifs, qui sont sujets à produire les plus grands maux, que les seuls laxatifs permis, par exemple, sont la pulpe de casse & l'huile unies à la manne, &c. qui operent bien dans les cas d'absolue nécessité.

4°. Que la malade une fois guérie, il faudra éviter au physique & au moral, tout ce qui pouvoit mettre en jeu la sensibilité. Pour la prévenir, il sera bon de prendre de temps en temps des bains, de mettre la malade à l'usage journalier & habituel de l'ætiops martial; comme des eaux ferrugineuses à la saison convenable, &c.

HISTOIRE

*D'UN mal de gorge annuel périodique ;
par m. DUPUY DE BELLEGARDE.*

LA maladie à laquelle je suis sujet, commence ordinairement par un grand mal de tête, accompagné d'une fièvre annoncée par des frissons qui durent trois heures : à ces frissons, succède un feu dévorant, qui me jette dans le délire. Tel est mon état, pendant deux ou trois jours, avant que je souffre de ma gorge. Après ce temps, la douleur se déclare, varie du côté droit au côté gauche, & finit par se fixer à la première place. Seroit-ce parce que cette partie ayant été attaquée la première, est devenue plus foible ? L'inflammation une fois déclarée, les douleurs deviennent très-aiguës. Ce n'est que vers la fin du huitième jour que je sens les douleurs se calmer un peu, c'est-à-dire qu'alors je ne souffre bien vivement qu'autant que je suis forcé d'avalier ; au lieu que dans le cours de la maladie, indépendamment de cette souffrance, j'éprouve encore dans la gorge un très-grand feu, un serrement affreux & des pulsations qui, se communiquant à la tête, & surtout à l'oreille droite, me jettent dans des tourmens cruels. Lorsque l'abcès est

bien formé & parvenu à sa maturité, je sens une pesanteur dans la gorge, qui, sans me causer de douleur, ne laisse pas que de me gêner extraordinairement, & m'excite au sommeil, malgré toutes les précautions que je prends pour ne pas m'y livrer, vu le danger d'être suffoqué par cet abcès, qui creve au moment où je m'y attends le moins, mais toujours au neuvième jour. Je suis assez heureux pour être délivré de la sorte d'une maladie qui revient tous les ans. L'abcès est si considérable, qu'une demi-bouteille contiendrait à peine la matière dont il est formé, & sa corruption m'est plus insupportable que la douleur même.

L'effet de cette maladie, dans son commencement, est de me gêner beaucoup pour parler, & sur-tout pour avaler ; & quand elle est à son dernier période, je change de couleur, je deviens fort rouge, ma langue semble grossir au point que je suis quelque temps sans parler, parce que je ne puis la contenir en entier dans la bouche.

Durant le cours de la maladie, je paroissais toujours disposé à transpirer. Je fais tous mes efforts pour aider à la nature ; mais ils sont inutiles, & ne font qu'ajouter à mes souffrances, par l'état affreux où cette alternative me jette.

Les

Les douleurs à la gorge sont des plus vives. J'en ai quelquefois éprouvé de si aiguës, qu'elles m'ont jetté dans le désespoir. A compter du troisieme jusqu'au septieme jour, elles sont très-fréquentes; j'en attribue la raison à ce que la salive, devenue gluante par le grand feu que j'ai dans la gorge, se distille & coule sur la partie enflammée. Dans ces momens, si je suis forcé, malgré moi d'avaler, je ressens tout ce qu'on peut imaginer de douloureux. Je puis même dire que ce sont les instans que je redoute le plus, parce que n'y étant pas préparé, je suis surpris par la douleur.

Dès le troisieme jour, il se déclare un rhume de cerveau; les mouvemens que je suis obligé de faire à tout instant pour moucher, ajoutent à mes souffrances. Ce rhume est d'autant plus incommode, que pour avoir la facilité de respirer, je suis contraint de tenir ma bouche ouverte: par ce moyen ma gorge sèche & mes douleurs en sont plus vives.

Tel est à peu près l'état où me réduit cette cruelle maladie, tous les ans, au mois de mai, depuis l'année 1768, & dont, comme je l'ai dit, je ne suis délivré qu'au neuvieme jour, à compter de celui où je sens les douleurs à la gorge.

Beaucoup de saignées du bras, du pied,

de la langue; beaucoup de différens gargarismes; beaucoup de cataplasmes, le tout renouvelé très-souvent: ce sont-là les remèdes que je pratique.

Le sang que l'on me tire est toujours très-épais & très-noir, sur-tout dans les premières saignées, & il a toute la peine du monde à couler.

En 1768, au mois de mai, je fus atteint, pour la première fois, de cette maladie. L'époque où elle me prend est restée la même, & n'a varié que deux fois; savoir en 1772, qu'elle me prit au mois de janvier en pleine mer, à trois cens cinquante lieues des atterages de France, c'est-à-dire quand j'eus gagné le pays chaud. Sa durée fut la même, sa vivacité ne fut pas moindre, & je crois que je dus ma délivrance, plutôt aux ressources de la nature, qu'aux médicamens que je n'avois pas à portée. J'ai passé vingt-sept mois en Amérique; j'y ai essuyé cette maladie toujours au mois de mai. De retour en France, même retour & à la même époque.

L'année dernière 1780, je m'étois flatté, voyant le mois de mai écoulé, sans payer le tribut, que j'en serois exempt; mais le 17 Août, les symptômes se sont présentés, m'ont annoncé la maladie, qui a été, pour le moins, aussi violente qu'aucune des autres années.

Fils d'un homme qui, dans la jeunesse, a été sujet à la même maladie jusqu'à l'âge de trente ans, j'avois espéré que me trouvant sur ma trentième, je serois aussi heureux que lui ; mais j'ai été trompé, par le retard sur-tout de trois mois & demi, dont je ne saurois deviner la cause, à moins que le climat de Paris, que je n'habite que du mois d'avril, y ait influé.

O B S E R V A T I O N S

*SUR la contagion des maux vénériens ;
par M. DE CAUBOTTE, ancien
chirurgien de deux maisons de santé
établies par le gouvernement, chirurgien
de l'infirmerie de S. A. R. MADAME,
& de la maison de santé & infirmerie
générale établie rue du Petit-
Vaugirard (1).*

LE virus vénérien peut se communiquer par différens moyens, comme tous les gens de l'art le voient très-souvent arriver, soit sur les seins des nourrices, lorsqu'il leur est communiqué par le nour-

(1) M. de Caubotte est mort depuis qu'il nous a adressé cette pièce. Sa veuve est toujours à la tête de la maison de santé.

rifson qu'elles allaitent, foit fur les lèvres ou la bouche de ceux qui donnent ou reçoivent des baifers lascifs, &c. ; mais il eft un autre moyen de le fixer fur les parties de la génération , fans s'être jamais expofé avec des femmes , ce qui pourroit tromper & induire en erreur par l'idée que l'on a que c'eft toujours la partie peccable qui eft la premiere affectée ; des empiriques ofent fe permettre un abus cruel pour inoculer cette maladie à des malheureufes victimes dont les craintes de l'avoir méritée tourmentoient l'imagination : c'eft ce que prouvent les obfervations fuivantes.

Premiere obfervation.

Le nommé *Jean-Louis* *** , fils d'un bon fermier , âgé de vingt-quatre ans , d'un tempérament fort & vigoureux , eut communication avec une fille de la campagne , une feule fois & pour la premiere de fa vie. Un de fes amis à qui il raconta fon aventure long-temps après , lui dit , foit pour l'inquiéter, foit que cela fût véritable , que cette fille avoit une mauvaife conduite , & qu'il croyoit qu'elle avoit la vérole ; que certainement elle la lui avoit donnée. Ce jeune homme , frappé de cette idée , ne dort ni nuit ni jour , s'examine à tout instant fans rien apperce-

voir, & toutefois se persuade qu'on ne peut avoir affaire à une femme infectée sans gagner sa maladie. Quelques douleurs qu'il éprouva ensuite augmentèrent sa frayeur, il les crut une preuve certaine de son malheur. Dévoré par cette inquiétude, il s'adressa à un chirurgien d'un village voisin, qui, sans aucune preuve de mal vénérien, lui administra douze frictions & deux ou trois cens pilules; les douleurs augmentèrent beaucoup, ainsi que le chagrin du malade qui pensa avoir été mal traité, car son imagination frappée ne se calmoit pas: il se décida de venir à Paris, & ayant entendu parler des maisons de santé, il vint chez moi dans le mois de mars 1777, j'examinai son état, je ne pus découvrir aucun symptôme vénérien, je lui demandai si quelque temps après avoir eu commerce avec cette femme il avoit apperçu quelque écoulement, quelques chancres, &c. tous ces mots lui étoient absolument inconnus; ses réponses à toutes mes questions étoient si simples, si naturelles, qu'elles portoient l'empreinte du sceau de la vérité, fort différentes en cela de celles de certains malades qui, honteux de leurs égaremens, semblent vouloir les cacher sous un voile, sans cependant dérober la vérité du mal, mais seulement du fait auquel ils desirerent qu'on

donne une origine très-éloignée. Je crus être suffisamment assuré que le malade n'avoit actuellement & n'avoit jamais eu la maladie qu'il redoutoit si vivement, d'après les circonstances suivantes :

1°. Les douleurs qu'il sentoît n'étoient survenues qu'un an après son commerce avec cette fille; elles ne se faisoient point sentir la nuit, & ne l'empêchoient pas de vaquer aux travaux les plus pénibles : j'en découvris la source à force de questions. Elles dépendoient certainement d'avoir couché, pendant trois semaines avant qu'elles se fissent sentir, dans une salle par bas, & contre des murs bâtis à neuf, comme je l'appris de lui.

2°. Ce malade n'avoit aucune certitude que cette fille eut été réellement infectée de la maladie vénérienne.

3°. Aucun symptôme, même le plus léger, n'avoit paru après la jouissance de cette fille.

4°. Ce jeune homme n'avoit pas la moindre idée d'une pareille maladie avant l'instant où son ami lui en fit la cruelle frayeur.

Ainsi bien loin de recevoir ce malade, quoiqu'il me le demandât avec les plus vives instances, je l'engageai à s'en retourner chez lui, & à ne plus songer à un mal qui n'existoit que dans

son imagination. Mais les meilleures raisons ne produisent aucun effet sur les maladies de l'esprit. Mes conseils furent inutiles, il se mit entre plusieurs mains moins pures que les miennes, & notamment il prit pendant deux mois de ce spécifique, seul dépuratif de la masse du sang, qu'on annonce avec emphase, & qu'on conseille même pour se maintenir en santé, ou pour prévenir les moindres soupçons qu'on peut avoir du vice vénérien. Les promesses flatteuses qu'on fit à ce malheureux, en lui grossissant même les objets de sa frayeur, attirèrent six louis dans la bourse de l'avidé charlatan; mais point de diminution ni dans les douleurs du malade, ni dans son inquiétude.

Au contraire, il revint encore me trouver, non plus avec cet embonpoint, avec ce teint frais, vermeil qui annonçoit la plus belle santé; mais pâle, triste & singulièrement abattu; il me parla de tous les remèdes qu'il avoit pris depuis trois ou quatre mois [que je ne l'avois vu. Je voulus profiter du peu de succès de tous ces remèdes pour lui faire entendre enfin qu'ils étoient inutiles, & qu'il n'avoit point de mal puisqu'ils ne l'avoient point détruit : mais ce fut en vain, sa tête étoit encore malade; ses prières, ses larmes même en me faisant pitié ne purent me

déterminer à lui donner des remèdes que je croyois plus dangereux qu'inutiles , en égard à son état. Il se retira ; mais quel fut mon étonnement , deux mois après , de le revoir avec un air non pas gras ni vermeil , mais gai & satisfait , & me disant en m'abordant , qu'il avoit enfin trouvé un homme habile dans Paris , qui lui avoit fait déclarer le mal , & qu'actuellement il étoit sûr de guérir. Il me montra aussitôt une très-grande crête de coq entre le gland & le prépuce ; j'en fus singulièrement étonné : je soupçonnai qu'il avoit vu quelque femme depuis qu'il étoit à Paris. Ma question sur ce sujet l'offensa beaucoup , & il me jura de nouveau que de sa vie il n'avoit commis que le seul écart dont il m'avoit parlé. Mon étonnement redoubloit ; je le questionnai sur la manière dont cet habile homme avoit fait déclarer la maladie : il me dit , que s'étant présenté chez lui , il l'avoit instruit du jugement que j'avois porté de son état ; que je l'avois assuré qu'il n'avoit point de mal vénérien , & que véritablement tous les remèdes qu'il avoit pris contre mes intentions , loin de le soulager , au contraire , lui avoient mal réussi. Après avoir critiqué tous les remèdes qui avoient été précédemment administrés , cet honnête-homme lui dit que cependant

je m'étois trompé ; qu'il lui feroit voir le mal s'il le vouloit, & qu'il le feroit déclarer par un chancre dont il lui marqua la place entre le gland & le prépuce ; ce que l'autre accepta avec empressement. Le rendez-vous pour cet effet fut fixé au lendemain matin : on y fut exact de part & d'autre , & il s'y trouva de plus un autre malade qui avoit plusieurs poireaux qu'on coupoit , & sur lesquels le guérisseur posoit la pierre du diable (ce sont ses mots) ; qu'il toucha de cette même pierre la place qu'il lui avoit désignée la veille, & lui dit même d'en choisir une autre s'il vouloit , & le nombre de chancres qu'il desiroit avoir.

Il m'apprit encore qu'il lui avoit mis d'un onguent sur cette place , & que le lendemain en s'éveillant il avoit été fort étonné & très-content de se trouver le bout de la verge très-gonflé & douloureux : mais qu'il n'avoit pu voir son mal que quelques jours après , parce qu'il ne pouvoit découvrir le gland ; que cela avoit en effet fait venir un gros chancre qui avoit bien suppuré , mais qu'actuellement il avoit cette crête qu'on avoit déjà coupée deux fois , & qu'elle pouffoit toujours , ce qu'on lui disoit être la preuve que tout le mal sortoit au-dehors : ce détail me prouva que ce malheureux avoit

eu la vérole par inoculation. Ainsi très-probablement cet indigne charlatan la lui avoit donnée volontairement ; car il est bien difficile de n'attribuer ce résultat qu'à l'imprudence qu'il a eu de se servir de sa pierre, sans doute sans l'avoir essuyée & encore empreinte du sang ou du virus de celui sur lequel il venoit de s'en servir.

La preuve de cette inoculation est certaine : le chancre survenu à la place où la pierre a été posée, l'excroissance en forme de crête, survenue aussi-tôt que ce chancre, s'est cicatrisée, l'inflammation qui a duré quinze jours à ce chancre, tout cela n'annonce-t-il pas un virus récemment contracté ? cette crête qui a été coupée trois fois différentes, malgré l'usage des remèdes, & qui a repoussé aussitôt, n'annonce-t-elle pas que le virus avoit déjà pris racine, & auroit inmanquablement donné la vérole si des secours plus puissans ne l'eussent arrêté ? Les dangers qui assiégeoient ce malade de toutes parts exciterent ma compassion ; je crus de mon devoir & de ma religion de le désabuser en lui prouvant que ce qu'il croyoit, comme on le lui persuadoit, être une marque certaine que le virus sortoit au-dehors, étoit au contraire la preuve qu'il étoit entré du dehors en-dedans par le même endroit qu'on marquoit ; j'offris

même, & ce fut le seul moyen de le décider, j'offris, dis-je, cinquante louis contre dix de pari, que je prouverois, par le jugement des gens de l'art bien connus, qu'on lui avoit donné une maladie qu'il n'avoit point. J'offris ce défi à celui qui avoit osé commettre la faute, & qui osoit effrontément la soutenir; mais le refus qu'il fit d'accepter ma proposition, fit enfin ouvrir les yeux à ce malheureux. Je le traitai alors, parce que je le croyois nécessaire; je joignis au traitement quelques fumigations aromatiques, à cause des douleurs: il fut guéri & de corps & d'esprit.

Deuxieme observation.

Le nommé *Pierre* ***, âgé de seize ans, d'un esprit borné, entra dans ma maison de santé, le 20 décembre 1778, pour une gonorrhée qu'il avoit depuis près d'un an, & qui étoit toujours restée cordée, malgré deux traitemens qu'il a essuyés. Ce malade, qui étoit dans la même salle avec plusieurs autres malades atteints de la même maladie, dont trois avoient des poireaux & des crêtes auxquels je touchois quelquefois avec la pierre infernale; ce malade, dis-je, qui étoit, pour ainsi dire, le jouet des autres, fut assez simple pour se laisser

toucher avec cette même pierre infernale, que j'avois laissée par mégarde dans leur salle. Ses camarades lui persuaderent qu'il seroit bien plutôt guéri s'il se laissoit toucher : il y consentit ; & comme la douleur ne se fait sentir qu'un instant après, on la promena tout au tour de la couronne du gland, & assez long-temps sans doute, puisque l'escarre fut considérable. La douleur ne fut pas long-temps sans être violente, au point que ce malade devint furieux contre ses compagnons, se jetta sur eux, les battit, & fit un vacarme qui m'apprit cette aventure. Après les plus vives réprimandes à ceux qui s'étoient permis cette mauvaise plaisanterie, j'eus soin de parer à l'inflammation, qui auroit pu devenir de conséquence. Je ne pensois pas que les suites dussent être sérieuses : mais, quinze jours après, une forte suppuration qui suivit la chute de cet escarre, à mesure que la cicatrice se formoit, des poireaux s'éleverent en quantité, & firent des progrès très-rapides. Je ne pouvois les attribuer qu'à l'effet de la pierre de laquelle je m'étois servi un instant avant cet événement, & sur laquelle il restoit vraisemblablement quelque partie de virus ; mais j'étois étonné que ce même virus n'eût point été décomposé par l'action caustique de la

pierre, ou n'eût pas été entraîné par l'abondance de la suppuration. Il n'y avoit pas lieu de croire que ce fût ni une maladie nouvelle, puisque le malade ne sortoit pas de chez moi, ni qu'elle fût produite par la cause première, puisque l'écoulement n'avoit cessé d'être abondant, & que le malade étoit à la quatorzième friction de son traitement : ces poireaux, dont quelques-uns étoient venus assez gros, disparurent sur la fin du traitement, que je fus obligé de prolonger à cause de cet événement.

Troisième observation.

Un homme âgé, d'un état grave, a eu deux chancres considérables & très-rébelles ; par le seul attouchement de la main, encore humectée, empreinte de virus, d'une femme infectée, qui s'étoit auparavant livrée à des attouchemens sur elle-même. Cet homme m'a assuré qu'il y avoit au moins deux ans qu'il n'avoit eu de commerce avec aucune autre femme.

Quatrième observation.

Une femme mariée & très-honnête, croyoit avoir eu, de son mari, la maladie vénérienne, parce que son mari l'avoit eu véritablement ; mais il n'avoit point habité avec sa femme dans cet état, si ce n'est le jour même qu'il avoit commu-

niqué avec celle qui l'avoit infecté. Je
 traitai le mari, qui me fit visiter à deux
 fois sa femme, pour s'assurer si par mal-
 heur il ne lui avoit pas communiqué la
 même maladie ; je ne vis rien qui pût ici
 la faire soupçonner ; néanmoins la femme,
 toujours inquiète, craignoit d'être ma-
 lade, vouloit que je la traitasse, je m'y
 refusai : alors elle alla trouver un autre
 chirurgien, qui lui dit qu'elle avoit un
 poireau, coupa une de ces excroissances
 naturelles, qui sont souvent les restes de
 l'himen, & y appliqua la pierre infer-
 nalle. Une inflammation violente survint,
 & la plaie fut si considérable, qu'elle
 creusa de trois lignes de profondeur, en
 s'étendant presque sur tout le vagin du
 même côté : il y a tout lieu de croire
 qu'elle ne fut si rébelle que parce qu'il y
 avoit été porté quelque particule viru-
 lente avec la pierre ou l'onguent qui fut
 appliqué ensuite. J'étois certain que cette
 femme, que j'avois visité le jour même
 qu'on détruisit cette excroissance, n'avoit
 ni écoulement ni chancre, encore moins
 de poireaux : j'avois bien distingué l'ex-
 croissance qui fut coupée, & j'étois sûr
 qu'elle n'étoit pas vénérienne, que même
 elle ne pouvoit pas l'être, la femme eût-
 elle eu du mal d'ailleurs, puisqu'il n'y
 avoit au plus que quinze jours que son

mari en avoit. Tous les gens de l'art savent que les poireaux, ou autres excroissances, ne font presque jamais des symptômes primitifs, au moins font très-long-temps à se déclarer : cette femme guérit par des pansemens méthodiques, & ne prit que très-peu de mercure ; mais j'en mêlai avec les onguens du pansement.

Cinquieme observation.

Un pauvre domestique sans condition a contracté une gale vérolique qui n'a cédé qu'aux grands remèdes, en mettant une vieille culotte que je lui avois donnée par charité, qui avoit servi à un malade attaqué de la maladie vénérienne, que j'avois traité chez moi, & qu'il avoit laissée. Cette observation me paroît démontrer que le virus vénérien, quoique sec, conserve sa qualité comme celui de la petite-vérole.

Sixieme observation.

Une fille domestique d'un fort tempérament, âgée de trente ans, eut le malheur de s'enfoncer un clou très-long sous la plante du pied ; un jeune chirurgien du voisinage fut appelé, il n'avoit point de sonde, & se servit d'une de fer à rai-

nure qui servoit à introduire des bourdonnets dans les trous d'un ulcere scrophuleux d'un autre malade. Cette blessure prit un très-mauvais caractère, & devint fistuleuse avec toute l'apparence scrophuleuse; elle fut rebelle aux remèdes, & reconnue par des gens de l'art véritablement scrophuleuse & incurable. Cette fille est morte après deux ans de souffrances avec une partie des os du pied cariés : la fièvre lente & une suppuration considérable la firent périr.

Les observations que je viens de rapporter sont exactes, elles n'ont d'autre motif que de prévenir le public contre la mauvaise foi & l'ignorance de ces empiriques qu'un vil intérêt anime, qui foulent aux pieds l'honneur, l'humanité & la religion pour lesquels la vie des hommes n'est qu'un objet de commerce. Elles doivent encore réveiller l'attention des gens de l'art, qui, sans le vouloir, peuvent communiquer plusieurs maladies, comme je viens de le prouver, soit par la pierre infernale, soit avec les pinces, les ciseaux, les sondes & autres instrumens dont on se sert fréquemment, & pour plusieurs pansemens les uns après les autres. Il est de la dernière conséquence de les bien essuyer, même de les laver après chaque pansement : cette observation

tion intéresse sur-tout les hôpitaux. La propreté doit être une des principales qualités d'un chirurgien lorsqu'il opère, & doit être recommandée sur-tout lorsque les maladies soumises au traitement chirurgical sont d'une nature contagieuse.

O B S E R V A T I O N

SUR la morsure des couleuvres capelles de la côte de Coromandel; par m. BOURDIER, premier médecin du roi au département de la marine dans les grandes Indes.

DANS tous les pays chauds, les reptiles sont en plus grand nombre, & leur venin bien plus actif & plus dangereux que dans les pays froids; aussi les Orientaux se sont constamment occupés de la recherche des meilleurs moyens de guérir leurs cruelles morsures.

Parmi les remèdes qu'ils mettent en usage, j'en reconnois deux également sûrs, & qu'on peut regarder comme de vrais spécifiques, les alkalis volatils tirés des animaux & les absorbans. On a beaucoup écrit pour vanter les vertus de la pierre à couleuvre, que les Indiens emploient contre la morsure des couleuvres. Cette

prétendue pierre n'est autre chose qu'un morceau de corne de cerf calciné, qu'ils appliquent sur la morsure. Il s'y attache, attire le venin par absorption, & tombe de lui-même de dessus la plaie, lorsqu'il est saturé. On le trempe alors dans le lait, puis on l'applique de nouveau, & l'on réitère plusieurs fois jusqu'à ce qu'il ne se cole plus sur la blessure. Ce remède ne réussit qu'autant que la morsure a été faite par une petite couleuvre, dont le venin n'est ni abondant ni violent; il est insuffisant contre les morsures des grosses, & alors les Indiens emploient un traitement plus puissant & plus sûr; malgré sa singularité, je le cite comme témoin oculaire de ses succès.

Un soldat Européen, nommé *Saint-Pourçain*, s'endormit auprès d'une vieille mesure, & fut réveillé par une couleuvre capelle de plus de quatre pieds de longueur: les mouvemens qu'il fit en se réveillant, irritèrent l'animal qui le mordit à la partie supérieure du bras. Dans le danger où il étoit, il demanda secours à des Indiens; ceux-ci lui apportèrent sur le champ des poules, arrachèrent les plumes qui environnent l'anus à l'une d'elles, & appliquèrent aussi-tôt cette partie sur la plaie. La poule mourut dans l'espace de cinq à six minutes. Ils en appli-

querent ainsi une seconde, puis une troisième de la même manière, jusqu'à la vingt-unième. Toutes eurent le même sort, excepté la dernière, qui ne mourut pas, ce qui annonça que le venin étoit entièrement sorti de la blessure. On ne donna pas d'autres remèdes à ce soldat, qui étoit à mon départ de l'Inde à Pondichery, en bonne santé, sans avoir ressenti, depuis cet accident, la moindre incommodité. Je ne me flatte pas d'expliquer comment agit un pareil remède. Le venin est-il absorbé, extrait, succé, dénaturé? Je l'ignore. Ce que je fais, c'est que souvent les remèdes les plus simples sont ceux qui sont les plus efficaces; celui-ci a été éprouvé plusieurs fois pendant le temps que j'ai passé dans l'Inde, & je ne le cite que parce que je peux affirmer son efficacité, ne pourroit-il être mis en usage contre la morsure des vipères de ce pays-ci? Pour absorber une humeur âcre quelconque, dans les panaris, les charbons, les pustules pestilentielle, peut-être réussiroit-il contre la morsure des chiens enragés.

Les Indiens emploient encore contre la morsure des couleuvres, une liqueur alkaline volatile, tirée du regne animal; ils la nomment huile fétide, & la préparent en la distillant *per descensum*; ils remplissent

de matiere stercorale humaine une *mortiere*, au fond de laquelle ils font un petit trou avec une alêne, couvrent ce vase avec un autre de même grandeur, mettent les deux sur un troisieme qui sert de récipient, lutent tous ces vaisseaux ensemble avec un mélange de terre glaise, de bouse de vache & de la canque de riz, font un trou en terre, où entre seulement le récipient, & allument un grand feu, qui recouvre tous les vases, dont les bords & le dessus est couvert avec un mélange de charbon de bouse de vache séchée au soleil, & de balles de riz; de cette façon, ils entretiennent un feu assez ardent pour rougir les deux premiers vases; cela fini, ils obtiennent une huile fétide, jaunâtre, dont les médecins Indiens se servent avec succès contre la morsure des capelles & des autres couleuvres.

- Ils en donnent dix à douze gouttes dans de l'eau de riz, & réiterent cette dose selon ses premiers effets. Ce remede peut être comparé à celui que le savant *Bernard de Jussieu* a le premier employé dans ce pays-ci contre la morsure des vipères.

OBSERVATION

Sur des pierres stercorales ; par m. JACQUINELLE, maître-ès-arts en l'université de Paris ; & m. CHANDRON, chirurgiens internes de l'hôtel-dieu, résidans à l'hôpital Saint-Louis.

MALGRÉ l'étendue des connoissances en médecine, on ne sauroit toujours reconnoître la véritable cause d'une maladie ; il semble que la nature veuille se soustraire à nos regards, & l'incertitude où elle nous laisse quelquefois, occasionne des méprises fatales. Armé du couteau anatomique, on interroge les entrailles des malheureuses victimes d'une erreur involontaire, & l'on doit encore regarder alors comme un bonheur de découvrir un secret qui peut devenir utile par la suite.

En faisant, dans l'amphithéâtre de l'hôpital Saint-Louis de Paris, des recherches anatomiques sur le corps de la nommée *Madeleine B.*, âgée de soixante ans, le 20 janvier 1781, nous avons trouvé le ventre tendu & météorisé, après l'ouverture de l'abdomen. Au premier aspect les viscères se montrèrent dans un état inflammatoire, particulièrement l'estomac

& le canal intestinal ; les intestins avoient contracté des adhérences les uns avec les autres , la vésicule du fiel étoit remplie d'une bile très-noire & très-épaisse : cela nous détermina à poursuivre nos recherches. Les intestins étoient dans un état de vacuité à raison de la diette où l'on avoit tenu la malade. Parvenus au rectum , nous sentîmes à l'extérieur deux corps d'une figure irrégulière & aplatie , ayant assez de solidité ; nous ouvrimés les intestins devenus durs , calleux & de couleur brune , & nous aperçûmes deux pierres sterco-rales , dont l'une étoit plus considérable que l'autre , & qui avoient pour noyau des coquilles d'œuf que la malade avoit probablement avalées avant sa maladie.

Nous fîmes l'examen de ces pierres qui étoient enduites d'une matière mucilagineuse & très-gluante ; elles répandoient une odeur très-fétide , même plusieurs jours après leur extraction , les couches extérieures en étoient grasses au toucher ; nous en écrasâmes une que nous jettâmes sur le feu , elle fondit en partie , tandis que le reste s'enflamma , & , après la calcination , il ne resta plus qu'une matière d'un gris-blanc. La couleur de ces pierres étoit brune , leur figure irrégulière & aplatie , une extrémité de la pierre , la plus volumineuse , étoit très-

large, tandis que l'autre alloit en diminuant & se recourbant comme le bec d'un oiseau.

Cette maladie n'a pas fixé particulièrement l'attention des anciens auteurs ; il y en a bien qui rapportent que des personnes ont rendu des matieres dures & semblables à de l'argile, par le rectum, mais ils n'ont point jeté leurs regards plus loin (1). On lit dans le journal d'Allemagne une autre observation à ce sujet (2) : m. *Meckel* fait mention de pierres stercorales trouvées dans le cadavre d'une femme ; voyez les mémoires de l'académie de Berlin (3) ; il en attribue la formation à la bile épaisse & retenue dans les intestins. C'est à deux hommes justement célèbres, mm. *Maréchal* & *Moreau*, que l'on doit la découverte des causes qui peuvent produire ces fortes de concrétions. Ils ont expliqué d'une manière satisfaisante leur cause & le mécanisme par lequel elles se forment ; chacun d'eux, sur ce sujet, a fourni une observation très-intéressante dans les mé-

(1) Voyez *Stalpart Vanderviel*, observ. 45, tom. I, pag. 219.

(2) Journal d'Allemagne, déc. I. an. p. 228, observ. 98.

(3) Académie de Berlin, traduction de m. *Paul*, tom. x, année 1759, observ. premiere, p. I.

248 OBSERV. SUR DES PIERRES
moires de l'académie royale de chirurgie (1).

M. *Moreau* pense que ces pierres doivent leur origine au défaut de la bile qui doit se joindre aux matieres stercorales pour en aider l'évacuation ; qu'alors ces matieres séjournent dans le canal intestinal , s'y épaississent & s'endurcissent au point de former des concrétions qui augmentent dans la suite par l'addition de nouvelle matiere ; qu'enfin elles peuvent même parvenir à une solidité assez grande pour être appellées pierres.

Lorsque la bile ne se mêle point aux matieres alimentaires elles parcourent très-lentement le canal intestinal ; de la privation de la bile naît l'inertie des intestins , les matieres terreuses qui composent les excréments se dessèchent. Cette maladie cependant est rare, laisse écouler un temps considérable sans se manifester ; mais lorsque dans les gros intestins les matieres se placent dans quelques-uns de leurs replis , elles trouvent de la facilité à s'y arrêter , pour lors elles prennent de la consistance , & par addition de nouvelles couches , acquièrent un volume considérable. Dans cet état elles se déplacent quelquefois , & cheminent pendant un

(1) Tome. 7, pag. 311 & 314.

certain temps en ne produisant que peu d'accidens , parce que leur figure aplatie ou leur volume ne bouche pas entièrement le canal intestinal , les malades rendent encore avec assez de facilité leurs excréments ; aussi la maladie dure des années entières sans faire beaucoup de ravage : mais lorsque leur volume remplit le tube intestinal , la constipation & ses suites occasionent de nombreux accidens. Si l'on introduit le doigt dans le rectum , on sent un corps inégal & très-dur , il n'y a plus d'autre moyen à employer , pour en délivrer le malade , que d'en faire l'extraction ; il faut avoir l'attention d'injecter de l'huile dans le rectum , & après cela d'introduire très-doucement les tenettes dans l'anus , afin de ne pas irriter ni mutiler le rectum ; la tenette introduite on essaie de saisir la pierre : si elle est trop grosse il ne faut point violenter les parties , ni faire effort pour la faire sortir , il vaut mieux suivre l'exemple de *m. Marchal* qui fit des petites incisions au pourtour de l'anus pour en faciliter la sortie , ou bien , si la chose est possible , écraser la pierre comme il est arrivé à la personne qui fait le sujet de l'observation de *m. Moreau*. Après cela on doit faire des injections détersives dans l'anus. Pour empêcher la récidence de cette maladie , on

250 OBS. SUR DES PIERRES, &c.
doit faire baigner les malades, & employer tous les moyens connus en médecine pour rendre à la bile sa consistance naturelle & son activité, assouplir en même temps & conserver le ton des fibres du canal intestinal.

Nous pensons que les personnes d'un tempérament phlegmatique sont les plus exposées à ces concrétions pierreuses. Si l'on examine leurs déjections, elles rendent beaucoup de matieres glaireuses dans lesquelles on voit nager des petits flocons blancs solides. Nous en connoissons une attequée de cette maladie ; elle rend des concrétions plâtreuses assez abondamment, & s'il arrive qu'elle n'en rende point, elle souffre des douleurs atroces, & qui la font tomber en syncope.

On trouve dans la collection des thèses du baron de *Haller* une dissertation medico-chirurgicale, donnée à Wirtemberg le 30 mai 1741 ; par m. *Watter*, & soutenue par m. *Schulze*, trois citations d'observations sur les pierres stercorales ; une de *Romelius* ; une autre de *Degnerus* ; & une troisième de *Clauderus*.

Tome 2 de la collection des thèses du baron de *Haller*, édition françoise, pag. 220.

OBSERVATIONS

SUR des plaies de tête où l'os étoit à découvert ; par m. CHANDRON, chirurgien interne de l'hôtel-dieu, & résidant à l'hôpital Saint-Louis.

Le nommé *Jean B.* . . . âgé de trente-huit ans, cordonnier dans Saint Jean-de-Latran, étant pris de vin, le 6 septembre 1778, tomba dans son escalier, & se fit une plaie contuse à la tête, avec lambeau, qui commençoit, d'une part, à la suture sagittale, près de la coronale, & se terminoit à la lambdoïde, ce qui mettoit presque tout le pariétal à découvert. Le malade perdit connoissance dans l'instant de la chute ; il fut porté à l'hôtel-dieu ; dans cet état, m. *Moreau* le visita à trois heures, heure à laquelle on fait le pansément du soir ; il fit débrider le péricrâne contus, pour prévenir son inflammation ; il rappliqua le lambeau, pensa la plaie avec la charpie sèche, une emplâtre de styrax, & des compresses trempées dans l'eau-de-vie & le sel armoniac, & mit le malade à une diette sévère. Le lendemain matin, il fit saigner le malade du pied ; la même saignée fut répétée le soir : alors tous les accidens cessèrent ; le malade resta confié

à mes soins. Le 9, la supuration s'établit, le lambeau se recola sur l'os, & ce qui restoit à découvert, se recouvrit de bourgeons charnus sans exfoliation sensible; je me contentai de mettre sur l'os un plumaceau trempé dans l'eau tiède; l'os fut trois semaines à se recouvrir; je pansai la plaie au bout de huit jours avec l'eau d'orge & le miel rosat. Cependant la cicatrice ne fut parfaite que le 6 novembre; ce que l'on doit attribuer au peu de régime du malade, & à l'insalubrité de l'air, qui regne ordinairement dans les hôpitaux.

Le chirurgien de Clichy-la-Garenne, près Paris, m'écrivit le 3 septembre 1779, pour me prier de mener m. *Monier*, premier gagnant maîtrise de l'hôtel-dieu de Paris, chez lui, pour voir une femme qui, étant dans un temps critique, étoit tombée à deux heures après-midi par la croisée de sa cour sur une espèce de banc, en voulant prendre du linge sur un arbre. Elle perdit connoissance, & ne revint à elle qu'une heure & demie après. Le chirurgien du lieu la pansa en premier appareil-avec la charpie sèche, des compresses trempées dans l'eau & l'eau-de-vie, & la saigna du pied à sept heures du soir. Le lendemain, j'accompagnai m. *Monier* chez la malade; il trouva une plaie à lambeau du côté droit: elle com-

mençoit à la partie moyenne & supérieure de l'orbite, se portoit vers le haut à la partie supérieure & moyenne du parietal, & descendoit jusqu'à la portion écailleuse du temporal; ce qui mettoit à découvert une grande portion du coronal, & la partie antérieure du parietal. M. *Monier* s'étant assuré qu'il n'y avoit point de fracture, & que les accidens de la commotion avoient cessé, débrida le péricrâne contus dans l'angle supérieur de la plaie, & dans celui qui répondoit à la portion écailleuse du temporal; le lambeau avoit été réappliqué par le Chirurgien du lieu. M. *Monier* ordonna de le soutenir par des compresses & un bandage; il le respecta, quoiqu'il fût, pour ainsi dire, mâché, & qu'on ne dût guere espérer de le conserver. La malade fut pansée avec le digestif de beaume d'Arceus & l'onguent *basilicum*. Une douleur à la tête, & qui formoit un bandeau, qu'elle disoit sentir, fit ordonner une saignée du pied, avec le conseil de la répéter le lendemain, si la douleur persistoit. La saignée fut faite, & tous les accidens disparurent; la suppuration s'établit, & le lambeau se recolla en partie; l'autre portion fut très-long-temps à se recoller; le chirurgien même étoit sur le point de l'emporter, lorsque la

nature la ranima. Je suivis la malade pendant tout le temps de la cure : il n'y eut point d'exfoliation sensible à la portion de l'os recouverte, & la cicatrice de la plaie fut parfaite dans le courant de novembre.

On lit dans les œuvres posthumes de m. *Petit* (1), l'observation d'un cocher qui eut une plaie à la tête, faite par une roue de carrosse, qui lui mit une assez grande portion du crâne à découvert, & la peau étoit repliée sur elle-même. M. *Petit* la déplia, & la maintint dépliée le plus exactement possible par des bandelettes d'emplâtre d'André de la Croix, & des compresses. Le malade saigné plusieurs fois, fut guéri en peu de jours.

On lit dans le même ouvrage, qu'une planche étant tombée d'un échafaud de la hauteur de huit pieds sur la tête d'un maçon, à l'endroit de la future lambdoïde, où vient se terminer la sagittale, elle forma un lambeau de quatre travers de doigt, & de cinq de large, qui s'étendoit jusqu'à l'attache des muscles splenius. On rapprocha ce lambeau; on le maintint en place par le moyen d'une bande. La réunion paroissoit faite le 2^{me} jour; mais le troisième, le malade res-

(1) Supplément, pag. 27 & 32.

sentit des douleurs à la base du lambeau; il survint tension, inflammation avec fièvre, que les saignées ne purent calmer; il arriva suppuration. M. *Petit* fit une incision longitudinale depuis le milieu du lambeau jusqu'à la nuque, où il y avoit un gonflement considérable. Il en sortit beaucoup de sanie, qui auroit causé un abcès considérable.

M. *Heister* dit dans ses instituts de chirurgie (1) : « Toutes les fois que la partie découverte de l'os n'aura été que peu exposée à l'air, pour en prévenir l'altération, & accélérer par conséquent la guérison, on la recouvrira au plutôt avec le lambeau de peau qui a été séparé, par le moyen des emplâtres, de la suture, & par un bandage convenable. Il n'est pas rare qu'elle se colle derechef à l'os, sans que ce dernier éprouve d'exfoliation. Il ne faut se servir, dans ce cas, que des emplâtres aglutinatifs; la suture irritant la calotte aponévrotique, occasionne des accidens graves, tels que la fièvre, l'inflammation, & quelquefois les convulsions. On doit avoir attention dans les pansemens des plaies à lambeau, de prendre garde que les levres de la

(2) Page 267, paragraphe 9, édit. in-8.
tom. I.

plaie ne rentrent en-dedans; ce qui s'opposeroit à leur réunion.

S'il arrivoit que le lambeau se recollât à son extrémité, sans qu'il le fût à sa base, & qu'il s'amassât du pus dans cet endroit, une seule ponction suffiroit pour donner issue à cette matiere, qui, en séjournant, pourroit altérer l'os, & corroder les parties environnantes. Le lambeau se recollera à l'aide d'une légère compression, exécutée selon les regles de l'art.

L E T T R E

AUX AUTEURS DE CE JOURNAL,

Relative au jugement qu'ils ont porté sur un memoire concernant l'usage des narcotiques dans les fievres intermittentes. On y trouvera une note sur l'emploi des mêmes remedes dans la gonorrhée. Par m. DUCHANOT docteur régent de la faculté de Paris & associé à l'academie royale des sciences, arts & belles lettres de Dijon, auteur du memoire.

MESSIEURS,

Le sujet dont je me suis occupé dans le memoire que je viens de publier sur l'usage

sage des narcotiques dans les fièvres intermittentes est trop important & pour le public & pour l'art, pour ne pas réclamer contre le jugement que vous en avez porté dans votre journal de decembre dernier. Mon honneur même l'exige puisque vous affirmez le contraire de ce que j'ai dit (1). D'ailleurs vous êtes membres de la même compagnie (la faculté de Paris) devant laquelle ce memoire a été lu, & on pourroit croire que votre jugement est celui de cet areopage médical. Ce qui n'est, ny ne peut être.

La methode que l'on publie, dittes vous messieurs, n'est point nouvelle; elle est douteuse, & on ne doit regarder l'emploi des narcotiques & des autres calmant & antispasmodiques que comme des palliatifs propres à moderer l'intensité de l'accès; ce qui ne se fait pas sans exposer les malades à tous les maux qui suivent l'engorgement des visceres. Voicy ma réponse.

Note des éditeurs.

(1) Pour laisser à m. l'accadémicien le plaisir d'avoir le dernier, & en même temps une preuve de notre respect pour ses rares connoissances, nous avons eu soin que sa lettre fût imprimée en copie figurée: on y trouvera même son orthographe.

258 LETTRE AUX AUTEURS

1°. Les peres de la medecine , ny leur descendans n'ont jamais fait une methode de l'opium contre les fievres intermitentes ; ils ont quelquefois senti l'utilité la neccesité même de ce remede , mais ils n'en ont pas connu toute la valeur ; ils ne l'ont pas confideré sous le point de vue sous lequel nous l'avons présenté ; ils ignoroient enfin qu'on put en faire une methode. C'est à Berreyat qu'en est due la gloire. Je ne prétend qu'à celle de rénovateur & je n'aurai pas rendu un léger service.

2°. *La methode* , dit-on , est douteuse. Pas plus que le quinquina , pas plus que les anthelmentiques , pas plus que la seille , pas plus que le mercure , pas plus que la saignée , pas plus que nos meilleurs remedes dans les maladies aux quelles ils sont voués. Or un medicament qui peut aller de pair avec ceux que je vient de nommer & qui même dans la balance pourroit peut être l'emporter , meritoit plus d'accueil ou pour mieux dire , plus de justice. Nous n'avons point & nous n'aurons jamais de remedes infailibles en medecine. Il suffit pour publier une methode qu'elle ait des avantages. Celle dont est question en a d'ineestimables que le tems appreciera.

3°. *Ce moyen* , ajoute-t-on , n'est qu'un

palliatif propre à moderer l'intensité de l'accès.

Eh ! quand il ne seroit que cela ; ce seroit toujours un remede bien précieux. Penferoit on qu'il est peu important de sauver aux malades le tourment d'une ou plusieurs heures de frisson qui se repète tous les deux ou trois jours ; je le demande à ceux qui ont tremblé ? ou que ceux qui ont vu ces malades y succomber & perir parlent ! d'un autre coté voudroit on faire croire qu'un violent frisson ne jette pas dans les fonctions un trouble sujet à des suites facheuses ? ce seroit bien mal voir la chose & se tromper d'une maniere bien à craindre. Un moyen donc qui pare à ces accidents , quand même il n'attaqueroit pas le mal par la racine , en meritteroit il moins d'être placé à côté de nos meilleurs remedes & toute la veneration des ministres de la medecine ! mais enfin la methode est elle curative ? Je me suis efforcé de le prouver & je ne croyois pas qu'on pu nier des faits. Seulement comme un seul medecin ne peut pas tout voir , j'ai prié mes confreres de tous les pays « de multiplier les experiences & observations » relativement aux climats , aux saisons , » à l'âge , au sexe , aux complications , » aux abitans des villes ou des campa-

» gnes, &c &c, afin, ai-je dis, de pou-
 » voir déterminer un jour d'une maniere
 » fixe & invariable les cas ou l'on doit
 » faire usage des narcotiques, de ceux ou
 » il seroit utile de leurs associer d'autres
 » remedes & de ceux où l'on doit s'en
 » abstenir, & c'est pour cela ai-je ob-
 » servé, que j'ai publié mon memoire». Sy j'avois eut un autre motif j'aurois gardé secret le remede & étonné par ses effets. Sy l'on vous croit, messieurs, les charlatans en feront leur profit.

4° Encore assure-t-on que ce palliatif ne s'emploie pas sans exposer les malades à tous les maux qui suivent l'engorgement des visceres. Cecy tient à une prevention que j'ai taché de combattre & je suis étonné qu'on veuille la faire valoir autrement que par les faits. Mon sentiment est tellement opposé au votre, messieurs, que loin de craindre l'efet des narcotiques, je pense au contraire qu'ils sont le moyen le plus sur & le meilleur pour prévenir (je dis prévenir, car sy les engorgemens existent déjà, c'est une autre affaire sur laquelle je me garde de prononcer) les stases & les engorgemens sy communs à la suite des fievres intermittentes. D'où il suit que quand même le remede proposé ne seroit que palliatif il mériteroit tout l'accueil des medecins,

puifqu'on pareroit par ce moyen aux accidens les plus a craindre & les plus communs de ces fortes de fievres. On me permettra de renvoyer a mon memoire (1) pour les raifons fur les quelles j'ai fondé mon fentiment. Je me contenterai icy de rappeler quelques faits qui m'ont conduit a cette vérité que je crois une des plus importante de notre fcience; vérité d'autant plus utile qu'elle eft contraire aux idées reçues. J'ai eut occafion de donner mes foins un aflez grand nombre de fois, a des perfonnes qui avoient des cancers & autres maladies de douleurs incurables. Alors quels fecours, autres que les calmans ? or quand on a donné bien des fois & pendant des années l'opium a 20. 30. 50. 100 gouttes & quelquefois plus, tous les jours en une ou plufieurs dofes, on doit je penfe avoir quelques notions fur les effets de ce remede. J'ai fouvent adminiftré les narcotiques dans les toux opiniâtres, je les ai longtems continués ou j'y revenois au befoin. J'ai tiré de ce remede les plus grands avantages dans certaines difenteries & devoiemens ou j'en rapprochois fingulierement les dofes. Je donne dans les gonorrhées virulentes 4. 5.

(1) On le trouve chez Megnignon libraire
rue des Cordeliers.

6 & 7 grains des pilules de cinoglosse (1) matin & soir & pendant des dix, quinze, vingt jours & plus sans gêner les personnes dans l'exercice de leur devoirs, sans qu'elles se doutent seulement de la nature du remède qu'elles prennent. C'est un fait & j'espère qu'on ne le niera pas encore. Eh bien, je puis certifier que je n'ai jamais observé que la crainte que l'on cherche à donner fut fondée; & sy elle ne l'est pas dans ces circonstances, elle l'est encore bien moins dans les fievres intermittentes ou les gripes nerveuses jouent un sy grand role & par consequent les stases & les engorgements sy à craindre. J'en atteste dailleurs la pratique sy heureuse de Sydenham qui faisoit un sy grand usage des narcotiques. J'en appelle aux anciens qui connoissoient sy bien les

(1) La tumefaction des glandes des aînes, en me rendant conte de la cause qui la produit, est ce qui m'a conduit à l'usage des calmans dans les gonorrhées douloureuses & inflammatoires. Par ce moyen on voit ces tumeurs ceder avec aisance, mais il est encore plus sur de les prévenir; secondé du suspensoir on pare à l'inflammation du testicule; on rend les saignées inutiles; on fait que l'écoulement de la matiere virulente devient bien plutot epaisse & louable; on peut enfin plus promptement & plus sûrement employer les remèdes curatifs. Je prévient qu'il faut donner ces pilules à grandes doses & de bonne-heure. *Note de l'auteur.*

avantages des opiatiques qu'ils en avoient fait une classe de composés la plus importante de leur pharmacopée. Aujourd'hui il n'entre plus d'opium dans nos opiates. Ce qui prouve à mon gré que le savoir fondé sur l'observation a fait place à une crainte ignorante fille de l'erreur & de la prévanction.

La matiere que je viens de traiter a donné lieu à un memoire sur le même sujet par un de mes confreres m. Morizot-des-Landes. J'aurois désiré que dans ce memoire la theorie fut un peu plus d'accord avec les observations, car les faits sont en faveur de notre methode & les paroles nous condamnent. Il est vraie que dans ses conclusions l'auteur tient un certain milieu. Nous croions aussi qu'il eut été utile d'observer, en parlant du jeune homme qui eut du delir pour avoir pris un quart de grain d'opium dans quinze grains de theriaque, que ce remede à foible dose produit souvent un effet different que sy on le donnoit à dose suffisante; il est comme le vin qui selon que l'on en boit plus ou moins, fait coiser ou dormir. On scait aussi que quelquefois les narcotiques même quand ils paroissent le mieux indiqués ne calment, ny ne procurent le sommeil.

Je me crois donc très fondé à con-

clure que l'on doit tirer le plus grand parti de la methode que j'ai voulu tirer de l'oubli, sy l'on ne se laisse point aller à la prévention ou a une critique qui ne feroit point fondée sur les faits m. Thiery de Buffy notre confrere & encien medecin de l'hospital de la charité a fait beaucoup de fois usage du même remede avec succès, il s'est servi de l'opium préparé de toutes les manieres, ce qui luy a valu un très grand nombres d'observations qui viennent a l'appui des notres. depuis plus de vingt ans on traite les pauvres & les artisans de la paroisse sainte Margueritte, la plus étendue de cette capitale, avec un lavement composé d'une once de sirop diacod dans la decoction d'une demi-once de quinquina que l'on donne quelques heures avant le frisson. Ce remede que l'on doit a feu M. Baron a tant de succès qu'il est rare que le medecin de la paroisse soit appellé pour ces sortes de fievres que traitent les sœurs de la charité. Nous tenons ce fait de m. Millin qui en a fait part a la compagnie dans une de nos assemblées du *prima mensis*. m. Maret secretaire de l'academie de Dijon, medecin scavant & justement célèbre, m'a fait l'honneur de m'ecrire qu'il avoit un certain nombre de faits qui prouvent en faveur de

mon memoire. Je pourrois citer encore d'autres autorités ; mais je laisse au tems & à l'experience le soin de mettre le remede que nous-proposons a sa véritable place.

Je finirai cette lettre par une observation essentielle c'est que l'emetique exige infiniment plus de sçavoir que l'opium de la part de celui qui l'administre ; cependant l'un malheureusement est entre les mains de tout le monde & l'autre par des loix sagement faittes ne peut etre administré que par les medecins.

J'ai l'honneur d'être &c.

EXTRAIT des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus le 15 janvier & le 5 février 1781.

LA température de l'air ayant été, à peu de chose près, la même pendant tout le cours de janvier, qu'elle avoit été dans le mois de décembre, on a eu les mêmes maladies, & dépendantes des mêmes causes ; cependant l'humeur catarrhale a paru affecter plus particulièrement la poitrine ; aussi on a observé beaucoup de points de côté, de pleuresies, & de fluxions de poitrine. Les symptômes véri-

tablement inflammatoires, dépendoient plutôt de la constitution personnelle, & du genre de vie des malades, que de la cause déterminante. Toutes les fois que ces symptômes se sont présentés, & ont été rebelles aux premières saignées, il a fallu réitérer, & même plusieurs fois, ce remède, non pas qu'il fût seul décidément curatif, mais il étoit indispensable; & sans lui, on ne pouvoit espérer un succès prompt & assuré des autres moyens qui convenoient d'abord au plus grand nombre des affections de poitrine regnantes. Ces moyens étoient les délayans, les incisifs aqueux, mais assez actifs pour diviser la lymphe & les autres humeurs, dont l'épaississement étoit sensible. Les borraginés, les chicoracés, les capillaires avec un peu de nitre dans les commencemens, ensuite mariés avec des diaphorétiques doux, la scorsonaire, la fleur de coquelicot, & sur la fin aidés d'un peu de kermès minéral, soit mêlé avec du sucre, soit dans des potions analogues aux boissons; pour achever de détruire la stagnation de la lymphe, ont été les secours les plus efficaces, pourvu qu'ils fussent fécondés par le régime & par la température douce de l'air de la chambre où restoient les malades. La purgation

n'étoit utile qu'après la dissipation totale des symptômes de douleur, d'oppression ou de toux, à moins que dans le principe il n'y eût des signes évidens de saburre dans les premières voies; encore a-t-il fallu, pour n'être pas trompé, examiner & apprécier ces signes avec grand soin: car quelques malades ont eu des maux de cœur, des envies de vomir, & même des vomissemens qui n'étoient occasionnés que par une souffrance sympathique de l'estomac, ou par la pression du foie gorgé d'une bile épaisse sur ce viscere, ou enfin par une irritation du diaphragme. Quand il y avoit réellement saburre, un vomitif doux a bien fait.

Lorsque le point de côté, soit douloureux, soit gravatif, étoit opiniâtre, on s'est très-bien trouvé de l'application d'un vésicatoire sur la partie souffrante, & les remèdes dont nous avons parlé, & qui jusqu'à l'opération du vésicatoire ne produisoient aucun soulagement, en ont aussitôt produit de très-sensibles.

Les indications puisées dans l'état du pouls, étoient souvent dans le cas d'induire en erreur, si on n'en faisoit qu'un examen superficiel. Quelquefois il paroissoit plein, & l'artere distendue, comme s'il y eût eu une véritable pléthore sanguine; mais un examen réfléchi & con-

tinué pendant quelque temps, y faisoit appercevoir une différence notable; l'artere étoit sans dureté, le coup étoit gros mais mol, en un mot on reconnoissoit aisément que la pléthore n'étoit que fortée. D'ailleurs l'état de la langue, du ventre, des urines, ne permettoit pas de croire à une disposition vraiment inflammatoire ni dans les solides, ni dans les fluides. D'ailleurs l'état du pouls ne doit jamais être le guide unique du médecin, c'est dans l'ensemble des symptômes qu'il doit puiser la règle de sa conduite. On a eu à regretter plus d'une fois que les malades eussent été épuisés par des saignées; car les observations communiquées dans ces différentes assemblées de la faculté, depuis le regne des affections catarrhales, prouvent que l'art ne peut seul en triompher, que la destruction de cette humeur & de ses effets est réservée à la nature, dont par conséquent on doit conserver les forces, & que le médecin doit suivre dans les efforts qu'elle fait; car on a vu des malades délivrés des accidens qui sembloient idiopathiques à la poitrine, par des sueurs abondantes, d'autres par des évacuations bilieuses, & quelques-uns par un flux d'urine soutenu pendant deux ou trois jours. Le médecin observateur s'est conformé à ce travail heureux de la na-

ture, en joignant aux délayans incisifs qui avoient procuré la division des humeurs, les diaphorétiques, les évacuans minora-tifs ou les diurétiques.

La sagesse de cette doctrine a été confirmée par plusieurs observations communiquées sur des douleurs rhumatismales qui ont attaqué différentes parties du corps. Celles qui ont été inflammatoires ont exigé des saignées plus ou moins ; mais le plus grand nombre a cédé au traitement employé dans les affections de poitrine dont nous venons de rendre compte.

Il y a eu des coliques vives & sans évacuations, dont le siège étoit dans la région épigastrique. Elles étoient occasionnées par le défaut de l'excrétion de la bile qui engorgeoit alors le foie. Cet engorgement se reconnoissoit sur-tout au gonflement du petit lobe, à une douleur sourde qu'éprouvoit le malade lorsque l'on pressoit un peu au-dessous du limbe de cette partie du foie, dans l'épigastre, à des maux de cœur, & même à des efforts pour vomir, dans lesquels il ne sortoit point de bile, mais des matieres glaireuses. Les sujets forts & vigoureux avoient de la fièvre, d'autres n'en ont point eu. Les saignées, les délayans, les apéritifs savonneux, les minoratifs, les eaux mi-

nérales salines, n'ont pu réussir à dissiper l'obstacle qui empêchoit la bile de couler dans le duodenum. Au contraire les vomitifs & les purgatifs ont rendu cet écoulement plus difficile, & ont hâté une jaunisse qui se manifestoit plus tard, & moins forte chez ceux qui n'avoient point été tourmentés par ces remèdes hazardés trop légèrement sur une fausse indication. Les urines ont été la voie de décharge que la nature a choisie : il a fallu l'imiter dans le choix des boissons. Les bains ont été très-avantageux; jusqu'à ce que les urines commençassent à s'éclaircir, les excréments ont presque toujours été blancs, plus ou moins, & d'une consistance poisseuse. Le changement des urines étoit bientôt suivi du changement dans la couleur des excréments, & c'étoit alors qu'on pouvoit placer avec fruit les minoratifs. La cure s'est très-bien terminée par quelques verres d'eau de Vichy tous les jours pendant huit, & ensuite par des eaux minérales ferrugineuses, telles que celles de Passy.

Il y a eu d'autres coliques plus aiguës, qui donnoient de véritables tenesmes, avec peu d'évacuations, mais point du tout sanguinolantes; les humectans adoucissans mucilagineux, soit en boisson, soit en lavemens, ont calmé promptement.

ment cette irritation du canal intestinal; on a été quelquefois obligé d'y mêler des narcotiques. La boisson qui a eu beaucoup de succès, est la décoction d'une tête de pavot dans une pinte d'eau, dans laquelle on faisoit dissoudre une demi-once de gomme arabique, & environ deux onces de sucre. Lorsque les déjections étoient glaireuses; il a été avantageux d'allier à ces boissons quelques doses très-légères d'ipécacuanha dans le cours de la journée; par exemple, un demi-grain de quatre en quatre heures. Il a été prudent de ne point donner de purgatifs, avant que l'orage & les douleurs fussent entièrement passés.

On n'a pas été aussi heureux dans la cure des dévoiemens séreux; l'ipécacuanha a eu peu de succès; les minora-tifs suspendoient seulement pour quelques jours l'évacuation; un régime exact, l'usage des toniques légèrement astringens, le quinquina, la confectiion hyacinthe, la décoction blanche, avec l'élixir de vitriol, *parcâ dosi*, mais sur-tout des boissons capables de rétablir la transpiration, ont été vraiment curatifs.

Les petites-véroles ont été peu communes, & n'ont rien présenté d'extraordinaire; on sait que leur malignité ne dépend pas du caractère de la mala-

die , & la température de l'air ne leur étoit point défavorable ; cependant on a remarqué que ceux qui s'étoient trop inconfidérément exposés à l'air libre , avoient été exposés à des bouffissures.

Les fièvres intermittentes ont été moins nombreuses ; mrs. *Sollier* , médecin de l'hôtel-dieu , & *Desbois* , médecin de la charité , ont confirmé la remarque déjà faite les mois précédens , que la majeure partie (pour ne pas dire l'universalité) de ceux à qui ils avoient donné leurs soins , avoient rapporté ces fièvres de la campagne. Dans la plupart de ces malades , il y a engorgement au foie , & on ne peut parvenir à une guérison sûre , qu'après avoir détruit cet engorgement. Ceux à qui on avoit prodigué le quinquina , ont eu des infiltrations difficiles.

Lorsque la fièvre intermittente a dégénéré en continue , avec redoublemens , on peut encore reconnoître dans la marche des redoublemens , celle des accès d'une fièvre intermittente doublée ou triplée. Le traitement a dû être le même , & il a été aussi long.

Aux observations que m. *Cosnier* avoit déjà communiquées dans d'autres *prima mensis* , des effets de l'aimant employé comme topique , il en a ajouté plusieurs , dont le résultat est que si quelques faits déposent

déposent en faveur de ce remède, il en est beaucoup qui prouvent son danger lorsqu'il est administré inconfidérément, soit relativement à la constitution des sujets, à la nature & à la sensibilité des parties sur lesquelles on applique les plaques aimantées, soit par rapport à la force qu'on leur donne en multipliant trop le nombre; & comme les vrais médecins ne rejettent jamais absolument un moyen de guérir qui n'est pas essentiellement pernicieux, & qui a soulagé dans des cas difficiles, il a conclu que l'usage de l'aimant naturel ou artificiel, quelque inexplicables que fussent ses effets, ne devoit pas être banni de la matiere médicale, mais qu'il ne pouvoit être déterminé d'une maniere utile que d'après des expériences suivies par un médecin observateur aussi éclairé que dépouillé de toute prévention. Un des avantages des plaques aimantées, rapporté par m. *Cosnier*, est celui qu'une dame en a éprouvé sous ses yeux. Tourmentée d'une chaleur excessive aux pieds, qui ne lui permettoit pas de goûter les douceurs du sommeil, elle avoit essayé un grand nombre de remèdes rafraîchissans, anti-spasmodiques, les narcotiques même, mais sans aucun soulagement. Aussi-tôt qu'on lui a eu appliqué des plaques aimantées à la plante des pieds, elle

a éprouvé une fraîcheur qui lui a rendu le sommeil ; aussi-tôt que ces plaques étoient dérangées , & ne touchoient plus la plante des pieds , la chaleur redevenoit insupportable , & ne se dissipoit que par le renouvellement du remède : le fait a été constaté plusieurs fois.

Quoique l'épanchement laiteux dans la capacité du ventre , qui a été si fatal à un grand nombre de femmes en couche à l'hôtel-dieu de Paris , n'ait pas lieu à présent , cependant la faculté s'en occupe continuellement , & plusieurs de ses membres ont fait part de leurs réflexions sur les causes qui peuvent donner naissance à une révolution aussi subite & aussi funeste. MM. *Majault* , *Millin* , *Goubelly* s'en sont spécialement occupé dans les dernières assemblées , & ont rapporté des observations qui leur paroissoient devoir répandre quelques lumières sur cette matière intéressante.

La singularité effrayante des symptômes que produisent les vers existans dans l'estomac ou dans les intestins , a été l'objet des observations dont mm. *Majault* , *Philip* & *Lepreux* ont fait part. Le dernier a donné l'état dans lequel se trouve une jeune fille tourmentée d'un ver solitaire dont elle a déjà rendu des morceaux à anneaux courts , avec une quan-

tité considérable d'autres petits corps ressemblans à la graine de courge. Ce qui force de reconnoître l'existence simultanée de cette double espece , si toutefois il est vrai que cette forme caractérise deux vers différens.

MM. *Cosnier*, *Darcet*, *Desessartz* ont, par des observations détaillées, confirmé les bons effets des saignées faites à la vulve par le moyen des sangsues, soit dans l'intention de ramener les regles ou les lochies, soit dans la vue de détruire une inflammation de la matrice, & de parer aux mauvais effets de l'engorgement des vaisseaux sanguins de ce viscere, & des parties voisines.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JANVIER 1781.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	2, 4	3, 5	2, 8	27 10, 9	27 9, 10	27 9, 4
2	3, 0	4, 5	0, 7	27 7, 9	27 7, 5	27 7, 9
3	-0, 0	7, 2	0, 1	27 8, 4	27 9, 3	27 11, 2
4	-1, 5	2, 2	-1, 1	27 11, 11	27 11, 9	28 0, 7
5	-1, 5	4, 4	-0, 5	28 1, 6	28 1, 10	28 2, 3
6	-1, 5	0, 7	-1, 0	28 2, 10	28 2, 10	28 3, 2
7	-0, 4	7, 0	0, 3	28 2, 11	28 2, 2	28 2, 2
8	0, 3	0, 8	0, 6	28 1, 2	28 1, 3	28 3, 0
9	-1, 2	-0, 6	-3, 3	28 2, 11	28 3, 0	28 3, 0
10	-2, 2	-0, 0	-1, 7	28 2, 4	28 2, 8	28 3, 1
11	-1, 5	-1, 0	-1, 5	28 1, 11	28 1, 0	28 0, 4
12	-3, 0	-0, 0	-3, 0	28 0, 4	28 0, 8	28 1, 1
13	-5, 5	-0, 6	-1, 8	28 0, 6	27 11, 9	27 11, 4
14	-3, 0	1, 8	-1, 0	27 10, 9	27 10, 2	27 10, 0
15	-2, 4	1, 5	-0, 0	27 9, 6	27 9, 3	27 9, 6
16	-1, 3	2, 0	-2, 0	27 9, 9	27 9, 8	27 9, 10
17	2, 2	4, 3	4, 0	27 10, 0	27 9, 6	27 8, 11
18	5, 0	7, 2	6, 0	27 7, 11	27 7, 4	27 7, 2
19	5, 0	4, 5	1, 2	27 7, 2	27 8, 10	27 11, 6
20	-0, 8	1, 8	0, 7	28 0, 10	28 0, 2	27 10, 4
21	6, 0	9, 3	6, 2	27 7, 2	27 6, 5	27 7, 6
22	0, 5	0, 2	-1, 2	27 6, 2	27 5, 9	27 7, 4
23	7, 1	2, 2	6, 0	27 4, 4	27 5, 2	27 5, 6
24	5, 5	8, 0	7, 0	27 4, 2	27 3, 2	27 2, 7
25	2, 0	1, 8	0, 1	27 4, 1	27 6, 10	27 8, 6
26	3, 0	6, 1	4, 2	27 4, 4	27 3, 8	27 6, 8
27	-0, 0	4, 0	1, 2	28 0, 0	28 1, 6	28 2, 0
28	5, 5	9, 2	5, 0	28 1, 11	28 2, 0	28 1, 10
29	3, 0	8, 6	5, 5	28 1, 6	28 1, 11	28 2, 0
30	4, 0	7, 9	6, 3	28 0, 9	28 0, 2	28 1, 8
31	3, 0	6, 2	4, 4	28 2, 6	28 2, 6	28 2, 6

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9h.</i>
2	S-O. couvert.	S-O. couvert.	S-O. couvert.
1	O. nuages.	O. nuages.	O. beau, froid.
3	O. couv. brouil.	N. & O. couv.	N. <i>idem.</i>
4	N-O. beau, froid.	N. & N-O. be. fr.	N-O. <i>idem.</i>
5	N-O. couv. frais.	N. couv. brouill.	N. <i>idem.</i>
6	N-O. & S-E. <i>id.</i>	O. beau.	O. couvert.
7	N-O. & O. cou- vert, brouill.	N. & O. couvert, brouillard.	N-E. & O. <i>idem.</i> <i>neige.</i>
8	S O. & O. <i>idem.</i> pluie, dégel.	N-E. & O. couv. <i>neige.</i>	N-E. nuages.
9	N-E. c. v. froid.	N-E. nuages.	N-E. beau, v. fr.
10	N-E. <i>idem.</i>	N-E. b. v. froid.	N-E. couv. v. fr.
11	E. <i>idem.</i>	E. couv. v. fr.	E. <i>idem.</i>
12	N-E. beau, froid.	N-E. beau, froid.	N-E. beau, froid.
13	N. beau, froid.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. couv. froid.
14	E. <i>idem.</i> brouill.	E. <i>idem.</i>	E. beau.
15	E. beau, froid.	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
16	E. couv. bruine.	E. & S-E. c. br. <i>dég.</i>	S-O. & S-E. c. br. br.
17	S-E. & S-O. couv. gr. brouillard.	S. <i>idem.</i> bruine.	S. <i>idem.</i>
18	S. <i>id.</i> très-hum.	S-E. n. très-hum.	S. couvert.
19	O. couv. pluie.	N. couv. froid.	N. <i>idem.</i>
20	N-E. & E. c. brou.	S. couvert, pluie.	S. <i>idem.</i>
21	S-O. c. pl. doux.	S-O. <i>id.</i> gr. vent.	S-O. <i>idem.</i>
22	E. c. pl. froid.	N-E. couv. froid.	N-E. <i>id.</i> froid.
23	S-O. <i>id.</i> gr. vent.	S-O. c. pl. & vent.	S-O. couvert.
24	S. c. pl. & vent.	S. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
25	S-O. <i>id.</i> gib. nei.	N. nu. vent fr.	N-O. beau, froid.
26	S. <i>idem.</i>	O. c. gr. v. gib.	O. couv. gr. v.
27	N-E. beau, froid.	N-O. & O. beau.	S-O. & S. beau.
28	S. beau, doux.	S. <i>idem.</i> doux.	S. <i>idem.</i>
29	S. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>
30	S. c. vent doux.	S-O. couv. v. fr.	O. c. v. <i>aur. bor.</i>
31	O. <i>idem.</i>	N-O. nuages.	O. couvert.

278 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

R É C A P I T U L A T I O N.

Plus grand degré de chaleur 9, 3^{deg.} le 21

Moindre degré de chaleur -5, 5 le 13

Chaleur moyenne 2, 3^{deg.}Plus grande élévation du Mer- pou. lig.
cure 28, 3, 2 le 6

Moindre élévat. du Mercure . . . 27, 2, 7 le 24

Elévation moyenne 27 p. 11, 0.

Nombre de jours de Beau 4

de Couvert . . . 18

de Nuages 5

de Vent 11

de Tonnerre . . . 0

de Brouillard. . . 9

de Pluie 10

de Neige 4

Quantité de Pluie 14, 10 lignes.

D'Evaporation 12, 0

Différence 2, 10

Le vent a soufflé du N. 3 fois.

N.-E. 6

N.-O. 3

S. 5

S.-E. 2

S.-O. 6

E. 4

O. 6

TEMPÉRATURE : Froide, sans que les gelées aient été fortes, & humide sans que les pluies aient été abondantes; la gelée s'est soutenue depuis le 3 jusqu'au 16; le dégel qui a succédé a été accompagné de brouillards fort épais.

MALADIES : Les douleurs de rhumatisme ont été communes. Il y a eu dans nos environs beaucoup de fluxions de poitrine.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1^{er} février 1781.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de janvier 1781, par
m. BOUCHER, médecin.

LE temps a été à la gelée presque tout le mois, sans cependant qu'elle ait été forte. La liqueur du thermomètre n'est pas descendue plus bas que le terme de 4 degrés au-dessous de celui de la congélation : c'est le 13 qu'il a été observé à ce terme.

Il y a eu des variations dans le baromètre. Le 9 & le 10, le mercure a été observé au terme de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes ; le 24 & le 26, à celui de 27 pouces 4 lignes ; & le 27 il s'est élevé à 28 pouces 2 lignes.

Les vents ont varié tout le mois.

Il est tombé très-peu de neige ; il n'y en avoir pas eu jusqu'au 21 du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 4 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{2}$ deg.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ lign.

Le vent a soufflé 4 fois du nord.	6 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
9 fois de l'est.	5 fois de l'ouest.
2 fois du sud	2 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.
9 fois du sud.	

Il y a eu 24 jours de temps couvert ou nuageux.
13 jours de pluie.
4 jours de neige.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois
de janvier 1781.*

LA petite-vérole s'est considérablement propagée ce mois. Elle régnoit dans toute la ville & parmi toutes les conditions : les adultes y étoient aussi sujets que les enfans. Dans ceux-là elle étoit souvent confluyente & dangereuse : cependant peu de ceux qui ont été traités convenablement en sont morts.

Après la petite-vérole la maladie la plus répandue a été la fièvre catarrhale, accompagnée souvent des symptômes de la péripneumonie, oppression, toux importune, crachats sanguinolens, &c. auxquels le point de côté s'est joint dans quelques-uns. La maladie se terminoit rarement par des sueurs critiques, & il étoit difficile d'obtenir une expectoration louable. La maladie, dans plusieurs, s'est terminée par l'empyème.

Nombre de personnes de tout âge, dans le peuple, ont été attaquées de la fièvre maligne, avec les caractères désignés dans les mois précédens. Plusieurs y ont succombé, particulièrement ceux à qui l'on n'avoit point évacué les premières voies dans le commencement de la maladie.

Les fièvres intermittentes automnales n'avoient point diminué. La plupart de ceux qui en avoient été guéris par le quinquina essuyoient des récidives. On observoit au tact, dans un grand nombre de ceux en qui la maladie avoit été opiniâtre, le foie ou la rate augmentés de volume & squirrheux.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Dissertation sur les eaux savonneuses , & en particulier sur celles de Bonn au canton de Fribourg en Suisse , contenant leur analyse , leurs propriétés , leur manière d'agir sur le corps humain , les règles qu'on doit observer en les prenant , les guérisons qu'elles ont opérées depuis 1759 , &c. ; par m. SCHUELER , D. M. de la faculté de Montpellier , médecin du grand hôtel-dieu dudit Fribourg.

Infirmo capiti fuit utilis , utilis alvo. HORAT.

A Fribourg en Suisse , chez B. L. Piller , imprimeur de LL. EE. 1779 , in-12 de 80 pages.

Cette petite brochure paroît avoir été écrite pour être distribuée à ceux qui vont prendre les eaux.

Éloge de m. MARET , maître en chirurgie à Dijon , ancien chirurgien-major de l'hôpital-général , &c. pensionnaire vétérant de l'académie des sciences , arts & belles-lettres de la même ville ; par m. MARET ; docteur en médecine , secrétaire perpétuel de l'académie , &c. lu dans la séance publique du 17 décembre 1780. A Dijon , chez Cauffe ,

imprimeur du parlement, de la ville & de l'académie des sciences, 1781, grand in-8°. de 32 pages.

« La lecture de cet éloge a été écoutée avec intérêt par une assemblée respectable & nombreuse : mon cœur, ajoute m. *Maret*, avoit besoin de multiplier les témoins de ma reconnoissance ».

M. SALLIN, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, a prononcé le 26 novembre 1780, pour l'ouverture d'un cours de physiologie, un discours qui a pour titre : De ratione studendi Hippocraticâ.

La médecine devient très-dangereuse lorsqu'elle est exercée par des personnes peu instruites ou peu délicates. Aussi le pere de la médecine s'est-il beaucoup occupé des qualités morales qu'un médecin doit posséder. Il n'a négligé aucune occasion de les recommander à ses disciples ; &, avant que de leur communiquer ses sublimes connoissances, il a cru devoir les attacher solennellement aux principales vertus de leur profession. Tel est le sujet du discours de m. *Sallin* ; mais s'il donne lieu à des réflexions bien inquiétantes pour le public, ce discours est aussi bien fait pour le rassurer en lui faisant en quelque sorte apprécier les talents, l'étude & les qualités des bons médecins. Personne ne pouvoit mieux exposer des détails aussi intéressans que m. *Sallin*.

P R I X

*Proposés par l'académie des Sciences ,
arts & belles-lettres de Dijon.*

L'académie propose pour le sujet du prix de 1782 , de.

Déterminer avec plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'à présent ; le caractère des fièvres intermittentes , & d'indiquer , par des signes non équivoques , les circonstances dans lesquelles les fébrifuges peuvent être employés avec avantage & sans danger pour les malades.

L'expérience a dû faire sentir à tout médecin-praticien réfléchi , l'importance de cette question , & c'est des observateurs attentifs que l'académie en attend la solution.

Cette compagnie ayant été obligée de réserver le prix qu'elle avoit à distribuer cette année , & dont le sujet étoit *la théorie des vents* , propose le même sujet pour 1783 : le prix sera double , & on le partageroit , si deux mémoires envoyés au concours paroissent y avoir un droit égal.

Comme l'académie n'a point reçu de mémoires au sujet *des savons acides* , pour lequel elle avoit ouvert un nouveau concours , elle a réservé le prix extraordinaire qu'elle destinoit à celui qui auroit satisfait à cette question , & renouvelle ici la publication qu'elle a déjà fait faire de la délibération par laquelle cette compagnie s'engage à donner ce prix à celui qui , en quelque temps que ce soit , enverra une solution satisfaisante de ce problème.

Tous les savans , à l'exception des académiciens résidans , seront admis au concours. Ils ne se feront connoître ni directement ni indirectement ; ils inscriront seulement leurs noms dans un billet

cacheté, & ils adresseront leurs ouvrages, francs de port, à m. MARET, docteur en médecine, secrétaire perpétuel, qui les recevra pour les prix ordinaires jusqu'au premier avril inclusivement, & pour les extraordinaires jusqu'au premier janvier des années pour lesquelles ces différens prix sont proposés.

Le prix fondé par m. le marquis DU TERRAIL, & par madame CRUSSOL D'UZÈS DE MONTAUSIER, son épouse, à présent duchesse de CAYLUS, consiste en une médaille d'or de la valeur de 300 livres, portant d'un côté l'empreinte des armes & du nom de m. Pouffier, fondateur de l'académie; & de l'autre, la devise de cette société littéraire.

Nouveaux sujets proposés par l'académie de Lyon, pour l'année 1782.

L'académie distribuera en 1782 le prix de physique fondé par m. Christin. Après avoir proposé précédemment deux sujets relatifs à l'influence de l'électricité de l'atmosphère sur le corps humain, elle a cru devoir considérer le regne végétal, & proposer le problème suivant :

« L'électricité de l'atmosphère a-t-elle quelque influence sur les végétaux ? Quels sont les effets de cette influence ? & s'il en est de nuisibles, quels sont les moyens d'y remédier ? »

Le prix est une médaille d'or de la valeur de 300 livres. Les conditions sont les mêmes que celles ci-dessus. Aucun mémoire ne sera admis passé le premier avril 1782.

Le prix sera proclamé après la fête de la Saint-Louis.

Les prix d'histoire naturelle, fondés par m. Adamioli, se distribueront à la même époque. L'académie propose le sujet qui suit :

« Quels ont été & quels sont les alimens & les
»boissons des grands peuples dans les différens cli-
»mats ? Quels en ont été & quels en sont les
»effets, relativement à la santé, à la force, à la
»durée de la vie & à la population » ?

Les conditions comme ci-dessus. Les prix consistent en deux médailles, l'une d'or, de la valeur de 300 livres; l'autre d'argent, de la valeur de 25. La réception des mémoires est fixée au premier avril 1782.

*Nouveau sujet proposé par la même
académie, pour l'année 1783.*

L'académie propose le sujet qui suit :

« La découverte de l'Amérique a-t-elle été utile
»ou nuisible au genre humain ?

» S'il en est résulté des biens, quels sont les
»moyens de les conserver & de les accroître ?

» Si elle a produit des maux, quels sont les
»moyens d'y remédier » ?

Le prix consiste en une somme de 1200 livres, qui sera remise à l'auteur couronné, ou à son fondé de procuration.

Vu l'importance du sujet, l'académie ne fixe aucunement l'étendue des mémoires, & se contente d'inviter les auteurs à les écrire en françois ou en latin.

Aucun ouvrage ne sera admis au concours passé le premier février 1783. L'académie proclamera le prix le même année, dans son assemblée publique après la fête de Saint Louis.

Les autres conditions comme ci-dessus.

Signé, LA TOURETTE, secrétaire perpétuel.

A V I S.

NYON l'aîné, libraire, rue du Jardinnet, quartier S. André-des-Arts, vient d'acquiescer du fonds de m. Cavelier les livres suivans :

Abrégé de l'histoire des plantes usuelles, par Chomel, 1761, 3 vol. in-12. 9 livres.

Essai sur les fièvres, avec deux dissertations, l'une sur les maux de gorge gangreneux ; & l'autre, sur la colique de Devonshire, traduit de l'anglois de Huxham ; par m. Roux, 1765, in-12. 3 liv.

Essai sur l'économie animale ; par Quesnay, 1747, 3 vol. in-12. 10 liv. 10 sols.

Hygiène, ou l'art de conserver la santé, poëme latin ; par m. Geoffroy fils, avec la traduction françoise par m. Delaunay, 1771, in-8°. 6 liv.

On vend séparément

La traduction in-8°. broché, 2 liv. 8 sol.

La même in-4°. broché, 4 liv.

Ostéologie, ou description des os du corps humain ; par Palsin, 1731, in-12. fig. 2 liv. 10 sols.

Sandorii de medicina statica aphorismi ; commentaria notasque addidit D. Lorry, 1770, in-12. 2 liv. 10 sols.

Tractatus de morbis cutaneis, operâ & studio D. Lorry, 1777, in-4. 14 liv.

Traité des maladies des enfans, traduit du suédois de Rosen de Rosenstein ; par m. Lefebvre de Villebrune, 1779, in-8°. 6 liv.

Traité de la matière médicale, par m. Geoffroy, avec l'histoire des animaux, par mm. Arnaud

de Nobleville & de Salerne, & la table générale des matieres, 17 vol. in-12. 54 liv.

On vend séparément

Les dix volumes de m. Geoffroy. 30 liv.

La table générale des matieres, 3 liv. 12 sols.

Le même libraire vient de recevoir quelques exemplaires du cours d'études pour l'instruction du prince de Parme; par m. l'abbé de Condillac. Genève, 1780, 12 vol. in-8°. 48 livres.

Le second volume in-4°. du dictionnaire de chymie est en vente. Cette édition est infiniment plus correcte que celle in-8°. Elles se trouvent toutes deux chez *Didot*, le jeune, imprimeur-libraire, quai des Augustins.

Endiomètre de m. l'abbé *Fontana* & du docteur *Ingenhousz*, avec un nouvel *appareil* pour les airs; le tout portatif. A Paris, chez le sieur *Sykes*, opticien privilégié du roi, place du Palais-Royal.

NOUVELLE TABLE des articles contenus dans les volumes de l'académie royale des sciences, depuis 1666 jusqu'en 1770, dans ceux des arts & métiers, publiés par cette académie, & dans la collection académique. Par m. l'abbé ROZIER, 4 volumes in-4°. PROPOSÉS AU RABAI de 28 liv. en brochure au lieu de 48 liv. A Paris, au bureau du *Journal de physique*, rue & hôtel Serpente. Ce rabais aura lieu jusqu'au premier avril 1781.

TABLE DU MOIS DE MARS 1781.

EXTRAIT. <i>Essai sur la génération de l'homme ;</i> par m. CALMÉ, méd.	page 193
<i>Observation sur une fièvre inflammatoire ;</i> par m. PLANCHON, méd.	203
<i>Réponse à un mémoire à consulter ;</i> par M. ***, méd.	209
<i>Réponse au même mémoire à consulter ;</i> par m. CA- ZAUBIEL, méd.	219
<i>Histoire d'un mal de gorge, &c. ;</i> par m. DUPUY DE BELLEGARDE.	223
<i>Observations sur la contagion dei maux véné- riens ;</i> par m. DE CAUBOTTE, chir.	227
<i>Observation sur la morsure des couleuvres ca- pelles de la côte de Coromandel ;</i> par m. BOUR- DIER, méd.	241
<i>Observation sur des pierres stercorales ;</i> par mm. JACQUINELLE & CHANDRON, chir.	245
<i>Observat. sur des plaies de tête ;</i> par m. CHAN- DRON, chir.	251
<i>Lettre aux auteurs de ce journal ;</i> par m. DU- CHANOY, méd.	256
<i>Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus le 15 janvier & le 5 février 1781.</i>	265
<i>Observations météor. faites à Montmorenci.</i>	276
<i>Observations météor. faites à Lille.</i>	279
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	280
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
<i>Livres nouveaux.</i>	281
<i>Prix.</i>	283
<i>Avis.</i>	286

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-
des-Sceaux, le Journal de Médecine du mois
de mars 1781. A Paris, ce 24 février 1781.

POISSONNIER DESPERIERRE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1781.

E X T R A I T.

CAROLI DE MERTENS, *medicinæ
doctoris observationes medicæ de febris
putridis, de peste, nonnullisque aliis
morbis. Vindobonæ, apud Rudolphum
Graeffer, 1778. in-8°.*

L'ART doit son existence à l'observation ; il lui doit les progrès qu'il a faits ; il lui devra ceux qu'il fera par la suite. Sans l'observation, disoit le célèbre Sydenham, on s'égare dans les routes de l'opinion & de l'erreur. Ce mot, sorti de
Tome LV. T

la bouche d'un grand homme, a été plus utile à l'humanité, que les volumineux écrits des plus brillans théoriciens. Il a produit des ouvrages instructifs & précieux, au nombre desquels on doit placer celui de *m. Mertens*.

Appelé à *Moscow* en 1767, pour y occuper les fonctions de médecin dans l'hôpital des orphelins de cette ville, il y pratiqua durant six années. De retour à Vienne, il mit en ordre les observations qu'il avoit faites, & les publia. Nous allons en rendre compte en suivant la marche simple de l'auteur qui a divisé son ouvrage en trois parties.

La première présente l'histoire de la constitution épidémique observée à *Moscow* pendant les années 1768, 1769 & 1770 : cette histoire contient trois chapitres. La constitution épidémique de 1768 est l'objet du premier.

Sur la fin de 1767, dit *m. de Mertens*, on vit insensiblement se répandre à *Moscow* des fièvres catarrhales putrides. Le nombre des malades augmenta au commencement de 1768. La maladie épidémique attaqua plusieurs personnes jusqu'à l'équinoxe du printemps ; à cette époque elle diminua peu à peu, les symptômes furent moins graves, & le nombre des malades moins considérable : enfin elle

disparut au commencement du mois de mai.

L'auteur observe que l'hiver, comme il l'est toujours en cette ville, fut très-froid ; que depuis le 15 janvier jusqu'à la fin de février, la gelée fut très-vive ; que la liqueur du thermomètre de Réaumur se tint entre le 12^e & le 24^e degré au-dessous de zéro ; que la gelée ensuite fut moins forte, le thermomètre se tenant entre le 10^e & le 18^e degré ; jusqu'au milieu du mois de mars. Il survint alors des pluies abondantes, & vers le commencement d'avril, la glace des fleuves & des rivières étoit entièrement fondue. Durant tout ce temps, quelque fut l'erreur commise dans l'usage des six choses non naturelles, on étoit attaqué de l'épidémie. Cependant les maladies véritablement inflammatoires n'eurent que très-rarement lieu, quoique l'état de l'atmosphère, le froid & la sécheresse dussent les exciter.

Mais quelle fut la nature de la maladie ? Dans l'invasion, tous les malades se plaignoient de froid, d'appétence, d'amertume à la bouche, de douleurs à la tête & aux lombes ; ceci étoit suivi de frisson, ensuite succédoit une grande chaleur, avec douleur de poitrine, principalement du côté droit, avec difficulté de respirer, nausée & insomnie. La langue

étoit blanche ; la toux plus ou moins fatigante , l'haleine fétide , le visage très-rouge , les yeux enflammés , la peau aride , le pouls fort & fréquent , les urines crues. Le sang , qu'on avoit tiré , présentoit alors une masse très-ferme , quelquefois revêtue d'une croûte inflammatoire. Tels étoient les symptômes jusqu'à la fin du troisieme jour , ou jusqu'au commencement du quatrieme , auquel commençoit le second période : il y avoit alors anxiétés , foiblesse , respiration difficile , mais sans douleur de poitrine ; pouls foible & fréquent ; la langue étoit chargée d'une mucosité épaisse & jaune ; les douleurs de tête étoient plus aiguës , & la soif plus ardente. Les malades se plaignoient continuellement de douleur & d'un sentiment de pesanteur vers le cartilage xiphoïde ; les urines restoient crues , quelquefois troubles ou bien avec un léger énéorème ; les yeux étoient affaiblés , l'esprit agité , & les déjections très-fétides. Ceci se continuoît jusqu'au huitieme ou neuvieme jour. Alors commençoient à se manifester tous les signes de la dissolution putride & les désordres qui en sont la suite. Le pouls étoit petit & très-fréquent ; les douleurs de tête étoient continuelles , avec un délire obscur , la langue aride & jaune , la voix tremblante , des tintemens & des bourdonnemens d'o-

reilles fort incommodes pour les malades qui étoient un peu sourds. Le visage devenoit très-pâle, il y avoit de petites taches pourprées sur les joues; l'agitation des malades étoit perpétuelle, les mains trembloient, la respiration étoit fétide, les yeux fixes, larmoyans, ternes; les déjections bilieuses, jaunes ou roussâtres, exhalant une odeur insupportable. Les pétéchies paroissoient d'abord sur la poitrine & au cou, ensuite sur les bras; elles étoient souvent accompagnées de boutons miliaires blancs. Le bourdonnement des oreilles & la dureté de l'ouïe dégénéroient en une surdité absolue avec la pulsation vive des carotides. Enfin l'aliénation survenoit, le malade ne cessoit de délirer, il proféroit des sons inarticulés, tantôt il crioit, tantôt il rioit, & tantôt il faisoit collection de flocons. On remarquoit dans les tendons des soubresauts d'abord légers, mais ensuite plus forts, les membres étoient agités, la tête & les extrémités étoient comme en convulsions. La langue, le gosier, les levres, toute la bouche étoient couverts d'aphtes qui formoient une croûte épaisse, jaunâtre ou noire; les narines étoient dans la plus grande sécheresse, la déglutition difficile, le pouls petit, fréquent avec des rémittences ou des intermittences. A la consti-

pation succédoit quelquefois la diarrhée dont la matiere répandoit une odeur cadavéreuse. Enfin la sueur froide, les extrémités glacées, le hoquet, la sterteur, les déjections involontaires, des fusées de gangrene, des hémorrhagies, des convulsions annonçoient la mort assurée des malades ; ce qui avoit coutume d'arriver pour l'ordinaire entre le dixieme & le quatorzieme jour. Lorsqu'ils alloient au-delà de ce terme, on concevoit de l'espérance ; mais après avoir passé le vingtunieme, plusieurs étoient hors de danger, & guérissoient, quoique la maladie se fut montrée avec les symptômes les plus graves.

M. de Mertens nous apprend que ceux qui furent attaqués les premiers de cette maladie avoient été saignés une fois ou deux dans le premier période, à cause de la féroçité des symptômes qui sembloient être ceux de l'inflammation. Les malades, qui s'étoient sentis soulagés (pendant quelques heures) par la saignée, tombèrent bientôt après dans une extrême foiblesse. Ayant donc observé d'une part, que la saignée accéléroit le second & le troisieme périodes, & qu'ils étoient plus violens ; & de l'autre, que plusieurs de ceux qui n'avoient pas été saignés s'étoient tirés d'affaire, m. de Mertens crut devoir

s'abstenir presque absolument de la saignée, & ne se permit de l'employer que dans le plus pressant besoin, à l'égard des pléthoriques. Il fait ensuite cette remarque : Plusieurs d'entre les meilleurs praticiens recommandent la saignée dans le premier période des fievres malignes, cependant j'ai observé en ce pays & en d'autres contrées, que la saignée dans les fievres de ce genre, non-seulement épidémiques, mais sporadiques, étoit très-souvent superflue, & même nuisible ; car ces symptômes d'inflammation, qui en imposent, ne paroissent que dans le premier orgasme fébrile, & ne menacent d'aucun danger ; mais bientôt ils sont suivis de la dissolution des humeurs, à laquelle ne pourra s'opposer la nature déjà affoiblie par la maladie, & devenue plus foible encore par l'art. Je ne me souviens pas que dans de semblables maladies il soit mort quelqu'un dans le premier période, mais j'en ai vu plusieurs heureusement guéris avant ou vers le septième jour ; par une crise que la nature elle-même, victorieuse de la maladie, avoit favorisée par la voie des urines, de la sueur ou des déjections.

Difons un mot de la méthode employée par *m. de Mertens* pour combattre cette maladie. Il commençoit par des laxatifs

eccoprotiques ; avant ou après leur usage , il donnoit un scrupule d'ipécacuanha ; il recommande aussi le tartre stibié en lavage. Il continuoit d'entretenir la liberté du ventre , en même temps qu'il travailloit à s'opposer à la putréfaction des humeurs. Lorsque le 2^e pouls étoit petit & tendu , que la peau étoit sèche , & les urines crues , il prescrivoit le musc , dont il dit avoir souvent reconnu les excellens effets ; je le préfère au camphre , la raison est , il l'échauffe moins , il agit avec plus d'efficacité , pourvu qu'il soit véritablement oriental ; il faut prendre garde qu'on ne lui substitue le camphre de Sibérie qui lui est inférieur en odeur & en vertu. Il seroit inutile de rapporter en détail la nature des autres secours dont il se sert suivant les circonstances , ce sont ceux que tous les vrais praticiens connoissent , & qu'ils mettent en usage ; mais nous nous arrêterons un moment à ceux qui regardent les exanthèmes , & nous rapporterons l'opinion qu'il a sur cette espece d'éruption.

Les médecins , comme on sait , ne sont pas d'accord à l'égard des exanthèmes qui ont coutume d'accompagner les fièvres putrides ; quelques-uns soutiennent qu'ils sont critiques , d'autres les regardent comme les produits du régime chaud &

des remèdes échauffans ; ils sont , selon d'autres , les effets de la dissolution putride du sang. Jusqu'à ce que les sentimens soient parfaitement réunis ; & que la vérité paroisse au grand jour , il est permis à tout homme de bonne foi qui la cherche , de dire ce qu'il pense , & l'on ne sauroit refuser de l'entendre. Écoutons donc *m. de Mertens* parler lui-même ; il mérite de l'être à plusieurs titres ; il écrit dans la vue d'être utile ; il le fait avec candeur , & avec un esprit dégagé de tout préjugé.

« Dans toutes les fievres continues , & même dans les putrides , j'ai , dit-il , constamment mis en usage , dès le commencement de la maladie , la méthode rafraichissante , excepté la saignée dans les putrides , à laquelle je n'ai eu recours que dans la plus grande nécessité ; j'ai eu soin que l'air de la chambre des malades fût entretenu non-seulement tempéré , mais frais ; & qu'il fût continuellement renouvelé & bien pur ; je n'ai prescrit , dans les premiers périodes , ni remède , ni aliment dans lesquels on puisse même soupçonner la plus légère qualité échauffante ; cependant j'ai vu très-souvent , & sur-tout dans cette fièvre épidémique , des pétéchies & des éruptions miliaires survenir vers le septieme ou le huitieme jour. Elles paroissoient plutôt chez ceux qu'on avoit

saignées au commencement de la maladie, sans une nécessité pressante; elles étoient plus nombreuses, plus grandes, d'un plus mauvais caractère chez ceux qu'on avoit saignées après quelques jours de maladie. Ceci arrivoit non-seulement dans une atmosphère tempérée, mais encore, bien que plus rarement, dans des chambres dont au fort de l'hiver on ouvroit quelquefois les fenêtres tous les jours, de sorte que les personnes présentes se plaignoient du froid, les malades n'ayant sur eux qu'une légère couverture. Il est naturel d'en conclure que ces exanthèmes, dans les fièvres putrides, ne sont pas toujours les effets du régime chaud, & des remèdes échauffans, mais les véritables signes & les produits de la dissolution du sang, laquelle, à la vérité, est excitée par eux (ces remèdes échauffans). Car l'air renfermé dans une chambre, chargé de parties hétérogènes qui s'exhalent continuellement des corps du malade & des assistans, contient plusieurs effluves, émanations animales disposées à la putréfaction, lesquelles, par la chaleur, se changent en un levain putride; on fait que les chairs des animaux égorgés, bien que très-sains, se putréfient très-promptement dans une atmosphère chaude. Parmi toutes les choses que nous prenons, soit remèdes,

soit alimens, celles qui augmentent la circulation & par conséquent la fièvre, déterminent la disposition putride.

Comme plusieurs médecins, autrefois, ont cru que les exanthèmes étoient critiques, & que le levain de la maladie étoit porté par eux du centre à la circonférence, ils travailloient de toutes leurs forces à exciter cette crise imaginaire, & à produire l'éruption de beaucoup de pétéchies par la chaleur des appartemens & des couvertures, & par des remèdes échauffans. Ils ne réussissoient que trop, mais c'étoit au grand détriment des malades : ils se vantoient d'avoir fait sortir au-dehors un venin qui, dans le vrai, ne consistoit que dans leur mauvaise méthode, & attribuoient la mort du malade à la malignité de la maladie. Ce préjugé a très-long-temps prévalu à l'égard de toutes les maladies dans lesquelles on observoit des exanthèmes, quels qu'ils fussent ; & il conduisit au tombeau des milliers de personnes.

M. de Mérens pense que la contestation est terminée en disant que les pétéchies dans les fièvres putrides ne sont point critiques, mais symptomatiques ; que plus elles sont considérables & nombreuses, plus la maladie est grave, & le malade en danger. Dans le second & le troisième

période des fièvres putrides, les pétéchies surviennent souvent d'elles-mêmes; mais le régime chaud, en augmentant la fièvre, les excite à paroître. Ainsi nous ne pouvons affirmer qu'elles soient toujours l'effet du régime chaud, mais les signes & les produits de la dissolution putride du sang, opérée spontanément, ou causée par l'art. D'où il suit que les pétéchies ne demandent point d'autre traitement que celui qui convient à la maladie dont elles sont les symptômes.

J'ai observé, dit encore *m. de Mertens*, que l'éruption miliaire accompagnoit quelquefois la crise par les sueurs; elle est alors très-abondante sur le cou, sur la poitrine, & sur l'abdomen; mais le plus souvent elle succède aux sueurs considérables symptomatiques spontanées. Dans les anxiétés qui précèdent la mort, j'ai vu la miliaire faire éruption sur le cou. Je n'ai point d'exemple que le *pourpre rouge* soit jamais critique.

L'auteur fait des remarques importantes sur les tumeurs critiques, sur l'attention qu'il faut donner aux malades, sur-tout dans les hôpitaux, sur le renouvellement nécessaire de l'air, sur les hémorrhagies des narines, sur les règles, sur la contagion, sur les fièvres d'hôpitaux & d'armées. Il les termine par celle-ci: c'est

Improprement & mal-à-propos que l'on donne l'épithète de pestilentielles aux fièvres putrides qui sont épidémiques, & qui ont en même temps un certain degré de contagion : cette denomination pourroit faire tomber dans l'erreur. Elles different autant de la véritable peste, que la fièvre éphémère en diffère elle-même.

Le second chapitre de la première partie renferme l'histoire de la fièvre putride bilieuse de 1769, qu'il est utile de faire connoître. Pendant l'été & l'automne, jusqu'au mois de novembre, l'épidémie dont on vient de parler fut entièrement assoupie; mais sur la fin de l'année 1768, elle reparut; elle dura tout l'hiver & au commencement du printemps, mais elle s'apaisa au commencement de mai. L'hiver, cette année, fut plus modéré. Depuis la moitié du mois de janvier, jusqu'en février, le froid fut entre le 14^e & le 21^e degré; il fut à-peu-près de 10 au commencement de février, & sur la fin de ce mois il ne passa point le 5^e degré. Mars & avril furent si chauds, eu égard au climat, qu'on vit rarement le mercure descendre au terme de la congélation.

Les symptômes inflammatoires que l'on avoit remarqué chez presque tous les malades, l'année précédente, n'accompagnèrent que fort rarement dans celle-ci

l'invasion de la maladie. Durant quelques jours la fièvre étoit précédée par la tristesse avec défaut d'appétit, avec l'amertume de la bouche, la torpeur, la lassitude, la douleur & la pesanteur de tête.

Le second période s'annonçoit par le froid & par le frisson, puis par une chaleur sèche. Tous les malades se plaignoient de douleur de tête & des lombes; ils éprouvoient au-dessous du cartilage xiphoidé une si grande sensibilité, qu'ils ne permettoient pas au médecin de les toucher même légèrement. L'ardeur de la soif, la langue humide, blanche, sale, les nausées, & le vomissement faisoient évidemment connoître que l'estomac étoit accablé de saburre. Les urines étoient citrines, enflammées, crues; le ventre étoit resserré; les yeux larmoyans, jaunâtres; le pouls fréquent & mou. Ceux qui vomissoient naturellement, ou par l'effet d'un remède, rendoient une grande quantité de bile jaune ou verdâtre, & se trouvoient soulagés. Ces symptômes augmentoient durant tout ce période-jusqu'au 7^e ou 8^e jour; ils se ralentissoient un peu le matin, ils devenoient plus aigus vers le soir. Dans le troisième période, qui commençoit vers le huitième jour, le pouls étoit petit & moins fréquent; le

reste des symptômes augmentoit avec la foiblesse ; en faisant l'exploration du poulx, la peau aride imprimoit aux doigts un sentiment d'ardeur vive & âcre qui se conservoit durant quelques minutes, comme on le remarque dans toutes les fievres putrides. C'est alors que survenoit l'insomnie ; le bourdonnement d'oreille, la dureté de l'ouïe, la sécheresse de la bouche & du gosier, les aphtes, une agitation continuelle, le délire ; les pétéchies couvroient la poitrine & les bras ; & chez beaucoup de malades, il survenoit une éruption miliaire. Dans ce troisieme période, ainsi que dans le second, l'on remarquoit tous les accidens du second & du troisieme période de la fièvre épidémique qui régnoit l'année précédente.

M. de Mertens suivit en 1769 le traitement qu'il avoit employé en 1768. Mais il observe qu'instruits par les exemples de l'année précédente, presque tous les médecins ne firent point saigner, d'autant plus volontiers qu'il n'y avoit alors aucun soupçon d'inflammation, quoiqu'on s'y fut trompé auparavant.

Il s'agit dans le chapitre troisieme d'une fièvre qui reparut sous une autre face, vers le solstice d'hiver de 1769. La constitution de l'air ressembloit à celle de

l'année précédente. La maladie fut dans son invasion & plus douce & plus lente ; elle fit d'abord moins de ravage ; elle attaqua les femmes, les enfans & les hommes d'une complexion délicate. Dans le premier période, les malades éprouvoient une douleur de tête qui s'étendoit depuis l'occiput jusqu'aux orbites, des anxiétés, des nausées, défaut d'appétit, lassitude, torpeur, vertige, foiblesse, quelquefois chaleur fébrile vague, & les extrémités froides : la langue étoit humide & chargée d'une mucosité blanche ; les malades étoient tristes, & livrés à la crainte. Cet état duroit quatre ou cinq jours, & même pendant une semaine avant que la fièvre fût bien marquée ; durant tout cet intervalle les malades marchaient, vaquoient à leurs affaires, mais ils étoient quelquefois obligés de se coucher dans la journée ; le froid & la chaleur se succédoient ; la couleur du visage étoit tantôt pâle, & tantôt fleurie ; les nuits étoient agitées ; le sommeil interrompu par des insomnies ; les urines crues, aqueuses, quoiqu'il n'y eût presque aucune altération.

Le second période étoit marqué par des frissons auxquels succédoit une chaleur continuelle, peu considérable néanmoins, avec un pouls vite, mais petit. Cet état étoit accompagné d'un grand mal de tête
avec

avec tintement d'oreilles, d'anxiétés, d'agitations, de secheresse à la peau, d'une extrême foiblesse qui alloit jusqu'à perdre la connoissance, si les malades levoient la tête. Les yeux larmoyans pouvoient à peine souffrir la lumiere; le plus léger bruit, la lumiere même augmentoient la douleur de tête. Pour le moindre sujet les malades étoient saisis de frayeur; & ce qu'on remarqua de particulier à cette maladie, leurs mains, dès le commencement, trembloient si fort qu'elles ne pouvoient presque rien saisir. Ils parloient en dormant, mais subitement éveillés ils délireroient; leur langue trembloit lorsqu'ils vouloient la tirer au-dehors. Ils proféroient d'une voix tremblante & foible des paroles difficiles à distinguer; ils n'avoient point soif, mais ils étoient comme stupides; ils pouffoient des soupirs malgré eux, & si on leur en demandoit la cause, ils répondoient qu'elle leur étoit inconnue. La respiration étoit laborieuse & inégale.

Le septième ou le huitième jour, (mais le neuvième & le dixième chez ceux en qui les signes manifestes de la fièvre se montroient plus tard) on voyoit chez quelques-uns paroître au cou, sur la poitrine, & quelquefois aux extrémités, des taches sous l'épiderme, imperceptibles au tact, de figure sphérique, de couleur rouge

tirant plus ou moins vers le pourpre, de différente grandeur, mais souvent d'une demi-ligne de diametre, plus semblables à la rougeole qu'aux pétéchies ; elles se conservoient jusqu'à la fin de la maladie, soit qu'elle se terminât par la mort ou par la santé,

Une légère sueur qui s'étendoit par-tout le corps, achevoit parfaitement la crise ; nous avons quelquefois vu la miliaire précéder ou accompagner la crise : mais la sueur seule, sans miliaire, complettoit aussi la crise. Trop abondante, la sueur n'annonçoit rien de favorable, & bientôt le mal empirait.

M. de *Mertens* nous apprend que la saignée ne devoit pas être employée dans cette espece de fièvre ; qu'en accablant les forces vitales déjà affoiblies, elle mettoit les malades dans le plus grand danger. A peu de choses près, le traitement de cette maladie fut celui dont il a été fait mention.

La deuxième partie de l'ouvrage de m. de *Mertens* est consacrée à l'histoire de la peste de Moscow ; ce qui contient quatre chapitres.

L'auteur rapporte, dans le premier, tout ce qui s'est passé à Moscow avant l'invasion de la peste, & durant tout le temps qu'elle exerça ses ravages ; nous ne

suivrons point *m. de Mertens* dans les détails qu'il donne sur l'indocilité du peuple, sur les précautions prises par le gouvernement d'après le rapport des médecins, mais nous dirons que cette cruelle maladie, qui commença au mois de mars 1771, & ne s'éteignit qu'à la fin de cette année, enleva dans Moscou & dans les lieux circonvoisins, environ cent mille hommes; qu'elle n'attaqua que le petit peuple; que les nobles & les commerçans riches en furent exempts, si l'on en excepte quelques-uns qui ne prirent point de précaution; qu'elle se communiquoit par le contact seul des malades & des choses infectées; que la contagion ne se répandoit point par la voie de l'atmosphère qui fut toujours très-saine; que l'unique précaution des médecins, en visitant les malades, fut de se tenir à un pied de distance, & de ne toucher ni leurs corps, ni leurs vêtemens, ni leurs lits, & qu'aucun ne fut infecté du mal, à l'exception de *m. Pogaretzky* qui en eut plusieurs atteintes, mais qui, dans les premiers jours de l'invasion, fut constamment délivré de la contagion par des sueurs critiques; tandis que deux chirurgiens en moururent dans la ville, & plusieurs élèves dans les hôpitaux: que l'hôpital impérial des orphelins, dans lequel il y a

environ mille enfans & quatre cens adultes, tant nourrices & gardes, que maîtres & ouvriers, furent préservés de la contagion par les précautions qu'on mit en usage.

Mais d'où vient cette peste, & comment se communiqua-t-elle? Après bien des recherches & des informations, le médecin de l'hôpital militaire découvrit que deux soldats morts au mois de novembre 1770, s'étoient rendus à Moscow en sortant de la ville de Choczim où étoit alors la maladie, l'officier qu'ils suivoient étant mort durant la route.

Le second chapitre contient le diagnostic de la peste : elle existe, observe *m. de Mertens*, lorsque la contagion est extrême, & que le mal se communique aisément d'un seul homme à plusieurs autres.

En général, suivant *m. de Mertens*, la peste commence de différentes manières, selon les différentes constitutions des corps & des saisons, & quelquefois sous l'apparence trompeuse d'autres maladies, mais très-souvent par la céphalalgie, le vertige, le frisson, la prostration des forces, par une légère fièvre avec nausée & vomissement plus ou moins considérable de diverses matières : les yeux deviennent rouges, le visage triste, la langue blanche, fardide. Avec ces symptômes

les malades sont quelquefois en état de marcher pendant plusieurs heures, pendant un jour & même deux. Ils éprouvent de la démangeaison & des douleurs dans les endroits où les bubons & les charbons doivent se manifester. Dans la fureur de la peste, plusieurs périssent le premier ou le second jour de la maladie, avant l'apparition des tumeurs; la peau, chez eux, est couverte de pétéchies ou taches rouges un peu avant la mort, mais quelques-uns en sont exempts. Les bubons & les charbons paroissent ordinairement le second ou le troisième jour, rarement le quatrième. Il y en a chez qui l'invasion présente les caractères d'une maladie inflammatoire; la chaleur est brûlante, la soif ardente, les urines enflammées, les joues rouges, le délire furieux & phrénétique. Chez la plupart la maladie a, dans l'invasion, le caractère d'une fièvre nerveuse; la chaleur est légère, la soif est modérée, les urines crues & aqueuses; les malades croient n'avoir qu'une petite incommodité, jusqu'à ce que l'extrême prostration des forces, les bubons, les charbons, les pétéchies, les vergitures ne laissent plus aucun doute sur le danger. On voit, mais très-rarement, la peste avoir l'apparence d'une fièvre intermittente. Presque tous les malades

meurent avant le dixieme jour ; ceux qui vont jusqu'au septieme ont la plus grande espérance de recouvrer la santé.

L'auteur parle ensuite des bubons , des parotides , des charbons & anthraxs , du poulx , du prognostic ; il établit la différence qu'il y a entre la peste & les fievres putrides ; il explique comment la peste se propage , & compare cette maladie avec la petite-vérole. Ici *m. de Mertens* fait une observation : De mille individus un ou deux n'ont jamais la petite-vérole , quoiqu'ils communiquent avec ceux qui en sont atteints ; j'ai vu de même , dit-il , quelques personnes qui n'ont jamais été attaquées de la peste , bien qu'elles soient demeurées long-temps exposées à la contagion. Un artisan tombe malade de la peste , & successivement sa femme & sept enfans ; tous sont emportés , ainsi qu'une domestique ; la mere de l'artisan n'abandonne ni son fils , ni sa bru , ni ses petits-enfans , sans que sa santé en soit altérée , & sans qu'il lui arrive aucun accident. Une vieille femme du peuple logeoit avec huit enfans & deux autres femmes dans une même chambre ; tous furent victimes de la peste , elle exceptée & un enfant de six mois ; les cadavres de ces neuf personnes demeurèrent sans sépulture dans la même maison durant deux jours , elle

n'avoit pris aucune précaution, elle donnoit ses soins aux malades, elle embrassoit les morts, elle ne fut cependant pas atteinte de la maladie, non plus qu'une autre femme qui n'avoit pas quitté pendant tout le cours de la maladie, son mari & une autre personne couchés dans la même chambre. De tels exemples sont rares, dit notre auteur, on n'en rencontre peut-être qu'un sur mille.

La curation de la peste fait l'objet du troisieme chapitre. Avant que de l'indiquer, *m. de Mertens* remarque, ou trouve une double série de symptômes dans la peste. Les premiers dépendent d'un miasme qui attaque & affecte les nerfs, & qui trouble par conséquent l'économie animale; mais les suivans dépendent des effets de ce miasme sur le sang, c'est-à-dire, de sa dissolution putride, & de son acrimonie particuliere. Notre auteur appelle le premier état, nerveux; & le second, putride. Dans l'état nerveux, le miasme est quelquefois expulsé par les sueurs; il recommande alors les légers diaphorétiques; il observe que si la saignée peut quelquefois avoir lieu, c'est seulement lorsque les premieres irritations des nerfs dans les corps très-pléthoriques excitent les plus graves symptômes inflammatoires; mais les médecins ont très-rarement l'occasion

favorable d'employer ce moyen dans l'état nerveux ; car , ou le miasme qui porte un trouble violent dans les nerfs , tue les hommes comme un coup de foudre ; ou , lorsqu'au commencement le trouble qu'il excite est léger , la plupart des malades refusent les secours de l'art , se croyant à peine incommodés ; ou enfin l'état nerveux est trop court , comme il parut dans cette peste de Moscow , depuis le mois de juillet jusqu'à la fin d'octobre , où l'état putride commençoit souvent quelques heures après l'invasion de la maladie. Quand le miasme commence à opérer la dissolution du sang , *m. de Meriens* ne doute point qu'il soit utile d'avoir recours au quinquina , & aux acides minéraux. Mais cette maladie est si terrible , & les difficultés qui s'accroissent dans ce temps de calamité , si grandes , que l'on retire peu d'avantages des remèdes. Cependant le médecin de Moscow passe en revue ceux qui peuvent être utiles , tels que les émétiques , les purgatifs , la saignée , &c...

Il s'agit , dans le quatrième chapitre , des moyens prophylactiques en général , & de ceux qui ont été mis en usage à Moscow.

La troisième partie de l'ouvrage contient quatre autres chapitres.

Le premier a pour objet la cure pro-

phylactique d'une jeune personne de dix-sept ans, mordue par un chien à Paris en 1760; cure faite par m. *de Mertens* sous les yeux de m. *Sanchez*, autrefois premier médecin de l'impératrice de Russie. Il mit en usage les frictions mercurielles; pour boisson, durant la journée, une décoction de felsepareille; & le soir il faisoit prendre une poudre composée de cinq grains de cinnabre, de deux grains de mercure doux, de musc & de camphre.

Le second contient l'histoire de quatre très-violentes hémoptysies guéries par des vésicatoires & par des sangsues.

On voit dans le troisieme la guérison de la passion iliaque dans une femme grosse de six mois, par la fumée du tabac.

Il s'agit dans le quatrieme d'une contusion de la tête, avec une fissure au crâne, & un épanchement sur le cerveau, guérie par une infusion de feuilles d'arnica.

L'ouvrage de m. *de Mertens* annonce un médecin éclairé, prudent, vrai, & ami de l'humanité.



OBSERVATION

SUR les vertus résolatives de l'eau végétominérale ; par m. BAUMES, médecin de la faculté de Montpellier, à Saint-Gilles en Languedoc.

ÉPARGNER dans les maladies en guérissant, est un avantage précieux dans la médecine populaire & militaire. Cette méthode mérite sur-tout une préférence exclusive, lorsqu'on a besoin d'insister long-temps sur les remèdes. De pareils motifs engagerent sans doute m. Goulard à assurer, par des observations nombreuses, l'efficacité du plomb, qu'il a tant célébré ; & quoique les fauteurs de quelques nouveaux médicamens portent ordinairement plus ou moins d'atteinte à la célébrité de leur découverte, par l'enthousiasme avec lequel ils la prônent, & l'étendue quelquefois illimitée des propriétés qu'ils lui attribuent, on ne sauroit disconvenir que m. Goulard ne soit un de ceux qui méritent le moins ce reproche.

Trois qualités importantes, réunies dans l'extrait de Saturne, qui, comme on fait, n'est qu'une dissolution de plomb

par le vinaigre, doivent fixer l'attention des praticiens, & obtenir à cette préparation de Saturne, une place distinguée parmi les topiques les plus héroïques. Ces qualités annoncées par l'auteur, & confirmées par l'expérience, consistent *dans une vertu rafraîchissante, à laquelle la chaleur inflammatoire la plus ardente ne résiste pas ; une vertu anodine qui calme les plus grandes douleurs, & une vertu puissamment atténuante & résolutive.* De pareilles propriétés combinées à un degré éminent, nous offrent un secours efficace dans les phlogoses externes, les douleurs spastiques des membres, & les tumeurs douloureuses ou indolentes, susceptibles de résolution.

L'eau végéto-minérale de m. Goulard est une préparation connue de temps immémorial des chymistes, sous le nom de vinaigre de Saturne. La prévention où l'on étoit sur la vertu répercussive des préparations de plomb, éloignoit sans doute de l'administration de ce topique, devenu si fameux entre les mains du chirurgien de Montpellier qui en étendit l'usage avec le succès le moins équivoque, dans quantité de cas (comme dans l'érysipèle, l'humour goutteuse ou rhumatismale fixée, l'écoulement des fistules anciennes & des

316. O B S E R V A T I O N
vieux ulcères, le virus dartreux pso-
rique, &c.).

Dans le nombre des observations qui constatent les heureux effets de l'eau vé gé to - mi né ra le (1), qui fournit la méthode la plus ordinaire d'administrer l'extrait de Saturne, il y en a peu qui assurent d'une manière plus frappante la vertu éminemment fondante de ce remède, que celle que je vais détailler : puisse-t-elle engager les gens de l'art à recourir plus souvent à ce topique, dans les circonstances où l'on perd un temps précieux à insister sur les seuls émolliens & les suppuratifs !

Le sieur *Avon*, menuisier, âgé de quarante ans, d'une constitution sèche & chaude, étoit sujet, presque tous les étés, à de petites tumeurs phlegmoneuses, principalement à la tête vers l'occiput : elles l'abs cé do ient pour l'ordinaire. Ap-

(1) M. *Goulard* donnoit ce nom à une certaine quantité d'eau blanchie par la solution d'une quantité plus ou moins grande de son extrait. Il est utile de n'employer que de l'eau distillée, ou au moins de l'eau de rivière très-pure, afin que, dépouillée des substances qu'elle tient en dissolution, l'extrait de Saturne n'en soit pas décomposé, & conséquemment les vertus du remède altérées.

pellé à différens intervalles pour combattre ces phlégmons, qui, par leur siège, produisoient des maux de tête, des insomnies, des douleurs lancinantes, j'y remédiois d'abord par des émolliens; en second lieu, par des suppuratifs, lorsque cette indication étoit majeure, & enfin par des épulotiques, quand il étoit question de favoriser une bonne cicatrice. Ces topiques étoient toujours secondés par l'usage des remèdes internes; les diaphorétiques, pour pousser doucement à la peau les liqueurs dégénérées; les dépuratifs, & sur-tout les sucs anti-scorbutiques, pour rétablir la crasse des humeurs peccantes; les purgatifs doux, pour l'élimination des sucs hétérogènes; enfin l'usage du lait, pour concilier au sang un caractère plus doux & plus conforme à l'intégrité des fonctions animales.

Dans le mois de mai de l'année 1780, la nature sembla, par un effort généreux, vouloir opérer une révolution avantageuse dans ce malade: en effet, quelques jours d'agitation fébrile, & d'un mal-aise universel, précéderent l'apparition de trois ou quatre tumeurs aux parties accoutumées; mais à peine ouvertes, elles se flétrirent, après avoir peu purgé. Je mis en usage les remèdes indi-

qués ci-dessus, & sur-tout les doux purgatifs, parce qu'il me parut nécessaire d'ouvrir une issue aux humeurs qui auroient dû s'échapper par la voie de la suppuration : mais la nature qui méditoit son ouvrage, n'en fut nullement détournée par les secours de l'art. La jambe droite, depuis quelques jours gênée dans ses mouvemens, devint douloureuse & tendue, à mesure que les tumeurs de la tête s'affaïssèrent. Cette congestion commençante, marcha rapidement ; & dans peu de jours, toute la jambe doubla de volume ; la partie postérieure & musculense, appelée le gras de la jambe, acquit une dureté considérable, avec chaleur, sans pourtant être douloureuse, sinon lorsqu'on la pressoit un peu fortement. Les cataplasmes & les pédiluves furent employés, tant pour faciliter cette métastase, qui pouvoit être la suite d'une dépuration générale, que pour entretenir l'humeur dans un état de fluidité, propre à lui laisser subir les diverses modifications dont elle pouvoit être susceptible. Les choses restèrent au même point durant dix à douze jours, à la douleur près, qui s'évanouit entièrement. Enfin, l'eau végéto-minérale fut proposée en fomentation ou en cataplasme, alternativement

avec les pédiluves faits de bouillon de tripes. Ces secours externes dissipèrent parfaitement dans l'espace de quinze jours la tumeur énorme de la jambe, sans qu'il fût nécessaire de recourir à aucun fondant intérieur. Quelques purgatifs placés par intervalle, & quelques lavemens, tinrent le ventre libre, pour obvier aux effets du déplacement de l'humeur en résolution.

Les remèdes internes préparatoires que prit le sieur *Avon*, & les purgatifs répétés, ont peut-être contribué à cette cure, qui, vu la gravité du mal, ne sembloit pas devoir être si prompte. Cette idée peut diminuer le triomphe de l'eau végeto-minérale ; il est vrai néanmoins qu'elle a eu la part la moins équivoque pour fondre & résoudre, avec une promptitude étonnante, une tumeur, qui avoit toute l'apparence de devoir prendre la route longue, ennuieuse & dangereuse de la suppuration.



OBSERVATIONS

SUR des fievres catarrhales dont les redoublemens étoient accompagnés d'un accès de migraine; par m. SUMEIRE, docteur en médecine à Marignane en Provence.

LA succession subite d'une température douce amenée par les vents du midi à une température très-froide qui a duré presque constamment depuis le commencement du mois de novembre de l'année dernière, jusques vers le milieu du mois de janvier de cette année, a occasionné, dans ces cantons, des maladies catarrhales qui, quoique bénignes en général, ont pourtant été funestes à quelques personnes d'un âge avancé, & d'une constitution affoiblie, lorsqu'elles se sont décidées en fluxions de poitrine. Cette constitution catarrhale a influé particulièrement sur les enfans. On a observé que la petite-vérole qui avoit commencé de s'établir ici, s'est interrompue depuis que la constitution catarrhale s'est annoncée : cette affection catarrhale étoit en général compliquée de pourriture bilieuse qu'il étoit avantageux d'enlever par des purgatifs doux, tels que la manne & l'huile d'amandes douces. Chez

les enfans , le syrop de sucre uni avec l'huile d'amandes douces faisoit très-bien ; & , lorsqu'il y avoit des signes d'une saburre abondante , on y ajoutoit du syrop de rhubarbe , quelques grains de crystal minéral : tous les enfans qui ont été traités de cette maniere , ont été guéris en quatre ou cinq jours. Ce traitement paroît digne d'être remarqué : M^{lle} B... de Marignane , âgée d'environ vingt-huit ans , eut une fièvre catarrhale bien caractérisée ; elle fut prise d'abord vers le soir d'un violent mal de tête accompagné d'un fort assoupissement , d'une grande chaleur & de douleurs dans tous les membres. Cette invasion fut suivie d'une fièvre très-vive , & d'une sueur considérable avec un visage fort rouge , & des yeux enflammés & étincelans ; le pouls étoit fort mou & très-fréquent : il y eut trois redoublemens toujours caractérisés de cette maniere ; mais le quatrième jour il s'y ajouta une douleur qui se fit sentir à la tempe gauche , & qui fut si violente , qu'elle occasionna le délire , & qu'elle porta sur l'action du cœur , dont l'effet fut de causer une espece d'évanouissement permanent , & comme une apathie nerveuse générale. Ne pouvant attribuer cet accident à un embarras du cerveau produit par l'impression de la matiere catarrhale , & considérant que cette douleur

extraordinaire n'affectoit qu'un point particulier de la tête, je me rappelai que la malade avoit souvent éprouvé en santé une semblable douleur, & que ce pouvoit être ici un accès de sa migraine ordinaire; j'essayai de calmer cette douleur en frottant bien avec du bon vinaigre la partie qui en étoit attaquée; le soulagement fut prompt & surprenant; la douleur revint dans quelques minutes; le même moyen eut le même succès; enfin la malade fut délivrée de ce fâcheux paroxysme. Le lendemain matin elle fut, à son ordinaire, presque sans fièvre; le soir, à-peu-près à la même heure, le même paroxysme revint, & la même douleur de migraine reparut: cependant elle fut moins vive, & ses accidens moins considérables. Les frictions de vinaigre eurent le même succès; la fièvre catarrhale fut dissipée au septième jour, & détruite par un purgatif de manne qui procura des évacuations complètes. Dans la convalescence l'accès de migraine a reparu deux fois, mais il a été plus foible.

N. Goiran, âgé d'environ quarante-cinq ans, eut aussi une fièvre catarrhale légère. La migraine, à laquelle il est sujet, accompagnoit tous les redoublemens; l'usage du vinaigre en frictions produisit le même effet, & calma toujours la douleur promptement.

OBSERVATION

SUR une suppression d'urine causée par le renversement de la matrice ; par m. WANTERS, médecin à Wetteren en Flandre.

JE fus appelé, le 5 mai 1780, chez *Bernard Bogaërt*, paysan de ce village, où sa femme, âgée d'environ trente-cinq ans & d'un tempérament sanguin, étoit incommodée depuis la veille d'une suppression parfaite d'urine & de fréquentes envies d'uriner, accompagnées d'une douleur très-vive, qui augmentoit par accès. Elle ne pouvoit non plus aller à la selle, quoique les excréments se présentassent, disoit-elle, au fondement ; & elle s'étoit plaint, depuis quelques jours, de mal au dos. Je lui demandai premièrement si elle étoit enceinte : elle répondit qu'il y avoit environ trois mois que ses regles lui manquoient, & que depuis elle avoit eu les signes de grossesse pareils à ceux de deux autres enfans qui avoient avorté. Elle m'avoua aussi qu'elle étoit sujette à une descente de matrice. Je trouvai qu'elle étoit extraordinairement pléthorique, & crus que l'accident provenoit d'une déroute de sang de la matrice au col de la vessie, &c.

En conséquence je fis faire une grande saignée au bras, & prescrivis quelques remèdes appropriés selon mon faux jugement : après cela j'abandonnai la femme, avertissant qu'on ne pouvoit pas la laisser seule, parce que je craignois fort un avortement.

Le lendemain matin on vint m'avertir que tout étoit dans le même état ; je me rendis sans délai chez la malade, & voulant introduire mon catheter, je fus étonné de rencontrer un obstacle insurmontable ; mais comme je ne voulois pas me servir de violence, j'en ai cherché la cause. J'introduisis donc mon doigt dans le vagin, & j'y trouvai que le col de la matrice étant fort descendu, comprimoit fortement l'urethre contre la symphyse des os pubis ; & que l'*osculum uteri* regardoit obliquement l'extrémité inférieure de la même symphyse. Ainsi je m'aperçus d'une grande obliquité de la matrice, que je tâchai ensuite de redresser en la poussant par la partie postérieure du vagin, mais j'y trouvai trop de résistance ; c'est pourquoi je mis mon doigt index dans l'an us où j'observai que le rectum étoit comprimé & aplatti contre l'os sacrum & le coccyx par le fond de la matrice ; je poussai donc ce fond obliquement en haut vers le nombril. Lorsqu'il fut un peu

avanée, en continuant de la sorte à pousser, je tournai en même temps l'orifice de la matrice doucement en arriere : de cette façon je redressai la matrice en sa situation naturelle. L'urine commençoit déjà à couler spontanément d'abord que je déprimois l'*osculum uteri*, même il y avoit peut-être déjà plus d'une chopine d'urine écoulée avant que j'eusse réduit la matrice en sa place : mais cet écoulement cessa bientôt. Alors j'introduisis mon catheter avec toute l'aisance du monde, & j'obtins environ quatre pintes d'urine. J'ai répété cette manœuvre jusqu'au 23 de mai, une fois par jour ; & ne voyant aucune apparence de fonction dans la vessie, excepté quelques légères envies d'uriner qu'elle avoit eu de temps en temps depuis le huitieme jour, où elle avoit rendu quelques gouttes d'urine, j'ai commencé ce 23 mai à évacuer la vessie deux fois par jour ; le 24 la femme sentoît plus fréquemment des envies d'uriner, mais sans aucun effet : ces envies alloient & revenoient jusqu'au 26 du même mois, lorsqu'elle a lâché l'eau la premiere fois, & a continué d'en lâcher tous les jours à son ordinaire jusqu'aujourd'hui. Le 12 novembre elle est accouchée heureusement d'une fille très-bien portante.

Il est bon de remarquer que je fis garder le lit à ma malade, & la situation sur le dos pendant le traitement, autant qu'il étoit possible de l'obtenir de cette sorte de gens : j'entretenois la liberté du ventre, & j'appliquois aussi quelques topiques roborans ; mais, malgré tous mes soins, j'étois quelquefois obligé, au commencement, de remettre la matrice en sa place, parce qu'elle descendoit encore plus ou moins quand la femme faisoit trop de mouvement ou d'effort ; cependant elle ne se renversoit ou courboit plus, comme la première fois, mais elle descendoit seulement. *voyez la page 257, 2e. tom. 58*

OBSERVATION

SUR un vomissement dans lequel la malade a rejeté des corps extraordinaires ; par m. GUILLAUME fils, licentié en médecine de la faculté de Besançon ; résidant à Jussey en Franche-Comté.

SI le fait dont je vais faire part ne faudroit être entièrement considéré comme utile à l'art de guérir, *rara non sunt artis*, je pense du moins qu'il enrichira l'histoire des miseres humaines, & des bizarreries de la nature aussi souvent étonnante dans

la disposition des maladies que dans la conformation des êtres.

En 1778, la fille d'un laboureur résidant à Jussey, âgée de trente-quatre ans, vint me consulter au sujet d'une douleur d'estomac qu'elle éprouvoit continuellement depuis un mois. Cette fille étoit bien constituée d'ailleurs ; & bien réglée : elle se livroit journellement & avec ardeur aux pénibles travaux de l'agriculture, & j'attribuai son mal au peu de ménagement qu'elle y mettoit. En conséquence je lui prescrivis du repos, & un régime capable de réparer un peu la perte des sucs digestifs, qu'une nourriture agreste avoit contribué à épuiser. Ces précautions furent inutiles, & le mal alloit toujours en augmentant : quelques indications me décidèrent à lui prescrire un doux purgatif qui n'eut pas plus de succès. Je me vis obligé d'en venir aux narcotiques ; aux calmans qui ne réussirent pas mieux. Enfin après quelques mois de régime & de remèdes, le mal qui jusqu'alors s'étoit soutenu sans de grands changemens, ni en bien, ni en mal, devint tout d'un coup d'une violence extrême ; il s'y joignit la tension de l'épigastre, une chaleur ardente, une irritation spasmodique de tout l'abdomen, des envies fréquentes de vomir, & quelquefois des défaillances ; le

pouls étoit petit, vif & concentré. J'eus recours à la saignée, aux bains, aux calmans, au petit-lait, à l'eau de poulet, tout fut fans effet. Ma malade périltoit de plus en plus, & tout m'annonçoit la mort prochaine de cette infortunée. Dans une conjoncture aussi pressante, je me ressouvins de l'axiome de *Celse*; & je crus devoir hazarder un remède incertain, plutôt que d'abandonner ma malade à une perte inévitable: je lui fis avaler un grain & demi d'émétique dans une tasse de thé; mais quel fut mon étonnement, lorsqu'un quart d'heure après je lui vis vomir trois corps étrangers un peu aplatis, larges de deux pouces, & longs d'environ quatre ou cinq? Ces corps étoient flexibles, ils avoient assez la ressemblance extérieure des lobes du *thimus* d'un veau; ils étoient formés d'une membrane épaisse, assez ferme, qui renfermoit une liqueur blanche qui ressembloit beaucoup à du lait: ni ces sacs, ni la liqueur qu'ils contenoient, n'avoient aucune odeur. Je n'ai pu satisfaire davantage ma curiosité; les parens de la malade m'enlevèrent avec entêtement ces corps que j'aurois voulu soumettre à quelques expériences. Après cette crise fatigante, je fis avaler à la malade quatre grains de thériaque céleste, & par-dessus une infusion

de fleurs de tilleul. Les accidens cessèrent sur le champ, & elle goûta bientôt les douceurs du sommeil dont elle étoit privée depuis long-temps. Cette fille fut bientôt rétablie, & en état de reprendre ses travaux accoutumés.

Les observateurs sont remplis d'histoires d'hydatides, qui occupoient la surface, les cavités, & quelquefois même la substance des viscères ; les journaux, les mémoires des académies, les recueils d'observations en fournissent un bon nombre d'exemples ; mais je ne sache pas qu'ils en fournissent de semblables à celui que je viens d'exposer. Il est clair que c'est la présence de ces corps étrangers dans l'estomac, où il est probable qu'ils avoient pris naissance, qui a été la cause de tous les accidens auxquels cette fille a été en proie pendant l'espace de cinq mois. On lit dans le journal de médecine de Blegny, *an. 2. pag. 73*, & dans la bibliothèque de Planque, *tom. ix, pag. 202*, l'histoire d'un homme qui, après trois mois & demi de souffrance, *voida par le vomissement, après beaucoup d'efforts extraordinaires, une quantité considérable d'eau, & un corps étrange, de la grosseur du pouce, & long de trois travers de doigt. Comme ce corps se resserra en lui-même au moment qu'il fut rejeté, & qu'après il se redressa peu*

à peu dans l'eau que la malade avoit vuide, les assistans crurent d'abord que c'étoit quelque espece d'animal informe & vivant ; mais la chose ayant été examinée de plus près, on reconnut que ce n'étoit qu'une chair fibreuse, blanche, fétide, égale à ses deux extrémités, & recouverte dans toute sa longueur d'une membrane forte, & aussi épaisse que la peau du corps humain.

Ce fait, quoiqu'analogue à celui que j'ai décrit, en differe cependant essentiellement, quant au nombre & au volume des corps dont il s'agit, de même que par les accidens beaucoup plus graves & plus intenses dans notre malade, que dans le cas rapporté par *Blegny*. Je pourrois faire de longs raisonnemens sur ce fait, & peut-être en tirer des inductions utiles pour la pratique, mais je laisse aux personnes de l'art plus consommées que moi dans l'exercice, à en tirer le parti le plus convenable.



MALADIE qui a régné sur les chevaux à Paris, pendant l'hiver de 1776 à 1777 par m. HUZARD, vétérinaire (1).

J'AI observé, pendant cet hiver, qu'il y a eu beaucoup de chevaux dégoûtés d'abord des alimens, & ensuite de la boisson; ce dégoût étoit accompagné, le deuxième jour, d'une toux qui paroissoit être stomacale, à en juger par le bon état de la respiration, la fraîcheur naturelle de l'air

Note adressée aux éditeurs.

(1) Je desiré fortement avec vous, messieurs, que l'auteur de l'*essai sur la nature, les causes & le traitement de la pustule maligne*, imprimé dans le journal de janvier dernier, veuille bien donner la description & le traitement de la maladie contagieuse appelée le *sang*, qu'il croit être la même que celle que nous appellons *gras-fondure*; celle-ci n'a jamais été jusqu'à présent, parmi nous, regardée comme contagieuse, nos meilleurs auteurs ne l'en ont pas même soupçonnée; car ils n'auroient sans doute pas manqué d'en faire mention. Il me paroît très-utile de pouvoir distinguer ces deux espèces, très-différentes dans leurs effets & par leurs suites; mais qui, par leur analogie, peuvent être aisément confondues. D'ailleurs les gens de la campagne donnent en général des détails si peu satisfaisans sur les maladies des animaux, qu'en ne sauroit trop marquer de reconnaissance aux savans qui veulent bien s'en occuper.

332 MALADIE QUI A RÉGNÉ
expiré, & la tranquillité du flanc : d'ailleurs, en toussant, les animaux bien loin d'allonger la tête & l'encolure comme il arrive toujours, plus ou moins, dans les maladies où la poitrine est affectée, la rapprochoient du thorax. Le deuxième & le troisième jour il y avoit prostration des forces, sur-tout dans les animaux gras & peu exercés ; le pouls, dans ceux-ci, étoit plein & lent, la toux subsistoit cinq ou six jours ; la soif reparoissoit la première, l'appétit ensuite ; les forces revenoient, & la durée entière de la maladie étoit de huit à douze jours.

Elle a indistinctement attaqué tous les âges, les deux sexes, les animaux qui faisoient peu d'exercice, & ceux qui en faisoient beaucoup ; mais elle a duré plus long-temps chez les premiers, & chez ceux qui étoient gras & avancés en âge. Elle a commencé vers le milieu de décembre, a été à son plus haut degré de force pendant le mois de janvier, & s'est terminée à la fin de février & au commencement de mars.

Ne connoissant pas de causes particulières à cette maladie, je ne pus que l'attribuer aux vicissitudes de l'atmosphère (1),

(1) Il avoit fait beau & chaud pendant les quinze premiers jours de novembre ; le reste du

& à quelque artét de transpiration auxquels les chevaux sont fort sujets (1). Comme elle ne me paroissoit pas dangereuse en elle-même, je suivis, pour le traitement, la marche qui me paroissoit indiquée par la nature.

Je fis reposer & mettre à la diette blanche (2) les animaux fatigués ; je saignai & fit exercer ceux qui péchoient par l'excès opposé, & en qui le poulx étoit plein ; on fit manger du miel (3) à ceux en qui la toux étoit plus forte ; les uns & les autres furent bouchonnés trois fois par jour, & couverts d'une grande couverture de laine : aucun de ces animaux ne

mois avoit été froid & humide ; décembre avoit été très-variable ; janvier froid & humide : voyez au surplus les observations météorologiques du P. Cotte, journal de médecine, janvier, février, mars 1777, tom. XLVII.

(1) L'usage où l'on est de tenir ces animaux dans des écuries très-exactement fermées & très-chaudes, & de les exposer subitement à l'action de l'air extérieur très-froid ou très-humide, en arrêtant l'insensible transpiration toujours abondante dans ces espèces d'étoves, est la source d'une foule de maux dont il est d'autant plus difficile de triompher, que souvent on n'en soupçonne pas même la cause.

(2) La diette blanche est la paille & le son pour toute nourriture.

(3) Le miel ne fut pas donné comme pectoral, mais comme un savonneux légèrement apéritif, &c.

périt. Parmi ceux chargés d'embonpoint, la transpiration fut très-sensible le quatrième & le cinquième jour, entre les cuisses sur-tout, pendant & après l'exercice.

OBSERVATIONS

SUR deux grandes plaies gangreneuses ;
par m. BERNARD, maître en chirurgie, reçu à Sedan pour la ville de
Mouzon, & à Réthel-Mazarin pour le
bourg du Chêne-le-populeux.

PREMIERE OBSERVATION.

JE fus mandé le 27 juillet dernier, chez le nommé *Henri Balossier*, habitant du bourg du Chêne-le-populeux en Champagne. Cet homme, âgé d'environ cinquante ans, deux heures avant mon arrivée avoit reçu un coup du tranchant d'une faux, qui avoit divisé les muscles géméaux, le solaire, le jambier antérieur, & le long extenseur des orteils dans le milieu de leurs corps charnus. L'artere péronière étoit coupée ; mais l'hémorrhagie étoit arrêtée en partie par de forts tamponnemens qu'avoient pratiqué des faucheurs ses camarades : le malade éprou-

SUR DEUX GRANDES PLAIES. 335
voit des foiblesses très-fréquentes, des envies de vomir, &c.

Je me hâtai de débarrasser la plaie des chiffons, des ligatures & des caillots de sang; je découvris la bouche du vaisseau artériel, sur laquelle j'appliquai, durant une foiblesse, les lambeaux des muscles; & jugeant que ce moyen suffiroit pour arrêter le sang, j'essayai, après que le malade eut repris ses sens, de tenir rapprochés très-exactement les muscles séparés de quatre à cinq pouces, par le bandage dont on se sert pour la réunion du tendon d'Achille, si digne de m. *Petit* son auteur.

Avec ce bandage qui n'empêchoit pas de voir & de panser la plaie quand je le jugeois à propos, la jambe étant dans la plus grande flexion soutenable, l'ouverture du vaisseau s'est trouvée doucement comprimée par les chairs, & le sang n'a plus donné. Je m'en suis servi de préférence à la ligature, me réservant d'y revenir au besoin; au reste j'appliquai une compresse graduée sur le trajet de l'artere, que je soutins par des tours de bande modérément serrés, afin de ralentir le cours du sang.

Cependant, après dix jours de traitement, l'hémorrhagie s'est renouvelée quoique la plaie fut en partie réunie: le malade avoit-il fait quelques mouvemens,

quelques efforts qui avoient relâché le bandage ? étoit-il survenu des mouvemens convulsifs, même à son insçu ? il n'en conyient point : c'est aux grands maîtres à apprécier cet accident.

Je fus appelé à l'instant, & fus très-embarrassé sur le parti que j'avois à prendre ; je voulus tenter la compression, mais comme le point d'appui ne se trouvoit que sous le jarret, je craignis qu'étant faite, l'extrémité inférieure tombât en gangrene, sur-tout au-dessous de la plaie, vu l'étendue de la division. Ainsi j'y renonçai pour me déterminer à faire la ligature, quoiqu'avec la crainte d'y comprendre le nerf péronier.

Je plongeai mon aiguille enfilée d'un fil fort & ciré, derrière tous les muscles divisés, un pouce au-dessus de la plaie, & ferai le fil sur une compresse graduée, placée sur l'intervalle compris entre l'entrée de l'aiguille & sa sortie, au point de voir cesser l'hémorragie : cette compresse étoit pour empêcher le relâchement de la ligature, à cause du déchirement des chairs que le fil coupe dans son passage en pareil cas.

Il restoit en effet un sinus après la réunion de la plaie & du vaisseau, par où le sang s'étoit écoulé, causé par des caillots qui se sont arrêtés dans leur route ; je
l'ai

J'ai tari par des digestifs liquides, par des injections déterfives, & l'eau de *Goulard* animée.

La partie inférieure de la jambe, au-dessous de la plaie, menaçoit de gangrene; en conséquence je me suis servi d'un cataplasme dont je donnerai la composition dans l'observation suivante, & d'autres défensifs les plus forts. J'ai aussi mis en usage le quinquina intérieurement, & un régime relatif à l'état du malade qui étoit devenu leucophlegmatique.

Malgré la gravité de cette plaie elle a été guérie en six semaines, & le malade rétabli, à cela près d'un engourdissement au bas de la jambe, mais il ne boîte pas.

DEUXIEME OBSERVATION.

Je fus mandé, le 4 août dernier, chez le sieur *Jean-Baptiste Macquart*, habitant du bourg de le Chesne, âgé d'environ cinquante-cinq ans, homme très-gros & fort grand buveur, qui depuis environ huit jours avoit éprouvé à la marge de l'anüs des douleurs d'abord très-vives, mais qui s'étoient ensuite apaisées tout-à-coup. Il lui étoit resté des difficultés d'uriner, & de la diminution des urines depuis ce temps de calme; ce qu'il attribuoit aux remèdes dont il s'étoit servi contre les hémorrhoides qu'il croyoit avoir.

Je le visitai, & lui trouvai un sinus très-profond, à deux travers de doigt de l'anus, par où s'écouloit une sanie d'une odeur infecte. J'y introduisis un stilet dont la longueur ne suffit pas du côté des parties génitales pour atteindre le fond. J'avertis l'épouse du malade du danger où il étoit, & lui conseillai d'appeller un second chirurgien pour opérer avec moi son mari, ce qu'elle refusa. M'ayant chargé du tout, je brusquai les saignées copieuses, & le lendemain 5, je saignai de nouveau mon malade que je purgeai ensuite, pour n'être point dérangé par les matieres fécales lors des pansemens, & pour diminuer l'ardeur de la fièvre, &c.

Le 6 j'introduisis une érigne dans le sinus du côté du rectum, de la profondeur de quatre pouces au moins, avec laquelle je soulevai le fond, puis je cernai tout à l'entour avec un lithotome; ce lambeau ôté, je vis dans toute la circonférence de la section le tissu cellulaire putréfié. En conséquence je divisai l'intestin rectum comme pour l'opération de la fistule; je coupai ensuite, à la faveur d'une sonde crenelée introduite sous le raphé & sur le canal de l'urethre jusqu'au scrotum, les muscles accélérateurs, une partie des prostatés, &c. après quoi je séparai tout ce qui étoit sphacelé des deux côtés de mon

incision , avec le bistouri & les ciseaux , au point de ne rien laisser de douteux , pour ainsi dire , ce qui formoit un délabrement affreux.

Deux branches d'arteres dont l'une de l'hémorrhoidale , & l'autre de la honteuse externe ayant été divisées , je les tordis & appliquai dessus de l'agaric très-sec & de plus en duvet ; ce qui suffit alors pour arrêter les hémorrhagies. Quelques autres artériolles fournissant aussi , j'en fis de même avec succès pour un temps ; puis j'appliquai mon appareil qui fut fait de charpie trempée dans l'esprit de térébenthine camphrée , & par-dessus un cataplasme qui m'a souvent réussi contre la gangrene , dont voici la composition que j'ai annoncée plus haut.

℞ Rue & sabine , de chaque trois poignées ,

Farine de seigle , deux onces.

Sel marin fondu dans une chopine du plus fort vinaigre , une once.

Faites cuire le tout en consistance de cataplasme , & avant de l'appliquer , arrosez-le avec de l'eau-de-vie très-camphrée.

Le sang ayant donné , je levai ce premier appareil le lendemain de bonne-heure ; & , après qu'il fut levé , je crus le

malade désespéré , parce qu'il fallut de nouveau emporter des lambeaux de corruption, même aux endroits que je croyois purs & sains la veille. Je me rappellois les dangers de mettre à découvert tant de parties respectables qui pourroient fournir à une suppuration outrée, & occasioner une fonte dont les suites deviendroient funestes.

Animé par l'espérance & l'envie de guérir, je délabrai de nouveau à travers les muscles érecteurs & les vaisseaux, malgré les dangers qui en résulteroient; j'arrêtai les hémorrhagies à fur & mesure que je rencontrai des branches artérielles divisées, soit par la ligature ou autrement, comme ci-dessus, & par-tout où je rencontrai du sphacel je l'extirpai.

Après quoi j'appliquai de l'ægyptiac dissous dans l'esprit de vin camphré aux endroits suspects; par le moyen de la charpie, & je fis le reste de mon appareil comme la veille.

Impatient & pénétré de crainte, j'allai voir mon malade le lendemain dès le grand matin; je le trouvai tranquille, presque sans fièvre, la langue humide, les urines coulant bien; enfin ayant reposé; &, après avoir levé mon appareil, plus d'hémorrhagies, ce qui restoit d'im-

pur humecté & marquant une suppuration naissante : que d'heureux présages ! quel changement & quelle satisfaction !

Le 8 , je supprimai mon cataplasme pour me servir d'un digestif animé, de l'onguent de stirax , & des compresses trempées dans l'eau de *Goulard* animée.

Au commencement je réduisis le malade à la diette la plus sévère ; sa boisson fut faite avec le scordium , l'écorce du Pérou à large dose ; & le nitre ; de plus, toutes les fois qu'il buvoit on ajoutoit quatre à cinq gouttes d'esprit de vitriol dans sa boisson.

Par cette conduite soutenue , & quelquefois un peu variée , je suis parvenu à détruire cette affreuse putréfaction qui paroissoit devoir être insurmontable , & à guérir le malade radicalement en deux mois exactement. Sans prétendre me donner pour exemple , j'ai cru que les jeunes chirurgiens y trouveroient quelques procédés utiles ; & sur-tout de quoi les encourager dans les cas dangereux & extraordinaires.



OBSERVATIONS

SUR le traitement des cancers, & particulièrement sur leur extirpation, avec quelques remarques sur l'usage de la belladonna, & de la ciguë; par m. CAMPARDON, chirurgien-major des eaux minérales, & de l'hôpital de Bagnères de Luchon, inspecteur royal desdites eaux, associé correspondant de l'académie royale des sciences, inscriptions & belles-lettres de Toulouse, &c. de l'académie royale de chirurgie de Paris.

LE cancer, cette maladie cruelle & meurtrière, s'est toujours annoncé avec des caractères si sensibles & si formidables, qu'il a exercé dans tous les temps la sagacité de ceux qui se sont occupés de l'art de guérir. Depuis le divin *Hippocrate* les auteurs qui lui ont succédé ont laissé à la postérité les fruits recueillis de leurs méditations & de leurs expériences.

Nos plus anciens maîtres regardoient comme une règle respectable l'aphorisme de l'oracle de la médecine : *Quibus occulti cancri fiunt non curare melius; curati enim citius intereunt; non curati verò longius vitam trahunt* (1). Sans doute

(1) Aphor. 38, sect. 6.

qu'*Hippocrate* & ses premiers successeurs avoient éprouvé comme nous , & les auteurs modernes , que les tumeurs carcinomateuses , & non ulcérées , loin de céder aux résolutifs & autres topiques , s'aigriffoient par leur usage ; devenoient douloureuses , s'ulcéroient & précipitoient la mort des sujets qui en étoient affligés. Ce sont vraisemblablement les épreuves réitérées de nos premiers maîtres qui ont servi de fondement à cette règle vénérable , & qui les avoient fixés dans cette sage retenue dans la curation des cancers occultes.

Cette règle , généralement adoptée , ne laissoit pas néanmoins de présenter quelque exception qui , en excitant la confiance des malades & des médecins , pouvoit leur inspirer de tenter la curation des cancers. La guérison d'une maladie de cette nature (unique , du moins on l'a crue telle) , consignée dans l'histoire , opérée sur le sein de la reine Atosse , par l'habileté du célèbre *Democède* , & récompensée par la généreuse munificence du roi de Perse son tendre époux , pouvoit-elle manquer d'être connue de nos anciens maîtres , & de se perpétuer d'âge en âge jusqu'à nous dans les fastes de la médecine ?

Plusieurs auteurs postérieurs se vantent d'avoir guéri des cancers occultes par

l'usage des topiques ; mais est-il hors de tout doute que les tumeurs qu'ils ont traitées étoient des vrais carcinomes ? Est-il rien de plus ordinaire que de voir des maladies très-simples de leur nature métamorphosées en affections très-graves par l'ignorance , la cupidité , l'imprudence des charlatans ? Ne voyons-nous pas trop souvent , à la honte de l'art & de l'humanité , plusieurs faux-freres abuser de la crédulité du public pour usurper une réputation qui est d'autant plus brillante qu'elle est peu méritée. Les moindres succès opérés en faveur des Grands , élèvent quelquefois jusqu'au faite de la gloire ceux qui paroissent y avoir présidé : ils ne doivent peut-être l'honneur de la guérison qu'au pur hazard qui les a rendus spectateurs des opérations merveilleuses de la nature , tandis qu'elle seule seroit en droit d'en revendiquer la gloire , mais dont il est juste au moins de lui attribuer toujours la meilleure part.

Un cancer naissant ressemble assez souvent à une tumeur squirrheuse ; il ne démontre son caractère propre & distinctif , que lorsqu'il devient douloureux & lancinant. Jusqu'à ce qu'il ait acquis ce type sensible & pulsatif , il peut être confondu dans la classe du squirrhe plus ou moins déterminé selon les progrès qu'il a faits.

Il est très-rare que ces sortes de tumeurs aient dans leur origine l'empreinte décidément cancéreuse. On voit à la vérité des cancers qui ne sont que des squirrhes dégénérés, comme il a été solidement établi par nombre d'auteurs & de praticiens modernes ; mais il n'est que trop évident que la plupart des tumeurs cancéreuses sont le produit d'un virus singulier qui affecte en même temps la masse des humeurs & la constitution des parties solides, d'une manière cruelle, & ordinairement funeste. Ce vice cancéreux est d'une nature très-obscur, & presque aussi supérieur aux bornes de nos lumières qu'au pouvoir de notre art.

Si les gens qui prétendent avoir guéri des cancers occultes ne tiennent ce langage que parce qu'ils sont parvenus à résoudre des tumeurs squirrheuses qui auroient pu devenir cancéreuses, on ne trouvera rien de bien extraordinaire dans ces faits. Il n'est pas de praticien un peu versé dans l'exercice de la chirurgie, qui ne puisse se glorifier d'avoir fait de semblables cures.

Mais il s'agit ici des tumeurs squirrheuses & lancinantes, qui ne laissent aucun doute sur les vrais attributs du cancer : ces assertions vagues, qu'on n'a pas pris la peine de bien spécifier, ne sauroient convaincre

des esprits exacts & soumis aux loix de la démonstration. On doit être bien plus frappé de la prudente méfiance & de l'admirable modestie des plus grands maîtres : le célèbre m. *Monro*, dont les lumières sont si respectées en chirurgie, s'exprime sur la question présente d'une manière bien propre à inspirer de la retenue à ces génies décisifs & précipités qui ne savent douter de rien. Cet auteur dit (1) : « Qu'il » convient que la résolution d'un cancer » est une chose fort rare ; mais qu'ayant » vu guérir deux tumeurs de cette nature, » ou du moins qu'il a supposé telles, il ne » voudroit pas nier absolument que cela » ne fût possible ».

Mais quand même il seroit aussi certain qu'il peut être douteux qu'on ait quelquefois réussi à guérir des cancers occultes par la voie de la résolution, la rareté de ces succès n'est pas suffisante pour infirmer la règle d'*Hippocrate*. Elle est appréciée dans la succession de tant de siècles, par l'autorité de presque tous les auteurs, & par l'expérience de la plupart des praticiens tant anciens que modernes.

Ces exemples isolés & peu circonstanciés de ces résolutions, ne pourroient tout

(1) Essais & observations de médecine de la société d'Edimbourg, tom. 5., p. 538.

au plus que servir d'exception à la règle. Il doit donc demeurer pour constant qu'il est dangereux de tenter par des topiques la résolution des tubercules cancéreux. Dès qu'une douleur lancinante décele leur caractère, on doit être fort réservé dans l'usage des topiques, par la crainte d'exciter dans les vaisseaux de la tumeur des oscillations malignes & tumultueuses qui peuvent en altérer l'intégrité, & causer dans ces tumeurs une dégénération propre à précipiter l'ulcération chancreuse.

Mais les cancers ulcérés sont-ils moins dangereux à traiter par la chirurgie que les cancers occultes ? & n'y auroit-il pas le plus souvent plus de prudence de la part des chirurgiens, & plus d'utilité pour les malades à se borner à une cure palliative qu'à les enlever par l'extirpation ? J'avoue qu'entraîné par la confiance qu'inspirent un grand nombre d'auteurs & de praticiens modernes, j'avois cru, dans les prémices de ma pratique, qu'on pouvoit guérir par l'opération la plupart des masses chancreuses. L'expérience m'a appris qu'il étoit assez aisé d'obtenir un succès aussi imposant que passager ; mais la rechûte des malades qui avoient été soumis aux instrumens chirurgicaux, ou la mort funeste qui a succédé de trop près au triomphe momentané de l'extirpation, m'ont

fait faire des réflexions humiliantes sur l'impuissance de notre art contre ce mal affreux, & sur les malheureuses victimes qui en ont été l'objet.

Dans la mortification que mes mauvais succès m'ont donné, j'ai trouvé beaucoup de consolation dans l'aveu plein de candeur du savant & célèbre m. *Monro*. Il rapporte que « de soixante cancers qu'il » a vu extirper, il n'a vu que quatre personnes qui ont été quittes de cette maladie pendant deux ans, trois desquelles eurent ensuite des cancers occultes, & la quatrième eut un cancer ulcéré à la levre ».

Je trouve encore plus admirable l'excessive retenue de m. *Lamothe*, fameux chirurgien de Valognes. Cet auteur, moins célèbre par la multiplicité des opérations qu'il avoit faites, que par les observations judicieuses & instructives dont il a enrichi le détail qu'il en a donné au public, dit, dans sa chirurgie complète, « qu'il » n'a jamais voulu faire l'extirpation d'aucune mamelle affectée de cancer ». Nous en voyons la raison dans la persuasion où il étoit que le fer ne pouvant arracher le vice cancéreux de la masse des humeurs, l'extirpation ne pouvoit que précipiter la mort des sujets qui s'y soumettoient.

Je ne dissimulerai pas que j'ai connu

plus d'un habile praticien qui , plus jaloux d'une vaine réputation que des intérêts de la vérité , se vantoient d'avoir guéri radicalement nombre de cancers par le moyen de l'extirpation soutenue de la diète blanche pendant deux années. Mais je puis ajouter à la déclaration des grands maîtres que j'ai cités, les aveux sinceres de plusieurs célèbres chirurgiens qui n'ont pas été plus heureux que moi dans le succès de l'extirpation des carcinomes. Je ne puis pas m'applaudir de ceux que j'ai obtenus dans ce genre de curation ; & quoique notre amour-propre ne se sente pas flatté dans la publication de nos fautes ou de nos malheurs , j'ose exposer aux yeux du public & des maîtres de l'art, le détail & le résultat de mes expériences dans le traitement de ce genre de maladie, persuadé que le concours des malheureux succès dans l'exercice de notre art, seroit encore plus utile à ses progrès que l'exposé des guérisons les plus fastueuses & les plus brillantes.

(La suite au journal prochain).

EXTRAIT des Lettres de m. CROHARÉ, sur l'arsenic & l'étain, & sur l'acide phosphorique.

NOUS avons publié dans le mois d'octobre 1779, le procédé de m. Croharé pour faire l'athiops martial par l'interméde de l'acide nitreux. On a dû remarquer que, dans cette opération, l'acide se décompose entièrement, & ne fournit que de l'air ou du *gas déphlogistiqué*; ce qui est contraire à la théorie de la dissolution du fer dans l'acide nitreux, enseignée jusqu'à présent. Le même chymiste a publié depuis une lettre sur l'arsenic & sur l'étain, & une seconde sur l'acide animal ou phosphorique; dans lesquelles il n'est pas plus d'accord avec les idées reçues de nos jours sur ces objets. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en les leur faisant connoître.

L'arsenic est un poison contre lequel on ne connoissoit aucun antidote assuré. On vanta, il y a quelques années, dans des ouvrages répandus & accrédités, le vinaigre & le foie de soufre comme jouissans de la propriété précieuse d'enchaîner & même de détruire la qualité délétère de ce minéral. Mais si l'*orpin* & le *réalgar*, qui sont des combinaisons de soufre &c.

d'arsenic, ne sont pas moins des poisons mortels, quoique plus lents, que doit-on penser du foie de soufre combiné à l'arsenic? Cette propriété n'est pas mieux fondée par rapport au vinaigre. Comme cependant m. *Croharé* s'appuie, dans son travail relatif à cet objet, des observations de m. *Majault*, docteur-régent de la faculté de médecine, imprimées dans le recueil des séances publiques de cette compagnie, pour les années 1778 & 1779, nous renvoyons au compte que nous en avons rendu.

Quant à l'étain : ce métal précieux aux arts & au peuple, soit à raison de sa ductilité, soit à raison de l'économie, avoit joui de la confiance que l'usage qu'on en faisoit depuis un temps immémorial pour les ustensiles de cuisine, lui avoit acquise, lorsque *Schlutter* & *Henckel* publièrent qu'on le trouve minéralisé par l'arsenic. Mais il étoit réservé à m. *Margraf* de l'affoiblir ou même de la détruire par une suite d'expériences qu'il a publiées sur ce métal. C'est cette confiance que m. *Croharé* a eu en vue de rétablir dans l'examen des propositions suivantes :

1^{re}. L'étain, dans sa mine, est-il combiné avec l'arsenic? Il n'existe aucune part de preuve de cette assertion ; & si l'on trouve dans les mines de Saxe des cristaux d'étain dans une gangue qui tient

de l'arsenic, ou du *mispickel*, c'est-à-dire, du fer minéralisé par l'arsenic, ils ne sont qu'implantés dans cette gangue dont on les sépare, & dont l'arsenic se volatilise d'ailleurs dans le grillage de la mine. M. *Margraf* lui-même convient que les mines d'étain en sont exemptes. Ce qui peut avoir donné lieu à cette supposition, c'est la pesanteur extrême de la mine de ce métal très-léger par lui-même, pesanteur qui dans d'autres métaux est due à l'arsenic qui les minéralise. Mais comme les chaux sont plus pesantes que les métaux qui les ont produites, & comme, selon m. *Monnet*, célèbre minéralogiste, l'étain dans sa mine est en état de chaux, & uni à une chaux de fer, m. *Croharé* pense que ces causes sont suffisantes pour produire cet excès de pesanteur. De plus, en mêlant de la chaux d'étain avec un douzième de fer, il a obtenu un verre semblable par la couleur aux cristaux isolés de mine d'étain qu'on voit dans les cabinets. Ce verre donne beaucoup d'étincelles quand on le frappe avec l'acier (1).

(1) Depuis la publication de cette Lettre m. *Croharé* a trouvé dans la mine d'étain, & dans l'étain même, des parties attirables à l'aimant; il a aussi obtenu une très-belle cristallisation de ce métal, qui se voit au cabinet de Sainte Geneviève.

2°. M. *Margraf* a-t-il découvert l'arsenic dans l'étain pur, c'est-à-dire, exempt de plomb ? Ce savant chymiste n'a jamais pu parvenir à les unir & à les fixer ensemble ; l'arsenic a constamment enlevé le phlogistique à l'étain, & s'est sublimé sous la forme de régule. La chaux d'étain, il est vrai, excède le poids du métal, & m. *Margraf* attribue cet effet connu des chaux métalliques, à l'absorption d'une partie de l'arsenic. En soumettant cette chaux d'étain à un feu plus violent, une partie s'est convertie en verre de couleur brune, & une petite portion s'est sublimée en fleurs. Il a aussi obtenu un sublimé en poussant au feu un sel cristallisé que lui avoit fourni une dissolution d'étain. Enfin il a fait sublimer un mélange de soufre & de sel d'étain, & regardant comme un complément à ces preuves la couleur jaune - rougeâtre de cette espèce de foie de soufre, il lui a donné, sans autre examen, le nom de *réalgar* qu'il conserve encore aujourd'hui. Mais sur ces expériences m. *Croharé* observe, 1°. que l'arsenic se volatilise au premier degré de feu, & que la chaux d'étain ne se sublime que quand les vaisseaux sont dans l'incandescence ; 2°. que différentes chaux d'étain, les chaux d'autres métaux, & même des terres non métalliques, com-

muniquent de même à cette espèce de foie de soufre une couleur plus ou moins rougeâtre.

3°. Enfin quels sont les reproches que l'on peut faire aux rustensiles d'étain ? Aucun qui doive se rapporter à ce métal, mais seulement au plomb qu'on lui allie, & dont les mauvais effets sont connus. Ici m. *Crohare*, après avoir assuré que parmi un très-grand nombre d'expériences auxquelles il a soumis l'étain, aucune ne lui a jamais donné un atome d'arsenic, ajoute qu'on peut lui donner à peu de frais une dureté qui ne le rendroit pas moins agréable qu'utile. Il seroit sans doute à désirer que ce chymiste, après avoir vengé l'étain, s'appliquât à le perfectionner ; nous l'invitons au moins à publier les moyens qu'il paroît avoir d'augmenter la dureté de ce métal.

Nous passons à la seconde lettre de m. *Ccoharé*. L'acide animal ou phosphorique, sur tout depuis le procédé que m. *Schæele* a publié pour le retirer des os des animaux, est une des substances qui a le plus fixé l'attention des chymistes. On l'a regardé comme un acide existant tout formé dans la nature, & qui y jouoit un rôle très-important. Contenu dans l'économie animale, où il est combiné avec l'alkali fixe ou volatil, & forme ainsi le se 1

neutre connu sous le nom de *sel fusible*, ou de *sel essentiel d'urine*, il y exerce son action sur les substances qu'il rencontre, à raison de sa pesanteur spécifique ; & comme il est le plus pesant de tous les acides, il a plus d'affinité qu'aucun autre avec le mercure. Cette affinité se trouve encore augmentée à raison du rapport que l'acide animal a avec le phlogistique qui entre avec excès dans les principes constitutifs du mercure, de sorte qu'il se saisit de ce métal, quitte l'alkali volatil qui lui servoit de base, pour former avec ce métal un sel parfaitement doux & dissoluble. Tellés sont les propositions contre lesquelles s'élève m. *Croharé*, nous l'allons suivre dans les expériences qu'il y oppose.

Il a versé une dissolution de mercure par l'acide nitreux, ainsi que du sublimé corrosif dissous dans l'eau distillée sur de l'urine fraîche ; il a desséché les précipités qu'il a obtenus en consistance d'un extrait sec, il les a mis dans un creuset qu'il a fait rougir légèrement pour détruire entièrement la partie muqueuse & extractive : le mercure s'est volatilisé, mais dans le peu de résidu qui a resté, il n'a trouvé aucun indice d'acide phosphorique, quoiqu'il soit absolument fixe au feu. Il en a été de même en faisant bouillir le mer-

cure révivifié, le turbith minéral, le mercure doux, &c. dans la même liqueur. Il pense de plus, que presque aucun des produits recueillis par l'évaporation, la crySTALLISATION & l'exsiccation, à l'exception du sel marin, n'existe pas plus dans l'urine avant sa décomposition, que l'esprit ardent dans le suc du raisin.

De l'urine m. *Croharé* passe aux chairs de différens animaux qu'il a suspendues dans des dissolutions de sublimé corrosif dans l'eau distillée. En faisant sublimer les précipités, il a obtenu un véritable mercure doux parfaitement indissoluble; mais il n'y avoit aucune trace d'acide phosphorique dans le vaisseau qui avoit servi à cette opération. Afin de prouver plus directement que l'acide phosphorique n'a pas, à raison de sa pesanteur spécifique, un rapport plus grand avec le mercure que les autres acides, m. *Croharé* après avoir donné l'exemple du sel d'epsom ou sel cathartique amer d'Angleterre, qui n'occasionne aucun changement, aucune décomposition lorsqu'on le mêle en toute proportion, soit avec le mercure dissous par l'acide nitreux, soit avec le sublimé corrosif, il en vient aux expériences qu'il a faites avec différentes préparations mercurielles & de sel fusible même dissous dans l'eau. La dissolution de mercure par

l'acide nitreux n'a occasionné ni précipité, ni sédiment ; & en desséchant dans une capsule de verre au bain de sable, le mercure s'est dissipé, & l'acide du sel fusible a demeuré fixe. Le sublimé corrosif au contraire, dissous dans l'eau distillée, a occasionné un précipité très-blanc *indissoluble*, & approchant, par sa consistance, de celle des métaux cornés ; de sorte qu'il paroît qu'il se fait une double décomposition : en effet, le précipité soumis au feu, il s'est d'abord gonflé considérablement, comme il arrive toujours à l'acide phosphorique, quand on le dessèche dans les vaisseaux clos ; le mercure s'est élevé vers le col de la cornue sous la forme de sublimé corrosif, & l'acide phosphorique est resté au fond de la cornue.

Pour expliquer la différence qui existe entre les résultats de ces deux expériences, il est à observer que le sel fusible, ainsi que l'acide phosphorique retiré des os, & combiné par art à l'alcali volatil, sont des sels neutres très-décomposables, même sans intermède, par l'action seule du feu ; & que néanmoins si on mêle à ce même acide pur & sans base des sels neutres à base alkaline, métallique ou terreuse, tous ces sels seront décomposés, & les acides chassés par le feu dans le récipient. Il n'en est pas de même lorsqu'on

opere par la voie humide, si ce n'est lorsque ces sels sont privés de l'eau de dissolution, & approchent de l'état de siccité, ou lorsque l'acide qui dissout le mercure a un rapport plus décidé avec la base du sel fusible, comme dans le sublimé corrosif. Nous ne devons pas oublier ici l'expérience frappante de la dissolution de mercure par l'acide nitreux, qui n'opere aucun changement, aucune décomposition lorsqu'on la verse sur du sel ammoniac bien pur & en liqueur, tandis que le même sel, comme aussi le sel d'epsom, sont décomposés sur le champ par le vinaigre mercuriel.

Enfin pour s'assurer si l'acide phosphorique est dans les os, ou bien s'il est produit par l'acide vitriolique qu'on emploie pour l'en retirer, *m. Crohare* a fait bouillir les os, calcinés & en poudre, dans l'eau distillée, laquelle évaporée a fourni du natrum, mais aucun atome d'acide phosphorique. Il n'en a point non plus obtenu en traitant les os, soit avec le vinaigre distillé, l'esprit de sel, soit avec l'acide nitreux. Il observe même qu'en versant de l'acide vitriolique sur la dissolution des os par l'acide nitreux, jusqu'à ce qu'il ne se précipite plus de sélénite, la liqueur évaporée donne à-peu-près la moitié d'acide phosphorique qu'auroit donné le

DE M. CROHARÉ, &c. 359
même poids d'os traités par l'huile de vitriol feule.

L E T T R E

De m. MARET, docteur en médecine à
Dijon, à mm. les auteurs du journal
de médecine.

MESSIEURS,

Je viens de lire, dans votre journal pour le mois de novembre, une lettre de m. Croharé à m. Opoix, qui me force à vous écrire celle-ci, & à vous prier de l'insérer dans un des suivans.

M. Croharé trouve mauvais que j'aie donné le nom d'athiops martial à un précipité de mars par l'alkali volatil caustique, Il assure que j'ai fait *grand bruit* au sujet de ce précipité, que c'est par prévention que je l'ai nommé athiops, que si les fonctions *multipliées & trop variées* de secrétaire de l'academie m'eussent permis de me livrer avec liberté à la chymie pratique, je me serois bien gardé de désigner par le mot *athiops* un précipité. Enfin m. Croharé termine sa lettre par un passage du mémoire de m. l'abbé Menon sur le bleu de Prusse, qui prouve, à ce qu'il prétend, que ce chymiste m'a fourni le

procédé du précipité que j'appelle mon athiops.

Ainsi, messieurs, si l'on veut bien en croire m. *Croharé*, je suis un homme qui, en se chargeant d'instruire les autres, a négligé de s'instruire lui-même ; qui ignore ce que c'est qu'un précipité ; qui, tout émerveillé d'une misère, a mis à la publier la chaleur d'un aspirant à la célébrité, chaleur d'autant plus blâmable, que cette misère même il l'a dérobée à un autre.

Vous concevez, messieurs, que je dois être bien flatté d'être traduit dans le public sous un jour aussi avantageux, & que je dois bien des remerciemens à m. *Croharé*. Je me garderai bien de relever toutes ses réflexions obligeantes sur mon ignorance & sur ses causes, je respecte trop le public pour l'occuper de cette discussion, & je me bornerai à me laver de l'accusation de plagiat que s'est permise m. *Croharé* : accusation faite pour couvrir au moins de ridicule l'accusé qui y succombe, & de confusion l'accusateur qui l'auroit formée contre le cri de sa propre conscience.

Tous ceux qui lisent votre journal, n'auront pas sous les yeux le mémoire de m. l'abbé *Menon*, ne prendront pas la peine de le chercher pour s'assurer du fait, & ne connoîtront pas le procédé de

l'athiops qui a mérité la critique de m. *Croharé*. Il resteroit au moins des soupçons si je gardois le silence ; & , pour mettre toutes les personnes bien intentionnées dans le cas de prononcer entre moi & m. *Croharé* , je vais donner l'histoire & le procédé de l'athiops que j'ai fait connoître. Je rapporterai ensuite le texte de m. l'abbé *Menon*, d'après lequel m. *Croharé* s'est cru en droit de crier au plagiat.

La confiance de l'académie m'ayant chargé du chapitre de l'alkali volatil , je répétai toutes les expériences indiquées par les meilleurs chymistes , & j'en tentai quelques nouvelles.

La théorie des gaz venoit de répandre un nouveau jour sur la chymie. Il étoit de mon devoir d'examiner ce qui devoit résulter de l'absence ou de la présence de l'acide aérien dans les alkalis volatils considérés comme dissolvans ou comme précipitans.

Parmi les expériences que je fis , il y en eut une qui me fit voir que l'or dissous dans l'eau régale , & précipité par l'alkali volatil caustique , étoit en partie réduit , & que la surface de la liqueur se couvroit d'une vraie pellicule d'or.

Une autre me montra que le précipité de la dissolution martiale par le même alkali , étoit noir ; & comme l'or avoit été

révivié dans la première expérience ; j'en conclus que dans celle-ci la terre martiale étoit également passée à l'état métallique. Je recueillis le précipité sur un filtre ; je l'edulcorai par le lavage. Je le fis secher avec précaution, & je me convainquis, par les épreuves ordinaires, que ce précipité étoit un véritable fer réduit en poudre noire. On donne au fer en cet état le nom d'æthiops, & je le donnai au précipité que j'avois apprécié.

Je fis part du résultat de cette expérience à la société royale de médecine, parce qu'il me parut pouvoir devenir intéressant. Mais le hazard m'avoit servi en réunissant toutes les circonstances favorables à la production de cet æthiops, & je n'étois pas encore parvenu à la connoître de manière à rendre constant le succès de l'expérience.

M. Darcet, nommé commissaire pour vérifier ce que j'annonçois, & qu'il croyoit digne d'attention par sa nouveauté, répéta ; multiplia, varia les expériences, & n'ayant point obtenu le même précipité, en fit un rapport qu'on me communiqua. J'avois vu & bien vu. Je n'avois dit que ce que j'avois vu. Un homme d'honneur ne doit pas laisser douter de sa véracité. J'envoyai à la S. R. une portion des li-
queurs dont je m'étois servi ; on répéta

les expériences, elles eurent le succès que j'en attendois. M. *Vicq d'Azyr* m'en informa, & le fait a été confirmé dans le premier volume des mémoires de cette compagnie. pag. 324 de l'histoire.

Mais la dissolution martiale & l'alkali caustique dont je m'étois d'abord servi, s'épuisèrent. Je tentai la même expérience avec de nouvelles liqueurs, & mon attente fut trompée ; plusieurs nouveaux essais furent également infructueux, parce qu'il manquoit aux dissolutions martiales une qualité que je n'avois pu soupçonner, parce qu'il falloit que le fer eût perdu, en se dissolvant, le moins de phlogistique possible.

Les opuscules de m. *Bergman* parurent ; m. de *Morveau* m'y fit voir (1) que les dissolutions métalliques par l'acide nitreux, faites à froid, perdoient peu de phlogistique, & n'étoient point accompagnées de ces vapeurs rutilantes qui annoncent l'évaporation d'une partie de ce principe : ce fut un trait de lumière que je mis à profit. Je fis une dissolution nitreuse de fer dans un bain froid ; je la précipitai par un alkali très-caustique, & le succès de l'expérience me prouva la né-

(1) Voyez pages 113, 114 & 115 de ces opuscules traduits par m. de *Morveau*.

cessité de la condition que j'avois ignorée d'abord, & dans laquelle se trouvoit par hazard celle dont je m'étois servi dans mes premiers essais.

Daignez maintenant, messieurs, comparer à ces détails ceux que renferme le passage du mémoire de m. l'abbé *Menon*, apporté, par m. *Croharé*, en preuve de mon plagiat.

M. *Menon* parle du bleu de Prusse. Il dit qu'il en a fait avec une pyrite qui se trouve près d'Angers : « Elle se dissout, » observe-t-il, presque toute entiere dans » l'eau-forte commune... Quand on verse » de la dissolution alkaline sulfureuse sur » cette dissolution, la liqueur se trouble » en fermentant, & dépose un véritable » bleu de Prusse ».

Voilà, messieurs, au dire de m. *Croharé*, où j'ai puisé le procédé que j'ai suivi. *J'ai seulement substitué l'alkali volatil phlogistique à l'alkali fixe.*

J'observe d'abord que la différence entre les deux alkalis est assez grande pour que l'un des procédés n'ait pas conduit à l'autre. J'observe en second lieu que tous les alkalis volatils sont phlogistiqués ; qu'ainsi, par cette épithete, m. *Croharé* ne désigne pas celui que j'ai employé, qui est le caustique.

Il est vrai qu'on peut soupçonner que

tous les corps qui perdent l'acide aérien reprennent en échange le phlogistique, & que ce principe est celui qui a été désigné par *Meyer* sous le nom de *causticum pingue*. Si cela étoit fondé, m. *Croharé* auroit pu nommer alkali volatil phlogistique celui que tous les chymistes nomment caustique : mais ce point de théorie forme un problème dont on n'a pas encore donné de solution satisfaisante. M. *Bergmann* paroît mettre sur la voie en supposant que la matière de la chaleur fait partie des sels caustiques ; mais il reste encore de l'incertitude. Si m. *Croharé* eût eu le bonheur de la dissiper, s'il eût reconnu, s'il eût démontré que la causticité des alkalis dépend de l'union du phlogistique à ces sels privés de l'acide aérien, il ne l'eût pas laissé ignorer. Il est donc certain que l'impropriété du terme dont il s'est servi, décele au moins une équivoque ; mais j'abandonne cette dispute de mots, & je reviens au procédé de m. l'abbé *Menon*.

Ce chymiste a fait du bleu, j'ai fait du noir. Quoique le noir ne soit peut-être qu'un bleu extrêmement foncé, toujours est-il vrai qu'il y a bien de la différence du bleu au noir, & qu'un procédé qui donne l'un, ne met pas sur la voie de celui qui doit procurer l'autre. D'ailleurs la

différence de mon procédé à celui de m. *Menone* est si tranchante, que m. *Croharé* excepté, personne n'imaginera que j'aie été le plagiaire de ce savant; & que tout le monde se demandera, après avoir considéré la simplicité de l'un, la nécessité des données multipliées pour le succès de l'autre, comment il est possible que l'on y ait vu assez de ressemblance pour assurer que l'un de ces procédés a conduit à l'autre? Si l'on me faisoit cette question, je répondrois: Je n'ose la résoudre. Mais il est probable que m. *Croharé* a été trompé, & qu'on lui aura donné une fausse notice de mon procédé relatif à l'athlops martial.

Au reste, meilleurs, quelques justes motifs que j'aie de faire sentir à m. *Croharé* les torts qu'il a avec moi, je déclare qu'à bien des égards je le reconnois pour un très-bon chymiste; que son athlops est très-bon, & doit être préféré, pour l'usage, à celui qu'il appelle le mien, parce qu'il est moins dispendieux, & que dès l'instant où je l'ai connu, je l'ai recommandé dans les leçons de matière médicale que je fais tous les ans. Je suis, &c.

A Dijon, ce 25 janvier 1781.

EXTRAIT des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 19 février & 1^{er} mars 1781.

LES maladies qui, à raison de la quantité des personnes qui en ont été atteintes, doivent être regardées comme les dominantes dans le mois de février, sont les affections catarrhales, les erysipeles, la rougeole, la petite-vérole, la goutte & les rhumatismes.

Le caractère des affections catarrhales a été le même que nous avons décrit dans notre dernier extrait; ainsi l'humeur s'est portée sur différentes parties, mais a rarement produit des symptômes vraiment inflammatoires: le traitement a donc dû être le même. On a seulement observé qu'elle s'étoit plus particulièrement déposée sur les viscères du bas-ventre; aussi on a eu à combattre des dévoiemens rebelles, des diarrhées séreuses accompagnées de douleurs, & quelquefois de glaires sanguinolentes. La plupart des malades étoient dès le commencement d'une foiblesse effrayante, la respiration étoit gênée, le pouls peu fréquent, mou, lâche, & l'artere comme vuide; le visage étoitterne; les sueurs, quoiqu'abondantes, ne soulageoient pas; les saignées ont dû être

ménagées , & les évacuans n'ont réussi , dans cet état , qu'au commencement & quand il y avoit signe de saburre. Les boissons toniques , acidulées , le camphre nitré & donné dans des conserves toniques , ont été les remèdes les plus appropriés. Vers le cinquième ou sixième jour , la langue devenoit noire , le poulx paroissoit plus développé , & l'artere plus pleine , les signes de putridité étoient sensibles. Lorsqu'ils étoient portés à un haut degré , le quinquina les modéroit ; les évacuans acidules étoient alors nécessaires. Quelques-uns de ces malades ont eu des pétéchies symptomatiques sur le bout du nez : elles s'étendoient rapidement , & étoient les précurseurs de la mort. Cette maladie se terminoit du quinze au vingt.

On a remarqué beaucoup d'engorgemens au foie , & sur-tout au petit lobe de ce viscere. Entre les symptômes pathognomoniques , m. *Sallin* a dit que l'on devoit remarquer , ainsi que l'avoit fait autrefois m. *Ferrein* , une douleur plus ou moins vive dans la région épigastrique , au scrobicule du cœur. Un grand nombre de ces malades s'est plaint d'étourdissemens , d'engourdissemens aux mains , aux bras ; il n'y avoit aucune teinte de jaune , ni sur le visage , ni sur le reste de l'habitude du corps. Quelques-uns ont eu des
toux

toux violentes, fièvres, que les béchiques n'ont point calmées. Le savon médicinal, la poudre tempérante de *Stahl*, l'aloës à petites doses répétées, le diaphorétique minéral non lavé, & les boissons apéritives, incisives & un peu toniques, ont été les moyens qu'il a fallu continuer jusqu'à ce que la bile commençât à couler. Ce n'étoit qu'alors qu'on pouvoit employer les évacuans avec succès. Les bains à une douce température ont hâté la fonte de la bile, & le dégorgement du foie.

Les gouteux ont beaucoup souffert, & la métastase de l'humour arthritique, à la tête, sur la poitrine ou sur l'estomac, a été funeste à plusieurs. Les rhumatismes ont été communs, & dès le milieu du mois ils ont pris, ainsi que les pleurésies & les fluxions de poitrine, un caractère inflammatoire. Les saignées étoient indispensables; cependant quand on les a trop multipliées, on a eu lieu de se repentir d'avoir perdu de vue la constitution catarrhale.

Il y a eu beaucoup de rougebles, leur marche a été moins rapide qu'on ne la voit quelquefois; chez les enfans sur-tout. On en a observé qui ont duré presque autant de temps que les petites-véroles bénignes & discrètes. L'éruption a été précédée de plusieurs jours, trois & même quatre de mal-aises, douleurs de tête, de

reins, d'envies de vomir ; & de vomissemens : elle a duré à-peu-près le même temps, augmentant chaque jour. La formation & la chute des écailles farineuses ont été longues à proportion de l'intensité & de la durée des symptômes précédens.

On a vu peu de petites-véroles très-orageuses, quoique les boutons fussent nombreux & petits : des cataplasmes de mie de pain avec le lait, ou la décoction de racine de guimauve, ont calmé les douleurs aiguës que quelques malades ont éprouvées aux jambes. Cette dernière maladie a beaucoup régné dans les environs de Paris, sans y être meurtrière. Il y a eu encore bon nombre de fièvres intermittentes, soit tierces, soit quartes : elles n'ont pas été moins rebelles que celles des mois précédens. Plusieurs docteurs ont observé qu'elles étoient encore plus rebelles chez les malades atteints de scorbut ou infectés de mal vénérien ; & que quand elles n'ont pas été entièrement détruites par les remèdes, le régime, ou par les efforts critiques & salutaires de la nature, elles ont été remplacées par des hydrophies de poitrine ; des ascites ou de simples infiltrations de la peau. Ces dernières cédoient plus aisément aux apéritifs diurétiques & modérément toniques. Parmi ces fièvres il y en a eu qui ont forcé d'em-

ployer des traitemens relatifs aux accidens dont elles étoient compliquées. Dans les sujets dont le frisson ou le *chaud* de la fièvre étoient accompagnés de douleurs aiguës, ou même de mouvemens convulsifs, il a fallu prévenir ces désordres accessoires, ou y remédier par l'usage des anti-spasmodiques, des calmans, tels que la teinture de *Sydenham*, le syrop diacode ou de karabé, la liqueur d'*Hoffman*, la valériane sauvage mariée avec le quinquina. La fièvre, réduite à sa marche & à son état naturel, a cédé plus facilement aux remèdes fébrifuges. M. *Cotton* a donné les détails les plus intéressans sur cette espèce de fièvre compliquée d'un *coma vigil* dans les accès, & de l'engorgement du foie.

Les érysipeles, qui se sont multipliées en peu de temps, ont occupé le visage, le col, les bras, un côté du corps seulement, ou ont formé une teinte chez quelques-uns entière, chez d'autres incomplète. L'humeur s'est rassemblée en boutons fort gros, & même a élevé des ampoules larges, dont la circonférence & la base sont devenues noires. Cette couleur étoit plus effrayante que dangereuse; elle n'étoit que superficielle, des cataplasmes, des lotions avec la décoction de racine de guimauve, l'infusion de fleurs de sureau

& de mélilot, des boissons appropriées, mais du genre des apéritives diaphorétiques, précédées d'une ou de deux saignées lorsqu'elles étoient véritablement indiquées, ont suffi pour dissiper ces éruptions, & la cure a été terminée par des minoratifs doux.

On a aussi observé des maux de gorge qui, pour la plupart, ont cédé aux délayans & à une douce sueur pendant la nuit.

Les apoplexies & les paralysies ont été nombreuses ; les premières ont cédé au traitement ordinaire, à moins que l'invasion n'eût porté la mort avec elle ; les autres au contraire, ont été très-rebelles, & ce n'est qu'après un usage long & suivi des apéritifs toniques, des purgatifs, des vésicatoires, que l'on est parvenu à ranimer le mouvement.

A la description que m. *Desbois* a donnée des maladies régnantes, & qu'il avoit vues à l'hôpital de la Charité, il a joint plusieurs observations particulières... sur la colique des peintres. De quatre sujets qui se sont présentés à l'hôpital, le remède adopté dans cette maison a eu le succès ordinaire sur deux ; il a été infructueux pour les deux autres qui étoient jeunes, très-forts & pléthoriques : on a été obligé de recourir aux anti-phlogistiques, aux bains, aux huileux qui ont réussi... ;

fur le tania qui n'est sorti qu'après la quatrième administration du remède de m. *Nouffer* acheté par le gouvernement, m. *Desbois* a avoué que les effets de ce remède avoient été si violens qu'il en avoit été effrayé au point de croire devoir en diminuer la dose lorsqu'il auroit occasion de l'employer.... ; sur l'état des reins & des viscères abdominaux à l'ouverture des cadavres d'une personne tourmentée de symptômes néphrétiques, & d'une autre dont la maladie avoit tous les caractères d'une inflammation de bas-ventre.

Plusieurs docteurs se sont plaint des ravages que produisoit une eau purgative distribuée par un charlatan, comme un secret. Cette eau paroît être chargée d'acide vitriolique, & son distributeur en fait suivre l'usage d'une autre eau chargée de sel d'epsom.

M. *Chevalier de la Hamonais* a fait part du traitement qu'il a employé contre la dysenterie, & une hydropisie de poitrine.

MM. *de Frasne* & *Le Tenneur* ont communiqué plusieurs observations sur des métastases d'humeur rhumatismale, qui ont produit des effets singuliers, & aussi dangereux qu'effrayans.

L'efficacité de l'huile douce de *palma christi*, contre les vers & spécialement

contre les strongles, a été confirmée par m. *Millin de la Courvaut*.

M. *Philip* a fait part de l'histoire d'un soldat fort & vigoureux, qui, depuis sept ans, est tourmenté d'un hoquet violent, que l'application des sangsues à l'anus a calmé.

M. *Majault* a cité un succès notable du même remède sur un particulier attaqué de mouvemens épileptiques, que ce praticien jugea n'être que symptomatiques, le malade ayant la tête saine, mais sensiblement hypochondriaque, avec signes évidens de saburre dans les premières voies. Le bon effet des sangsues a été secondé & soutenu par l'usage des remèdes indiqués par la maladie principale.

Quelque soin qu'aient pris les médecins pour fixer les signes pathognomoniques des maladies, il en est sur qui l'on ne peut jamais asséoir un jugement certain; ce sont ceux qui dépendent de la sympathie directe ou éloignée. M. *Leclerc* a confirmé cette vérité par l'histoire d'un enfant qui, âgé de trois ans, a souffert pendant onze jours des accidens dont l'assemblage ou la succession autorisoit à soupçonner des vers. Il avoit des convulsions dont la cessation étoit suivie d'un vomissement de matières sanguinolentes; la fièvre s'est allumée, & elle étoit accompagnée d'accablement,

d'affoupissement qui étoient interrompus par des cris aigus & des plaintes de douleurs vives au ventre. Le onzième jour, les selles qui jusqu'alors avoient été vertes, entraînent une épingle, & de ce moment tous les accidens ont cessé.

Cette observation a rappelé celle que *m. Desbois* avoit communiquée des accidens extraordinaires qu'avoit souffert une femme, qui portoit une esquille d'os implantée dans le canal cholédoque.

M. Saillant a terminé le *prima mensis* du premier mars par la lecture d'observations sur la constitution de l'hiver, & sur les maladies qui ont régné pendant cette saison.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

F É V R I E R 1781.

No. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	D.g.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	3, 6	6, 7	5, 2	28 1, 11	28 1, 3	28 0, 8
2	5, 2	6, 2	5, 0	28 0, 10	28 1, 0	28 1, 3
3	1, 3	5, 2	2, 3	28 3, 4	28 3, 7	28 3, 5
4	3, 7	6, 6	4, 5	28 1, 11	28 1, 2	28 0, 4
5	3, 1	5, 6	5, 8	27 10, 8	27 10, 1	27 10, 4
6	5, 6	7, 5	6, 5	27 11, 3	27 11, 8	28 0, 0
7	5, 8	8, 0	3, 7	28 0, 4	28 0, 5	28 0, 0
8	0, 2	7, 8	7, 5	27 10, 0	27 9, 10	27 9, 4
9	7, 7	7, 5	7, 0	27 9, 0	27 8, 11	27 10, 4
10	4, 8	7, 9	5, 0	27 10, 10	27 11, 1	28 0, 4
11	4, 7	7, 9	5, 0	28 1, 0	28 0, 1	27 10, 0
12	5, 6	9, 1	8, 0	27 9, 11	27 10, 4	27 7, 8
13	8, 6	9, 9	8, 1	27 3, 10	27 7, 2	27 8, 0
14	4, 5	9, 8	5, 5	27 7, 8	27 6, 4	27 9, 0
15	4, 5	7, 4	4, 0	27 10, 0	27 9, 0	27 9, 2
16	5, 9	5, 7	1, 8	27 11, 2	28 0, 4	28 1, 0
17	0, 4	5, 0	1, 8	28 1, 6	28 1, 0	28 0, 0
18	-1, 0	4, 5	2, 2	28 0, 2	28 0, 8	28 0, 2
19	4, 0	6, 0	1, 4	27 9, 0	27 8, 0	27 8, 4
20	1, 4	2, 2	1, 0	27 10, 1	27 11, 0	28 0, 0
21	-1, 0	1, 8	0, 8	27 11, 5	27 10, 6	27 10, 3
22	-0, 0	0, 5	0, 8	27 9, 11	27 10, 8	27 11, 6
23	0, 6	5, 0	3, 2	27 11, 1	27 10, 10	27 9, 6
24	2, 0	2, 8	5, 0	27 9, 7	27 9, 2	27 8, 2
25	6, 4	8, 1	2, 3	27 5, 0	27 3, 3	27 3, 11
26	1, 5	4, 0	2, 8	27 2, 5	27 1, 0	27 3, 2
27	1, 9	5, 0	5, 0	27 5, 0	27 2, 8	28 11, 10
28	2, 3	6, 6	3, 8	27 8, 0	27 10, 4	28 0, 0

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.	La Matinée.	L'Après-midi.	Le Soir à 9 h.
2	O. couvert.	S-O. c. v. fr. brui.	S-O. couv. v. fr.
1	N-O. & O. id. pl.	N-O. c. pet. pl.	N-O. couvert.
3	N-E. beau; brouil.	S-O. beau.	N-O. & O. nua.
4	O. couv. pet. pl.	S-O. couvert.	O. couvert.
5	S. couv. bruié.	S-O. id. bruine.	S-O. id. soupçon d'aur. boréale.
6	O. couvert.	O. couvert, doux.	O. couv. doux.
7	O. idem. doux.	S. idem.	S. idem.
8	S-E. couv. brouil. gelée blanche.	S. idem. pluie.	S. idem.
9	S-O. couv. pluie, grand vent.	S-O. nuages, pl. grand vent.	S-O. nuages.
10	O. couv. paraf.	S-O. nuag. pluie.	O. beau.
11	S-O. nuages.	S-O. beau.	S-O. idem.
12	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. c. pl. gr. v.
13	S-O. id. tempête.	O. idem.	O. idem.
14	S-O. idem.	S-O. n. pl. gr. v.	O. nuages, gr. v.
15	S-O. c. pl. gr. v.	O. couv. pl. vent.	S-O. n. aur. bor.
16	N-O. couv. pl. v.	N-O. nua. vent.	N-O. beau.
17	N-O. nuages.	S-O. nuages, pl.	S-O. couvert.
18	N. idem. neige.	N-O. & S. couv. pl. vent froid.	N-O. idem.
19	N-O. couv. pluie, tempête.	N-O. id. gibou- lées, grêle.	N-O. idem. pluie, vent.
20	N. couv. bruine, froid.	N-E. couv. vent froid.	N-E. couv. v. fr.
21	N. couv. froid.	N-E. nuag. neige.	N-E. beau, froid.
22	N. idem.	N. couv. vent fr.	N. couvert.
23	N. id. giboulées.	O. & S-O. id. pl.	O. id. pl. & vent.
24	N-E. c. pl. neige.	S. c. brouill. brui.	S. c. brouil. brui.
25	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. nuag. pl. v.	O. couvert.
26	S-O. idem.	S-O. couvert, pl.	O. idem.
27	O. couvert.	O. id. tempête.	O. id. tempête.
28	N-O. nuag. v. fr.	N. nuages, vent.	N. beau.

378 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . 9, 9 deg. le 13

Moindre degré de chaleur . . . -1, 0 les 18 & 21

Chaleur moyenne . . . 4, 4 deg.

Plus grande élévation du Mer- pou. lig.

cure . . . 28, 3, 7 le 3

Moindre élévati du Mercure . . 26, 11, 10 le 27

Elévation moyenne . . . 27 p. 9, 4

Nombre de jours de Beau . . . 19

de Couvert . . . 19

de Nuages . . . 17

de Vent . . . 16

de Tonnerre . . . 0

de Bronillat . . . 3

de Pluie . . . 19

de Neige . . . 3

Quantité de Pluie . . . 17, 8 lignes.

D'Evaporation . . . 22, 10

Différence . . . 4, 11

Le vent a soufflé du N. . . 3 fois

N.-E. . . 0

N.-O. . . 1

S. . . 3

S.-E. . . 0

S.-O. . . 9

E. . . 0

O. . . 7

TEMPÉRATURE : Douce d'abord , ensuite froide & orageuse. La tempête du 27 a arraché ou cassé des arbres dans la campagne.

MALADIES: Aucunes ici ; mais il y avoit dans nos environs beaucoup de coliques , les malades rendoient des vers.

COTTE , Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency , ce 1^{er} mars 1781.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES;

*Faites à Lille, au mois de février 1781, par
m. BOUCHER, médecin.*

Depuis le premier du mois jusqu'au 17, l'air a été dans un état de température peu ordinaire dans cette saison, la liqueur du thermomètre n'ayant descendu aucun jour, si l'on en excepte le 3, plus bas que le terme de 9 degrés au-dessus de celui de la congélation. Dans le reste du mois, elle n'a été observée que quatre jours à ce dernier terme : le 21, au matin, elle étoit à 1 degré au-dessous.

Le temps a été pluvieux tout le mois. Il y a eu des variations dans les vents. Il y en a eu aussi de considérables dans le baromètre. La nuit du 12 au 13, le mercure est descendu au terme de 27 pouces 1 ligne. Le 27, à neuf heures du soir, il étoit à celui de 27 pouces précis, &c. le 28 à la même heure, il se trouvoit au terme de 28 pouces.

La nuit du 12 au 13, le vent étant ouest, a été remarquable par un ouragan des plus violens, précédé de quelques coups de tonnerre. A quatre heures & un quart du matin, un coup de vent fit un dégât épouvantable dans toute la traversée du centre de la ville, de l'ouest à l'est, dans la largeur d'environ 250 toises, renversant une grande quantité de tuyaux de cheminées, quelques clochers, des toits entiers les mieux assurés, & jusqu'à des murailles neuves de l'épaisseur de deux à trois pieds. Un toit de plusieurs toises d'étendue, d'un des principaux hôtels de la ville, composé d'une charpente de chêne très-solide, a été emporté en entier à vingt toises de-là. Peu d'édifices, dans l'espace désigné, ont été épargnés, pendant qu'au nord & au midi de la ville, presque aucun n'a reçu de dommage.

380 MALADIES RÉGNANTES.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 9 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 4 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du nord	10 fois du sud
1 fois du nord	vers l'ouest.
vers l'est.	8 fois de l'ouest.
2 fois du sud.	7 fois du nord
	vers l'ouest.

Il y a eu 25 jours de temps couvert ou nuageux.

19 jours de pluie.	4 jours de vent froid.
1 jour de neige.	1 jour de tonnerre.

Les hygromètres ont marqué, tout le mois, une très-grande humidité.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de février 1781.

La petite-vérole persistoit, mais avec des circonstances moins fâcheuses que ci-devant. Peu de ceux qui en ont été le plus vivement atteints, ont succombé dès-qu'ils ont été secourus à temps & convenablement.

Un certain nombre de familles, sur-tout parmi le peuple, a été infesté de la fièvre continue-puride, avec des symptômes de malignité. Dans l'état de la maladie les sujets déliroient ou tomboient dans un état comateux; quelques-uns ont eu des soubresauts dans les tendons du poignet. Le ventre, dans la plupart, s'élevoit & se tendoit, quoique la diarrhée eût lieu en même temps: nous avons observé en deux sujets des taches pétéchiales.

répandues sur la poitrine & autour des bras; (ce symptôme n'a point paru aggraver la maladie). D'autres ont eu, au déclin de la maladie, des parotides & les glandes maxillaires engorgées, sans qu'il s'ensuivît de suppuration. Dans plusieurs personnes la maladie a commencé avec les symptômes d'une fluxion de poitrine. Au reste, le plus ou le moins de malignité a été souvent dépendant de la cure dans le premier période de la maladie; un émétique ou émético-cathartique placé à propos après des saignées suffisantes, prévenoit le flux de ventre séreux. & obvioit aux symptômes qui suivent ordinairement la saburra retenue dans les premières voies.

D'autres personnes ont été travaillées de fièvre double-tierce, continue aux uns, & absolument intermittente dans les autres: la maladie, dans plusieurs, a été arrêtée dans son principe par un vomitif & un purgatif placés à propos. De plus, il y a eu beaucoup de récidives des fièvres intermittentes de l'automne.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Histoire naturelle de la France méridionale, ou recherches sur la minéralogie du Vivarais, du Viennois, du Valentinois, du Forez, de l'Auvergne, du Velay, de l'Uzègeois, du Comtat Venaissin, de la Provence, de Nîmes, Montpellier, Agde, &c.; sur la physique de la Méditerranée; les météores, les arbres, les animaux, l'homme & la femme de ces contrées, avec cinq planches doubles par volume, & une carte géographique des trois regnes: ou-

vrage dédié au Roi, imprimé sous le privilège & l'approbation de l'académie des sciences. Par m. l'abbé GIRAUD-SOULAVIE. Tome premier, à Paris chez Quillau, rue Christine; Mérigot, près le pont-neuf; & Belin, rue Saint-Jacques, grand in-8°. prix 6⁴ le volume broché. Les deux premiers paroissent, & les quatre autres sont sous-pressé.

Décrire des contrées ignorées jusqu'à ce jour, relativement à la nature du sol, à l'état de l'atmosphère, à la distribution naturelle des plantes, à la géographie médicale de l'espèce humaine, voilà l'objet de m. l'abbé Giraud-Soulavie dans cet ouvrage nouveau, où la nature est dépeinte d'après ses voyages, & le séjour de l'auteur dans sa patrie & lieux circonvoisins.

La minéralogie est traitée d'une manière fort étendue; mais nous nous bornerons à donner une courte notice de ce qui a rapport, dans cet ouvrage, aux êtres organisés.

L'auteur fixe les principes d'une science nouvelle de la géographie des plantes; il ne les examine point dans un ordre classique; il les observe plutôt selon leur dissémination naturelle sur le globe, d'après les plus grands ou les moindres degrés de hauteur atmosphérique. De-là la raison de cette distribution, ou de cette espèce de hiérarchie du regne végétal depuis les contrées brûlantes de la Provence, séjour des fruits sucrés, jusques à celles des piés glacés des Alpes, des Pyrénées & des Cévennes, où la nature ne produit plus que des fruits acidules, les mezezes & autres plantes alpines reconnoissables à leur petite stature, leur prompt accroissement, & à leur nature ligneuse & rabougrie par l'intempérie des saisons.

L'auteur nous annonce l'histoire physique de

l'homme & de la femme de ces contrées. Les variétés des tempéramens entre les habitans de la basse Provence, & ceux des montagnes, l'ont engagé à observer les maladies des deux peuples dans tous les âges de la vie, depuis l'enfance jusqu'à la caducité.

D'après les principes sur lesquels notre auteur établit la *géographie médicale* des contrées méridionales, la diversité des tempéramens & des caractères de ces peuples dépend des divers degrés d'élévation des climats habités. « Nous n'établirons point ici, *dit-il*, les nuances qui menent d'une extrémité à l'autre; mais nous rappellerons au lecteur que sur le sommet des hautes montagnes, l'homme doué du tempérament dont nous donnerons la description, y jouit de la santé la plus robuste, c'est le climat de la forte constitution & de la santé ».

« Tandis que dans le climat inférieur toutes les maladies connues y ont établi leur règne ».

« C'est en appliquant nos principes aux divers aspects sous lesquels l'homme se présente sur nos montagnes supérieures, que nous expliquons la mortalité des nouveaux-nés, plus considérable que dans les pays inférieurs; le retard de l'âge de la puberté; le caractère de l'âge viril, la passion décidée pour le vin, le tabac, les liqueurs fermentées & les alimens de haut goût; l'état du génie relativement aux sciences, la nature de la langue dont ils se servent pour exprimer leurs affections, les phénomènes enfin de la vieillesse, qui sont une suite de la constitution & de la vie qui conduisent à cet âge les habitans des montagnes ».

ERRATA pour le journal de mars dernier.

Page 268, ligne 3, forte, lisez faulle.

TABLE DU MOIS D'AVRIL 1781.

EXTRAIT. CAROLI DE MERTENS , médecin docteur observations médica de febribus, &c.	page 289
Observation sur les vertus résolutives de l'eau végéto-minérale; par m. BAUMES, méd.	314
Observations sur les fièvres catarrhales, &c.; par m. SUMEIRE, méd.	320
Observation sur une suppression d'urine, &c.; par m. WANTERS, méd.	323
Observation sur un vomissement; &c.; par m. GUILLAUME fils, méd.	326
Maladie qui a régné sur les chevaux à Paris, pendant l'hiver de 1776 à 1777; par m. HU- ZARD, vétérinaire.	331
Observations sur deux grandes plaies gangre- neuses; par m. BERNARD, chir.	334
Observations sur le traitement des cancers, &c.; par m. CAMPARDON, chir.	342
Extrait des Lettres de m. CROHARÉ, sur l'ar- senic & l'étain, & sur l'acide phosphorique.	350
Lettre de m. MARET, à mm. les auteurs du journal de médecine.	359
Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus les 19 février & 1 ^{er} mars 1781.	367
Observations météor. faites à Montmorency.	376
Observations météor. faites à Lille.	379
Maladies qui ont régné à Lille.	380
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
Livres nouveaux.	381

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-
des-Sceaux, le Journal de Médecine du mois
d'avril 1781. A Paris, ce 24 mars 1781.

POISSONNIER DESPERIERRE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

M A I 1781.

E X T R A Î T S.

*RECHERCHES sur la rage ; par
m. ANDRY, lues à la société royale de
médecine. Nouvelle édition, augmentée
dans quelques endroits ; & suivie du
traitement fait à Senlis à quinze per-
sonnes mordues par un chien enragé.
A Paris, chez Didot le jeune, libraire
de la société royale de médecine, quai
des Augustins. M. DCC. LXXX. (in-12
de 424 pages, plus 142 pour le traite-
ment fait à Senlis).*

Tome LV.

Bb

OBSERVATION sur la rage; par m. DUPERRIN, conseiller-médecin du roi, docteur, professeur & doyen de la faculté de médecine en l'université de Bourges, associé & correspondant de la société royale de médecine.

Horresco referens... quæque ipse miserrima vidi.

VIRGIL. *Æn.* lib. ij.

A Bourges, chez Claude Boyer, imprimeur de la faculté de médecine & de l'université, 1781. (in-4°. de 16 pag.).

OBSERVATIONS sur la nature & sur le traitement de la rage, suivies d'un précis historique & critique des divers remèdes qui ont été employés jusqu'ici contre cette maladie; par m. PORTAL, médecin consultant de MONSIEUR, lecteur & professeur de médecine au collège royal de France; de l'académie royale des sciences, de l'institut de Bologne, & des sociétés des sciences de Harlem, de Montpellier & d'Edimbourg; professeur adjoint & en survivance d'anatomie & de chirurgie au Jardin du roi. Seconde édition. A Yverdon, & se trouve à Paris, chez P. F. Didot le jeune, libraire-imprimeur, quai des Augustins; Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers. M. DCC. LXXX. (in-12 de 202 pages).

I.

RECHERCHES SUR LA RAGE,
par m. Andry, &c.

PLUS l'hydrophobie, ou rage confirmée, est une maladie terrible dont le nom seul inspire l'effroi, plus on a dû chercher des moyens capables de la prévenir ou de la guérir. Si l'on rassembloit tous ceux qu'on a employés depuis *Démocrite* qui prescrivait la décoction d'origan, l'on auroit un recueil considérable. M. *Andry*, auteur du premier ouvrage dont on vient de lire le titre, n'a pas prétendu faire l'énumération de tous les remèdes dont on s'est servi depuis près de deux mille ans qui se sont écoulés entre ce philosophe-médecin & nous; il s'est borné à donner la liste des principaux remèdes, vantés comme spécifiques. En effet, il ne nomme pas même l'origan, dont *Démocrite* recommandoit la décoction (1). Le but principal de m. *Andry* a été d'aider ou de faciliter le travail de ceux qui concourroient pour un prix de douze cens livres, destiné au médecin qui exposeroit la meilleure manière de traiter la rage. Cependant il

(1) *Democritus.... jubet origani decoctionem dari....* CÆL. AUREL. acut. morb. lib. iij. de hydrophobiâ, c. xvj. p. 232. Amstel. 1755. in-4°.

a cru qu'en publiant ces observations, il ne seroit point hors de propos de dire un mot de la rage & de ses especes, de rapporter les opinions des auteurs sur l'analogie du virus de la rage avec les différentes humeurs, de présenter les phénomènes qui se sont trouvés à l'ouverture des cadavres.

Il commence donc par un tableau de cette maladie; puis il ajoute : La rage est ou spontanée, telle qu'elle arriva au premier animal qui en fut attaqué, & qu'elle se produit dans certains animaux; ou communiquée. On la distingue encore en commençante, en confirmée, en maligne & en bénigne.

L'auteur, en reprenant les parties de cette division, dit que l'homme n'est pas à l'abri de la rage spontanée, bien que ce phénomène soit rare. Mais cette remarque n'avoit pas échappé à *Cælius Aurelianus* qui s'exprime ainsi : « Il est possible » d'ailleurs que la rage naisse sans cause » manifeste, lorsqu'il survient dans l'économie animale un resserrement, une attraction ou irritation spontanée, comme » il arrive quand on a pris du poison ». (1).

(1) *Est præterea possibile sine manifestâ causâ hanc passionem corporibus innasce, cum talis fuerit strictio spontè generata, qualis à veneno, CÆL. AUREL. ibid. pag. 219.*

M. *Andry* produit ensuite différens exemples d'hydrophobie symptomatique, 1°. à la suite d'une espece d'hémiparésie; 2°. après une chaleur violente effluée en voyageant pendant l'été; 3°. à la suite d'une chute avec commotion; 4°. après avoir bu de l'eau froide, quand on est fort échauffé; 5°. à la suite d'un accès d'épilepsie; 6°. dans les fièvres malignes & putrides; 7°. dans la péripneumonie; 8°. dans l'inflammation de l'estomac; 9°. à la suite de la mélancolie ordinaire; 10°. dans un violent paroxysme hystérique; 11°. dans un paroxysme de palpitation de cœur; 12°. à la suite de la morsure d'hommes & d'animaux qui n'étoient pas enragés, mais seulement dans un accès de colère; 13°. à la suite de la frayeur. A cette énumération, il ajoute: Il est parlé dans les *éphémérides des curieux de la nature*, tom. iij. *observ.* 205, d'une hydrophobie passagère qui eut lieu dans une cynanche varioleuse. A quoi nous ajouterons que m. *H. J. Macquart*, notre confrère, mort en 1768, & m. *Goulin*, son compatriote, ont vu, il y a vingt-six ans, une hydrophobie symptomatique dans une esquinancie chez une femme de quarante-cinq à cinquante ans, qui ne releva point de cette maladie.

A l'égard de la rage communiquée,

m. *Andry* rapporte les différentes voies par lesquelles elle peut se transmettre. Malgré les contradictions qui se trouvent dans les faits, on doit au moins en tirer cette conséquence, que le virus hydrophobique, bien que spécialement contenu dans la salive, infecte les autres liqueurs, & qu'il faut prendre des précautions lorsqu'on ouvre les cadavres des hydrophobes.

Les résultats, que nous offre la dissection des hommes & des animaux morts de la rage, sont très-variés, & n'éclairent point encore sur la véritable étiologie de cette maladie.

L'article qui suit a pour objet le traitement de la rage, tel qu'on le trouve indiqué depuis le commencement de l'ère chrétienne, jusqu'au siècle d'*Aëtius*, & depuis ce temps jusqu'à nous. En remontant au-delà de notre ère, il ne reste aucun ouvrage dans lequel on décrive une manière raisonnée & suivie de traiter l'hydrophobie; *Cælius Aurelianus* même observe qu'aucun des anciens médecins ne l'avoit laissée par écrit (1). Ce qui vient sans doute de ce que ceux qui avoient été mordus par un loup ou par un chien, n'imaginant point qu'une blessure quelque-

(1) *Antiquorum autem medicorum nullus istius passionis tradidit curationem*, pag. 132.

fois légère fût dangereuse, ignorant d'ailleurs que l'animal fût enragé, négligeoient d'avoir recours aux médecins. Ceux-ci n'étoient donc appelés que quand le symptôme hydrophobique s'étoit manifesté : moment fatal où l'art est impuissant. *Cum emicuerit (hydrophia) non habet superpositiones seu dilationes... celerrimè ægrotautes interficit, non solum ut acuta, sed ut continua passio.* CÆL. AUREL. p. 222... Du temps de *Paul d'Egine*, qui paroît avoir lu les ouvrages de ses prédécesseurs, & avoir connu tout ce que l'on avoit écrit sur la morsure des animaux enragés depuis *Celse* jusqu'à lui, c'est-à-dire, environ six cens ans, pensoit de même. Voici comme il s'exprime : *Ex iis qui hoc vitio (hydrophobiâ) sunt occupati, nullum, præterquàm unum aut alterum supervixisse, ex historiâ didicimus.* Lib. v. cap. 3. Il parloit ainsi il y a douze cens ans; avons-nous aujourd'hui bien des exemples certains de la cure d'une hydrophobie essentielle & bien caractérisée ? Ce n'est guere que depuis le quinzième siècle que les médecins, profitant d'ailleurs des observations de leurs prédécesseurs, se sont occupés à chercher une curation plus méthodique ; c'est principalement dans notre siècle que des observateurs attentifs sont parvenus à tracer des méthodes préserva-

tives plus utiles ; puisqu'elles ont été marquées par des succès.

M. *Andry* fait ensuite mention d'accidens survenus , après le traitement , à quelques personnes mordues par des chiens enragés ; & entr'autres à *Thémison* , de Laodicée , fondateur de la secte méthodique. « Ce médecin (*dit-il*) avoit été attaqué d'hydrophobie ; il voulut écrire » différentes fois sur cette maladie , mais » alors il s'en ressentoit , ce qui l'empêcha » d'exécuter son dessein ». Voilà une anecdote rapportée ici comme un fait avéré , un fait certain. Cependant *Cælius Aurelianus* , d'où on l'a tirée sans doute , n'affirme point ; on s'en convaincra par ses propres paroles : *AIUNT denique Themisonem quanquam volentem , non potuisse : si quidem ex rabido cane quondam fuerat vulneratus , etsi ejus curationem assumeret mente , quippè scripturus , continuò admonitus in eandem laboretur*. Cette anecdote n'a pour garant qu'un ouï-dire , un bruit populaire , une tradition sans fondement , *aiunt*. Mais ces derniers mots de l'écrivain latin , *continuò admonitus in eandem laboretur* , sont-ils bien rendus par ceux-ci de l'écrivain françois , *alors il s'en ressentoit* , c'est-à-dire , il avoit une atteinte d'hydrophobie ? *Cælius* semble-t-il être aussi affirmatif ? Il l'auroit

été s'il se fût exprimé ainsi , *continuò in eandem* (passionem) *labeatur* : mais il dit simplement , *Thémison étoit aussi-tôt averti qu'il retomboit dans l'hydrophobie ; il sentoit qu'il alloit y retomber*. Il semble que les paroles de *Cælius* ne donnent pas à entendre précisément que *Thémison* se ressentoit de la rage , de l'hydrophobie , mais plutôt qu'ayant l'esprit frappé , il s'imaginait déjà en être attaqué une seconde fois , ou qu'il ne tarderoit pas de l'être. En supposant l'anecdote vraie , comme ce médecin a beaucoup écrit sur la médecine , il doit avoir eu souvent envie de donner aussi la description & le traitement d'une maladie dont il avoit été attaqué ; il aura donc eu souvent des atteintes d'hydrophobie , il aura donc été le plus malheureux des hommes. Mais ce n'est peut-être qu'un propos malin débité par les ennemis de la secte , afin de faire passer le chef pour un esprit foible & pusillanime , qui en pensant qu'il avoit été autrefois mordu par un hydrophobe , s'imaginait aussi-tôt qu'il le devenoit , qu'il l'étoit. Quoi qu'il en soit , l'anecdote énoncée par *Cælius* telle qu'elle s'étoit transmise (comme un oui-dire) , est contredite ou au moins infirmée par *Dioscoride* qui paroît avoir écrit le premier , & qui s'exprime ainsi : *ON DIT que Thémison*

fut attaqué de la rage, & qu'il en fut guéri. S'il n'est pas même certain que *Thémison ait eu la rage*, que devient alors l'anecdote également douteuse conservée par *Cælius*? que devient la conséquence ou l'induction que l'auteur des nouvelles recherches veut qu'on en tire en la rapportant néanmoins comme un fait très-avéré? *Thémison avoit été attaqué, &c.*

Passons avec m. *Andry* aux différens remèdes proposés pour la guérison de la rage; c'est cet objet qui occupe la partie essentielle de son ouvrage; c'est pour les indiquer qu'il a été spécialement entrepris. Il expose donc successivement les remèdes tirés du regne végétal, simples, composés: les remèdes tirés des regnes animal & minéral, chimiques; des remèdes composés du regne animal & du regne végétal; des remèdes moyens; des remèdes diététiques, externes, chirurgicaux; du mercure & de ses différentes préparations; ce qui le conduit naturellement à passer en revue les auteurs qui l'ont recommandé ou employé, soit intérieurement, soit extérieurement. Il rapporte ensuite des observations publiées sur le traitement de la rage par des médecins & des chirurgiens: il n'oublie point les remèdes empiriques. Nous ne faisons qu'indiquer ces objets qui, étant isolés, ne sont pas

susceptibles d'un extrait ; il faut les lire dans le livre de m. *Andry* qui a eu le courage & la patience de les rassembler. Ce recueil de pieces sur une maladie terrible n'est pas absolument le premier qui ait été fait ; on connoît la *bibliothèque de médecine*, publiée par m. *Planque* ; elle renferme plusieurs observations sous les mots *hydrophobie* & *rage* : observations qui , sous le format in-12, renferment environ 135 pages.

M. *Andry* a joint à ce volume l'histoire du traitement fait à Senlis à quinze personnes mordues par un chien enragé. Pour suivre un ordre méthodique dans ce rapport , on a divisé en deux classes les malades qui ont été traités. La première est composée de ceux qui ont été mordus à nud , & la seconde de ceux qui l'ont été à travers leurs vêtemens. On a divisé en deux genres la première classe : le premier genre renferme ceux qui ont été mordus au visage ; ils sont au nombre de trois ; savoir , 1°. une femme âgée de cinquante-cinq ans, dont le traitement fut suivi depuis le 31 janvier 1780, jusqu'au 26 février, le 31^e de son accident, qu'elle mourut, après plusieurs accès hydrophobiques ; 2°. un enfant de cinq ans, dont le traitement comença le 3 février, il mourut le 27 ; 3°. un enfant de douze ans, qui

commença à être traité le premier février; il sortit de l'hôpital de la Charité le 18 mars, dans le meilleur état: mais le vendredi 24, les premiers symptômes de la rage confirmée se manifestèrent; on le rapporta à l'hôpital le lendemain 25. Il mourut le lundi 3 avril, à la fin du 10^e jour de l'attaque, & le 68^e de ses morsures.

Le second genre de la première classe contient l'histoire de ceux qui ont été mordus à nud, en d'autres parties que le visage: ils sont au nombre de sept, savoir, 1^o. un jeune garçon de quinze ans, qui fut traité depuis le 30 janvier, jusqu'au 20 mars, qu'il sortit de l'hôpital en parfaite santé. 2^o. Un homme de quarante-six ans; il entra à la Charité le premier février; ses plaies furent cicatrisées le 19 mars, le 53^e jour après sa morsure. Il sortit de l'hôpital en très-bonne santé. 3^o. Une femme de quarante-huit ans, qui le 54^e jour de ses morsures se porta bien. 4^o. Un homme de soixante-douze ans, qui, après plusieurs accès, mourut le 36^e ou le 37^e jour de ses blessures. 5^o. Une femme âgée de trente-sept ans; elle nourrissoit depuis six mois son enfant qui fut sevré aussitôt son accident: après un traitement de 54 jours, elle fut en bon état. 6^o. Une fille de dix-sept ans; elle entra à l'hôtel-dieu le jour même de son accident; elle

en est sortie bien portante environ le 50^e jour. 7^o. Une autre fille âgée de quarante-huit ans; elle fut traitée à l'hôtel-dieu où elle mourut le 52^e jour de ses morsures, sans avoir éprouvé aucun symptôme d'hydrophobie.

La deuxième classe contient cinq personnes : savoir, 1^o. un garçon de seize ans, qui, le cinquante-quatrième jour de ses blessures, fut trouvé en bonne santé. 2^o. Une femme de cinquante ans; malgré des inquiétudes que deux femmes lui donnèrent durant son traitement, elle fut jugée dans la plus parfaite santé le cinquante-quatrième jour de son accident. 3^o. Un petit garçon de sept ans, après cinquante-quatre jours de traitement, fut trouvé en bon état. 4^o. Un autre âgé de onze ans, n'eut besoin que de trente-cinq jours des remèdes, & parut en bon état. 5^o. Un homme de plus de soixante-dix ans. La plaie qu'il avoit suppura jusqu'au cinquante-quatrième jour, où son état n'inspiroit plus aucune crainte.

Indépendamment des remèdes internes administrés à ces malades de Senlis, on leur fit chaque jour des frictions mercurielles. Les médecins qui ont dirigé ce traitement, ont conservé la vie à dix personnes. On ne doit pas être surpris qu'il ait été infructueux à l'égard des trois

premiers ; c'est que les plaies faites au visage par un animal enragé, sont beaucoup plus dangereuses.

Il est bon d'observer que la première édition de ces *recherches* parut en 1778, in-12. La seconde en 1779, in-8°. que cette seconde fut augmentée de quelques observations ; & que la nouvelle ou troisième édition est encore plus considérable que la deuxième.

I I.

OBSERVATION SUR LA RAGE,
par m. Duperrin, &c.

QUOIQUE cette observation se trouve insérée dans le recueil de m. *Andry*, nous en faisons une annonce particulière, parce que m. *Duperrin*, en la publiant à Bourges in-4°. y a fait quelques additions & quelques corrections qu'il a cru nécessaires. Les additions ont été mises en notes ; elles sont au nombre de seize. Quant aux corrections, elles tombent sur quelques noms propres ; dans l'édition de Paris, on voit, pag. 396 . . . m. *Beugy* ; dans celle de Bourges, m. *Bengy* : la première porte, la nommée *Mitterraut*, paroisse de *Vignon* ; dans l'autre est écrit *Mitterrant*, paroisse de *Vignou* : pag. 399, de l'édition de Paris, note c, on lit le malheureux *Riéou*, il faut, suivant celle de

Bourges, *Riéon*. Voilà ce que nous avons apperçu, fans rien assurer sur cet objet.

Passons à quelque chose de plus grave & de plus sérieux.

Le 8 mars 1779, un loup sorti du bois, se jette sur huit à neuf brebis qu'il tue ; il attaque ensuite la nommée *Mitterrant*, de la paroisse de *Vignou*, fille âgée de cinquante-huit ans & paralysée depuis plus de cinquante ans, la renverse par terre, lui mange la main droite en grande partie jusqu'à l'avant-bras, lui endommage beaucoup la gauche, la blesse au visage & à la tête à quatre endroits.

Cette pauvre fille, dit m. *Duperrin*, bergere de son état, se trouve abandonnée du chirurgien, de ses voisins & de ses proches, lesquels, d'après le préjugé homicide, qui malheureusement regne encore dans quelques provinces, s'occupoient déjà des moyens de lui ôter la vie.

Transportée à Bourges par les ordres de m. *Bengy*, lieutenant-général, elle est confiée aux soins de m. *Duperrin* & de m. *le Sellyer* fils, chirurgien. Les quatre plaies de la tête furent r'ouvertes, on fit aussi l'amputation du poignet, où la gangrene s'étoit déclarée. Aux moyens externes & chirurgicaux, on unit les remèdes internes appropriés ; on mit en usage les frictions mercurielles. Dès le 3 avril

elle refusa absolument toute nourriture, & le 4 elle eut un délire furieux. Au seul nom de l'eau, à l'invitation de boire & de manger, à l'approche du vase ordinaire, elle tomboit dans des convulsions horribles. Elle sortit à moitié du lit pour se jeter sur le chirurgien & sur le confesseur. Les gouttes anodynes qu'on lui fit prendre, modérèrent visiblement les convulsions; mais elle ne dormit point; ses yeux furent toujours ouverts, hagards & étincellans. Elle ne cessoit de se plaindre de la gorge & d'une espèce d'étranglement qui l'empêchoit d'avaler. Dans les derniers temps elle rendoit beaucoup de vents. Le 8 avril, elle avoit les lèvres noires & le visage abattu. Le dimanche 9, elle mourut paisiblement à midi, autant de faim que de rage.

Après l'histoire de cette malheureuse fille, *m. Duperrin* ajoute ses réflexions. Elles ont pour objet de s'élever contre la pratique barbare, employée en différens temps & en différens lieux, de suffoquer les hydrophobes; de calmer les esprits sur le danger de la contagion; & de démontrer l'inutilité des remèdes prophylactiques pour les personnes qui ont approché des malades de l'hydrophobie; & qui leur ont donné des soins. On trouve encore, à la fin de son mémoire, des observations

observations sur les effets du vinaigre dans l'hydrophobie, par m. *Beudon*, extraites du livre de m. *Andry*, pag. 232.

I I I.

OBSERVATIONS SUR LA RAGE,
par m. Portal, &c.

C'EST par zèle, & par un zèle peu commun, que m. *Portal* saisit toutes les occasions qui se présentent, pour faire part au public de ses recherches. Ainsi, il y a quelques années, il fit imprimer un petit ouvrage sur les asphyxies, & sur les vapeurs méphitiques, où il exposa comme sienne néanmoins, la méthode prophylactique ou curative, employée plus de 1500 ans avant lui par *Galien*, & depuis par ses descendans. Aujourd'hui il nous fait un nouveau présent; ce sont des observations sur la nature & sur le traitement de la rage. Il commence ainsi : « *Celse* est » un des premiers qui ait décrit la rage » de l'homme, & qui ait conseillé des remèdes contre cette cruelle maladie ».

Il est d'abord difficile de croire que *Celse*, qui écrivoit vers l'an 30 de notre ère, soit un des premiers qui ait donné la description de la rage de l'homme, lorsqu'on sait que *Démocrite*, contemporain d'*Hippocrate*, a écrit que le siège de

ce mal étoit dans les nerfs; que *Polybe*, gendre d'*Hippocrate*, a dit que les hydrophobes ne tarديوient point à mourir; que les sectateurs d'*Erasistrate* en ont parlé. Peut-on présumer qu'on ait proposé seulement un remède contre la rage, sans l'avoir auparavant caractérisée par les signes auxquels on la reconnoît? Mais ce qu'on peut croire, & ce qui est vrai, c'est que les nombreux ouvrages des médecins Grecs qui ont vécu avant *Celse*, ne sont point parvenus jusqu'à nous : on y auroit trouvé certainement la description de cette maladie. Quoi, il seroit possible que dans l'espace de 500 ans qui se sont écoulés depuis *Démocrite* jusqu'à *Celse*, il n'y ait eu aucun médecin qui ait fait ce dont on attribue presque tout l'honneur à *Celse*. Mais est-il bien certain que ce médecin latin ait décrit la rage? Avant que de répondre à cette question, il faut convenir des termes, & savoir ce qu'on entend par *décrire une maladie*. N'est-ce pas rapporter les signes par lesquels on juge qu'elle commence, ou qu'elle existe déjà? n'est-ce pas exposer les symptômes, & tous les accidens qui l'accompagnent ou qui peuvent l'accompagner dans ses différens périodes, &c....? Si *Celse* a rempli ces objets, il a véritablement décrit la rage de l'homme : l'a-t-il fait, lorsqu'il se borne

à dire ? « Après la morsure d'un animal » enragé, l'horreur de l'eau a coutume » de survenir, lorsqu'on ne prévient point » ce mal par des remèdes ; il se termine » de la manière la plus funeste ; le malade » est en même temps tourmenté par la » soif & par la crainte de l'eau ; il y a » bien peu d'espoir de guérison pour ceux » qui sont réduits en cet état (1) ». Voilà exactement en quoi consiste la description faite par *Celse* : de bonne foi, peut-on donner à ce peu de paroles le nom de description ?

Si *Celse* n'est pas un des premiers qui ait décrit la rage, il ne sauroit être non plus un des premiers qui ait conseillé des remèdes contre cette maladie. La première assertion étant détruite, la seconde est insoutenable ; nous en fournirons d'ailleurs bientôt une preuve sans réplique. Ce sera après avoir examiné une autre proposition de l'auteur des observations : elle est conçue en ces termes : « *Galien* » en donne (de la rage) une description » plus étendue & plus méthodique, & c'est » depuis cet écrivain célèbre qu'il est fait

(1) *Solet autem ex eo vulnere, ubi parum occursum est, aquæ timor nasci ; vñ ποσειδων Græci appellant. Miserrimum genus morbi, in quo simul æger & siti & aquæ metu cruciatur ; quo oppressis, in angusto spes est. CELSUS ; lib. v. cap. 17.*

» mention de la rage dans la plupart des
 » ouvrages de médecine ». Sans nous oc-
 cuper des mots , voyons si nous trouve-
 rons dans *Galien* une description *plus mé-
 thodique* de la rage , & en même temps
 plus étendue que dans *Celse*.

Dans l'ouvrage intitulé *Finitiones me-
 dicæ*, attribué à *Galien*, bien que fausse-
 ment , on lit : « L'hydrophobie, c'est-à-
 » dire, la crainte de l'eau , est une affec-
 » tion causée par la morsure d'un chien
 » enragé ; il y a aversion pour les liqui-
 » des , convulsion & sanglot : à ces acci-
 » dens succede le délire ».

Ce n'est-là qu'une définition , & non
 une véritable description de la rage : on
 ne trouve cependant rien de plus dans
 l'immense collection des œuvres de *Ga-
 lien*, qui, dans plusieurs endroits, nomme
 à la vérité cette maladie, soit pour essayer
 d'en donner une espece d'étiologie, soit
 pour indiquer différens remedes capables
 de la combattre.

Comprendra-t-on aisément comment
 un médecin qui dit, dans sa préface, avoir
 eu le courage de lire tous les ouvrages
 qu'il a pu se procurer sur la rage, & qui a
 fait l'histoire de l'anatomie & de la chi-
 rurgie, ait pu se tromper au point de
 citer *Galien* sur un objet dont il ne parle
 point ? Comprendra-t-on plus aisément

que ce favant académicien n'ait pas consulté un ouvrage estimé, dans lequel on trouve une description très-complète de la rage? description qui prouve que cette maladie étoit bien connue avant *Galien*. Cet ouvrage est celui de *Cælius Aurelianus*, qui pourtant est moins regardé comme un auteur original, que comme le traducteur latin de *Soranus d'Ephèse*, de la secte méthodique, qu'on dit avoir vécu sous *Trajan* & sous *Adrien*; & par conséquent mort avant que *Galien* fût en âge d'étudier la médecine.

La description, qu'on trouve dans *Cælius Aurelianus*, doit trouver place ici, au défaut de celle qu'on chercheroit inutilement dans *Celse* & dans *Galien*.

« Les signes par lesquels on juge que
 » l'hydrophobie (ou rage) est sur le point
 » de se manifester, & qu'elle a même déjà
 » commencé à exister, sont, l'inquiétude
 » d'esprit sans aucune raison, la colere,
 » un mal-aise universel, des mouvemens
 » inaccoutumés, un sommeil suspendu &
 » troublé, l'insomnie ou veille, une mau-
 » vaise digestion, douleur gravative de l'es-
 » tomac, pandiculation ou nécessité d'éten-
 » dre les bras & les jambes, des bâillemens
 » continuels.... (1); impression incommode

(1) Je ne traduis point ces quatre mots: & im-

» & douloureuse de l'air qui semble froid,
 » quoique la température soit douce; ré-
 » pugnance, dégoût & aversion pour les
 » liquides; & , contre l'ordinaire , peu
 » d'envie de boire.

- » Le mal étant décidé, il y a soif, mais
 » horreur de l'eau , excitée d'abord en la
 » voyant, & bientôt en l'entendant tom-
 » ber de haut , ou seulement nommer ,
 » puis crainte des fomentations huileuses;
 » pouls serré, petit, irrégulier; chez quel-
 » ques-uns une légère fièvre, tremousse-
 » ment de l'estomac; engourdissement &
 » stupeur des articulations; convulsion du
 » diaphragme qui se porte vers les parties
 » supérieures; constipation du ventre; fré-
 » quente envie d'uriner, pour ne le faire
 » que peu à peu; tremblement & convul-
 » sion; voix rauque, & comme aboyante;
 » position étrange du corps qui se replie
 » en spirale ou à la façon des chiens; res-
 » piration difficile; anxiété ou agitation
 » de tout le corps, laquelle se renouvelle
 » chaque fois qu'il entre quelqu'un, comme
 » s'il apportoit avec lui de l'eau; rougeur
 » du visage & des yeux; maigreur du

pigens levandi voluntas, parce qu'il est difficile
 de leur donner un sens bien exact. Le texte de
Cælius est corrompu en beaucoup d'endroits; il
 l'est ici visiblement: ce n'est pas encore le moment
 d'en proposer la correction.

» corps accompagnée de pâleur & de sueur
 » des parties supérieures ; tension fré-
 » quente de la verge avec émission invo-
 » lontaire de la liqueur spermatique ; sortie
 » de la langue hors de la bouche : enfin ,
 » sanglots, vomissemens de bile, & le plus
 » souvent de matieres noires ; chez quel-
 » ques-uns il y a tremblement de la main ,
 » en l'approchant d'un gobelet , d'une
 » tasse, ou en la promenant autour, aux
 » environs ; quelques autres convien-
 » nent que l'eau qu'on leur présente est
 » d'un usage naturel ou ordinaire, mais
 » ils déclarent qu'ils sont agités à sa vue ,
 » comme *Soranus* dit en avoir été té-
 » moin chez un hydrophobe : cet homme
 » s'exhortoit lui-même à boire une potion,
 » sans néanmoins le pouvoir (1).

(1) *Sequitur eos qui in istam passionem proni ac declives esse noscuntur, cum jam præterangi cœperint, anxietas quædam sine ullâ ratione, atque iracundiâ, & corporis difficultas, insolitus motus, somnus etiam suspensus atque turbatus, vel vigilia, & simul cibi corruptio, stomachi gravado, crurum atque brachiorum extensio, oscitatio jugis, & impigens levandi voluntas; insueta etiam querela aëris tanquam austrini, quamvis serena fuerit quies; item difficilis toleratio atque tædium & recusatio imbrium, parva bibendi voluntas contra consuetudinem.*

Obtinente passione, appetentia bibendi; atque timor, primum ad ipsius aquæ visum, secundò

Voilà ce que l'on doit appeller une description, mais une description à laquelle il n'y a pas eu beaucoup à ajouter. Ce que *Celse* a dit de la rage ne sauroit être comparé à la peinture si exacte encore aujourd'hui, que *Cælius* en a faite, & ce qu'on lit dans un livre supposé de *Galien* n'y ressemble pas davantage. Nous nous garderons bien d'affirmer que *Cælius Aurelianus* est un auteur qui a vécu, ou un

etiam si ejus audierint sonitum vel nomen : dehinc timor fomentationis olei ; pulsus densus ; parvus , inordinatus : quibusdam febriçula , saltus stomachi ; torpor atque stupor articularum , subreptio atque extensio præcordiorum ad superiores partes , & officii ventris abstentio : urinæ reddendæ paulatim frequentatio ; tremor atque conductio nervorum ; vox obtusa & velut latrabilis ; corporis spiræ similis sive canina involutio ; spiratio difficilis ; jactatio corporis omnis ad ingressum hominum , tanquam secum aquam asferentium ; rubor vultûs atque oculorum ; & corporis tenuitas , attestante pallore ; cum sudore partium superiorum ; veretri frequens tensio cum seminis involuntario jactu ; lingua prominens. In ultimo etiam singultus , & vomitus fellis ac frequentius nigri ; quibusdam etiam tremor manûs poculis tenus admotæ vel circum tractæ : quidam se agnoscere fatentur esse naturalem vel consuetum aquæ liquorem , cum sibi monstratur , sed commoveri cum viderint , ut se ipse quoque Soranus vidisse testatur , in hac passione constitutum sese hortatum liquorem ut sumeret , nec tamen potuisse. (CÆLIUS AUREL. pag. 220 & 221).

peu avant *Galien*, ou en même temps que lui, ou peu après. Il suffit, dans la discussion présente, qu'on puisse embrasser l'une des trois opinions, pour être surpris que m. *Portal*, aussi versé qu'il l'est dans l'histoire littéraire de la médecine, au lieu de faire admirer le tableau que *Cælius* nous a donné de la rage de l'homme, loue comme l'ayant tracé deux médecins dans les ouvrages desquels on ne le trouve pas. S'il eût dit que *Galien* a donné les signes par lesquels on reconnoît la rage dans les chiens, nous aurions rendu justice à son érudition; car il le fait dans le livre intitulé, *de theriacâ ad Pisonem*, cap. xvj. livre qui pourtant pourroit fort bien ne pas être de lui : on auroit passé condamnation sur ce point, mais seulement *per transennam*.

Quant à cette assertion que *Celse* est un des premiers qui ait conseillé des remèdes contre la rage, elle seroit vraie si *Démocrite*, plusieurs siècles avant *Celse*, n'eût pas conseillé la décoction d'origan; si *Polybe*, si les sectateurs d'*Hérophile*, d'*Erasistrate*, & d'*Asclépiade*, n'eussent pas disserté sur le siège de la rage. Dans quelle vue ces médecins cherchoient-ils à découvrir l'organe que ce mal affectoit principalement? c'étoit pour parvenir à diriger un traitement méthodique, & à justifier

en même temps celui qu'ils indiquoient. *Démocrite* pensoit que le siege du mal étoit dans les nerfs ; les sectateurs d'*Asclépiade* le plaçoient dans les membranes du cerveau ; suivant *Artémidore*, sectateur d'*Erasistrate*, dans un traité qu'il donna sur l'hydrophobie , ce mal affectoit l'estomac ; *Artorius* qui composa un ouvrage sur cette maladie , environ soixante-dix ans avant le temps où *Celse* écrivoit ses huit livres sur la médecine , pensoit comme *Artémidore* ; un ancien sectateur d'*Hérophile* , *Gaius* , ou *Galos* , qui disserta aussi sur ce sujet , mit le siege de la rage dans le cerveau & dans ses membranes. Qui pourroit soutenir que tant d'hommes éclairés se soient bornés au mérite stérile d'établir une opinion , & qu'ils aient négligé de parler des moyens capables de diminuer ou de dissiper les accidens d'une maladie aussi terrible que la rage ? *Celse* n'est donc pas un des premiers qui ait décrit la rage de l'homme , & qui ait conseillé des remèdes contr'elle ; c'est seulement le plus ancien des auteurs de médecine dont les écrits se soient conservés jusqu'à nous , & dans lesquels on trouve , non pas une description de la rage de l'homme , mais un précis de traitement qu'il faut suivre pour combattre cette maladie , ou la prévenir. *Celse* n'est pas véritablement

un écrivain original, mais un homme instruit, judicieux, praticien, qui réunissant les connoissances des médecins ses prédécesseurs, dont les écrits existoient encore, aux connoissances qu'il avoit lui-même, a donné un abrégé de médecine où l'on trouve d'excellentes choses.

Nous avons cru devoir faire ces observations, parce que m. *Portal* s'étant montré comme historien & érigé en censeur rigide, est plus répréhensible qu'un autre, lorsqu'il n'est pas exact.

Il donne d'abord les signes de la rage du chien. « La rage, dit-il, attaque plusieurs especes d'animaux, & le chien est celui qui y est le plus sujet. ». En s'exprimant ainsi, m. *Portal* veut dire sans doute que plusieurs animaux sont sujets, ainsi que le chien, à la rage spontanée; autrement cette proposition n'auroit qu'un sens bien vague. Mais cependant il observe dans une note qu'il y a eu des chevaux, des chameaux, des renards, des ours, des léopards, des ânes, des loups, des chats enragés: est-ce par la morsure du chien qu'ils ont contracté cette maladie? Ce n'est pas à nous à répondre. Dans la même note on lit: « *Cælius*, » *Aurelianus* cite des exemples de rage » dans les ours, les léopards, les ânes... ». Nous avons sous les yeux cet auteur latin,

ce traducteur de *Soranus*, & nous affirmons qu'il ne cite aucun exemple ; il dit seulement que l'hydrophobie est causée par la morsure d'un chien enragé, (en ajoutant, ceci est remarquable) & comme le racontent, comme le disent quelques-uns, par la morsure d'autres animaux également attaqués de la rage, tels sont les loups, les ours, les léopards, les chevaux, les ânes (1). Ne voilà-t-il pas des faits bien authentiques, appuyés sur un *on dit*, *memorant* ? sont-ce donc-là des exemples de rage, tels qu'on les désireroit, d'après l'affertion de m. *Portal* ?

Mais avançons, & suivons l'auteur qui divise la rage en spontanée & communiquée. Ses recherches dans les livres lui ont fourni chez les hommes des exemples de la rage *spontanée*. Ce terme est équivoque ; on pourroit croire qu'il s'agit de l'espece de rage spontanée des chiens, qui tue ordinairement ces animaux ; ce n'est pas de cette espece que parle m. *Portal*, mais de l'horreur de l'eau, ou hydrophobie, qui survient comme

(1) *Accendens autem causa passionis est canis rabidi morsus, velut quidam memorant, cæterorum quoque animalium, quæ sint simili rabie noxia, ut luporum, urforum, leopardorum, equorum & asinorum. CÆL. AUREL. acut. morb. lib. iij. cap. ix. pag. 218.*

symptôme dans quelques maladies ; il auroit donc dû la nommer *symptomatique*, de peur qu'on ne soit induit en erreur, en la voyant désignée sous le nom de *spontanée*.

L'article où l'on parle des symptômes de la rage, n'est fait que d'après les tableaux qui existent par-tout. Le titre de l'article suivant pique d'abord la curiosité ; il s'agit de l'ouverture des corps des personnes qui ont péri de la rage ; il est traité par le successeur désigné des *Duverney*, des *Hunault*, des *Winslow*, des *Ferrein*. Quel ensemble de découvertes & de choses neuves on doit y lire ! Quel foyer de lumière il doit en sortir pour éclairer les médecins, encore incertains, dans le traitement de la rage ! Lisons : « C'est par » l'ouverture des corps que la médecine » a acquis des connoissances positives sur » les causes & sur le siege des maladies ; » c'est par cette seule méthode qu'on a pu » connoître les altérations qu'elles causent, & ces connoissances ont conduit » à des traitemens plus méthodiques & » plus heureux. Or, sous quelque point » de vue qu'on considere les ouvertures » des personnes mortes de la rage, elles » doivent être très-utiles. Il n'y a point » de maladie sur laquelle les opinions

» aient été plus partagées ; la rage a été
 » de tout temps une source féconde de
 » préjugés, & un sujet continuel de dé-
 » lire, non-seulement du peuple, mais
 » même des médecins. On ne pouvoit
 » parvenir à en connoître la nature,
 » que par une suite d'observations, &
 » l'anatomie étoit ici le seul flambeau qui
 » pût nous éclairer ».

Les ouvertures de corps hydrophobiques, rapportées ici, ont été faites par différens médecins ou anatomistes, *Charles Estienne, Gaspard Bauhin, Thomas Bartholin, Joseph de aromatoriis, Capi-vaccius, Rolfinck, H. Bréchtferd, Manget, Mead, Sauvry, Sauvages, Morgagni, Senac* ; enfin, m. Portal lui-même a ouvert deux cadavres humains, & un chien mort de la rage. Après tout cet étalage de dissections, on ne se feroit pas attendu à cette conclusion : « L'irritation des nerfs est donc prouvée par les symptômes de la rage ». *Démocrite* en avoit dit autant, il y a plus de deux mille ans. En prononçant deux mots, qui ne sont pourtant pas magiques, m. P... a le pouvoir d'éteindre le flambeau de l'anatomie.

Dans l'article où l'on examine comment la rage se communique, on n'apprend rien de nouveau ; on sait il y a long-

temps, & depuis qu'on a eu des exemples de rage communiquée par la morsure ; que la salive est comme le trait empoisonné qui tue plutôt ou plus tard. On dit que le mal est quelquefois plusieurs années sans se manifester ; les anciens avoient également observé que la rage demeurait quelque temps cachée. M. *Portal* fait dire à *Cælius* (pag. 61) qu'un homme mordu au bras par un chien enragé, resta sept ans sans éprouver aucun symptôme ; qu'à cette époque les cicatrices s'enflammèrent, la rage se déclara, & le sujet périt en deux jours. Il est néanmoins très-certain qu'on ne trouve rien de semblable dans *Cælius*. Cet auteur latin dit seulement : Quelques-uns, après avoir été mordus, deviennent promptement hydrophobes, quelques autres le deviennent plus tard (1). M. *Portal* dira sans doute qu'il n'a pas imaginé cette remarque ; nous le croyons ; mais comment arrive-t-il qu'elle ne se trouve pas dans *Cælius* ?

Tout ce que m. *Portal* a écrit jusqu'à

(1) *Interea post morsum quidam celerius in passionem veniunt, quidam tardius. Idem etiam post annum aut eo amplius afficiuntur, sed magis plures post quadraginta dies. CÆL. AUREL. ibid. pag. 219.*

présent est pour servir de préliminaire au traitement de la rage. L'article destiné à cet objet commence ainsi : « La rage peut » être contractée par les voies salivaires, » ou par des morsures. Il y a dans les deux » cas un traitement commun à adminis- » trer ; mais dans le dernier , il faut de » plus panser les morsures, & c'est même » par-là qu'il faut commencer ». Il est inutile de faire connoître les moyens indiqués par m. *Portal*, ce sont ceux qu'on emploie depuis quarante ans & au-delà, & qui, administrés méthodiquement, arrêtent les effets meurtriers du virus hydrophobique. Nous ne suivrons pas longtemps m. *Portal* dans les observations qu'il fait sur les moyens employés contre la morsure d'un animal enragé ; nous nous arrêterons seulement à cette réflexion qu'il fait pag. 113 : « Aussi ne peut-on conce- » voir que des médecins célèbres aient » proposé, d'après *Cælius Aurelianus*, de » faire boire de force les hydrophobes » avec les instrumens dont l'usage seroit » dangereux pour les personnes qui joui- » roient de la meilleure santé ».

Ceci ne veut-il pas dire que *Cælius Aurelianus* faisoit boire de force les hydrophobes, &c.... & que, d'après son exemple, des médecins célèbres proposèrent de
faire

faire boire de force ces infortunés ? Nous en appellons à tout le monde : n'est-ce pas le véritable sens de la phrase de *m. Portal* ? C'est néanmoins une conduite que n'a point tenue *Cælius*, une pratique qu'il n'a ni suivie, ni recommandée, & contre laquelle même il s'élève. Pourquoi, demandons-nous avec la plus grande surprise, voit-on dans tous les écrits de *m. Portal*, les faits historiques se dénaturer sous sa plume ? Mais laissons parler *Cælius* qui se défendra bien mieux que nous ne pourrions faire, en devenant son avocat.

« Quelques médecins, au rapport d'*Ar-*
 » *torius*, ont plongé les hydrophobes tan-
 » tôt dans une baignoire remplie d'eau
 » froide, tantôt dans un puits, après les
 » avoir enfermés dans un sac, afin qu'ils
 » soient forcés de boire ; d'autres méde-
 » cins les ont mis dans l'eau chaude ; ils
 » ignoroient que le point essentiel pour la
 » guérison de l'hydrophobie, n'est pas que
 » ces malheureux boivent, mais qu'ils
 » veuillent boire ; ce qui aura lieu lorsque
 » par les remèdes on aura dissipé le mal....
 » Il y en a qui infèrent dans la bouche du
 » malade l'extrémité d'un roseau creusé,
 » lequel se prolonge derrière le malade
 » en forme d'entonnoir, par où l'on verse
 » l'eau qu'on veut lui faire avaler.... Mais

» tous ces moyens que le vulgaire croit
 » bons & autorisés par l'expérience, sont
 » désapprouvés & rejetés par l'art (1).

Peut-on dire actuellement que *Cælius* recommande de faire boire de force les hydrophobes, & qu'il emploie, pour en venir à bout, des instrumens dangereux? Il improuve au contraire ceux qui ont recours à la violence pour faire avaler quelque liquide aux hydrophobes.

M. *Portal*, dans cet ouvrage, comme dans quelques autres qu'il a composés, veut paroître s'être fait une méthode à lui; cela n'est pas difficile : il ne s'agit que de lire deux ou trois méthodes, de prendre quelque chose de chacune, & d'en former une; on l'appelle alors *sienne*, parce qu'elle ne se trouve pas à la vérité ainsi tracée dans aucun auteur. M. *Portal*,

(1) *Quidam medici, ut Artorius memorat, alios in vasculum plenum frigidâ miserunt, alios in puteum posuerunt, saccis immixtos vel inclusos, ut necessitate bibere cogerentur, alii in aquam calidam, nescii quidd passionis curatio illa sit non ut bibant ægotantes, sed ut bibere velint; quod fiet cum passio fuerit adjutoriis destructa. . . . pag. 233. . . . Alii calami perforati initium ori ægotantis immitunt, de hinc ex aliâ parte per aliam cavernam aquam infundunt. . . . Sed hæc quæ vulgus per experimenta probata putat, longè aliena ab arte monstrantur. . . . pag. 234.*

comme on voit, est éclectique ou choisissant ; mais choisit-il toujours bien ? applique-t-il bien ? Nous ne prononcerons pas sur ces deux points.

Ce volume est terminé par une liste des médecins qui ont écrit sur la rage. Le premier est *Galien*, puis *Aëtius*, *Actuarius*, & *Pierre d'Abano*. On seroit embarrassé sans doute de nous dire pourquoi on ne nomme point ici *Celse*, *Scribonius Largus*, *Aretée de Cappadoce*, *Cælius Aurelianus*, *Paul d'Egine*, *Theodore Priscien*. Mais arrêtons - nous, & ne multiplions pas inutilement nos questions ; il suffit de rappeler que l'écrit intitulé *observations sur la nature de la rage*, &c. a eu trois éditions : elles lui promettent une éternité d'existence que nous ne prétendons point lui enlever par les légères remarques qu'il nous a fourni l'occasion de faire.



OBSERVATION

*SUR la rage d'un mulet ; par m. THOREL,
médecin vétérinaire au département de
Lodève en Languedoc.*

LE 2 février 1780 , un chien enragé (ce chien fut tué le même jour par deux charretiers) passant sur la route de Lodève à Milhaud , mordit à chair découverte un petit mulet de l'âge de cinq ans , appartenant au consul du lieu de Parlages , (petit village au diocèse de Lodève , situé sur la route de Lodève à Milhaud) au poitrail , aux deux fesses & aux jambes de derrière. Quarante-neuf jours après la morsure du chien enragé , le 23 mars ce mulet refusa de manger ; il étoit triste. Son maître , voyant qu'il refusoit toute nourriture , appella deux de ses voisins ; ils lui donnèrent le breuvage ordinaire administré par les payfans dans presque toutes les maladies des animaux , le vin & la thériaque. L'animal ne put avaler aucune goutte du remède. Dégagé de la corde qui avoit servi à lui fixer la tête en l'air , il s'élança sur les trois assistans , & les mordit à chair découverte ; l'un au ponce , l'autre à la main , & le dernier au bras. L'animal resta tranquille l'espace de deux heures ;

un second accès le prit , il sauta sur deux mulets placés à ses côtés , & les mordit fortement aux épaules , au poitrail & aux jambes de devant. L'animal eut plusieurs accès dans la journée du 23 ; je fus appelé le 24. En entrant dans l'écurie , j'aperçus l'animal qui frissonnoit par-tout le corps ; il avoit les yeux rouges & étincellans ; en lui portant la main au-dessous du col , & pressant légèrement la trachée-artère & l'œsophage , je sentis un resserrement & une contraction subite dans cette partie , que je jugeai être la suite d'un sentiment douloureux. Je lui fis présenter de l'eau , il détourna la tête , sans cependant reculer d'horreur. Il s'agitoit , il rongeoit fortement la mangeoire , & les fuseaux du râtelier , il tomboit , se vautroit ; sa poitrine étoit pour lors resserrée , il respiroit très-difficilement , il trembloit de tous ses membres , il avoit le poil hérissé , il entroit en convulsion , il se relevoit & faisoit le tour de l'écurie en frappant toujours du pied ; il témoignoit de la douleur lorsque je lui passois la main sur les reins , il ne fientoit point , il suoit par-tout le corps , les sueurs étoient froides , il bâilloit à tout moment , il avançoit la tête pour mordre indistinctement tous ceux qui étoient sur la porte de l'écurie , il s'agitoit toujours de plus en plus , il tomboit

& faisoit entendre un râle si fort qu'il annonçoit une suffocation prochaine. Le 25 au matin, l'animal eut un accès des plus furieux; outre les symptômes ci-dessus, je m'apperçus d'un écoulement d'une écume sangnolente par un des naseaux, & d'une écume copieuse par la bouche; & ce fut à cette époque qu'il mourut dans les plus terribles convulsions.

Tous ces symptômes réunis & comparés, je jugeai que ce mulet étoit atteint de la rage. Je le fis enterrer à la profondeur ordonnée; je conseillai aux malheureux qui avoient été mordus, d'aller à Montpellier pour se faire traiter; &, croyant qu'il étoit utile au bien public & aux progrès de l'art vétérinaire de faire connoître les dernières méthodes conseillées pour préserver les animaux de la rage, je me déterminai à les éprouver sur les deux mulets mordus: mais la terreur panique qui avoit gagné tous les villages circonvoisins, jointe au rapport de cet événement qui fut fait à m. le vicomte de *Saint-Priest*, intendant de cette province, obligèrent ce magistrat à rendre une ordonnance pour faire tuer les mulets consacrés à mes expériences.

S U I T E

Des observations sur le traitement des cancers , & particulièrement sur leur extirpation ; par m. CAMPARDON.

I^{re} OBSERVATION.

Le nommé *Larroque*, du lieu de Lagarde-Nobles en Gascogne, vint me trouver le 20 février 1749, pour réclamer mon secours contre un ulcere chancreux qu'il avoit au côté gauche, & au milieu de la langue. Ce jeune homme étoit âgé d'environ vingt-cinq ans ; il avoit été tiré des milices pour être incorporé dans un régiment de cavalerie où il avoit servi plusieurs années. Il paroïssoit être d'une constitution assez robuste, & il avoit possédé une assez bonne santé jusqu'à un an avant l'époque où il vint me trouver. En répondant aux questions que je lui fis pour me mettre au fait de son état, il me dit qu'étant dans une ville de Flandres il avoit senti naître au côté & vers le milieu du bord gauche de sa langue un petit chancre qu'il avoit d'abord négligé ; mais qu'éprouvant qu'il faisoit des progrès, il avoit eu recours au chirurgien-major de son régiment, qui l'avoit touché avec la pierre de vitriol, & qui lui avoit prescrit quel-

ques gargarismes. Ces premiers moyens n'avoient été d'aucune utilité contre son chancre. Sur ces entrefaites il obtint son congé, & se retira chez lui. Toujours plus incommodé de ce chancre, il eut recours à un apothicaire de province qui lui fit faire usage de quelque opiate apéritive & stimulant qui, jointe à l'application de quelque caustique violent, ne fit qu'irriter son mal : c'est dans ces circonstances qu'il vint à moi. L'opiniâtreté de ce mal me fit soupçonner quelque vice caché ; je portai d'abord mes vues sur le vénérien comme le plus familier aux soldats : mes recherches à cet égard furent tout-à-fait stériles. Le malade me protesta qu'il n'avoit rien à se reprocher sur cet article ; je lui proposai l'usage des bouillons apéritifs & adoucissans, celui du petit-lait, du lait, &c. & je traitai le chancre avec l'esprit de vitriol, dont je le touchois légèrement. Je continuai ce pansement jusqu'au 20 mars suivant, & je faisois en même temps faire usage au malade d'un gargarisme détersif & fondant, auquel on ajoutoit le miel. L'inutilité de ce traitement me fit substituer l'application de la dissolution de mercure dans l'eau-forte, dont je touchai légèrement le chancre de deux jours l'un, jusqu'au 28 du même mois. L'intérêt de la vérité doit me faire avouer

que loin d'obtenir quelque succès par ce traitement , j'avois le déplaisir de voir le chancre faire des progrès journaliers. Le malade découragé m'échappa , & je n'en fçus aucune nouvelle qu'un an après.

Son pere vint trois fois chez moi dans le mois de février 1750 , pour me prier d'aller le voir chez lui : je m'y rendis le onze du même mois. J'appris qu'en sortant de mes mains un an auparavant , il s'étoit rendu chez un de ses parens dans le Bigorre , où étant à portée d'un médecin qui jouit dans ce pays d'une grande réputation , il s'étoit confié à ses soins. Il lui avoua que s'étant livré aux caresses d'une femme suspecte , ils s'étoient donnés mutuellement des baisers lascifs. Le médecin , sur ce seul indice , le disposa aux frictions mercurielles par les bains de la riviere ; il le mit ensuite , dans l'automne de 1750 , dans l'usage des grands remedes. Le mercure porta beaucoup sur les glandes salivaires , & obligea de suspendre plusieurs fois les frictions. Une inondation excessive força le malade de quitter son logement à cause du débordement de la riviere qui couloit assez près : il se retira chez son pere sans avoir pu finir le traitement mercuriel.

Il passa plusieurs mois sans faire aucun remede : aussi son mal empira - t - il

prodigieusement. Il étoit pâle & exténué, saisi d'une petite fièvre lente, ayant presque toutes les glandes du col & de la bouche tuméfiées & endurcies; sa langue étoit devenue dure & squirrheuse dans toute son étendue; la portion qui répondoit au chancre avoit été dévorée, & présentoit un vuide qu'on auroit eu de la peine à remplir avec une petite noix aplatie : non-seulement les muscles intrinsèques, qui forment & constituent la langue, participoient à sa dégénération, mais la plupart de tous ceux qui y aboutissent, & tous les voisins, paroissoient affectés du même vice. Dans ce pitoyable état le malade ne pouvoit avaler que du liquide; encore avoit-il une grande difficulté pour la déglutition : il étoit très-foible & épuisé. Quoique je n'osasse concevoir aucune espérance de guérison, je ne crus pas devoir le laisser sans secours; je m'appliquai d'abord à réparer ses forces par une diète analeptique, & par un usage modéré des calmans que je lui donnois le soir pour tâcher de rappeler le sommeil qui l'avoit abandonné. Profitant ensuite des vues qu'il avoit ouvertes à son médecin, je crus devoir les suivre en tentant de suppléer à l'imperfection du traitement qu'il avoit commencé; mais en adaptant ce supplément aux circonstances de l'état du

malade par rapport à son épuisement. Je débutai par lui faire prendre un certain nombre de bains domestiques, pour le préparer à de nouvelles frictions. Dans la vue de débarrasser plutôt les parties souffrantes, j'en fis faire plusieurs sous la mâchoire inférieure, & à la partie supérieure & antérieure du col, de trois en trois, ou de quatre en quatre jours, avec un gros & demi d'onguent mercuriel fait avec trois parties de graisse, & une de mercure. Ce début ne parut être ni bon, ni mauvais. J'entrepris ensuite le traitement général des frictions, selon la méthode de l'extinction ; il procura une petite salivation malgré le peu de mercure que je faisois administrer, & les longs intervalles que je faisois observer d'une friction à l'autre : j'épiois attentivement si cette évacuation ne pouvoit pas servir à dégorger la langue & les parties voisines ; mais loin d'en retirer cet avantage, j'eus le déplaisir de voir le mal faire toujours de nouveaux progrès. La langue diminuoit sensiblement de volume par des parcelles de sa substance qui se détachotent & qui tomboient journellement en guise d'escarres. Ce n'étoit pas par une pourriture semblable à celle qui survient aux parties charnues : elle avoit une modification singulière. Comme la langue étoit squirrheuse,

cette substance dure se ramollissoit un peu dans la portion qui devoit tomber : elle devenoit , pour ainsi dire , un peu friable ; car elle s'écrasoit entre les doigts, sans être accompagnée d'une puanteur insupportable. Après que la langue fut presque détruite par cette séparation , les muscles qui y aboutissent , le voile du palais , la luette , les glandes amygdales & les parties voisines se fondirent , & tomberent aussi en escarres , mais sous une forme différente ; car ces parties charnues & membraneuses suivoient comme des lambeaux qui avoient de la ressemblance avec des glaires tenaces , épaisses & visqueuses. Ces escarres ne se séparèrent pas toujours sans hémorrhagie ; celles de la langue entraînérent plusieurs fois cet accident dangereux , & faillirent à faire périr le malade. Il y remédia plus d'une fois en lavant & rinçant sa bouche avec du vinaigre. On ne négligea point de lui faire employer les gargarismes les plus appropriés , & de soutenir ses forces par les moyens les plus convenables ; mais malgré tous ces secours , son mal alla toujours en empirant : une fièvre lente le mina insensiblement , & le réduisit au dernier degré du marasme ; ses forces s'éteignirent peu à peu. Dans ce triste état à peine pouvoit-il prendre quelque nourriture liquide : une

hémorrhagie termina sa misérable vie le 18 mai 1750.

Larroque avoit-il eu véritablement la vérole ? l'ulcère chancreux qui a dévoré sa langue & tout le fond de sa bouche , avoit-il des caractères véroliques ? J'en doute pour le moins , & voici les raisons de mes doutes : il n'y avoit d'autre indice de cette maladie , que les baisers lascifs d'une femme suspecte , mais non convaincue de ce mal. Il n'avoit jamais eu de gonorrhée , de chancre , ni d'autre accident vénérien qui pût l'indiquer. Je présume que le médecin ne se détermina à le passer par les grands remèdes que par la considération de l'inutilité des autres moyens , & par l'espérance de voir le mal céder au mercure spécifique , s'il étoit heureusement appliqué dans le cas où il a coutume de triompher. Combien de fois les plus habiles praticiens ne l'ont-ils pas hasardé sans plus de fondement ? Pour moi , j'avoue que sans avoir aucun espoir décidé dans ce remède , mais n'en connoissant point alors de spécifique contre le cancer , j'ai cru pouvoir tenter l'usage de celui-ci qui pouvoit être efficace si nos soupçons étoient fondés. Mais nous sommes appuyés sur le conseil de Celse : *Melius est experiri anceps remedium quàm nullum.*

Nos tentatives n'ont pas été heureuses pour le malade; mais le succès, tout mauvais qu'il a été, peut au moins servir à confirmer une vérité déjà établie par l'expérience de nombre de praticiens, & particulièrement par m. *Ledran*, dans son mémoire sur les cancers, inséré dans le volume des mémoires de l'académie royale de chirurgie; je veux dire que les frictions mercurielles ne sont d'aucune ressource contre le virus cancéreux. J'aurai l'occasion d'en produire une autre preuve dans une de mes observations suivantes.

2^e OBSERVATION.

Le sieur *Martin Faget*, d'Antin aux environs d'Auch, âgé d'environ vingt ans, d'un tempérament maigre, sec, & un peu mélancolique, souffroit depuis long-temps des fluxions douloureuses sur les dents. La pénultième des molaires supérieures, du côté droit, étoit affectée de carie, & lui faisoit endurer d'excessives & fréquentes douleurs. Vers le commencement de juin 1757, il fit appeller un chirurgien d'un village voisin pour les faire arracher, mais au lieu de tirer cette seule dent, il enleva en même temps la dernière des molaires sa voisine; il en résulta une hémorrhagie considérable qu'on essaya d'arrêter par la saignée & les topiques astringens.

les plus simples. Cela n'empêcha pas que cette hémorrhagie ne se reproduisît journellement ; elle fut si excessive le 16 juin qu'elle alarma les parens pour sa vie. Je fus prié d'aller le voir le lendemain 17 du même mois ; je le trouvai extrêmement pâle , languissant & épuisé ; je reconnus , à la place des dents arrachées , un ulcere creux d'autant plus vaste que la partie intermédiaire de leurs alvéoles avoit été enlevée : tous les bords de cette cavité étoient noirâtres & comme tombés en escarre , quoiqu'on n'eût encore mis aucun caustique en usage. Les gencives , aux environs de cet ulcere caverneux , étoient enflées , très-douloureuses & colorées d'un rouge brun ; le palais , de ce côté , éprouvoit à-peu-près les mêmes altérations. Cet état des parties voisines de l'ulcere me fit soupçonner quelque vice étranger à l'arrachement des dents ; je m'occupai d'abord des moyens de remédier à l'hémorrhagie comme un symptôme le plus pressant & le plus dangereux. Je touchai les parois & le fond de cet ulcere avec un bourdonnet de charpie trempée dans l'esprit de sel , & je remplis toute sa cavité avec de la charpie rapée , ou du coton en duvet. Ce moyen , réitéré plusieurs jours de suite , fut suffisant pour arrêter l'hémorrhagie. Je lui prescrivis

des gargarismes faits avec des plantes légèrement détersives & astringentes, auxquels je faisois ajouter quelques gouttes d'esprit de cochléaria, & le miel; je mis le malade à l'usage d'un régime adoucissant & analeptique; je le soutins par des bouillons altérans de la même qualité; ce qui parut donner des espérances de guérison en apaisant la vivacité de ses douleurs, & en rétablissant un peu l'appétit & le sommeil. Tel étoit à-peu-près son état vers le 15 de juillet suivant.

Je le quittai dans ce temps-là pour me rendre à Bagneres de Bigorre auprès d'une dame de considération malade: il vint m'y joindre le 24 du même mois. Je fus étonné du changement que je trouvai en lui; il me parut pâle, défait & exténué: il avoit un peu de fièvre lente. Ses douleurs & la mâchoire affectée s'étoient excessivement accrues, & avoient gagné le palais qui étoit très-gonflé, & coloré d'un rouge foncé. Le malade avoit perdu l'appétit & le sommeil; l'ulcère caverneux de la mâchoire, qui, lorsque je l'avois laissé en partant pour Bagneres, paroïssoit prêt à se consolider par l'usage de la teinture d'aloës, fournissoit une sanie noirâtre & fétide, ses bords étoient revenus noirs, & comme gangrenés; je le réduisis au bouillon pour quelques jours; j'eus recours
aux

aux anodins & aux hypnotiques que je lui faisois prendre le soir ; ce qui donna un peu de calme à ses douleurs , & lui procura un peu de sommeil. Je lui fis faire usage , en lavage & en gargarismes , des eaux de la fontaine de Salies de Bagnères où nous étions , qui ont quelque réputation pour les maladies de la bouche ; mais m'étant apperçu qu'elles ne lui portoient aucun secours , je l'envoyai aux eaux de Barege qui ne lui réussirent pas mieux : il fut obligé de les abandonner après peu de jours , & il se retira chez lui vers la fin d'août dans un état déplorable. Il eut recours , pendant mon absence , à plusieurs personnes de l'art qui lui prescrivirent les remèdes qu'ils jugerent les plus propres à son état : il ne retira du fruit que de l'usage des anodins & des narcotiques qui , apaisant un peu ses douleurs , lui procuroient quelque sommeil. Cependant son ulcere se dilatoit sur tous ses environs ; les chairs de ses bords étoient fongueuses & noires ; il en découloit une sanie noirâtre & puante ; les ligamens & les tendons qui servent à l'articulation de la mâchoire inférieure s'engorgerent & s'endurcirent ; à peine pouvoit-il écarter ses dents pour prendre de la nourriture liquide ; la portion de l'os maxillaire qui contribue à former le palais participoit au vice de l'ul-

céré ; tout le palais , & sur-tout le côté affecté , étoit enflé & atteint d'une douleur tantôt rongeante, & tantôt lancinante ; la peau qui le recouvroit étoit devenue noire & ulcérée ; les glandes , parotide & maxillaire , aussi bien que toutes celles de la bouche , étoient très-enflées & engorgées ; elles gênoient beaucoup la parole , la déglutition , & même la respiration . tous ces symptômes étoient accompagnés d'une fièvre lente qui augmentoit tous les soirs , de douleurs insupportables à la tête , d'inquiétudes & d'insomnies ; ce qui avoit réduit le malade dans un état de marasme . Les calmans & les narcotiques furent les seuls remèdes qui lui aidèrent à supporter l'atrocité de ses douleurs : il y succomba vers le commencement de décembre de la même année.

J'avoue que j'ai été embarrassé pour déterminer le caractère propre de cette maladie . La plupart de ses symptômes me firent , dans les premiers temps , soupçonner un virus scorbutique ; cependant comme les dents incisives & les molaires , ainsi que les gencives qui les attachoient à la mâchoire inférieure , & au côté gauche de la supérieure , étoient peu affectées , & que d'ailleurs l'os maxillaire droit , qui étoit le siège principal de la maladie , étoit souvent atteint de douleurs lancinantes ,

j'ai cru être plus fondé à la ranger dans la classe du cancer.

Les maladies qui font l'objet des observations suivantes, portent des caractères moins équivoques que les précédentes, de leur nature cancéreuse.

3^e OBSERVATION.

L'épouse de m. *Cabos*, notaire de Libarot, près de Galan en Gascogne, âgée d'environ quarante-cinq ans, robuste, grasse, d'un tempérament sanguin, & d'une humeur assez enjouée, avoit passé sa jeunesse dans la plus parfaite santé : elle s'y étoit soutenue dans le cours de son mariage, sans éprouver d'autres incommodités que celles qui sont inséparables des grossesses & des couches. Elle avoit eu sept à huit enfans dont la plupart sont en vie & bien constitués. Il lui étoit survenu en 1744, après son pénultième accouchement, une tumeur à la mamelle droite, qui étoit venue à suppuration ; elle ne voulut pas consentir qu'on en fit l'ouverture avec la lancette ; elle aim mieux attendre que la nature fit l'évacuation de la matière qu'on y reconnoissoit sensiblement. La tumeur en effet se perça d'elle-même ; mais l'ouverture fut si petite que le pus ne put sortir qu'imparfaitement ; ce qui fut cause qu'il resta

à la mamelle, pendant quelque temps, une dureté considérable. Cependant comme cette femme allaitoit son enfant, cette dureté se dissipa insensiblement par la succion du lait : elle continua de nourrir son enfant, & jouit ensuite d'une bonne santé, jusques après son dernier accouchement qui arriva environ trois ans après le pénultième. Il lui parut alors une nouvelle tumeur à la même mamelle, & précisément dans le même lieu où s'étoit formée la première. Elle ne vint pas à suppuration, mais elle se dissipa presque entièrement à la longue par la succion de l'enfant qu'elle allaita encore. Trois ans après ces dernières couches, & après qu'elle eut sevré son nourrisson, il lui parut dans le même lieu de la mamelle où elle avoit eu les tumeurs précédentes, un petit tubercule qui peu à peu devint dur & squirrheux. Il n'étoit d'abord gros que comme un pois, & il étoit exempt de douleur; ce qui l'empêcha d'y faire beaucoup d'attention : mais ensuite l'ayant vu grossir comme une noisette, elle eut recours à un médecin, & à son chirurgien ordinaire qui, de concert, lui firent appliquer sur ce tubercule quelques emplâtres résolutifs & fondans. Dans la vue de favoriser l'effet de ces topiques, on la mit à l'usage d'une opiate apéritive, à laquelle on fit

succéder la boisson des eaux minérales de Bagnères de Bigorre : malgré ces secours le tubercule croissoit sans être encore que peu douloureux. Dégoutés du peu de succès de ces remèdes, & la dureté croissant avec des petits élancemens, ceux qui prenoient soin de la malade crurent que la tumeur vouloit venir à suppuration. Ils y appliquèrent des maturatifs qui, en augmentant la vivacité des douleurs, la firent éclater & crever : il en sortit non du pus, ni aucune matière purulente, mais seulement un sang noirâtre, & dans la suite une humeur rougeâtre & sanguinolente : bientôt après les crevasses de cette tumeur se gonflèrent, & se dilaterent aux environs. Il continuoit à en découler une liqueur sanieuse. Jusqu'ici, quoique les douleurs lancinantes incommodassent un peu la malade, elles ne lui avoient pas donné la fièvre, ni ôté tout son sommeil ; car elle dormoit encore dans certains momens de relâche pendant la nuit ; mais lassé des secours infructueux qu'elle avoit trouvé dans la médecine, elle tendit les bras à plusieurs empiriques. Leur secours ne lui fut pas plus avantageux ; au contraire, le dernier à qui elle s'adressa lui promit de la guérir par un remède caustique, avec lequel il prétendoit ronger la masse chancreuse : elle se soumit à l'é-

preuve de ce remède, ou plutôt de ce poison dont elle souffrit l'usage pendant un mois, mais avec un succès bien déplorable. Voici dans quel état je la trouvai le 30 novembre 1749, que je la vis pour la première fois.

(*La suite au journal prochain*).

ESSAI ANALYTIQUE

SUR les eaux minérales des fontaines de Launay - Quinar & du Veau - garni, situées dans les environs de la ville de Saint-Malo en Bretagne; par m. CHIFFOLIAU, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, résidant à Saint-Malo.

Expertas aquarum vires pandimus.

SITUATION DE LA FONTAINE.

La fontaine qui fournit les eaux minérales appellées vulgairement *eaux de Saint-Jouan*, se rencontre entre deux collines, dans une prairie dépendante d'une maison de plaisance appellée *Launay - Quinar*, située dans la paroisse de Saint-Jouan, & distante de la ville de Saint-Malo de cinq quarts de lieue environ. En arrivant à la source par un chemin étroit & raboteux,

on voit beaucoup de valériane, de glayeuls & autres plantes qui se plaisent dans les endroits humides. Les montagnes où cô-teaux voisins paroissent formés de terre argilleuse & de pierres schitteuses.

Le sol de la prairie est toujours humide, même dans les plus grandes chaleurs de l'été. Une enceinte de murailles de huit pieds quarrés environ, désigne la fontaine qui, pavée de pierres très-larges, a à-peu-près deux pieds quarrés d'ouverture sur deux pieds & demi de profondeur.

L'eau minérale, sourdant du côté de l'ouest, y afflue continuellement par un filet de la grosseur du petit doigt; l'excédent du contenu dans la fontaine s'écoule par un trop plein, & va se mêler à un ruisseau d'eau commune qui serpente dans la prairie. L'ouverture en est fermée par une trape que le fermier, distributeur de l'eau, a grand soin de cadenasser.

Vers le milieu de la même prairie, on voit une autre source d'eau minérale qui, quoiqu'ayant les mêmes caracteres que celle-ci, est cependant absolument ignorée. Je la reconnus aisément en parcourant le pré, à la couleur ocreuse dont la terre étoit imprégnée dans le voisinage. J'en goûtai l'eau que je trouvai avoir la même saveur & les mêmes propriétés apparentes que celle de la source accréditée.

QUALITÉS SENSIBLES.

L'eau minérale de Saint-Jouan est claire & limpide à sa source, on ne voit ni jet, ni bulles à sa surface enduite ordinairement d'une pellicule nuancée de diverses couleurs, & plus ou moins épaisse suivant le plus ou le moins de temps qu'elle stagne dans son bassin. L'eau récemment puisée a une saveur martiale très-sensible, plus forte dans les temps secs que dans les temps pluvieux : elle n'a pas d'odeur apparente lors même qu'on l'agite dans les bouteilles ; elle perd sa transparence au bout de six, huit ou dix heures ; elle devient trouble & louche par la précipitation de sa terre martiale qui n'étant tenue en dissolution dans l'eau que par le peu de phlogistique dont elle est pourvue, se précipite aussi-tôt que ce feu élémentaire s'exhale & l'abandonne ; mais le phlogistique ne s'évapore que quand il trouve accès avec l'air libre, ou qu'il éprouve un certain degré de chaleur. De-là la différence dans la bonté de cette eau, suivant que les bouteilles qui la contiennent sont plus ou moins hermétiquement bouchées, & suivant le degré de chaleur qu'elle éprouve, comme je le démontrerai plus au long. Elle perd, par la même raison, sa saveur & plusieurs de ses propriétés ; elle

dépote sa terre martiale au bout de dix à douze heures, quoique conservée dans des bouteilles bien bouchées & cachetées, sur-tout si elle est agitée dans le transport.

PESANTEUR.

L'eau minérale est plus pesante que l'eau commune, puisque l'aréomètre qu'on y plonge descend au troisieme degré au-dessus de zéro, & que dans l'eau commune il enfonce de quatre lignes de plus : lorsqu'on a été plusieurs jours sans curer la fontaine, le pese-liqueur ne descend qu'au second degré au-dessus de zéro, vraisemblablement parce que l'eau chargée pour lors d'une plus grande quantité de principes hétérogenes à son essence, a sous un même volume plus de densité & plus de pesanteur ; ce qui paroît d'autant plus probable, que l'eau de la fontaine est véritablement très-trouble, très-ocreuse, si l'on néglige pendant plusieurs jours de la nettoyer.

TEMPÉRATURE.

La température de l'eau minérale égale exactement celle des eaux de nos sources communes.

Desirant m'assurer de la nature, des qualités & propriétés de l'eau minérale dans les temps secs ou humides, chauds

ou froids, j'en ai fait trois analyses dans trois circonstances différentes, dont voici les résultats.

Le 22 juillet 1780, je commençai mes expériences sur l'eau de la source de Lannay-Quinar; je les répétai le 12 d'août & jours suivans; je les réitérai enfin le 26 de septembre & jours subséquens. Pour obvier aux répétitions longues & ennuyeuses, je vais présenter un tableau succinct de ces trois analyses, en désignant les différences que j'ai observées.

Auparavant de soumettre l'eau minérale de la fontaine de Saint-Jouan à la distillation & à l'évaporation, je jugeai convenable de la traiter avec les réactifs qui me fournirent les résultats suivans.

ACTION DES RÉACTIFS.

1°. L'infusion de noix de galle unie à l'eau minérale puisée depuis quatre à cinq heures, lui donne une couleur purpurine qui devient de plus en plus foncée: la poudre de noix de galle lui donne une couleur plus claire.

2°. Le syrop violat, uni à l'eau minérale, est constamment changé en verd.

3°. L'acide vitriolique ne produit aucun changement subit, mais il éclaircit sensiblement l'eau minérale.

4°. L'alkali fluor ne l'altère pas visiblement.

5°. L'alkali phlogistique trouble un peu la liqueur.

6°. La dissolution d'argent par l'acide nitreux, louchit aussi-tôt l'eau minérale, & lui donne une couleur laiteuse qui se dissipe par la précipitation de petits flocons blanchâtres.

Vingt-quatre heures après ces mélanges j'ai visité mes verres & observé ce qui suit.

1°. L'infusion de noix de galle avoit donné à l'eau de Saint-Jovan une couleur noire assez foncée : la poudre de ce fruit ne lui avoit communiqué qu'une couleur purpurine très-foncée.

2°. Le syrop violat étoit d'un très-beau verd.

3°. L'acide vitriolique avoit rendu l'eau lymphide & claire comme de l'eau de roche : il n'avoit produit aucun précipité.

4°. L'alkali fluor avoit formé un dépôt glaireux & jaunâtre, la liqueur surnageante étoit plus claire que l'eau minérale naturelle.

5°. L'alkali phlogistique avoit occasionné un dépôt grisâtre plus abondant : la liqueur étoit claire.

6°. La dissolution d'argent par l'acide nitreux avoit produit un dépôt blanchâtre dont les particules réunies formoient une espèce de *coagulum* : on voyoit encore de petits flocons blancs se précipiter.

Dans l'analyse du 12 d'août, la dissolution d'argent par l'acide nitreux, unie à l'eau minérale, me donna le lendemain un *coagulum* coloré en bleu, qui annonçoit du bleu de Prusse. [Le temps avoit été sec & orageux, le tonnerre avoit grondé plusieurs fois].

7°. Une piece d'argent, plongée dans l'eau, n'avoit pas été noircie.

L'eau minérale, conservée dans des bouteilles de grès bien cachetées, avoit un coup-d'œil louche, & un dépôt par flocons grisâtres.

La poudre de noix de galle ne la colore que lentement; elle ne verdit le syrop violat que demi-heure après : la dissolution d'argent par l'acide nitreux la rend laiteuse, & produit un précipité par flocons blanchâtres.

Quarante-huit heures après mon premier mélange, j'examinai de nouveau mes verres, & trouvai que, 1°. l'eau minérale pure étoit trouble, & on voyoit à la surface une pellicule de diverses couleurs; elle avoit un dépôt de filamens jaunâtres. L'argent n'y fut pas noirci, mais jauni par la précipitation sans doute de la terre martiale.

2°. La poudre de noix de galle avoit formé un dépôt noirâtre.

3°. Le syrop violat étoit toujours verd.

4°. L'acide vitriolique conservoit à l'eau minérale la limpidité la plus parfaite, sans avoir formé aucun dépôt.

5°. L'alkali fixe en *deliquium* avoit un précipité tirant sur le jaune; je décantai la liqueur, & joignis au sédiment ocreux quelques gouttes d'acide vitriolique: j'obtins des cristaux oblongs qui étoient vraisemblablement de la fclénite.

6°. L'alkali phlogistique avoit un pareil dépôt, plus abondant cependant; j'y joignis quelques gouttes d'acide vitriolique, après avoir décanté le liquide, & j'obtins, par l'évaporation, des cristaux informes très-déliquesçens & très-styptiques.

7°. La dissolution d'argent par l'acide nitreux avoit formé de véritables lunes cornées déposées sous la forme d'un *coagulum* blanc, excepté dans l'analyse du 12 d'août, que ce *coagulum* se trouva bleu.

ACTION DU FEU.

Après que l'action des réactifs sur l'eau minérale de la fontaine de Saint-Jouan, m'eut indiqué les principes salins & martiaux qui entroient dans sa composition, je voulus m'affurer de la quantité de chaque substance contenue dans une quantité déterminée d'eau: je la soumis, pour cet effet, à la distillation & à l'évaporation.

DISTILLATION.

Je mis d'abord dans un alambic de verre, armé de son chapiteau & placé sur un bain de sable, un pot d'eau minérale puisée depuis quatre heures environ; j'ajustai le récipient dans lequel j'avois mis un peu de syrop violat; je luttai mes vaisseaux & pouffai le feu. Je n'apperçus le dégagement d'aucun fluide; cependant lors de l'analyse du 22 juillet 1780, les premières gouttes de liqueur qui passerent dans le ballon, teignirent en verd le syrop violat, tandis que dans celles du 12 d'août & du 26 septembre, la couleur du syrôp ne fut nullement altérée. Je présentai une bougie nouvellement éteinte à l'orifice de mon ballon; elle ne fut point allumée; je plongai dans sa cavité une bougie bien allumée qui ne s'éteignit pas: d'où je conclus qu'il n'existe point de fluide aériforme ou de gas dans ces eaux minérales, ou que si elles en contiennent, c'est en très-petite quantité, puisque le feu ne l'y manifeste pas, & que d'ailleurs on ne voit ni jets, ni bulles à la surface de l'eau dans la fontaine.

Lors de l'ébullition on apperçoit des flocons jaunâtres monter & descendre dans la cucurbite; l'eau devient de plus en plus citronée; & les filamens ocreux

DE S. JOUAN ET S. SERVAN. 447
qui se déposent teignent le linge en jaune
absolument semblable à la rouille du fer.

ÉVAPORATION.

Le 23 juillet 1780, je soumis à l'évaporation, dans un vase d'argent placé au bain de sable, deux pots environ d'eau minérale, & le résidu de deux autres pots & demi reposés depuis dix-huit heures, & dépourvus de la plus grande quantité de leur fer précipité au fond du vaisseau; je soumis, dis-je, à l'évaporation les dernières portions de deux pots & demi d'eau minérale filtrée avec leur sédiment dans le même vaisseau où j'avois primitivement fait évaporer deux pots d'eau: j'ai obtenu un résidu jaunâtre du poids de trente grains; je l'ai imbibé d'un peu d'huile & exposé dans un creuset fermé, sur les barres de mon fourneau entre des charbons bien ardens. Mon acier aimanté, promené sur cette poudre ainsi phlogistiquée, en a attiré quatre grains & demi de véritable fer.

Dans ces trois analyses, j'ai essayé avec divers réactifs l'eau minérale évaporée aux $\frac{5}{6}$ environ; j'ai trouvé, 1°. que la liqueur étoit plus jaunâtre; 2°. qu'elle avoit déposé une matière ocreuse très-abondante, & n'avoit plus de saveur martiale; 3°. qu'elle verdit lentement le syrop vio-

lat; 4°. qu'elle ne fait pas d'effervescence sensible avec les acides; 5°. que l'alkali phlogistiqué éclaircit la liqueur, & y occasionne un précipité ocreux.

A cet état d'évaporation j'ai filtré l'eau minérale qui étoit claire, transparente & d'un jaune doré, avoit un goût de lessive, verdissoit le syrop violat, produisoit une légère effervescence avec l'acide vitriolique qui l'éclaircit, n'altéroit pas l'alkali fixe, mais produisoit, avec la dissolution d'argent par l'acide nitreux, un précipité par flocons abondans blanchâtres: bleuâtres dans l'analyse du 12 d'août.

Dans l'analyse du 12 d'août, pour laquelle j'avois employé six pintes d'eau minérale, ma liqueur étant filtrée & évaporée, je desséchai le résidu du vaisseau évaporatoire, & la matière restée sur le filtre, j'en obtins quinze grains de poudre jaunâtre.

J'exposai ensuite la liqueur filtrée dans un évaporatoire de verre placé au bain de sable; mais mon vase s'étant fendu, une partie de la liqueur fut perdue. Son résidu bien sec étoit grisâtre, attira bientôt l'humidité de l'air, se liquéfia & devint jaune: il avoit la saveur du sel marin dans lequel l'acide est développé. L'acide vitriolique y a produit une grande effervescence en dégageant des vapeurs d'esprit du

DE S. JOUAN ET S. SERVAN. 449
de sel marin fumant. Il y avoit quelques
plaques talqueuses qui annoncent la fé-
lénite.

LESSIVE ACÉTEUSE.

J'ai lavé le résidu total de l'évaporation avec de l'eau distillée ; j'en ai fait évaporer la lessive. Le résidu pesoit encore quinze grains ; je l'ai lavé ensuite avec du vinaigre distillé , il s'est produit une effervescence sensible ; j'ai filtré la liqueur exactement saturée : le sédiment resté sur le filtre pesoit onze grains.

J'ai évaporé ensuite ma lessive acéteuse, & j'ai obtenu des cristaux foyeux blanchâtres, partie en rubans pliés, partie en lames argentines.

Le sédiment total pesant onze grains, imbibé d'un peu d'huile & exposé au feu dans un creuset bien fermé, m'a donné quatre grains de véritable fer qui est venu adhérer aux angles de mon acier aimanté.

Le 22 septembre de la même année, ayant réduit par une évaporation lente & graduée, dix pintes un tiers de l'eau minérale de Saint-Jouan, à une chopine environ, la liqueur avoit pris une belle couleur orangée, n'avoit plus de saveur martiale. Je la traitai avec divers réactifs, comme je l'ai dit plus haut ; je la filtrai au papier gris : elle passa claire, transpa-

rente, & d'un beau jaune orangé, ayant faveur de lessive. J'exposai à l'évaporation, dans un vaisseau de verre placé au bain de sable, la liqueur qui avoit passé par le filtre; j'obtins des cristaux grisâtres qui avoient la faveur du sel marin. Une partie de ce résidu attira l'humidité de l'air, & exhala des vapeurs d'esprit de sel marin; l'autre resta cristallisée en plaques grisâtres: il y en avoit deux grains environ.

Le sédiment total, resté sur le filtre & dans le vaisseau évaporatoire, étoit de couleur jaunâtre, & pesoit en tout quarante-cinq grains. Je le lavai avec du vinaigre distillé, il se produisit une légère effervescence; je filtrai la liqueur que je fis évaporer dans un vaisseau d'argent placé au bain de sable, j'en obtins des cristaux foyeux & argentés, qui attirèrent l'humidité de l'air, & devinrent jaunâtres [vraisemblablement par la dissolution d'un peu de mars].

Le résidu de cette lessive ne pesoit plus que vingt-huit grains; ce qui démontre que le vinaigre en avoit dissous dix-sept grains de terre calcaire.

J'ai exposé au feu, dans un creuset revêtu de son couvercle, ce résidu imbibé d'un peu d'huile; j'en ai retiré d'abord quatre grains de fer qui adhéroient aux

angles de mon acier aimanté, lorsque je le promenois sur la poudre que j'avois phlogistiquée. Ce fer ne me parut pas si pur que celui que j'avois précédemment retiré des eaux de cette fontaine & des autres. Je mis donc dans un creuset le surplus de cette poudre avec un mélange de nitre & de tartre; je pouffai le feu jusqu'à rougir mon creuset; j'en retirai encore un grain de fer: ce qui complète cinq grains de mars.

C O N C L U S I O N.

Ces diverses expériences démontrent donc suffisamment, 1°. que l'eau minérale de la source de Launay-Quinar n'est ni gazeuse, ni vitriolique, mais simplement martiale, ou plutôt absorbante, en tirant sa dénomination du principe qui y prédomine; 2°. qu'elle contient un grain de fer environ par pot, un ou deux grains de sel marin calcaire, un grain & demi de sélénite, & six à huit grains de terre purement calcaire.

En effet, dans l'analyse du 23 juillet le résidu de quatre pots & demi d'eau m'a fourni trente grains de sédiment, dont j'ai obtenu quatre grains de fer.

Dans celle du 12 d'août, six pintes d'eau minérale m'ont donné quinze grains de résidu, dont j'ai retiré quatre grains de

terre calcaire, quatre grains de fer, deux grains de sel marin, deux grains de félé-nite ; le surplus est vraisemblablement de la terre calcaire, & un peu d'alkali marin.

Dans celle du 26 septembre dix pintes un tiers m'ont fourni quarante-cinq grains de sédiment, dont quinze grains de terre calcaire, trois grains de sel marin, quatre grains de félénite, cinq grains de mars, un grain d'alkali marin. J'ignore la nature de la quantité excédente qui vraisemblablement est de la terre calcaire....



ANALYSE de l'eau minérale du Veau-garni.

LE Veau-garni est une maison de plaisance située dans la paroisse de S. Servan, sur les bords de la rivière de Rance, & distante de Saint-Malo de demi-lieue environ. Les bosquets, les avenues, la perspective de la rivière, de la rade, de la mer & des côteaux voisins rendent ce séjour délicieux. Le sol est raboteux & inégal, on voit de tous côtés des monticules formés de pierres schisteuses. La fontaine, située au milieu de l'enclos, a son ouverture au nord, les eaux y affluent sensiblement de l'est & du sud-ouest. Leur température égale celle des sources ordinaires ; l'aréomètre y enfonce à trois de-

DE S. JOUAN ET S. SERVAN. 453
grés & demi au-dessus de zéro, tandis
que dans l'eau commune il enfonce jus-
qu'au quatrième degré : ce qui prouve son
excès de pesanteur.

L'eau minérale, récemment puisée dans
la fontaine, a un petit coup-d'œil louche,
une saveur martiale très-sensible ; sans être
désagréable ; elle n'affecte aucunement
l'odorat. Renfermée dans des bouteilles,
elle devient plus jaunâtre & moins trans-
parente ; elle dépose, vingt-quatre heures
après être puisée, un sédiment peu abon-
dant, jaunâtre, qui n'est autre chose que
de la terre martiale ou du safran de mars,
puisqu'il jaunit le linge.

ACTION DES RÉACTIFS.

Le dimanche 30 juillet 1780, à dix
heures du matin, je commençai à traiter
l'eau minérale du Veau-garni, puisée de-
puis quatre à cinq heures, avec divers
réactifs qui me fournirent les résultats
suivans :

1°. L'infusion de noix de galle unie à
la liqueur, lui donne aussi-tôt une couleur
violette foncée.

2°. L'eau minérale verdit le syrop de
violettes.

3°. La dissolution d'argent par l'acide
nitreux, louchit la liqueur, la rend d'un

blanc opale , & forme lentement un précipité blanchâtre.

4°. L'alkali fixe résous n'y cause aucun changement subit.

5°. L'alkali fixe non résous ne l'altère pas.

6°. L'acide vitriolique rend l'eau plus limpide , vraisemblablement en dissolvant le fer.

Vers les six heures de l'après - midi j'examinai mes verres.

1°. L'infusion de noix de galle unie à l'eau minérale étoit noirâtre.

2°. Le syrop violat avoit pris une couleur verd-pomme.

3°. La dissolution d'argent , par l'acide nitreux , avoit produit dans l'eau minérale un dépôt blanchâtre très-abondant ; la liqueur furnageante avoit une couleur opale , & le précipité paroissoit formé de très-petits flocons.

4°. L'alkali en *deliquium* avoit formé un sédiment muqueux jaunâtre assez abondant.

5°. L'alkali fixe non résous avoit produit un pareil dépôt ; la liqueur furnageante étoit plus claire qu'auparavant.

6°. L'eau minérale unie à l'acide vitriolique étoit très-limpide.

Le lendemain 31 juillet , à dix heures du matin , les choses étoient dans le même état.

Le 2 août, vers les fix heures du soir, j'examinai les résultats de la combinaison de l'eau minérale unie à divers réactifs que j'avois employés le 30 juillet à dix heures du matin.

1°. L'infusion de noix de galle avoit éprouvé un dépôt noirâtre fort abondant.

2°. Le syrop de violettes étoit toujours verd.

3°. La dissolution d'argent, par l'acide nitreux, avoit formé un précipité blanchâtre en forme de caillé : la liqueur furnageante étoit claire.

4°. L'alkali fixe résous avoit formé un précipité en flocons jaunâtres : je filtrai la liqueur, je lavai le résidu ocreux resté sur le filtre avec de l'eau distillée, il est toujours resté jaune.

5°. L'alkali fixe non résous a produit le même effet.

6°. L'eau minérale, unie à l'acide vitriolique, étoit toujours très-limpide.

Voulant confirmer les résultats que j'avois obtenus dans mon laboratoire, je fus sur les lieux le 1^{er} août 1780 ; vers les deux heures de l'après-dîner je répétais mes expériences avec les divers réactifs : j'obtins les mêmes effets que chez moi, finon que la dissolution d'argent par l'acide nitreux produisit une couleur & un sédiment violet [indice d'un principe phlogistiqué].

EFFETS DU TEMPS.

Le 31 juillet, à dix heures du matin, l'eau minérale que j'avois mis la veille dans des cucurbites de verre couvertes de leurs chapiteaux, avoit conservé sa couleur citrine, perdu un peu de sa saveur martiale, avoit déposé une très-petite quantité de matière jaunâtre nageant encore dans la liqueur, c'étoit de la terre martiale qui jaunissoit le linge.

1°. Cette eau verdissoit encore le syrop violat.

2°. Elle n'altéroit plus sensiblement l'infusion de noix de galle.

3°. Elle rendoit louche la dissolution d'argent par l'acide nitreux, & y produisoit des flocons blancs qui se précipitoient.

Le 2 août j'avois encore de l'eau minérale du Veau-garni, que je conservois dans des bouteilles depuis le 30 juillet : elle n'avoit plus le goût de fer, elle conservoit sa couleur citrine, & une chopine environ avoit déposé une matière jaunâtre du poids de deux grains.

1°. L'infusion de noix de galle n'étoit plus altérée qu'une heure après.

2°. La dissolution d'argent, par l'acide nitreux, devenoit aussi-tôt d'un blanc mat, & il s'y précipitoit des flocons blanchâtres [indico d'acide marin].

3°. L'eau minérale teignit en verd le syrop violat, mais plus lentement qu'à l'ordinaire, parce qu'une partie de la terre s'étoit déposée [indice de terre calcaire ou autre] :

4°. L'acide vitriolique donna de la limpidité à l'eau.

5°. L'alkali fixe produisit lentement un sédiment jaunâtre.

ACTION DU FEU.

Le 30 juillet, à huit heures du matin, voulant m'assurer si ces eaux minérales ne contenoient point quelque principe acide ou alkalin développé, je les soumis à la distillation dans des vaisseaux de verre placés au bain de sable : j'avois mis un peu de syrop violat dans mon récipient. Les premières gouttes de liqueur qui passerent ne changerent point la couleur du syrop de violettes : je ne voyois point, comme dans celle de Saint-Jouan, des flocons jaunâtres monter & descendre. La liqueur étoit toujours jaunâtre, & il ne se fit pas de précipité abondant : je cessai dès-lors la distillation, & soumis à l'évaporation, dans un plat d'argent placé au bain de sable, trois pots d'eau minérale. Mon plat étant petit, l'évaporation dura depuis huit heures du matin du 30 juillet, jusqu'aux six heures du soir du 31.

La liqueur conservant toujours une belle couleur citrine , produisoit un sédiment abondant : pendant l'évaporation je l'ai goûté & essayé avec divers réactifs.

1°. Elle n'avoit plus de saveur martiale ;
2°. elle verdissoit lentement le syrop violet ; 3°. elle ne changeoit plus l'infusion de noix de galle ; 4°. elle louchissoit la dissolution d'argent par l'acide nitreux , & produisoit aussi-tôt des flocons blancs.

Après avoir réduit, par une évaporation lente & graduée, six pintes d'eau minérale à une chopine environ , j'ai filtré la liqueur ; il est resté sur le filtre & dans le vaisseau évaporatoire un dépôt jaunâtre fort abondant , que j'examinerai ailleurs.

J'ai essayé l'eau minérale filtrée avec divers réactifs , dont voici les résultats :

1°. L'eau filtrée étoit jaunâtre , & n'avoit plus goût de fer.

2°. Elle ne change plus la couleur de l'infusion de noix de galle.

3°. Elle verdit le syrop violet.

4°. La dissolution d'argent par l'acide nitreux l'a rendu d'un blanc mat , & l'on appercevoit dans le mélange des flocons blanchâtres qui se précipitoient [indice d'acide marin ; car ce précipité n'étoit que de la lune cornée].

5°. L'acide vitriolique a éclairci la liqueur , & l'a rendu limpide.

6°. L'alkali fixé a produit un précipité en s'unissant à l'acide marin qui abandonne pour lors la terre calcaire qui lui servoit de base.

J'ai évaporé dans un vaisseau de verre placé au bain de sable, le surplus de la liqueur filtrée, & j'ai obtenu un sédiment jaunâtre dans lequel on appercevoit sensiblement, 1°. des plaques grisâtres qui n'attirerent point l'humidité de l'air; 2°. une espece de sel roux ocreux très-styptique & très-déliquescent, formé de l'union de l'acide marin avec la terre martiale; 3°. du sel marin calcaire.

Le 2 août, vers les six heures du soir, j'observai les résultats de la combinaison des divers réactifs avec l'eau minérale évaporée & filtrée.

1°. L'eau mêlée au syrop violat n'étoit plus verte, mais d'un jaune citron: il s'étoit fait un petit précipité. Je lui rendis la couleur verte en l'agitant, & y joignant de nouveau syrop de violettes.

2°. La dissolution d'argent, par l'acide nitreux, avoit produit un sédiment grisâtre; partie en flocons, partie en lamines: la liqueur surnageante étoit encore un peu jaune.

3°. L'acide vitriolique étoit d'un beau jaune orangé, & avoit un très-petit précipité qui n'étoit que de la sélénite.

4°. L'eau minérale, unie à l'alkali fixe étant d'un jaune citron, avoit produit un dépôt de même couleur entièrement insipide : c'étoit de la terre calcaire colorée par du mars qui avoit traversé le filtre.

Le dépôt jaunâtre, resté sur le filtre & dans le vaisseau évaporatoire lorsque je filtrai la liqueur, pesoit en tout vingt-fix grains : il avoit une couleur ocreuse, & une saveur terreuse.

Je lavai d'abord ce dépôt avec de l'eau distillée chaude qui prit une couleur grisâtre : le résidu n'avoit pas diminué de poids, il pesoit toujours vingt-fix grains environ.

P'exposai à l'évaporation cette lessive filtrée, qui déposa sur les parois du vase de verre dans lequel elle évaporoit, une crasse blanchâtre qui n'étoit que de la terre calcaire.

Je lavai de nouveau le résidu bien séché avec du vinaigre distillé dont je mis quantité suffisante jusqu'à parfaite saturation : je filtrai la liqueur. Le résidu placé sur le filtre, étant bien desséché, ne pesoit plus que huit grains, parce que le vinaigre distillé avoit dissous seize grains de terre calcaire.

Ayant mis ce sédiment de huit grains, imbibé d'un peu d'huile, dans un creuset bien luté & placé entre des charbons ar-

dens, j'ai obtenu quatre grains de véritable fer, qui est venu adhérer aux angles de mon acier aimanté.

J'ai voulu évaporer la lessive acéteuse de ce sédiment; l'évaporation étant très-avancée, mon vase de verre a cassé, & mon expérience a manqué. Je soupçonne cependant que j'aurois trouvé du sel foyeux formé par l'union de la terre calcaire avec le vinaigre distillé, car on en appercevoit déjà aux parois de l'évaporatoire.

RÉFLEXIONS SOMMAIRES sur l'eau du Veau-garni.

L'eau minérale de la fontaine du Veau-garni est plus pesante que l'eau commune; elle n'est pas susceptible de se garder ni d'être transportée au loin, quelque bien bouchées que soient les bouteilles, puisqu'elle se dénature sept à huit heures après être puisée : ne pourroit-on pas obvier à cet inconvénient en y introduisant soit du gas fixé, soit de l'acide vitriolique ? L'on a vu, dans mes expériences, quelques gouttes d'acide vitriolique dulcifié donner à l'eau minérale la transparence & la limpidité la plus parfaite, qu'elle conservoit très-long-temps quoiqu'exposée à l'air libre.

La prompte décomposition de cette eau

démontre visiblement qu'elle n'est pas vitriolique : l'alkali fluor y détermine, il est vrai, un précipité ocreux ; mais la liqueur fumageante, évaporée lentement, ne donne pas de tartre vitriolé, mais bien de l'alkali fixe végétal qui verdit le syrop violat, & fait effervescence avec les acides.

Le gas ne s'y fait aucunement appercevoir, mais le phlogistique, le fer, la terre calcaire, le sel marin, la sélénite & l'alkali fixe y sont très-apparens.

1°. La couleur bleue qu'éprouve la dissolution d'argent par l'acide nitreux, mêlée à l'eau minérale récemment puisée dans la fontaine, paroît y démontrer le phlogistique qui, se dissipant très-aisément, n'a pu se manifester dans le cours de mes expériences.

2°. La saveur martiale de l'eau minérale, la propriété qu'elle a de noircir les matieres végétales astringentes, & surtout la poudre de noix de galle, l'enduit ocreux qui revêt les parois & le fond de la fontaine, l'action de l'aimant sur une certaine quantité du produit de son évaporation, démontrent incontestablement la présence du fer.

3°. La terre calcaire s'y manifeste par la couleur verte que prend le syrop violat uni à l'eau, par l'effervescence des acides versés dans l'eau évaporée aux $\frac{2}{3}$, & par la

nature des cryftaux foyeux que fournit l'évaporation de la leffive du fédiment avec le vinaigre diftillé.

4°. Le fel marin calcaire y eft incontestable , puisque d'abord la diffolution d'argent , par l'acide nitreux , rend l'eau minérale trouble & laiteuse , & produit un précipité de véritable lune cornée ; 2°. que la saveur de ce fel est très-sensible , quand la liqueur est évaporée jusqu'à ficcité ; 3°. puisqu'il s'élève du résidu des vapeurs d'esprit de fel marin fumant , quand on y verse quelques gouttes d'acide vitriolique.

5°. Les feuillets talqueux , apperçus dans le vaisseau évaporatoire , décelent la présence de la félénite.

6°. L'alkali s'y fait connoître , puisque l'eau minérale , filtrée & évaporée , verdit encore le syrop violat : [effet qui ne peut être attribué qu'au natrum , parce que la terre calcaire est précipitée , & ne peut guere passer par le filtre].

Tels sont donc les principes que les réactifs , la distillation & l'évaporation démontrent visiblement exister dans l'eau minérale du Veau-garni , qui , comme on le voit , approche beaucoup de la nature de celle de Saint-Jouan.

E X T R A I T des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 15 mars & 2 avril 1781.

LES maladies qui régnoient dans les premiers jours du mois de mars prenoient leur source dans une humeur âcre & très-mobile. Le grand nombre de rhumatismes vagues - inflammatoires, les accès qu'éprouvoient les goutteux, le trouble & l'anomalie des symptômes qui les tourmentoient, décidèrent le jugement des praticiens, qui obtinrent le plus souvent d'heureux succès de la méthode anti-phlogistique & délayante. Presque tous les fébricitans, à cette époque, ressentoient en effet des douleurs plus ou moins marquées de rhumatismes, & leur interruption fut presque toujours suivie de symptômes beaucoup plus graves, mais heureusement faciles, en général, à se laisser maîtriser. Plusieurs malades chez qui l'humeur se porta sur le foie, eurent une jaunisse accompagnée d'une légère tension des hypochondres, principalement du droit ; la teinte n'en étoit pas foncée, & sa durée ne fut que de cinq à six jours. D'autres eurent des coliques poignantes aux environs de l'ombilic, avec des crispations dans les crémasters, des épreintes, de fréquentes

quentes envies d'uriner. Parmi ceux-ci il y en eut un qui essaya des douleurs cruelles dans le sphincter de l'anus pendant plus de quarante-huit heures. Quelques-uns eurent une toux vive, sans expectoration, accompagnée d'un tiraillement douloureux dans les omoplates : cet état étoit plus rebelle aux remèdes. Enfin, lorsque l'humeur rhumatique se porta vers la tête, les accidens furent quelquefois très-graves. Un mal de tête violent chez l'un de ceux-ci, fut remplacé par une affection comateuse dans laquelle le malade portoit machinalement les mains à la tête, & la découvroit perpétuellement. Ses yeux étoient convulsifs, un peu moins ouverts que d'habitude, & les iris entièrement portés sous la paupière supérieure. Bientôt sa langue s'embarassa en même temps que les idées se troublèrent ; du surplus elle étoit nette ; ensuite il devint hémiplégique, quoiqu'avec un reste de mouvement & de sentiment ; il avaloit cependant avec facilité ; la respiration étoit bonne, mais le mouvement du cœur étoit foible & désordonné ; celui du pouls également foible, mais régulier : le ventre étoit libre. Ce malade étoit un homme difficile, impatient & toujours en mouvement. Un bain de pied dans lequel on avoit conseillé de laisser en liberté douze

sangues qui s'attachèrent promptement sur le métatarse & les environs des mal-léoles, produisit un bien inespéré, mais de peu de durée. Les vésicatoires, qui avoient été appliqués en même temps, ramenerent, avec l'agacement des nerfs, tous les accidens que nous venons d'énoncer; on s'obstina à tirer parti de ce puissant dérivatif, ce fut avec un succès de plus en plus fâcheux; & enfin le malade fut suffoqué lorsque la paralysie gagna les muscles, organes de la respiration: on n'entre pas ici en détail sur le surplus des moyens de curation employés, mais il a paru intéressant d'exciter les médecins à réfléchir sur la manière d'agir des vésicatoires, aujourd'hui trop prodigués peut-être.

Pour revenir au caractère général des maladies courantes, la même humeur se portoit quelquefois à la peau, y occasionnoit diverses éruptions érysipélateuses, ou du genre de celles connues sous le nom de porcelaine *effera*. La terminaison étoit une desquamation sans grande démangeaison, comme l'éruption avoit eu lieu sans fâcheux symptômes.

On rencontra à cette même époque quelques fièvres bilieuses, putrides, & même il y en a eu d'accompagnées de parotides qui furent amenées, par les caustiques & les maturatifs, à une suppuration salutaire.

Vers le milieu du mois les fièvres bilieuses putrides se multiplièrent ; les péri-pneumonies & pleurésies de même caractère furent très-fréquentes. On observa plusieurs érysipèles & quelques rougeoles. Les goutteux & les personnes sujettes aux rhumatismes & aux affections catarrheuses furent également tourmentées.

Les douleurs de côté, dans les fluxions de poitrine, étoient violentes & se propageoient à travers les intercostaux jusques à la peau ; cependant elles étoient faciles à se déplacer & à s'étendre en remontant des dernières fausses-côtes vers le tétton ou l'omoplate ; quelquefois même elles passaient & sautoient, s'il est permis de parler ainsi, d'un côté de la poitrine à l'autre, sans laisser presque aucun sentiment pénible à leur premier siège ; les topiques anti-pleurétiques réussissoient à les modérer, & un vésicatoire, appliqué sur le lieu de la douleur, a été employé avec un succès encore plus marqué. D'ailleurs le pouls dur, plein & tendu, exigeoit des saignées réitérées & rapprochées ; les urines étoient rouges, épaisses, briquetées, mais assez abondantes ; la peau ordinairement étoit sèche, & ce n'étoit que vers les derniers temps de la maladie qu'elle prenoit un peu de moiteur ; les délayans, les potions calmantes, légères-

ment narcotiques, furent les remèdes employés à l'intérieur, après que les premières voies avoient été évacuées par l'ipéca-guanha, comme émétique, chez plusieurs dont les nausées indiquoient la saburbe des premières voies.

On a remarqué quelques maux de gorge érysipélateux, avec une fièvre de la nature de celles indiquées ci-devant.

Quant aux observations particulières, *m. Cosnier* parla de l'usage d'un bain de pieds, pour rappeler la goutte vers ces parties, composé de quatre onces d'acide marin, étendues dans seize livres d'eau. Il en a obtenu quelquefois d'excellens effets; & au contraire chez d'autres malades, il a eu un très-mauvais succès.

M. de Frasné a fait l'histoire d'un homme gras, pléthorique, sur lequel, au moindre frottement qu'il éprouve à quelque partie que ce soit du corps, on voit naître une tumeur emphisémateuse, de la grandeur d'à-peu-près un écu de six livres, à laquelle il ressent une sorte de picotement âcre, sans qu'il en résulte ensuite aucune autre incommodité. Pour peu que cet homme fasse usage d'échauffans, ces sortes de tumeurs naissent avec la plus grande facilité.

M. de la Planché a rendu compte de l'ouverture du cadavre d'un malade mort

de phthisie. La cause de cette maladie étoit dans un ulcère de l'intestin *rectum*. Il a parlé à ce sujet de la préparation des laines & des poils destinés à la fabrique des chapeaux, & il la regarde comme la cause de beaucoup d'ulcères de ce genre.

M. *Doublet* a présenté le tableau des maladies observées à l'hospice de madame *Necker* pendant les mois de janvier, février & mars de cette année.

M. *Chevallier* a dit qu'après avoir suivi, depuis le mois d'octobre dernier, un malade dont tous les accidents annonçoient une fièvre de suppuration, & la phthisie. Cet état avoit semblé disparaître & faire place à un mieux étonnant au commencement de mars, mais que vers la fin de ce mois cette personne s'étant exposée à l'air, il étoit survenu immédiatement un gonflement extraordinaire & douloureux de la tête, pour lequel il l'avoit fait saigner, mis à une diète sévère, aux délayans, & avoit conseillé des cataplasmes de mie de pain & de lait; que la bouche cependant s'étoit promptement couverte de chancres avec un ptyalisme affreux pour sa fétidité & son abondance. Les accidens avoient diminués assez facilement, & la bouche étoit bien à l'époque de la seconde assemblée, 2 avril.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A R S 1781.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.
1	1, 0	7, 5	5, 0	28	0, 10	28	1, 1	28	1, 1
2	6, 0	8, 5	5, 1	28	1, 8	28	2, 3	28	2, 11
3	4, 2	8, 0	6, 6	28	2, 9	28	2, 8	28	2, 6
4	5, 1	9, 3	6, 0	28	1, 8	28	1, 3	28	1, 0
5	3, 2	8, 0	5, 1	28	0, 6	28	1, 1	28	2, 4
6	1, 2	8, 6	5, 7	28	3, 6	28	3, 5	28	3, 0
7	2, 0	5, 6	4, 0	28	2, 1	28	1, 7	28	1, 0
8	1, 5	8, 5	6, 8	28	0, 4	28	1, 0	28	1, 4
9	4, 6	10, 2	6, 0	28	1, 4	28	1, 6	28	1, 5
10	3, 0	10, 0	7, 2	28	1, 0	28	0, 8	28	0, 9
11	5, 6	9, 1	4, 4	28	0, 4	28	0, 4	28	0, 10
12	2, 2	8, 0	4, 2	28	0, 10	28	1, 0	28	1, 0
13	2, 1	9, 0	5, 9	28	1, 2	28	1, 0	28	1, 6
14	2, 3	10, 0	6, 8	28	2, 0	28	2, 2	28	2, 8
15	1, 4	12, 0	7, 0	28	3, 0	28	3, 3	28	3, 2
16	2, 0	10, 1	7, 0	28	2, 7	28	1, 9	28	1, 2
17	3, 5	12, 5	9, 5	28	0, 7	28	0, 1	28	0, 0
18	5, 0	16, 0	10, 5	28	0, 2	28	0, 8	28	0, 11
19	7, 3	15, 8	13, 0	28	1, 0	28	1, 0	28	1, 0
20	6, 5	14, 6	10, 3	28	1, 5	28	1, 5	28	1, 6
21	5, 7	15, 8	11, 5	28	1, 10	28	1, 11	28	1, 11
22	5, 0	14, 0	7, 0	28	1, 4	28	0, 11	28	0, 8
23	5, 0	10, 5	6, 4	28	1, 8	28	1, 10	28	2, 1
24	2, 0	11, 0	7, 4	28	3, 0	28	3, 6	28	3, 9
25	4, 0	13, 3	9, 9	28	3, 9	28	2, 8	28	1, 4
26	5, 1	14, 7	7, 0	27	11, 0	27	9, 11	27	10, 6
27	1, 8	6, 1	1, 8	27	11, 0	27	9, 6	27	8, 6
28	0, 8	7, 3	2, 0	27	8, 0	27	7, 5	27	7, 4
29	0, 4	8, 6	4, 5	27	7, 4	27	7, 10	27	8, 0
30	3, 5	13, 3	8, 6	27	8, 2	27	8, 4	27	9, 0
31	2, 8	12, 7	7, 0	27	10, 0	27	10, 0	27	10, 0

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9h.</i>
2	N. be. br. gel. bl.	O. c. brouil. pl.	S-O. c. brouil. pl.
1	N-O. & S-O. cou- vert, brouill.	N-O. beau, doux.	N-O. nuages.
3	S. & S-O. <i>id.</i> br.	S-O. c. brou. brui.	S-O. couv. brouil.
4	S. couvert.	S. beau, doux.	E. & S. be. doux.
5	N. <i>id.</i> brouill.	N-O. couv. brui.	N. couvert.
6	N. beau, <i>gel. bl.</i>	O. beau, doux.	O. beau, doux.
7	N-O. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>	O. <i>idem.</i>
8	N-O. nuages.	N. couv. doux.	N. couv. doux.
9	N. beau, doux.	E. beau, doux.	E. beau, doux.
10	E. <i>idem.</i>	O. & S. <i>idem.</i>	N. & S-O. couv.
11	N. couvert.	N. beau, froid.	N. beau, froid.
12	N-E. <i>id.</i> froid.	E. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
13	N-E. beau, froid.	N-E. beau.	E. beau.
14	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>id.</i> aur. bor.
15	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>id.</i> chaud.	N-E. beau.
16	N-E. <i>idem.</i>	N-E. beau, froid.	N-E. <i>idem.</i> froid.
17	E. <i>idem.</i>	E. beau, chaud.	S-E. beau, chaud.
18	S. <i>idem.</i> brouill.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
19	N-O. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
20	N. beau, doux.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
21	N. & E. <i>id.</i> brou.	O. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
22	N. <i>idem.</i>	O. <i>idem.</i>	N. beau, froid.
23	N-E. beau, froid.	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
24	N-E. <i>idem.</i>	E. beau, froid.	N-E. <i>idem.</i>
25	E. <i>idem.</i>	E. & S-E. be. dou.	E. beau, doux.
26	O. & S-E. beau, vent.	N-O. & N. beau, vent froid.	N. couv. éclairs.
27	N. couv. froid.	N. nuages, vent froid, giboulées.	N. beau, aurore boréale.
28	N-E. beau, froid.	NE. be. vent fr.	N-E. <i>idem.</i>
29	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
30	N-E. beau, doux.	E. beau, doux.	N-E. beau.
31	N-E. beau, froid.	E. beau, v. froid.	N-E. c. v. froid.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . 16, 0 deg. le 18

Moindre degré de chaleur 0, 4 le 29

Chaleur moyenne 6, 9 deg.

Plus grande élévation du *pou. lig.*

Mercure 28, 3, 9 les 24 & 25

Moindre élévât. du Mercure 27, 7, 4 les 28 & 29

Elévation moyenne . . . 28 p. 0, 7

Nombre de jours de Beau 25

de Couvert 3

de Nuages 3

de Vent 5

de Tonnerre 0

de Brouillard. 8

de Pluie 2

de Grêle 1

Quantité de Pluie 2, 0 lignes

D'Evaporation 40 ; 0

Différence 38, 0

Le vent a soufflé du N. 8 fois.

N.-E. 9

N.-O. 3

S. 1

S.-E. 1

S.-O. 3

E. 3

O. 3

TEMPÉRATURE : Très - sèche , douce & agréable , excepté les derniers jours du mois , où le vent étoit froid & piquant.

MALADIES : Aucune.

COTTE , Pêtrre de l'Orat. Cûrê de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1^{er} avril 1781.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de mars 1781, par
M. BOUCHER, médecin.

LE temps, pendant tout le cours du mois, a été conforme aux vœux du laboureur pour les semences de cette saison, la sécheresse ayant succédé à propos au temps pluvieux qui avoit eu lieu dans les mois précédens : aussi le baromètre a-t-il été, presque tout le mois, observé au-dessus du terme de 28 pouces.

Quoique le vent ait presque toujours été nord & ouest, il n'y a pas eu de froid ; & ce n'est guère que dans les derniers jours du mois que la liqueur du thermomètre s'est approchée du terme de la congélation.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $9\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de $1\frac{1}{2}$ degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 10 degr.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 10 lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du nord.	2 fois du sud.
9 fois du nord	4 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
5 fois de l'est.	6 fois de l'ouest.
1 fois du sud	5 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.

Il y a eu 13 jours de temps couvert ou nuageux.

4 jours de pluie.	1 jour de grêle.
-------------------	------------------

1 jour de neige.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité pendant presque tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois
de mars 1781.*

Ce mois a été remarquable par des apoplexies & des coups de sang, arrivés à nombre de personnes, sur-tout dans la première quinzaine du mois. (Seroit-ce l'effet de la variation subite qu'il y a eu dans le barometre à la fin du mois précédent, joint au voisinage de l'équinoxe?) Le mercure qui, depuis le 20 de ce mois, étoit descendu par degrés au point de se trouver le 27 au terme de 27 pouces précis, a remonté, dans l'espace de 24 heures, jusqu'au terme de 28 pouces, terme qu'il a dépassé les jours suivans.

La fièvre continue putride s'est étendue ce mois, & a gagné les maisons des bons bourgeois. Mais peu des malades, qui ont été traités à temps & convenablement, ont succombé.

Les rhumes ont été communs; ils exigeoient des attentions pour la cure & des précautions dans le régime. C'étoit souvent une fluxion de poitrine masquée qui négligée entraînoit la pulmonie. Il y a eu aussi des pleuro-pneumonies qui ont dû être traitées par la méthode générale: dans quelques-uns la maladie a été un symptôme de la fièvre putride.

La petite-vérole régnoit toujours; elle s'étoit propagée dans toutes les classes des citoyens, & elle étoit confluyente dans plusieurs: mais peu de personnes y ont succombé.

La fièvre tierce & la double tierce ont été encore assez répandues; on a vu aussi quelques fièvres quarte, récidives de l'automne: dans quelques sujets elle étoit devenue double-quarte.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Recherches physiques sur le feu ; par m. MARAT, docteur en médecine, & médecin des gardes du corps de monseigneur le COMTE D'ARTOIS. A. Paris, rue Dauphine, chez Cl. Antoine Jombert, fils aîné, libraire du roi pour le génie & l'artillerie. M. DCC. LXXX. Avec approbation & privilege du roi. in8°. de 202. pages.

M. Marat. « On pensoit autrefois, & on pense encore aujourd'hui, que le feu est un être élémentaire, dont la matiere éparse dans tous les corps, reste cachée tant qu'elle n'est pas rassemblée par le mouvement. Cette opinion a été celle de tous les temps, de tous les lieux : les philosophes l'ont établie dans leurs ouvrages ; les lecteurs l'ont reçue sans examen ; & je ne sache presque personne jusqu'à ce jour qui n'y ait souscrit, sans doute parce qu'elle a paru incontestable. Oserois-je cependant l'avancer ? Elle doit être rangée parmi beaucoup d'autres fort mal fondées, quoique fort précieuses ».

Dictionn. rais. des Scienc. « Le feu est-il une matiere particulière ? ou n'est-ce que la matiere du corps mis en mouvement ? c'est sur quoi les philosophes sont partagés. D'après *Descartes*, le feu n'est autre chose que le mouvement excité dans les particules des corps, par la matiere du premier élément dans lequel ils nagent. Selon *Newton*, le feu n'est qu'un corps échauffé ». *Muschembroeck* donne au feu deux caractères qui le distinguent, la lumiere & la raréfaction ; il ne fait pas même entrer de chaleur dans sa définition.

M. Marat. Lorsqu'on frotte avec rapidité deux piéces de bois, c'est, disent les physiciens, le feu renfermé dans le bois qui cause cet incendie. *Didionn. rais. des Sciences.* « Une autre maniere » de produire du feu, est de frotter un corps con- » tre un autre avec tant de vitesse qu'il n'y ait » rien dans l'air, excepté les particules flottantes » du feu dont l'activité doit être assez grande pour » se mouvoir avec la même promptitude, & pour » remplir à mesure les places vuides. Par ce moyen » le feu le plus agile de tous les corps qu'il y ait » dans la nature — s'amasse autour du corps mu, » & y crée une espèce d'atmosphère de feu ».

Au reste le feu, suivant *m. Marat*, est une modification d'un fluide particulier qu'il appelle *fluide igné*, qu'il croit avoir rendu sensible & démontré à l'œil même dans des apparences microscopiques.

Il faut convenir que ses expériences, quelque peu concluantes qu'elles soient pour le système auquel *m. Marat* les fait servir de base, sont néanmoins très-ingénieuses & paroissent une source nouvelle autant qu'intéressante pour les physiciens observateurs.

Traité des scrophules, vulgairement appelées écouelles, ou humeurs froides; par m. PIERRE LALOUETTE, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, & chevalier des ordres du roi. A Paris, chez P. Fr. Didot, le jeune, imprimeur-libraire, quai des Augustins, 1780. Avec approbation & privilege du roi. in-12 de 333 pages.

Nous attendrons, pour porter un jugement de cet ouvrage dont l'auteur annonce la suite, que

cette partie ait été imprimée. Le compte qu'il promet y rendre détruira sans doute l'air de mystère & de secret qui jusqu'ici jette de la défaveur sur son travail.

JOANNIS RAZOUX, doctoris med. Nemausensis dissertatio epistolaris. De cicutâ, stamonio, hyosicamo, & aconito. Nemausi, apud *Petrum Baume*, typographum bibliopolamque, viâ majorâ, juxta collegium, 1780. in 8°. de 46 pages.

L'auteur annonce des effets aussi heureux que merveilleux des remèdes dont il se rend l'apologiste dans cette brochure dédiée à m. *Storck* : ici on a pu les dire à-peu-près nuls quant aux effets curatifs, & très-dangereux quant à l'usage.

L'art de soigner les pieds, contenant un traité sur les cors, verrues, durillons, oignons, engelures, les accidens des ongles & leur difformité; présenté au Roi par m. LA FOREST, chirurgien-pédicure de sa majesté & de la famille royale. A Versailles, chez Blaisot, rue Satory; & à Paris, chez l'Auteur, rue Croix-des-Petits-champs, maison de m. Bourdet, dentiste du roi. Brochure in-12.

P R O S P E C T U S.

PRÉSENS de Flore à la Nation françoise, pour les alimens, les médicamens, l'ornement, l'art vétérinaire; & les arts & métiers, ou Traité historique des plantes qui se trouvent naturellement dans les différentes provinces du royaume, rangées suivant le système de m. le chevalier DE LINNÉ, avec tous les détails qui les concernent; par m. BUC'HOZ, méd. de MONSIEUR, &c. avec approbation & privilege du roi.

CET ouvrage est tout-à-la-fois curieux & utile; on y traite des différentes plantes qui croissent dans les provinces du royaume; on en caractérise le genre; on en indique les especes; on en donne la nomenclature latine & françoise; on les décrit avec exactitude; on rapporte les endroits où elles croissent spontanément; on expose la maniere de les cultiver; on désigne les insectes qui leur sont nuisibles; on en démontre les propriétés, non-seulement pour la matiere alimentaire & médicale à l'usage de l'homme & des bestiaux, mais aussi pour les arts & métiers, & spécialement pour la décoration des jardins, & l'ornement des toilettes. Il n'a paru jusqu'à présent aucun ouvrage aussi général, & aussi méthodique que celui-ci sur le regne végétal du royaume; & en effet on y fait l'énumération de près de trois mille plantes, & on ne néglige aucun des objets qui peuvent en rehausser le mérite. Ces plantes se trouvent rangées suivant la méthode sexuelle, qui est la plus claire & la plus facile; &, pour rendre cet ouvrage plus intelligible, on a fait précéder différens discours préliminaires sur l'anatomie des plantes, sur leur végéta-

tion & leur génération ; de même que sur les différens systèmes botaniques. Cet ouvrage renfermera quatre volumes in-4^o. de cinquante feuilles chacun : le prix sera de 36 liv. par souscription, dont 9 liv. en souscrivant, 9 liv. en recevant le premier volume, 9 liv. en recevant le second, autant en recevant le troisième ; le quatrième se donnera sans rien payer ; ceux qui voudront se le procurer par la poste, paieront 10 liv. en sus de la souscription.

On souscrit chez l'Auteur, rue de la Harpe, vis-à-vis la Sorbonne ; chez Durand neveu, rue Gallande ; & chez les principaux Libraires. Le premier volume paroîtra en mai, & les autres successivement.

A V I S.

LA place de chirurgien gagnant maîtrise, en l'hôtel-dieu Saint-André de Bordeaux, sera vacante au mois d'août 1781. L'examen au concours en a été fixé par le bureau d'administration dudit hôtel-dieu, au 3 juillet suivant, trois heures de relevée. Le sujet qui remportera les suffrages, & qui aura la place, restera dans ledit hôtel-dieu six années consécutives ; il y sera logé, nourri, & son linge y sera blanchi : il aura deux cens livres d'appointement pour chacune desdites six années, après lesquelles, sur l'attestation de bon service qu'il méritera du bureau, il sera agrégé dans le corps des maîtres en chirurgie de ladite ville, en subissant un examen de légère expérience, & payant les droits taxés seulement pour cet examen. Les aspirans à cette place se feront préalablement inscrire chez m. DUPRAT, notaire & greffier dudit bureau d'administration, & lui remettront leurs actes de baptême, certificat de catholicité & attestation de leurs études en l'art de chirurgie, au plus tard jusqu'au 15 juin qui précédera, pour qu'à la vue de ces pièces le bureau puisse décider de ceux qui seront admis auxdits concours & examen.

T A B L E

DU MOIS DE MAI 1781.

EXTRAIT. <i>Recherches sur la rage</i> ; par m. ANDRY, méd.	page 385
<i>Observation sur la rage</i> ; par m. DUPERRIN, méd.	398
<i>Observations sur la rage</i> ; par m. PORTAL, méd.	401
<i>Observ. sur la rage d'un mulet</i> ; par m. THOREL, méd.	420
Suite des observations sur le traitement des cancers ; par m. CAMPARDON.	423
<i>Essai analytique sur les eaux minérales</i> , &c. ; par m. CHIFOLIAU, méd.	438
<i>Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris</i> , tenus les 15 mars & 2 avril 1781.	464
<i>Observations météor. faites à Montmorenci.</i>	470
<i>Observations météor. faites à Lille.</i>	473
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	474

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Livres nouveaux.</i>	475
<i>Prospéus.</i>	478
<i>Avis.</i>	479

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Gardes-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois mai 1781. A Paris, ce 24 avril 1781.

POISSONNIER DESPÉRIÈRE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1781.

É X T R A I T.

HISTOIRE naturelle, chymique & médicinale des corps des trois regnes de la nature, ou Abrégé des œuvres chymiques de m. GASPARD NEUMANN; par feu m. ROTUX, docteur de la faculté de médecine de Paris, professeur de chymie, &c. Première partie du regne minéral. A Paris, chez Charles-Guillaume Leclerc, libraire, quai des Augustins, entre la rue Gît-le-cœur &
Tome LV. Hb

*la rue Payée, 1781, avec approbation
& privilege du roi. In-4°. de 338 pag.
sans la table. Prix 3^{fr} en feuilles.*

NOUS avons cru devoir à la mémoire de feu m. *Roux*, notre prédécesseur dans la rédaction de ce journal, de faire connoître avec quelque détail le fragment que m. *Leclerc*, libraire, présente au public. Le plan du grand & important ouvrage dont il auroit été le commencement, avoit été conçu plusieurs années avant la mort prématurée de l'auteur, & le soin de l'exécuter avoit alors été confié à deux hommes également savans, m. *Théodore Baran*, & m. *Roux*, tous les deux docteurs-régens de la faculté de médecine de Paris, & élevés dans son sein : ce premier jouissant justement de la réputation d'un grand chymiste que l'autre méritoit déjà, & alloit acquérir incessamment.

L'oubli du titre de régent dans le titre d'ailleurs peu correct de l'ouvrage, nous prouve qu'il est postérieur à la mort de son auteur, & d'une autre main que la sienne : il n'eût pas manqué de se parer d'une qualité qui est en même temps la preuve de la fidélité à remplir ses devoirs comme médecin, de la pureté des mœurs & des principes de conduite de ceux à qui on l'accorde, de leurs talens & de la sûreté de leur commerce relativement

à l'affociation intime où l'on veut bien les admettre.

Le fond sur lequel on devoit édifier, ainsi que les matériaux, se trouvoient dans les œuvres & les leçons de *Neumann*, déjà refondues plutôt qu'abrégées, par mm. *Zimmermann* & *Lewis*. Dans les premiers momens m. *Roux* se livra avec ardeur aux travaux qu'exigeoit une vaste entreprise; ensuite il crut s'appercevoir que peut-être il partageroit très-inégalement la gloire d'avoir contribué à un ouvrage auquel les occupations de son co-opérateur ne lui permettoient probablement pas de prendre une grande part: l'ouvrage n'avança plus; il s'écoula quelque temps; m. *Baron* mourut. M. *Roux* alloit remettre la main à un travail auquel il avoit attaché toute sa réputation, lorsqu'il fut honoré du choix de la faculté pour remplir le premier une chaire de chymie expérimentale qu'elle venoit d'établir dans ses écoles, & dont il avoit été statué que les leçons seroient en françois, gratuites & publiques.

M. *Roux* envisagea de ce moment « son » ouvrage sous un autre point de vue; il » se consacra tout entier à l'étude de la » chymie, se livra plus particulièrement à » l'expérience, & suspendit même l'exécution de l'ouvrage, persuadé qu'il ne

» pourroit que gagner infiniment à ce » délai ». Pendant six années *m. Roux* mit un accord constant entre ce cours de chymie & son ouvrage. Ses matériaux étoient recueillis & disposés, l'habitude qu'il avoit d'écrire, son érudition, l'avantage qu'il possédoit de classer ses idées avec la plus grande facilité l'avoient enfin déterminé à commencer à mettre au jour son ouvrage ; il n'avoit besoin que de laisser aller sa plume, & à mesure que les expériences avoient vérifié son travail, il le livroit à l'impression.

Le fragment imprimé n'offre de complet que la première classe de la première partie du regne minéral, qui comprend l'histoire des terres & des pierres, & une partie de la seconde classe, des substances métalliques, l'or, l'argent, métaux parfaits, le plomb, le cuivre, &c. c'est à ce point que la mort a arrêté ses travaux.

M. Roux a distingué, par un signe particulier, les différens articles qui appartiennent à *m. Zimmermann*, par un autre, ceux qui sont à *m. Lewis* ; les siens sont pareillement marqués de façon que *m. Neumann* conserve tout ce qui, dans l'ouvrage, n'est pas sous l'un ou l'autre de ces caractères.

L'introduction est entièrement de la main de *m. Roux* ; il y définit la chymie :

« Cette branche de la physique qui s'occu-
 » cupe de l'action que les corps exercent
 » les uns sur les autres en vertu de leur
 » nature & de leur composition ». Cette
 action est l'effet d'une *tendance*, mot qu'il
 substitue à celui d'*affinité* par des motifs
 qui montrent combien il avoit de sagesse.
 Il examine ensuite ce qu'on entend
 par corps, & les envisage comme des
 composés de parties homogènes liées en-
 tr'elles par une force de cohésion incon-
 nue : sous ce point de vue le corps est un
 agrégat. Considérant d'autre part que pres-
 que tous les corps sont un assemblage de
 parties différentes par leur nature, unies
 par une force résultante de cette *tenden-
 dance* qu'il vient de définir, il les nomme
 élément, mixte, composé, surcomposé,
 &c... d'après les idées généralement re-
 çues. Il regarde le feu comme le seul
 agent propre à contrebalancer la force de
 cohésion qui unit les corps, comme le
 seul dissolvant propre à communiquer à
 tous les corps le mouvement de fluidité;
 & c'est avec raison, selon lui, que les
 chymistes ont regardé le feu & les men-
 strues comme les instrumens actifs de leur
 art.

L'auteur divise la chymie en *naturelle*
 & *expérimentale*. La première est l'expo-
 sition des phénomènes produits par l'ac-

tion que les corps exercent les uns sur les autres en vertu de leur nature & de leur composition particulière ; tels sont les météores , la production des fossiles , les tremblemens de terre , la végétation & ses produits , &c. La seconde renferme tous les phénomènes qui se présentent au chymiste lorsqu'il applique lui-même ces corps les uns aux autres : elle comprend 1°. la chymie philosophique ; 2°. la chymie médicinale ; 3°. la zimotechnie ou l'art de faire le pain & les différens vins ; 4°. la cuisine , &c. 5°. l'art du parfumeur ; 6°. la pyrotechnie ou art des feux d'artifice ; 7°. la halotechnie qui traite de l'extraction des sels & de leurs esprits ; 8°. l'art du savonnier ; 9°. la teinture ; 10°. l'art des vernis ; 11°. les différens arts qui préparent les peaux , poils , ongles , cornes , &c. 12°. les arts qui préparent les graisses & les suifs , l'art de faire la colle ; 13°. l'art du papetier ; 14°. celui de l'amidonnier ; 15°. l'art de décreuser la soie ; 16°. la métallurgie qui renferme la docimastique & l'art des alliages ; 17°. l'alchymie qui est l'art d'améliorer les métaux & de les transmuier ; 18°. la verrerie & les émaux ; 19°. la poterie qui comprend l'art de faire les tuiles , les briques , la poterie vernie , la faïence , les vases de grès , la porcelaine , &c. 21°. l'art de cuire la chaux , le plâtre , &c.

M. Roux développe ensuite d'une manière aussi nette qu'étendue, ses idées sur la nature du feu, son action, ses degrés; sur la construction des fourneaux destinés à le contenir, le conduire & l'augmenter; & sur celle des vaisseaux destinés à recevoir les matières sur lesquelles le chimiste veut opérer, ou les produits qu'il en veut obtenir; il décrit les différentes sortes de distillations, les précautions qu'elles exigent, l'espece d'appareil qui leur convient, les différens luts qui sont en usage, indique ceux qu'on doit préférer, & donne enfin plusieurs méthodes de fermer hermétiquement les vaisseaux. De sages conseils sur le soin & l'attention qu'on doit apporter en opérant, terminent son introduction.

Nous n'avons, dans ce fragment, que la première classe complète du regne minéral, & une partie de la seconde; l'auteur s'étoit proposé de ranger sous six classes toutes les substances qu'on a trouvées jusqu'ici dans le regne minéral, la première destinée aux pierres & aux terres; la seconde, aux matières métalliques; la troisième, au soufre; la quatrième, aux sels minéraux; la cinquième, aux cristaux; la sixième enfin, aux différentes especes d'eaux.

Nous avons dit que les recherches qu'il

renferme, étoient dues à quatre différens auteurs, *nam*, *Neumann*, *Lewis*, *Zimmermann* & *Roux*; on doit à ce dernier des réflexions sages & des observations justes, mêlées à presque tous les articles. Il en est qui lui sont, pour ainsi dire, entièrement dûs; par exemple, tout le détail des travaux qui dans ces derniers temps ont été faits, notamment par *m. d'Arcet*, pour reconnoître la nature du diamant, des pierres précieuses, &c., La chaux vive & le gypse sont encore deux objets supérieurement traités & complets; l'histoire de la pierre de Boulogne, celle du spath fusible, sont également parfaites. *M. Roux* entre dans les plus grands détails sur le lapis-lazuli, & la couleur précieuse qu'il fournit aux peintres; il donne les procédés employés pour l'extraire. Ses recherches sur les argilles sont très-étendues; il y joint plusieurs méthodes de composer d'excellens creusets; quant au talc & au mica, il annonce les avoir mis en fusion dans les fourneaux de Saint-Gobin, avec cette singularité que la demi-vitrification qui en résulta ne s'unit point au creuset; il joint toujours aux vues chymiques & relatives aux arts, des réflexions sur l'usage médical des différentes substances, & ces réflexions sont celles d'un sage médecin

éclairé du flambeau de la chymie, mais sans en être ébloui. Cette première classe des pierres & des terres est un morceau achevé.

L'or & l'argent, toutes les opérations des arts qui les tirent de la mine les épurent, les emploient, fournissent la première partie de la seconde classe, celle des métaux parfaits. M. Roux fournit presque à lui seul ces deux articles; il donne une méthode particulière & curieuse de dissoudre l'or; plusieurs moyens d'ôter à l'or fulminant la propriété de détonner, avec la théorie de cette propriété, un moyen de le volatiliser & de le distiller, de le réduire en une poudre irréductible, d'en extraire la partie colorante, les opérations du départ, &c. Il est également étendu & instructif sur l'histoire naturelle de l'argent dans ses mines, ou subissant les épreuves auxquelles les arts & la chymie l'assujettissent.

Nous invitons ceux qui préfèrent des connoissances réelles à de brillantes théories, de suivre la manière conséquente d'étudier la nature, qu'avoit adoptée m. Roux; que ses amis regrettent, & qui manque à la chymie.

OBSERVATION

Sur une tumeur froide énorme, située le long de la jugulaire externe d'une jeune fille qui étoit obligée d'appuyer son menton sur l'épaule droite, laquelle tumeur a été guérie par l'application des boues de Balaruc; par m. BAILHÉRON, médecin à Béziers.

Marie Tibursinq, paroisse S. Aphrodise de la ville, âgée de vingt-sept à vingt-huit ans, eut vers sa septième année une attaque d'apoplexie, avec menace de rester hémiplégique, maladie qui se dissipa par le moyen des remèdes généraux. A la seizième année, nouvelle attaque qui ne se termina pas si heureusement que la première; les extrémités, tant supérieure qu'inférieure du côté gauche, se raccourcirent de près de deux pouces; la menstruation s'établit à cette époque, & s'est faite de depuis tous les mois. Elle jouissoit, à l'incommodité près de boiter, d'une assez bonne fanté, vaquoit aux affaires domestiques, quelquefois à celle de la campagne, se nourrissoit très-mal d'ailleurs.

Le 5 novembre de l'année 1774, sentant de la gêne dans les mouvemens de la

tête , elle confia son état à une personne charitable, qui reconnut que la gêne dans les mouvemens , dont la malade se plaignoit , étoit occasionnée par une tumeur de la grosseur d'une noix , située à la partie latérale gauche du col. Cette personne appliqua un emplâtre sur la tumeur , fit prendre pendant quelque temps des bols que la malade alloit avaler chez elle tous les jours. Malgré ces secours qu'elle recevoit journellement , la tumeur augmenta de diamètre , & acquit dans l'espace de sept à huit mois , la grosseur d'une grosse boule à jouer.

A la fin du mois d'août 1775 , elle s'ennuya d'un si long traitement , & ne se fiant plus aux promesses qu'on ne cessoit de lui faire d'une guérison prochaine ; elle demanda du secours aux dames de charité : ce fut alors qu'elle me fut confiée.

Quel fut mon étonnement en voyant une fille dont la figure étoit passable , si défigurée ! La tête penchoit sur le côté gauche , le menton appuyoit sur l'épaule , l'œil gauche étoit œdémateux , la bouche contournée , l'une & l'autre levre tirillée en sens contraire. La cause d'une telle difformité étoit une tumeur indolente , sans changement de couleur à la peau , ayant environ huit à dix pouces de

circonférence , placée sur la partie latérale gauche du col , immédiatement sur la jugulaire externe.

On voit par l'exposé quel devoit être l'état de gêne de cette fille. Rendre du ressort aux parties , procurer la résolution de la tumeur furent les vues que je me proposai ; à cet effet la malade fut saignée , purgée , fit usage pendant quinze de bouillons légèrement apéritifs , porta sur la tumeur des compresses imbibées d'eau vé géto-minérale , passa successivement à l'usage du lait , du petit-lait , & des eaux minérales de Gabian , à des bols fondans & martiaux.

Les remèdes ni les applications qu'on faisoit sur la tumeur , n'apporterent aucun changement. Je crus devoir conseiller à la malade d'aller aux bains de Balaruc pour y prendre les eaux , le bain & la douche. Elle s'y transporta , ne put rester que trois jours à l'hôpital , suivant les réglemens de ce lieu. A son retour la tumeur étoit ramollie , divisée dans son milieu. Ne pouvant la renvoyer une seconde fois à Balaruc à cause de la rigueur du temps , je pris le parti de faire apporter de la boue de ces bains , que je fis appliquer sur la tumeur , cataplasme dont la malade a usé pendant l'hiver de 1775. Après huit jours d'usage , la tumeur fut divisée en quatre

parties égales, formant quatre noyaux qui réunis ne formoient, dans le principe, qu'une seule tumeur. La malade a été passer trois jours à l'hôpital de Balaruc dans les deux saisons ; indépendamment des eaux & de la douche qu'elle y prenoit, elle a continué d'y appliquer la boue des bains. A la fin de septembre les quatre noyaux étoient très-souples & rapetissés, trois ont disparu dans le courant d'octobre, il n'en restoit qu'un de la grosseur d'une noix, souple & aplati, qui a disparu dans le mois de décembre, la malade y ayant toujours appliqué la boue des bains.

La malade porte la tête verticalement, la tourne en tout sens sans qu'elle en soit incommodée ; elle n'est plus obligée de s'appuyer contre le mur ou le dos d'une chaise, lorsqu'elle coud ou dévide de la soie, travail auquel elle s'occupe journellement pour subvenir à ses besoins ; quelquefois même elle va à la campagne, porte des fardeaux sur la tête sans qu'elle s'en trouve incommodée.



R É F L E X I O N S

*SUR le mal de gorge annuel périodique
de m. DUPUY DE BELLEGARDE ; par
m. DESGRANGES, chirurgien gradué
à Lyon.*

L'HISTOIRE du mal de gorge dont *m. Dupuy de Bellegarde* est affecté, périodiquement tous les ans, précisément au mois de mai depuis 1768, quoique bien détaillée, comme fait rare & extraordinaire, exigeroit cependant d'autres instructions, & des détails plus circonstanciés, pour mettre l'homme de l'art à même de bien saisir le caractère de cette espèce d'esquinancie abcessoire, & d'offrir, avec espoir de succès, les moyens qu'il croiroit les plus propres à la prévenir, à la combattre.....

On auroit désiré trouver dans l'exposé de *m. Dupuy*, des notions sur sa constitution & son tempérament actuel, sur les maladies qu'il a pu éprouver dans son enfance, jusqu'au temps où le mal de gorge s'est montré, pour la première fois, sur cette première invasion de la maladie, &c. On ne dit rien du mal *topique*, c'est-à-dire de la nature de l'inflammation des parties affectées, de l'état du

voile du palais, de ses piliers, des amygdales, des gencives, &c. Si le col est tuméfié extérieurement : & quel est le lieu préfix du dépôt, bien volumineux sans doute, puisqu'il contient plus d'une demi-bouteille de matiere, dont on nous laisse ignorer la nature? Que devient le sac qui recéloit tant de liquide? Comment s'opere la fonte de ce kiste, ou sa détersion & son recollement? Quelles sont les suites de cet énorme abcès? &c.

Il y a lieu de croire que cette disposition périodique aux engorgemens de la gorge est héréditaire (1). Existoit-il dans les agens un levain morbifique, qui, par sa transmission aux descendans, a dégénéré, a changé de nature, & donné lieu à la maladie dont mm. *Dupuy* pere & fils sont successivement attaqués, ou ces dépôts ne seroient-ils qu'une crise dépuratoire que la nature procure pour expulser un virus simple, ou compliqué, qui l'incommode? Mais pourquoi affecter la gorge de préférence, & qu'est-ce qui détermine ce périodisme annuel dans leur retour, & cette identité dans les attaques? Au reste, il est heureux que cette espece d'angine, vraiment aiguë, ne se change

(1) Journal de médecine du mois de mars dernier, pag. 227.

pas en une maladie chronique, qui pourroit devenir plus incommode & plus sérieuse, & , suivant le viscere qu'elle affecteroit, préparer au malade des maux subséquens contre lesquels les secours de l'art seroient sans effet.

D'après la terminaison avantageuse des différens apostèmes qu'a enduré m. *Dupuy*, & la bonne santé dont il a joui ensuite, on peut présumer que son tempérament tient du sanguin, que ses fluides sont consistans, ses fibres fortes, & ses solides bien oscillans; mais nous pensons que sa peau est peu méable, que la transpiration chez lui est peu abondante, & ne dépouille pas suffisamment le sang des particules hétérogenes dont il est toujours surchargé; le frisson, symptôme précurseur du mal qu'éprouve m. *Dupuy* pendant trois heures, nous autorise à le croire, & son aveu fortifie notre opinion (1). Ainsi nous sommes d'avis que, pour prévenir le retour de cette maladie, il faut 1°. travailler à remédier à l'état pléthorique du sujet; 2°. entretenir une transpiration douce, égale & suffisante; 3°. adoucir & tempérer les fluides; 4°. établir un aboutissant aux humeurs, qui facilite la dépuration des liquides, & ouvre une voie

(1) *Id.* pag. 224.

à l'excrétion du principe hétérogène qui renouvelle annuellement la maladie. . . .
 Telles sont les principales indications à remplir.

La saignée, une du pied par préférence, préviendra ou remédiera avantageusement à la pléthore sanguine vraie ou fausse, par la déplétion & la spoliation qu'elle procure. On proportionnera cette évacuation aux forces du malade, à sa constitution, aux circonstances du moment, &c. & il sera bon d'y recourir de temps à autre, afin de maintenir la circulation toujours facile & régulière, & conserver aux solides une réaction égale & suffisante. . . .

On passera ensuite à l'usage des bains tièdes, d'une chaleur bien modérée, volontiers au-dessous de celle du corps humain. En relâchant le tissu de la peau, & la rendant plus perméable, ils peuvent détourner la fluxion périodique de la gorge, & l'attirer à l'habitude du corps par la transpiration abondante qu'ils établissent. Dans le bain les solides sont *mouillés*, assouplis, pénétrés, & les particules aqueuses qui s'insinuent dans le sang ajoutent à son véhicule, l'adoucissent, le détrempe & augmentent les sécrétions & les excrétions, sur-tout celles qui se font par les pores cutanés; on insistera donc sur leur

usage , aussi long - temps que les délayans seront indiqués , & l'on y reviendra à plusieurs reprises , *positis ponendis*.

Dans les mêmes vues on ordonnera les eaux de poulet , de veau , les tisanes émulsionnées , la limonade , le petit-lait , l'eau simple panée ou nitrée pour boisson. On prescrira fréquemment des lavemens émolliens , & des bains de pied , tout ce qui peut tempérer l'impétuosité & l'orgasme des humeurs , calmer l'agitation & la roideur des fibres convient ici , & la classe fort étendue des adoucissans , des tempérans & des rafraîchissans , fournira abondamment pour remplir cette troisième indication. Les eaux minérales froides acides , d'Isset , de Vals , de Forges , de Passy , de Sainte-Reine , &c. doivent trouver ici leur place , &c.

Le secours vraiment prophylactique de la maladie qui nous occupe , & sur lequel on doit le plus compter , est l'établissement d'un exutoire , d'un cautère , d'un égout quelconque enfin , qui devient un foyer d'irritation propre à diminuer l'abord du sang & des humeurs à la gorge , & de faire diversion des fluides qui s'y portent en abondance. L'essentiel est de déterminer par une irritation mécanique & locale , un effort d'action & de mouvement oscillatoire qui feront enfler aux

humeurs cette route particulière, afin d'opérer une dérivation avantageuse (1). Pour cet effet, ce nouvel émonctoire devoit être placé, ce semble, à la cuisse ou à la jambe; & si l'on préfère le cautère, on le panseroit avec une boule de cire roulée dans la poudre d'écorce de garou, la poudre d'aloës, de rhubarbe, d'euphorbe, &c, afin de titiller le tissu de la peau entamé, & appeller toujours davantage les humeurs par cet agacement habituel devenu nécessaire.

Rien n'empêche qu'en usant des moyens proposés, on emploie en même temps des remèdes plus actifs, plus dépuratifs, si on les croit indiqués; le suc de creffon & des plantes altérantes de la saison, les bols de savon me paroïtroient convenir pour remédier à l'épaississement du sang (2), affiner la lymphe fibreuse; & donner plus de fluidité aux sucs gélatineux, &c.

Si le malade avoit quelque disposition aux hémorrhoides, de même dans l'inten-

(1) Dans les constitutions froides & catarrheuses, j'ai souvent tari des fluxions habituelles par des petits vésicatoires de la largeur d'un écu de 3 livres, mais renouvelés souvent, afin d'obtenir par cette irritation réitérée une diversion & un déplacement utile de l'humeur engouée, &c.

(2) *Id.* pag. 226.

tion de les établir on feroit bien de placer des sangsues au fondement, pour y faire affluer le sang, en évacuer, & le détourner toujours de plus en plus des parties supérieures où il a tant de propension à se porter.

Le régime fera doux, humectant, & d'alimens faciles à digérer, des herbes potageres, & que la plupart soient rafraîchissantes, ainsi que les fruits d'été bien murs: on peut les permettre. On évitera avec soin les mets de haut goût, le vin, les liqueurs, l'ardeur du soleil, les exercices un peu forts, & le sommeil de trop longue durée, de même que la cohabitation avec la femme (1).

Si, malgré ce traitement prophylactique, le malade, au temps accoutumé, pressentoit une nouvelle attaque de son esquinancie, il faudroit appliquer des sangsues à la gorge, & pratiquer en même temps une saignée de pied. Si le frisson avoit toujours lieu, on ne manqueroit pas, dès que le *feu dévorant* se manifesteroit, de revenir encore aux sangsues & à l'ouïver-

(1) J'ai observé que les personnes à tempérament & passionnées pour les femmes, étoient sujettes à de fréquentes esquinancies. Ceux qui connoissent la correspondance qui existe entre le gosier & les parties de la génération n'en seroient point surpris.

ture des ranines simultanément, & d'appliquer extérieurement des cataplasmes répercussifs froids. On fera boire abondamment, & pour toute nourriture, du petit-lait avec le nitre & le syrop violet, tant que la déglutition sera possible, & ensuite on y suppléera par des irrorations fréquentes sur les parties enflammées, sans négliger les gargarismes, les lavemens, les pédiluves, & même les scarifications locales, si le mal topique peut les supporter, &c.

Il semble qu'on ne doit pas épargner le sang, & qu'il n'y a que les saignées révulsives répétées *pro re nata*, qui puissent s'opposer efficacement aux progrès de cette esquinancie naissante accoutumée à s'ab céder. En effet, désemplir les vaisseaux, c'est le moyen de calmer les symptômes, de détourner le cours du sang des lieux où la stase inflammatoire s'est établie, & d'en favoriser la résolution. Mais seroit-il prudent de s'efforcer ainsi à faire avorter, je veux dire à résoudre cette inflammation, & n'est-ce point contrarier le vœu de la nature, qui tend à expulser ou à invisquer un âcre délétère, par l'abcession qu'elle procure toujours à la suite des angines qu'elle détermine ? Ne seroit-ce pas agir plus sagement de se comporter comme à l'ordinaire, en laissant faire la coction

502 OBS. SUR LE TRAITEMENT
de l'humour engorgée? (1) On reviendrait
ensuite à la cure prophylactique ci-dessus
exposée, qui sûrement préviendrait une
seconde attaque.

S U I T E E T F I N

*Des observations sur le traitement des
cancers, & particulièrement sur leur
extirpation; par m. CAMPARDON.*

Elle étoit assise dans son lit, dans lequel elle n'osoit presque pas se remuer, de peur d'augmenter la violence de ses douleurs par le changement de situation. Sa face étoit exténuée, mais pourtant animée d'une rougeur obscure & rude; ses yeux, animés par la fièvre, ne laissoient pas d'être extrêmement languissans; car elle n'avoit dormi que fort peu depuis près d'un mois, c'est-à-dire, depuis l'application du caustique qui, en lui ôtant le sommeil, lui avoit donné la fièvre qui redoubloit tous les matins. Ses douleurs s'étoient accrues, & étoient insupportables; la malade étoit fort altérée, & rendoit,

(1) On observera, pendant le cours de l'attaque, si la fontanelle établie (cautère ou exutoire) souffre quelques changemens dans son aspect, dans la matière qui s'en écoule, &c.

mais avec peine, des urines ardentes & rouges. Voici maintenant l'état de la tumeur chancreuse : elle avoit son siège à la partie supérieure de la mamelle droite, s'avancant à deux travers de doigt du mamelon, & jusques près du creux de l'aisselle; elle étoit d'une figure ovale dont les bouts répondoient aux mêmes termes; elle avoit environ un pied de circonférence sur un pouce & demi de hauteur sur la peau; sa base étoit plus étroite que le reste de son corps, & sa figure répondoit assez à celle de certains gros champignons; ses bords étoient noueux & renversés; sa superficie étoit inégale & raboteuse, comme la tête d'un chou-fleur, & de plus recouverte d'une espèce de croûte fort noire, qui n'étoit vraisemblablement qu'une escarre formée par la poudre caustique. Il découloit de cette masse une quantité prodigieuse d'une liqueur noirâtre, fétide, & d'une odeur insupportable, qui teignoit en noir comme de l'encre non-seulement les compresses, mais encore la chemise de la malade, & les draps de son lit. Ayant voulu soulever cette tumeur, je reconnus qu'elle avoit des adhérences avec les parties subjacentes, mais principalement vers son bord extérieur avec le muscle grand dentellé. Je ne pouvois manier cette masse sans faire éprouver à la malade

un surcroît de douleurs. Tout le reste de la mamelle étoit gonflé & tendu, sur-tout depuis l'application du caustique. Je reconnus du premier coup-d'œil, qu'il étoit impossible de guérir cette tumeur que par l'opération ; mais je n'osai d'abord m'y déterminer à cause de la fièvre & de l'épuisement où les douleurs & l'insomnie, causées par le caustique, avoient réduit la malade. Je me bornai à la suppression de cet escarrotique, & aux moyens d'appaîser les symptômes que son ravage avoient occasionnés. Dans cette vue je commençai par faire à la malade une petite saignée au bras droit ; je lui donnai pour boisson ordinaire, une tisane faite avec le capillaire, la réglisse & le sel de nitre ; je faisois ajouter le matin & l'après-midi, dans une verrée de cette tisane, un gros & demi de syrop de diacode à chaque fois ; & le soir je lui faisois prendre des émulsions avec trois ou quatre gros du même syrop. Comme elle étoit épuisée par la longueur du mal, & plus encore par la violence des remèdes, outre les bouillons je lui permettois l'usage de quelques potages faits avec la fleur de ris, & quelques légères soupes. Je proscrivis le vin qu'on ne lui avoit pas défendu jusqu'alors, non plus que les viandes ; mais en faveur de l'habitude & du pays où le vin

est fort en usage, je lui permis d'en boire seulement une cuillerée après le bouillon. A la place du caustique je lui fis appliquer sur toute la mamelle un cerat de *Galien*, auquel j'avois fait ajouter le suc de *sedum minus*.

Après neuf à dix jours de ce régime je revins chez la malade ; je remarquai que ses douleurs s'étoient un peu calmées : elle avoit recouvré un peu de sommeil & de forces, mais la fièvre se soutenoit quoiqu'avec moins de violence. Je présentai qu'elle pouvoit être entretenue par un reflux d'une partie de l'humeur qui découloit de la masse chancreuse dans la masse du sang, & que dans ce cas je ne pouvois en tarir la source que par l'extirpation. Toutes les difficultés venoient de la part de la malade : seroit-elle en état de supporter cette opération ? le cas me paroissoit douteux ; mais comme je ne voyois d'autre ressource pour la tirer d'un état si déplorable, je m'y déterminai enfin après lui avoir fait recevoir les sacrements. Je délibérai si je devois amputer la mamelle en entier avec la tumeur ; ce parti me paroissoit le plus sûr & le plus aisé, le gonflement & l'engorgement de cette partie sembloit même devoir m'y déterminer ; mais comme cette mamelle étoit extrêmement grande, & que d'ail-

leurs la tumeur s'avançoit jusqu'au creux de l'aisselle; je craignis qu'un si grand délabrement ne mît les forces de la malade à une trop rude épreuve, & qu'elle ne retardât trop la guérison. Flatté d'ailleurs par l'espérance de voir dégorger ce qui resteroit de cette mamelle après l'extirpation de la masse chancreuse, par une louable suppuration, je me bornai à l'amputation de la tumeur, & j'aimai mieux m'exposer, par un excès de prudence, au risque de faire une seconde opération, que d'exposer la malade aux dangers d'un retranchement si considérable; tel fut le parti que je pris: le succès qui le suivit, quoiqu'il n'ait pas été bien durable, en vérifia la justesse. Voici comme j'exécutai mon opération.

Après avoir préparé mon appareil dans lequel j'avois, par précaution, compris deux aiguilles enfilées d'un ruban de fil pour arrêter l'hémorrhagie, je fis asseoir la malade au bord de son lit; je lui fis élever le bras droit pour donner plus de relief à la tumeur; ensuite j'embaumai cette masse avec ma main gauche, & avec un petit rasoir je commençai, vers son bord antérieur & à sa partie supérieure, une incision que je prolongeai jusqu'à son extrémité inférieure. Ayant coupé une artère considérable dans le trajet de cette

premiere incision , au lieu de m'occuper à en faire la ligature , j'y fis appliquer dessus un doigt d'un chirurgien qui m'aideroit ; & alors n'étant plus gêné par l'écoulement du sang , j'insérai dans cette incision les doigts de ma main gauche , avec lesquels je détachai cette tumeur ; & lorsque je trouvois des brides trop fortes , j'achevois de les couper avec le rasoir que je tenois avec ma main droite. De cette manière je détachai cette masse du bord inférieur du muscle grand pectoral. Je prolongeai ensuite la premiere incision jusques sous l'extrémité inférieure de la tumeur , en comprenant dans la section toutes les glandes gorgées , & les graisses infiltrées qui se trouvoient entr'elles & l'alvéole du mamelon que je conservai. Cette seconde incision ouvrit une autre artere dont je me rendis maître en y faisant appliquer un autre doigt de l'aide-chirurgien. Tout de suite trouvant de fortes adhérences au muscle grand dentellé , je coupai quelques-unes de ses fibres qui me parurent intéressées avec la tumeur ; je la tenois toujours , & je la détachois , autant que je pouvois , avec ma main gauche , tandis qu'avec le rasoir que tenoit ma droite , j'achevai de couper la tumeur dans son bord extérieur. L'amputation faite , je fis lever les doigts de l'aide-chirurgien de

dessus les arteres, & j'en laissai couler un peu de sang pour dégorgier la partie, sans faire usage de mes aiguilles. J'appliquai sur l'extrémité de chacune de ces arteres un petit tampon de charpie rapée, que je faisois tenir par l'aide-chirurgien. Je soutins ces tampons par plusieurs couches de charpie brute, j'égalisai & je relevai suffisamment ce tamponnage, & j'appliquai ensuite mes compresses & mon bandage qui arrêterent parfaitement le sang.

La malade soutint l'opération avec tant de courage, qu'elle me donnoit elle-même les épingles pour arrêter le bandage ; cependant bientôt après elle tomba dans une défaillance qui lui ôta la parole & l'usage de tous ses sens : elle en revint peu à peu par l'usage d'un peu de bon vin. On lui fit prendre du bouillon, & depuis ce temps-là je la tins à une diette sévère ; je lui fis prendre le soir une potion légèrement cordiale & anodine : elle fut assez tranquille pendant cette première nuit, elle souffrit bien moins que les précédentes. Elle sentoit que les douleurs qui résultoient des incisions étoient beaucoup moindres que celles que le cancer lui faisoit endurer. Le lendemain & les jours suivans je fis ajouter à sa tisane un peu de syrop de diacode le soir. Le dixième décembre, second jour de l'opération, je me

contentai de lever les compresses, & d'humecter la charpie & les bords de la plaie avec l'huile d'hypericum : au moyen de ce pansement & du syrop anodin, elle dormit toute la nuit suivante. Le onzieme je réitérai le même pansement & le même régime. Pendant tout ce temps-là, la fièvre fut médiocre, & sans aucun redoublement : elle cessa tout-à-fait le treizieme, quatrieme jour de l'opération. Ce jour-là j'achevai de lever l'appareil que je trouvai mouillé d'une suppuration blanche, épaisse & louable. Je pansai la plaie avec des plumaceaux chargés d'un digestif ordinaire, & trempés dans le vin blanc miellé ; je continuai ces pansemens pendant dix à douze jours, au bout desquels la circonférence de la plaie fut diminuée de moitié. Par le secours de la suppuration, qui fut toujours assez abondante & bien conditionnée, toute la mamelle se dégorgea parfaitement comme je l'avois espéré. A ces pansemens je fis succéder l'usage de l'onguent pompholix qui fut continué jusques au huitieme janvier que la plaie fut réduite à la circonférence d'un écu de trois livres. Alors ayant apperçu une espece de bourgeon fongueux au bord de la plaie, qui répondoit au muscle grand dentellé, j'y appliquai un peu de ma poudre escarrotique contre les cancers. L'escarre fut

huit jours à tomber , après lesquels trouvant encore de la dureté à la base du bourgeon enlevé , j'y fis une seconde application de ma poudre , au moyen de laquelle l'escarre qui tomba acheva de détruire cette dureté. Cette plaie fut parfaitement cicatrisée le 24 février 1750 ; la malade reprit bientôt ses forces & son embonpoint.

Depuis la guérison qui sembloit parfaite , on lui fit observer un régime convenable : on la mit à l'usage du lait qu'elle continua long-temps. Au printemps suivant on lui fit prendre les bouillons altérans , & les eaux minérales de Bagnères de Bigorre. Malgré toutes ces précautions on vit un an après un bourgeon fongueux & carcinomateux se former sur le bord de l'extrémité supérieure de l'ancienne cicatrice vers l'aisselle droite. J'en fis l'extirpation au mois de janvier 1751 , ainsi que de plusieurs glandes squirrheuses qui avoient de fortes adhérences avec le muscle pectoral vers le creux de l'aisselle. J'y appliquai deux ou trois fois ma poudre escarrotyque pour détruire des chairs fongueuses qui me paroissoient suspectes du côté de la mamelle : la plaie fut parfaitement cicatrisée à la fin du mois de mars suivant.

Elle se remit au mieux avec les précautions du régime que je lui prescrivis ,

& du lait dont elle fit un long usage ; elle recouvra son embonpoint & sa gaieté naturelle. Elle jouit de la meilleure santé pendant près de deux ans ; mais sur la fin de l'année 1752, il se forma dans le creux de l'aisselle droite une tumeur qui se montra bientôt avec les caractères d'un carcinome. Quoique ces récidives dussent me donner peu d'espérance pour la guérison, je tentai pour la troisième fois, vers le commencement de l'année 1753, l'extirpation de cette masse chancreuse qui ne me paroissoit pas intéresser immédiatement les vaisseaux & les nerfs du creux de l'aisselle. Les suites de cette opération parurent d'abord assez favorables ; la suppuration étoit bien établie, les matières étoient d'une qualité louable, les chairs étoient belles, & sembloient promettre une cicatrice heureuse ; mais après quelques jours, il parut à la plaie des fongosités suspectes que j'enlevai avec l'instrument tranchant. Vers la fin de février, il prit à la malade une petite fièvre qui redoubloit tous les soirs. Les chairs de la plaie devinrent pâles, blafardes & fongueuses ; les matières de la suppuration parurent sanieuses & fétides. Malgré tous les secours que mon zèle me suggéra pour la malade, épuisée par la fièvre, les douleurs & l'insomnie, elle y succomba le 17 mars 1753.

Une religieuse de l'ordre de S^{te} Claire, au couvent de Castelnau-Magnoac, âgée d'environ cinquante ans, d'un tempérament vif & sanguin, avoit essuyé, pendant nombre d'années, des vapeurs hystériques dont les accès étoient assez graves & fréquens. Outre les symptômes ordinaires à cette maladie, elle avoit éprouvé pendant un temps considérable, dans la région hypogastrique, une intumescence d'une grande étendue, & d'une consistance assez dure pour faire craindre une tumeur squirrheuse dans la matrice. Elle étoit peu réglée dans le temps de la formation de cette intumescence qui, selon toute apparence, devoit sa cause à la diminution de ses menstrues qui, peu de temps après, disparurent entièrement; mais par une métastase sensible, deux ans avant sa mort, cette tumeur s'évanouit, & il se forma en même temps un engorgement très-considérable à la mamelle gauche, dont le volume augmenta peu à peu. Cette partie devint dure, douloureuse & lancinante. Une fausse pudeur lui fit céler son mal, & lui fit continuer de porter son corset qui ne pouvoit, par sa pression, que précipiter l'ulcération de la mamelle déjà cancéreuse. La tumeur éclata & s'ulcéra au commencement

commencement de mars 1755 ; la malade dévora dans le silence toutes les horreurs de sa cruelle situation jusques à la fin du mois d'avril suivant. La Supérieure de ce monastere , à qui elle révéla son triste état , envoya chercher un empirique qui , dans ce pays , jouit d'une grande réputation pour la cure des cancers. Il trouva les progrès de celui-ci trop considérables pour en tenter le traitement par sa poudre escarotique. Il déclara qu'il n'y avoit d'autre ressource contre ce mal , que l'extirpation de la mamelle , & il m'indiqua comme un artiste capable de l'exécuter. Appelé pour cette malade , je me rendis auprès d'elle le 6 mars 1755 : après les détails préliminaires , je portai mon examen sur la mamelle affectée. Son volume , quoique naturellement grand , avoit été porté au double de ses dimensions naturelles ; tout ce corps globuleux étoit engorgé , & dur comme une pierre : mais il avoit peu d'adhérence avec les parties voisines. Au-dessous du mamelon on voyoit un ulcere vaste , creux & profond , où l'on pouvoit loger aisément les deux poüces. Tous les bords en étoient renversés , noueux & noirs comme des escarres formés par un caustique : il en découloit une matiere abondante , liquide , noire & d'une odeur très-fétide. La malade , qui avoit

toujours eu de l'embonpoint, n'étoit pas encore décharnée ; son visage étoit un peu animé par les vives douleurs qu'elle enduroit, & par les insomnies cruelles qu'elle éprouvoit depuis long-temps : elle avoit un peu de fièvre lente. Après m'être concerté avec messieurs *Lafourcade* & *Cases* ses médecins, pour les remèdes préparatifs à l'opération, je revins auprès d'elle le 13 mai. J'amputai cette mamelle avec assez de facilité, & j'ose dire avec assez d'exactitude, puisque je ne laissai rien de tout ce qui faisoit partie de la concrétion cancéreuse. Je ne me servis que de la simple charpie pour arrêter l'hémorrhagie. Je me contentai de changer les compresses, qui étoient humides, le lendemain de l'opération 14^e du mois. Le 15^e je levai une partie de la charpie, & je n'achevai de lever tout l'appareil que le 16 : cette opération ne fut suivie d'aucun fâcheux accident. La suppuration s'établit, & se continua à souhait, au moyen d'un digestif ordinaire. Je lui substituai bientôt le vin miellé dans lequel je trempois la charpie dont je couvrois la plaie ; la fièvre disparut dans peu de jours, elle recouvra bientôt le sommeil & sa gaieté naturelle. Nous mîmes la malade à l'usage du lait pour toute nourriture, la plaie guérissoit à vue d'œil ; mais avant qu'elle ne fût prête à se cicatrifer,

nous prîmes la précaution d'ouvrir un cautere à la jambe. Malgré ces prudentes mesures, nous eûmes le désagrément de voir paroître à environ deux pouces de la circonférence de la cicatrice, & avant l'entiere consolidation de la plaie, sept petits tubercules squirrheux qui, dans peu de temps, acquirent le volume d'une petite noix, qui ne tarderent pas à s'ulcérer, & à acquérir toutes les propriétés du cancer. La malade retomba dans son état de langueur & de souffrance, la fièvre lente la reprit, & malgré tous les secours que messieurs ses médecins lui porterent, elle mourut vers le 12 décembre de la même année.

5^e OBSERVATION.

Madame D.... femme d'un magistrat royal, étoit née à la Rochelle où elle avoit fait son séjour jusqu'à l'âge de plus de quarante ans. Elle étoit d'un tempérament vif & un peu sanguin; elle avoit été assez bien réglée tandis qu'elle avoit été en âge d'avoir ses mois: elle avoit été affectée, dès sa jeunesse, d'une acrimonie démontrée par des douleurs rhumatismales qui l'avoient tourmentée en divers temps; par des fluxions à la tête, sur les dents, & sur les gencives; par des douleurs de colique, & par beaucoup d'autres accidens

qui dénotoient cette acrimonie. Elle avoit fait , en divers temps , nombre de remèdes pour tâcher de détruire ce vice , sans jamais avoir pu en venir à bout. Vers 1750, étant alors âgée d'environ cinquante-cinq ans , il parut se fixer d'une manière particulière dans le vagin où elle sentoit une cuisson permanente qui augmentoit considérablement dans le temps du coït. Après avoir long-temps supporté cette incommodité , elle se détermina , en 1752 , à se faire visiter ; je reconnus , indépendamment de la rougeur de presque tout le vagin , un tubercule dur & squirrheux au-dessous de l'orifice de l'urethre : ce petit squirrhe , par ses douleurs lancinantes & pulsatives , menaçoit de devenir bientôt chancreux. Je lui prescrivis des topiques adoucissans & émolliens , des injections de même nature , & un régime analogue à son état. Ces moyens furent insuffisans , de même que l'usage des eaux de Bares en boisson , en bains & en injections , qu'elle alla prendre sur leurs sources. Bientôt la considération de ce mal , tout grave qu'il paroïssoit à la malade , céda à un nouvel accident plus alarmant encore. Il se déclara une petite tumeur à la mamelle droite , qui , augmentant peu à peu de volume , devint dure , douloureuse & lancinante. Les topiques qu'on y appliqua ne

firent que hâter son ulcération : elle se montra avec les caractères d'un cancer ulcéré, qui n'occupoit qu'une partie de la mamelle, sans adhérence avec les parties voisines. On en fit l'amputation au mois de septembre 1753, à Bagneres de Bigorre : la plaie se guériffoit avec assez de célérité. Cependant il resta au centre de la cicatrice un corps glanduleux du volume d'une fève de haricot. La dame, tranquillisée par les assurances trop positives de son opération, se flattoit que ce tubercule se dissiperoit avec le temps : elle resta dans cette fausse sécurité jusques au commencement de l'année 1755. Elle commença à s'inquiéter des progrès qu'elle voyoit faire à ce tubercule qui ne tarda pas à devenir lancinant, & à s'ulcérer. Appelé pour lui donner mon secours, je ne balançai pas à le regarder comme un cancer renaissant : j'eus l'honneur de conférer sur cette maladie avec trois médecins qui furent d'avis de tenter les frictions mercurielles dont ils me confièrent l'administration. Quoique persuadé de leur inutilité, j'y procédai, mais avec tous les ménagemens possibles, & je poursuivis le traitement du mercure sans éprouver aucune salivation, ni autre accident fâcheux. Le cancer n'ayant reçu aucun amendement par ce moyen, & faisant chaque jour

de nouveaux progrès, la malade se décida pour une seconde opération : je l'y avois préparée , & je m'attendois à l'exécuter comme nous en étions convenus. Elle m'échappa sur ces entrefaites pour se livrer à un opérateur Italien qui faisoit beaucoup de bruit sous la protection de m. l'intendant d'Auch. Il répéta à Tarbe l'amputation de ce cancer vers la fin de l'année 1755 ; elle ne fut pas plus heureuse que la première. La cicatrice de la plaie ne put se faire en entier ; il y resta au milieu un tubercule fongueux, que l'opérateur Italien en revoyant sa malade , lui promit qu'elle verroit bientôt se consolider avec toute la plaie : la malade l'en crut bonnement. Revenue chez elle , elle vit ce fungus s'accroître journellement avec beaucoup de rapidité : elle alla rejoindre son Italien à Auch. Il eut l'impudence de lui soutenir qu'elle étoit guérie , & de faire entendre à m. l'intendant , & à une nombreuse compagnie qui n'avoient pas vu le mal , que cette dame avoit le cerveau dérangé. Outrée de dépit & de désespoir , elle prit le parti de regagner sa demeure ; elle se livra à plusieurs empiriques dont elle éprouva successivement les fausses promesses ; elle traîna environ un an sa vie douloureuse & languissante , & ne vit terminer que par sa mort les suites funestes de son cancer.

Le célèbre m. *Monro*, professeur d'anatomie à Edimbourg, a consigné plusieurs observations sur des amas de limphe sanguinolente dans les tumeurs chancreuses, dans le cinquième volume des *essais de la société d'Edimbourg*. J'ai cru qu'en suivant, quoique de bien loin, les traces de ce savant distingué dans toutes les parties de l'art de guérir, & sur-tout dans la chirurgie qu'il a illustrée par ses travaux, je pouvois essayer de concourir à ses nobles vues pour les progrès de l'art, & pour le bien de l'humanité, en publiant plusieurs observations sur des cas semblables. J'y ajouterai quelques courtes remarques tant sur la nature de ces maladies, que sur l'usage de la *belladonna*, & de la ciguë aujourd'hui si fameuse par les cures merveilleuses & multipliées qu'elle a opérées.

6^e OBSERVATION.

Le nommé *Dominique Daftugue*, bordier dans le territoire de Masseube, âgé d'environ cinquante ans, doué d'un assez bon tempérament, s'aperçut, dans le cours de l'été de 1757, d'une intumescence qui se formoit au-dessous de l'omoplate gauche; elle avoit l'étendue d'une grande main; elle étoit peu élevée, & exempte de douleur. Ces circonstances lui firent

négliger tout secours jusqu'au mois de juin 1758, qu'il me la fit voir: elle n'avoit pas encore fait de grands progrès, sa figure étoit à-peu-près ovale & régulière, son extrémité supérieure s'approchoit de l'angle inférieur de l'omoplate, & le corps de la tumeur reposoit sur le muscle *grand dorsal*. Elle étoit dure, égale & unie dans sa surface; son élévation n'avoit qu'environ un pouce de relief; elle étoit parfaitement indolente. J'envisageai cette maladie comme une tumeur squirrheuse; je prescrivis des cataplasmes émolliens: la difficulté de les maintenir sur la partie durant les travaux rustiques que le malade voulut continuer malgré mes avis, les lui fit d'abord abandonner. Dans le mois de juin 1758, je fis appliquer sur cette tumeur, qui croissoit sensiblement, un mélange fait avec les emplâtres de mucilages, de ciguë, de diabolium; l'usage continué de ce topique n'empêcha point l'accroissement de la tumeur. Elle acquit, jusqu'au mois d'Août suivant, le volume & la figure d'un melon médiocre aplati. Elle devint inégale & dure dans certains points, tandis qu'elle montrait quelque fluctuation en d'autres. Dans cet état, un chirurgien-profitant d'une absence que je fus obligé de faire pour plusieurs mois, s'offrit de guérir le malade, en évacuant

la matiere épanchée. Il fit, vers la fin d'août, une ouverture à cette tumeur avec la lancette. Il en sortit environ une livre d'une matiere rougeâtre & sanieuse. L'opérateur qui s'étoit flatté de guérir entièrement cette maladie par ce moyen, fut fort étonné de voir que, malgré cette évacuation, la tumeur conservoit presque tout son volume ; la petite ouverture qui avoit été faite se cicatrisa bientôt. Il se fit un nouvel amas de matieres, & la tumeur loin de diminuer de volume, alloit toujours en croissant, sans être encore que peu douloureuse.

Vers la mi-septembre suivant, deux chirurgiens distingués dans ce pays-ci par leur capacité & leur expérience, & qui s'étoient chargés de suppléer à mon absence, furent priés de donner leur secours à ce malade. Une fluctuation considérable se faisant sentir à cette tumeur, on y fit une nouvelle incision, par laquelle il sortit encore plus de matiere sanieuse que la premiere fois. Le vuide que laissa cette évacuation, confirma les conjectures qu'on avoit faites sur la nature & la consistance de cette tumeur ; on se convainquit que cette espece de paranchime n'étoit qu'un composé d'un grand nombre de tubercules glanduleux. On en enleva la plus grande partie avec l'instrument tranchant : on se

flatta que la suppuration entraîneroit le reste , ou que du moins on feroit le maître de le détruire dans les suites du traitement. Rien sans doute n'auroit été plus sage & plus prudent que d'extirper tout-à-la-fois la barre glanduleuse de cette tumeur ; mais le malade n'eut jamais assez de courage pour se déterminer à souffrir cette opération , qui peut-être auroit été décisive pour sa guérison. Cependant ces corps glanduleux , qui faisoient pour ainsi dire les racines de cette excroissance , au lieu de se fondre & de tomber par la suppuration , prenoient chaque jour des accroissemens sensibles. On essaya d'en dévorer plusieurs avec la pierre infernale , & avec d'autres caustiques. On en emporta d'autres avec l'instrument tranchant. La pusillanimité & l'irrésolution opiniâtre du malade , obligeoient à se prêter à ces moyens successifs , mais insuffisans , pour ne pas l'abandonner inhumainement à son mauvais fort. Mais à mesure qu'on détruisoit une partie de ces tubercules fongueux , il en repulluloit de nouveaux sans nombre. Toutes ces opérations douloureuses par elles-mêmes , & réitérées journellement , ne pouvoient manquer de porter beaucoup d'irritation sur tout le vaste ulcere que laissoit l'enlèvement de cette tumeur. Ses bords étoient

devenus noueux , renversés & vraiment carcinomateux. Une fièvre lente s'étoit mise de la partie , & traînoit avec elle les plus cruelles insomnies. Le malade épuisé par la longueur & l'intensité des souffrances, peu soutenu d'ailleurs par la mauvaise nourriture que son peu d'aisance l'obligeoit de prendre, s'affoiblissoit de jour en jour, & traînoit la vie la plus malheureuse. Cependant ayant ouï-dire, dans le cours des pansemens, qu'on donnoit à sa maladie un caractère carcinomateux, il fit appeler un empirique du voisinage, qui a beaucoup de réputation pour la cure des cancers : il en guérit effectivement beaucoup par l'application d'une poudre escarrotique ; c'est principalement lorsqu'ils ont leur siege au visage, qu'ils n'entament que la peau ou les parties charnues, & que leur vice se trouve borné à la partie où ces ulcères se montrent. J'en suis d'autant moins surpris que je me sers moi-même d'un escarrotique à-peu-près semblable à celui de cet empirique, & qui m'a toujours réussi dans les circonstances que je viens d'énoncer.

Mais ayant vu le malade sur la fin du traitement, je ne crus pas devoir me servir de mon escarrotique pour plusieurs considérations, 1^o. parce que le sujet, loin d'être dans les circonstances favorables au

succès de ce topique , étoit au contraire dans une position qui devoit faire craindre, ou plutôt qui démontroit qu'il y succomberoit ; 2°. parce que ce topique produit des irritations dans tout le système nerveux, une fièvre violente, mais passagere, quoiqu'on ne l'applique que sur des ulcères d'une petite étendue, & à des sujets qui ne sont pas épuisés ; 3°. parce qu'indépendamment des irritations, cet escarrotique , par l'ustion qu'il porte sur les chairs , cause des escarres qui doivent nécessairement supprimer la suppuration, & donner lieu à la métastase des matieres purulentes sur quelque viscere.

L'empirique, plus hardi que moi, n'hésita pas à appliquer son escarrotique sur toute l'étendue de l'ulcere qui, étant d'une figure elliptique , avoit au moins six à sept pouces de longueur, & quatre à cinq de largeur. Les douleurs insupportables que ce topique occasionna furent bientôt suivies de la fièvre, du délire, d'une grande difficulté de respirer, d'oppression de poitrine, de râlement, &c. Enfin la mort termina ses souffrances dans moins de vingt-quatre heures après l'application de cet escarrotique, & vers la fin de décembre 1758.

7^e OBSERVATION.

La femme du nommé *Sabatier*, laboureur, habitant de *Lourties*, âgée de près de cinquante ans, assez bien constituée, & très-laborieuse, fut attaquée, dans le mois de septembre 1759, d'une tumeur indolente & glanduleuse, un peu au-dessous de l'aîne gauche. Cette tumeur qui, dans son origine n'étoit qu'une glande tuméfiée, s'accrut en peu de temps, sans néanmoins devenir douloureuse. Lorsqu'elle me la fit voir pour la première fois, elle avoit le volume d'un œuf de poule aplatti. C'étoit vers la fin de novembre de la même année. Elle n'y avoit encore appliqué aucun remède; je débutai par des cataplasmes émolliens, dont elle continua l'usage varié pendant long-temps. Je leur substituai des emplâtres de la même nature, auxquels je joignis des résolutifs tels que ceux de ciguë, & de *vigo cum mercurio*. Ces topiques ne produisirent aucun bon effet; car la tumeur, au lieu de diminuer, acquit le volume d'un œuf d'oie, jusques vers la fin de janvier 1760.

La tumeur, dans cet état, paroissoit composée de plusieurs paquets de glandes amoncelées, qui la rendoient inégale. La malade y sentoit des douleurs lancinantes de tems en tems; ce qui me fit douter si elle

ne deviendrait cancéreuse, ou si elle ne se terminerait pas par quelque suppuration. Cette maladie m'étoit déjà très-suspecte, & je n'en pouvois concevoir qu'un pronostic fâcheux, ou du moins très-incertain. Dans cette perplexité, je me serois volontiers décidé pour l'extirpation; mais la situation de cette tumeur vers la naissance de l'artere crurale, & ses fortes adhérences avec ce vaisseau respectable, & avec les parties voisines, ne me permirent pas de m'arrêter sur ce moyen: il me parut trop dangereux dans son exécution. J'insistai sur les topiques émolliens, j'y joignis quelques légers suppuratifs, dans la vue de conduire la maladie dans la voie de la suppuration. Ces remèdes ayant été continués pendant longtemps, je m'apperçus, vers le mois de mai 1760, de plusieurs petits dépôts séparés, dans différentes glandes qui composoient le parenchyme de la tumeur, autour desquels il régnoit des duretés considérables. Dans l'espérance que la suppuration pourroit les fondre, je crus ne devoir pas me presser d'ouvrir ces petits abcès, mais plutôt insister sur l'usage des cataplasmes émolliens & maturatifs.

La malade, fatiguée par la longueur de la maladie, & par les douleurs cuisantes & lancinantes qu'elle lui faisoit endurer,

sur-tout pendant les nuits, me pressoit journellement d'évacuer la matiere assemblée ; mais toujours guidé par les mêmes principes & les mêmes motifs, j'éludai de déférer à ses instances. Lassée de ma résistance, elle profita d'une absence de trois ou quatre jours, que je fus obligé de faire, pour appeller un chirurgien du voisinage. Ce chirurgien n'hésita point de condamner ma dangereuse timidité. Il prononça hardiment que pour peu qu'on tardât à évacuer la matiere épanchée dans la tumeur, la gangrene alloit s'en emparer. Il crut ne pouvoir se presser assez de conduire cette misérable d'un champ où elle travailloit, dans sa pauvre chaumière, pour y exécuter son arrêt. A peine font-ils rendus dans la maison, qu'il plonge le glaive salutaire dans la tumeur. Un coup de lancette fait les frais de cette immortelle & rare expédition. Il en coule plus d'une livre d'une matiere sanieuse & sanguinolente. Voilà l'ennemi chassé de ses retranchemens, & par conséquent la victoire. L'abondance & la qualité de la matiere, servent à confirmer la justesse du prognostic, le danger de la conduite passée & la certitude de la guérison. On n'y faisoit pas le moindre doute le jour de cette célèbre opération, qui fut faite le 2 juin.

Cependant, quelques jours après, on ne peut se diffimuler que la tumeur ne conserve presque tout son volume; les duretés qui l'environnent & qui l'empêchent de s'affaïsser après l'évacuation de la matiere, forment une caverne assez vaste dans son centre. Le même oracle décide qu'il faut attaquer cette caverne, & emporter les duretés qui forment ses parois & sa voûte. Le jour est fixé au huitieme du même mois pour cette seconde expédition. La lancette avoit ouvert la voie. Le rasoir, comme l'instrument le plus usité, & peut-être le seul au pouvoir de l'opérateur, est destiné à finir la besogne. La caverne est fendue, & partie de ses parois emportée: la suppuration doit en détruire les restes. Un digestif, dont on couvre toute cette grande plaie, doit favoriser ces effets. Le mari de la pauvre malade, homme rustique, est chargé de faire les pansemens journaliers. Le chirurgien se réserve pour la direction de la cure & pour les opérations extraordinaires. L'opiniâtre résistance des duretés les rend indispensables: le fer n'ayant pu les emporter, c'est à l'usage des caustiques que ce triomphe est réservé. On commence par l'alun calciné, on continue par le verdet, par la poudre de chaux vive, par l'arsenic, &c. tous ces
topiques

topiques ne peuvent rien contre ces rebelles duretés. Elles se renversent, & deviennent noueuses, les douleurs sont insupportables; la fièvre, qui accompagne constamment la maladie depuis la première opération, reçoit des redoublemens alarmans; les funestes effets des caustiques ramènent à l'usage du rasoir qui, aussi mal dirigé que la première fois, devient tout aussi inutile; les bords de cet affreux ulcère croissent, s'endurcissent de plus en plus, se renversent & sont évidemment chancreux; au lieu d'un pus louable, il n'en découle qu'une sanie ichoreuse & puante; les douleurs y sont vives, lancinantes & insupportables; la malade ne peut fermer l'œil; la fièvre & ses redoublemens l'épuisent; enfin, excédée par la rigueur de la maladie & par la constante cruauté des traitemens, elle justifie les promesses du nouvel Esculape en guérissant de tous ses maux.

8^e OBSERVATION.

Le 3 novembre 1760, feu m. *Lapujade*, célèbre chirurgien de Toulouse, & moi, fûmes consultés chez m. le marquis de *Valence*, au Mafès, par la veuve de m. *Dutrein*, notaire de l'Ilhac en Cominges, au sujet d'une tumeur qu'elle avoit à la mamelle droite: elle étoit alors âgée de vingt-

huit ans. Elle nous rapporta qu'à l'âge de six à sept ans, étant encore chez le sieur *Gages* son pere, négociant à Bologne, elle avoit eu un clou au-dessous du mamelon droit. Cette petite tumeur suppura, mais si imparfaitement qu'il s'y forma un tubercule du volume d'une petite noisette, & qui ne lui caufoit aucune douleur. Son accroissement fut insensible & très-lent; il n'empêcha point la mamelle de se gonfler à l'âge de puberté, il ne mit aucun obstacle au cours de ses menstrues qui avoit toujours été périodiquement réglé. Elle fut mariée à l'âge de vingt-deux ans; elle mit bientôt au monde une petite fille qu'elle allaita pendant plus de deux ans. Jusques-là son tubercule n'avoit fait que peu de progrès; elle n'y sentoit aucune douleur, & n'en éprouvoit aucune incommodité. Ce ne fut qu'en 1758, dans le temps qu'elle sevrâ son enfant, que ce tubercule s'accrut insensiblement, engorgea & durcit peu à peu le globe de la mamelle.

Ce tubercule, originairement situé au-dessous du mamelon, ne pouvant point s'étendre librement dans le corps glanduleux du sein, à cause de l'engorgement que celui-ci avoit contracté, poussa ses accroissemens au-dessous, & hors de ce globe. Quoique cette extension de tumeur

fit un même corps avec la mamelle , on pouvoit la distinguer de cette partie par un petit enfoncement transversal qu'on remarquoit à la peau , dans le lieu où le corps glanduleux du sein avoit dû terminer inférieurement sa circonférence ; de sorte que cette expansion de tumeur sembloit naître , par une base large , du corps de la mamelle , & s'avançoit vers la fossette du cœur , sur les cartilages antérieurs des côtes auxquels elle étoit très-adhérente. La mamelle tuméfiée étoit au moins au double plus grosse que la saine ; elle étoit dure comme une pierre , immobile comme un terme ; elle occasionnoit souvent des douleurs lancinantes , mais beaucoup moins qu'à la tumeur inférieure qui en prenoit son origine.

Le diagnostic de la maladie étoit trop frappant pour méconnoître une tumeur cancéreuse prête à s'ulcérer : le pronostic n'étoit pas aussi aisé. Quant à la cure , *m. Lapujade* prétendit qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que celui de l'extirpation.

Tandis que la malade affligée & indéterminée se retire chez elle , ce célèbre opérateur me déclare toutes ses méfiances sur le succès de l'opération : elles étoient entièrement conformes à ma façon de penser.

Le 12 du même mois je fus prié de la part de la malade de me rendre à Bologne pour lui faire cette extirpation : elle y avoit été préparée par les soins de m. *Menville* son chirurgien ordinaire, qui avoit assisté à notre consultation.

Je m'y rendis le 13. La malade avoit eu, les jours précédens, quelques petits accès de fièvre, accompagnés de frissons. Le volume de sa mamelle s'étoit fort accru depuis notre premier examen; la lividité de la peau, observée au sommet de la tumeur inférieure, s'étoit dilatée & s'étendoit en forme d'une partie de croissant, en suivant extérieurement de bas en haut le bord de sa circonférence; les douleurs étoient plus vives & plus lancinantes; l'engorgement, la dureté & la parfaite immobilité de cette tumeur démontroient ses fortes adhérences avec les côtes & avec leurs cartilages antérieurs. Peut-être même que la plevre, & d'autres parties subjacentes faisoient corps avec cette tumeur. Ces considérations ne me laissant pas un espoir un peu fondé pour le succès de l'opération, je crus devoir la décliner, & me retrancher sous l'axiôme reçu : *Si non profis, saltem ne noceas.*

Cependant, pour ne pas laisser appercevoir les véritables raisons qui m'empêchoient de tenter l'extirpation, & pour

éviter de jeter la malade dans le désespoir d'aucun secours , je lui dis, qu'avant de me déterminer aux ressources cruelles des instrumens , je voulois essayer des moyens plus doux & moins effrayans, qui avoient guéri plusieurs personnes de la maladie qui l'affligeoit. Je lui citai les cures opérées par les soins généreux de mm. *Lambergen & Darluc*, par l'usage des feuilles de la plante nommée *belladona* ; je lui rapportai celles qui sont détaillées dans la dissertation de m. *Stork* sur l'usage intérieur de la ciguë : mais n'ayant pas actuellement , & ne pouvant avoir de quelques jours l'extract de cette dernière plante , je débutai par une légère infusion des feuilles de *belladona* : elle en commença l'usage le 16.

J'allai la voir le 22 : je trouvai que cette infusion prise à la dose d'un gobelet, chaque matin à jeun , pendant les cinq jours précédens , avoit totalement calmé les douleurs qu'elle sentoît à la mamelle affectée ; mais que ce remède lui faisoit éprouver beaucoup de sécheresse au gosier, & à toute la bouche. Elle lui caufoit aussi beaucoup d'anxiétés, des tournoiemens de tête , des vertiges, & même quelques légers délires les derniers jours, malgré une écuelle de lait qu'elle prenoit deux heures après son infusion, & l'usage d'une tisane

534 OBS. SUR LE TRAITEMENT
adoucissante. Je fis suspendre celui de la
belladona pendant un jour : elle la reprit
le 24 jusqu'au 29 inclusivement.

Je revins la voir ce dernier jour ; elle
avoit eu des petits accès de fièvre les qua-
tre jours précédens. La partie inférieure
de la tumeur étoit devenue très-doulou-
reuse & lancinante, malgré l'application
d'un *mouleton* trempé dans une décoction
de ciguë. La peau, qui recouvroit cette
tumeur excroissante, étoit brune & un peu
livide ; ce qui sembloit annoncer son ul-
cération prochaine : je lui fis suspendre
tout topique. Le soir du même jour, elle
commença l'usage de l'extrait de ciguë à
la dose de trois grains, selon la méthode
du célèbre m. *Stork* ; elle le continua
deux fois le jour, matin & soir.

Je me déterminai à donner la préfé-
rence à ce dernier remède, tant parce
qu'il n'est pas susceptible d'aucun des ac-
cidens que cause la belladona, que parce
que la dissertation de m. *Stork* indiquoit
un plus grand nombre de cures opérées
par la ciguë, que je n'en connoissois à la
belladona.

Je fis une autre visite à la malade le
5 décembre. L'extrait de ciguë ne lui
avoit causé aucune incommodité ; ses dou-
leurs étoient moindres ; il sembloit que la
mamelle étoit moins fixe & moins adhé-

rente ; la tumeur inférieure étoit cependant douloureuse & lancinante quelquefois ; la peau qui la couvroit étoit plus brune & plus livide : je lui prescrivis trois pilules par jour, à la dose de quatre grains chacune.

Le 13 décembre je visitai de nouveau la malade ; je la trouvai gaie & exempte de la frayeur excessive qu'elle avoit toujours eue de la mort. Elle avoit bon appétit & dormoit assez bien ; son sommeil étoit néanmoins assez souvent interrompu par des douleurs pulsatives qu'elle sentoît au bord externe de la mamelle, & à sa tumeur inférieure. Je remarquai à celle-ci une fluctuation sourde.

L'extrait de ciguë ne produisant aucun inconvénient, j'en augmentai la dose jusqu'à cinq grains par pilule ; la malade devoit continuer d'en prendre trois par jour.

Le 24 décembre la malade me dit que depuis quatre à cinq jours les douleurs s'étoient fort accrues à sa mamelle, & sur-tout à sa tumeur inférieure. J'y distinguai sensiblement une collection de matières qui y excitoit, par intervalles, une douleur piquante ; la peau, en cet endroit, étoit livide, animée & disposée à crever : cette tumeur paroissoit avoir ses adhérences un peu moins fixes ; la vivacité de ses douleurs avoit diminué l'appétit, &

sur-tout le sommeil. La malade étoit encore exempte de fièvre ; je mis en délibération s'il n'étoit pas expédient de donner issue à la matiere déposée , mais je crus devoir encore me reposer à cet égard sur l'ouvrage de la nature. Je crus pouvoir espérer, d'après le rapport de m. *Stork*, que l'usage continué de la ciguë pourroit changer insensiblement les mauvaises qualités de cette humeur épanchée , ou du moins que la nature , secondée par les opérations de ce remede , procureroit son évacuation d'une maniere plus lente , plus douce , & peut-être plus efficace. Je quittai la malade ne doutant point que la peau du sommet de la tumeur ne crevât incessamment , tant elle étoit mince. Je lui recommandai de continuer l'usage de l'extrait de ciguë. Des occupations pressantes ne me permirent point de revenir auprès d'elle jusqu'au 7 janvier suivant.

Je trouvai ce jour-là les douleurs très-augmentées , de même que le volume de la mamelle & de la tumeur inférieure qui n'étoit pas encore ulcérée : l'appétit & le sommeil étoient très-diminués , & l'espérance de la malade presque évanouie. Il lui survint d'ailleurs quelques petits accès de fièvre chaque après-midi. Ses regles , qui ne lui avoient jamais manqué jusqu'ici ,

étoient retardées depuis trois ou quatre jours; tout cela me déterminà à demander le secours de m. *Pellepo* son médecin, pour tâcher de remédier à ces nouveaux accidens. Je convins de revenir dans peu de jours, résolu d'ouvrir la tumeur, supposé que la nature n'eût pas procuré l'évacuation de la matiere épanchée.

Comme je me dispoisois à me rendre auprès d'elle, j'appris par un exprès qu'on me dépêcha, que d'abord après mon départ, le 7 janvier, elle avoit été obscédée par un religieux qui avoit réussi à lui inspirer une confiance décidée en ses promesses, & que malgré l'état déplorable où je l'avois laissée, elle s'étoit fait transporter à Alan pour y être traitée par le pere prieur de l'hôpital de Lorette.

M^{lle} *Dutreïn* se rendit à Alan le 10 janvier 1761, afin d'être plus à portée de son nouveau conseil: elle le mit apparemment au fait de la maladie par un récit historique circonstancié, & il paroît qu'il blâma, sans autre examen, la conduite tenue jusqu'alors, & qu'il flatta la malade par de belles promesses. On en verra bientôt l'effet.

Il commença par appliquer sur la mamelle malade quelques-topiques, qui loin de calmer ses douleurs, les rendit plus insupportables. La tumeur ne s'étant pas en-

core ouverte, & la fluctuation y étant très-sensible, il se détermina à en faire l'ouverture. Un petit coup de lancette ou de bistouri pouvoit faire les frais de cette opération; mais on ne s'affujettit pas aux moyens ordinaires lorsqu'on est jaloux de soutenir une réputation d'opérateur incomparable: on appliqua sur le lieu le plus éminent de la tumeur une pierre à cautere. Ce caustique eut bientôt dévoré la mince peau qui couvroit le dépôt; & ne tarda pas à être dissous par la liqueur épanchée; il se mêla avec cette lympe sanieuse qui, par cette mixtion, devint d'autant plus corrosive. La plus grande portion de cette liqueur, dont on évalua la quantité à près de deux livres, s'échappa par l'ouverture, & inonda tout le lit de la malade. Celle qui demeura dans le sac, armée des sels acres & dévorans du caustique, porta l'incendie & la destruction dans toutes les glandes du sein; les muscles sur lesquels il repose, les côtes, leur périoste: & sur-tout les nerfs qui se distribuent sur toutes ces parties, participerent bientôt à cette combustion; les douleurs les plus atroces, les saisissemens spasmodiques, les frissons, les angoisses, les syncopes arriverent successivement: enfin la mort termina dans vingt-quatre heures la guérison promise.

Qu'il me soit permis de placer ici quel-

ques réflexions sur la maladie qui donne lieu à ces observations, & sur les remèdes employés, ou qui pourroient convenir à la curation.

Il paroît qu'on ne doit pas espérer de dissiper par la voie de la résolution les dépôts de lymphé sanguinolente qui se forment dans les tumeurs cancéreuses, surtout lorsque la matière épanchée se trouve en une certaine quantité ; elle est ordinairement enfermée dans un kyste trop épais pour pouvoir admettre l'intromission des molécules des topiques résolutifs, & pour favoriser l'évaporation de cette liqueur à travers les pores de cette poche. D'ailleurs les fibres qui constituent le tissu de ces sacs, ont tellement perdu leur vertu élastique, qu'on ne peut pas raisonnablement compter sur leur oscillation pour opérer une résolution salutaire.

Les remèdes intérieurs les plus efficaces ne sauroient agir immédiatement sur ces liqueurs épanchées qui se trouvent dans le même cas des autres épanchemens ; & si ce n'est que par l'entremise des vaisseaux qu'ils peuvent porter sur les humeurs leurs impressions bienfaisantes, il est clair que leur pouvoir à cet égard n'est pas moins borné que celui des topiques dans les circonstances présentes.

D'un autre côté, si cette résolution ne

se faisoit pas par une espèce de transpiration extérieure, qui ne voit le danger de la résorption de ces liqueurs sanieuses & malignes dans la masse des humeurs ? Il est donc bien évident qu'on doit évacuer extérieurement ces fortes de dépôts, lorsqu'ils sont un peu considérables, & que la nature est trop tardive à leur donner issue.

Est-ce avec l'instrument tranchant ; ou avec le caustere ? cela ne paroît pas pouvoir faire le sujet d'un problème. Si la raison seule n'étoit pas en état de le résoudre, quoi de plus propre à démontrer le danger du caustique, que l'exemple que je viens de rapporter ? Celui du célèbre m. *Monro*, qui a donné la préférence à la lancette, doit entraîner tous les suffrages.

On conçoit bien tous les dangers que peut causer dans une partie délicate comme la mamelle, le long séjour de cette lympe sanieuse, dont la putréfaction imparfaite & fourde peut, par ses progrès, causer des impressions funestes. Mais ne pourroit-on pas sans danger, & même avec avantage, retarder l'ouverture de ces fortes de dépôts multipliés dans des tumeurs formées par un amoncellement de glandes engorgées & endurcies dans des parties moins délicates & moins nerveuses que la mamelle, comme, par exemple, dans le

cas de cette tumeur maligne & chancreuse, qu'avoit à la racine de la cuisse cette femme dont j'ai rapporté l'histoire ? N'auroit-on pas pu espérer que l'âcreté de la matière eût détruit une partie des callosités & des fortes adhérences que cette tumeur avoit contractées avec les parties voisines, & sur-tout avec l'artere crurale, & préparé de cette manière l'extirpation de cette tumeur ? J'avoue pourtant que le danger que la matière ne rongeat l'artere elle-même, mérite beaucoup de considération, & peut rendre la solution de la question très-difficile.

Mais, supposé que ce péril & celui de la résorption de la liqueur épanchée dans la masse des humeurs eussent dû déterminer à ouvrir la tumeur, ce n'est pas par l'usage obstiné des caustiques qu'on eût pu espérer de détruire les callosités & les productions chancreuses qui compliquoient la maladie. On n'auroit réussi, par ces moyens violens, qu'à augmenter les tourmens du malade, & à hâter sa mort.

La chirurgie, jusqu'à nos jours, nous avoit offert peu de ressource contre ces maux formidables, lorsqu'on ne pouvoit pas les extirper entièrement, ou qu'ils dépendoient d'un vice qui affecte la masse des humeurs ; mais l'heureuse découverte des vertus de la belladonna & de la ciguë,

peuvent nous fournir aujourd'hui des moyens nouveaux pour dompter ces hydres cruelles. Ces poisons trop redoutés sont devenus des remèdes admirables entre les mains aussi prudentes que généreuses de mm. *Lambergen & Stork*. Les succès multipliés que ces bienfaiteurs du genre-humain ont retirés de leurs fortunées tentatives, & qui ont été aussi heureusement obtenus par nombre de leurs confrères qui se sont empressés de marcher sur leurs traces, doivent nous inspirer les espérances les plus flatteuses.

L'usage de la belladonna avoit d'abord calmé les douleurs dans la mamelle cancéreuse de m^{lle} *Dutrein*, pendant plusieurs jours; ce qui étoit d'un augure bien favorable. Mais la matiere lymphatique, épanchée dans la tumeur, se trouvant exilée hors de la puissance fistaltique des vaisseaux, il n'est pas étonnant que la putréfaction sourde dont elle étoit atteinte ait causé dans toutes les parties du voisinage une corrosion qui a dû nécessairement produire l'augmentation des douleurs, les anxiétés, la fièvre, &c. Le molleton, imbibé de la décoction de ciguë, n'a pu non plus, pour les mêmes raisons, modérer cette espece de fermentation dans cette lymphe déposée; & il n'étoit pas naturel d'espérer des effets bien utiles de ces ré-

medes, jusqu'à ce qu'on eût évacué cette liqueur sanieuse & malfaisante.

La secheresse de la bouche & du gosier, les éblouissemens, les vertiges, les légers délires, & tous les autres accidens que la belladonna faisoit éprouver à la malade, m'engagerent à substituer à ce remede l'extrait de la ciguë. Si ce spécifique n'a pas eu tout le succès qu'il sembloit devoir faire espérer, on peut en attribuer la cause à plusieurs raisons.

1°. Il est évident que sa vertu, non plus que celle de la belladonna, ne pouvoit pas s'étendre sur la lymphe épanchée dans la tumeur, tant qu'elle demeuroidt enfermée dans sa cavité. D'un autre côté, auroit-il convenu de tenter de lui donner issue avant qu'elle eût manifesté sa présence par la fluctuation ?

2°. La petite dose de ce remede pris pendant environ cinq semaines, d'abord à la dose de six grains, & porté seulement à quinze par jour, n'étoit pas, à beaucoup près, suffisante pour opérer des effets bien sensibles, sur-tout lorsque cette lymphe épanchée éludoit son action, & caufoit des ravages très-douloureux dans la tumeur.

3°. L'extrait de la ciguë ayant été fait dans le mois de décembre, où la plupart des plantes sont sans vigueur, il est plus que probable qu'il ne pouvoit pas avoir

la même efficacité que celui qui avoit été tiré dans une saison plus favorable.

Si la malade n'avoit été enlevée de mes mains, j'aurois commencé par évacuer le dépôt de la lymphe sanieuse de la tumeur, parce qu'une fluctuation suffisante & l'amincissement de la peau en avoient préparé l'ouverture. J'aurois insisté sur l'usage de l'extrait de la ciguë, dont j'aurois graduellement augmenté la dose. Si ce remède ne m'avoit pas donné d'assez bonnes espérances de guérison, je serois peut-être revenu aux essais de la belladonna, en prenant des précautions convenables pour prévenir & remédier aux accidens qu'elle avoit fait éprouver. J'aurois pu me servir de la teinture de cette plante, imaginée par l'ingénieur m. *Marteau de Grandvilliers*, qui a su la dépouiller de tous ses dangers, sans lui ôter sa vertu. Cette découverte a été publiée par ce célèbre médecin, précisément dans le temps où cette malade m'a échappé. Le concours de cette teinture & de l'extrait de ciguë employés en même-temps, m'auroit offert une double ressource. Le retour de la belle saison n'auroit pu que favoriser une curation, à la vérité, bien difficile, mais dont le succès (si on avoit pu l'obtenir) auroit beaucoup

beaucoup illustré le triomphe de ces remèdes merveilleux.

Si je ne craignois d'être trop long, je pourrois ajouter ici l'histoire de plusieurs carcinomes aux levres, & en d'autres parties, qui, après avoir été traités par les caustiques, ou par l'extirpation, ont paru être guéris pendant une ou plusieurs années, mais qui s'étant reproduits dans les mêmes parties, ou en d'autres, ont fait périr misérablement les sujets qui en étoient affligés. Il est peu de praticiens de bonne foi qui ne puissent rapporter un grand nombre de semblables observations. Leur réunion pourroit servir à dissiper l'illusion qu'on se fait trop souvent sur les triomphes passagers de l'extirpation, & à mettre en garde les chirurgiens contre la précipitation dangereuse de les publier comme des guérisons concluantes; ce qui n'est que trop propre à induire les malades, & les chirurgiens eux-mêmes, dans un excès de confiance qui peut devenir funeste en beaucoup d'occasions. Ces exemples rassemblés, justifieroient de plus en plus la théorie (& jusqu'à un certain point) la pratique des anciens dans le traitement des cancers; ils pourroient inspirer une sage retenue contre l'insuffisance ou le danger des extirpations dans bien des cas. Ils

seroient propres à nous faire faire d'utiles réflexions sur la férocité du virus cancéreux ; regardé jusqu'à nos jours comme indomptable , & à exciter notre zèle & notre sagacité pour la découverte d'un remède spécifique , qui , après avoir échappé aux recherches & aux expériences de ceux qui nous ont précédés , semble s'offrir à nous par les mains bienfaisantes de m. *Lambergen* & de m. *Stork*.

Nous connoissons déjà plusieurs guérisons de cancers obtenues par l'usage de la *belladonna*. M. *Darluc* de Caillan en Provence , & m. *Van den Block* , jaloux de suivre la carrière épineuse de m. *Lambergen* avoit si généreusement ouverte , avoient vu leur zèle couronné des plus heureux succès. M. *Marteau de Grandvilliers* , dont le mérite étoit généralement connu , avoit trouvé le moyen de dépouiller la *belladonna* , des qualités malfaisantes qui accompagnoient ses vertus admirables. Il sembloit que des épreuves , réitérées par ce remède si sagement modifié , devoient fixer les espérances qu'il nous promettoit pour la guérison des cancers. Le progrès de ces expériences a sans doute été arrêté par la dissertation de m. *Stork* , sur l'usage & les vertus de la ciguë ; exempte des inconvéniens qu'on reprochoit à la *belladonna* : elle a entraîné

sur cette plante une préférence générale, qui d'ailleurs sembloit lui être méritée par les observations multipliées que *m. Stork* a publiées en sa faveur. Nous avons vu, dans le journal de médecine, les détails de nombre de cancers guéris par l'usage de la ciguë dans différentes contrées du royaume. On prétend que les épreuves faites dans la capitale n'ont pas été aussi heureuses qu'à Vienne en Autriche. *M. Stork* a levé tous les doutes qui avoient pu naître sur la préparation de cette plante. Il pourroit en rester sur la différence des climats qui lui imprime-roient plus ou moins de vertu. C'est l'ex-périence qui peut nous fixer à cet égard.

J'ai employé plusieurs fois l'extrait de ciguë, mais je n'ai pu trouver assez de docilité dans les malades. Il n'ont pas voulu le continuer assez long-temps pour pouvoir en constater les effets. Je me con-tenterai d'en rapporter un exemple.

9^e OBSERVATION.

Un payfan, âgé d'environ quarante-cinq ans, portoit depuis plus de vingt ans un ulcere à la jambe, qui, malgré beaucoup de remedes pratiqués en divers temps, avoit carié une grande partie du tibia, &c. avoit rongé les parties charnues de plus de la moitié de cette jambe. Cet

ulcere étoit évidemment chancreux, & avoit tous les caractères d'un loup, pour parler le langage vulgaire. Il lui survint, il y a quatre ou cinq ans, un carcinome à la levre inférieure. Je le guéris en 1761, par l'application de ma poudre escarrotique. Il a eu la levre bien guérie & bien libre pendant plus de deux ans, au bout desquels il lui a reparu un nouveau carcinome sur la même partie. Il n'a eu recours à moi que lorsque ce mal avoit intéressé toute la levre, & qu'il avoit acquis un volume considérable. Il vouloit absolument que je réitérasse son traitement par ma poudre escarrotique; mais je n'osai pas déférer à ses instances, à cause du trop grand progrès du carcinome, & pour les autres raisons que j'ai ci-devant alléguées. Je l'avois déterminé, à la fin d'avril 1764, à l'usage de l'extrait de ciguë. Il n'a eu de constance, pour le continuer, que pendant un mois, & à petite dose, & comme il n'en reconnoissoit pas des effets bien considérables, il le quitta pour s'abandonner à son malheureux sort. Je ne l'ai pas vu depuis le commencement de juin, que je partis pour me rendre aux eaux de Bagnères de Luchon. Il y a apparence qu'il succombera bientôt à toutes les horreurs de son cruel état.

Un de mes freres, qui a resté sept à huit ans en qualité d'élève chez m. *Sorbet*, membre de l'académie royale de chirurgie, & chirurgien-major des mousquetaires gris, & qui exerce aujourd'hui sa profession dans ce pays-ci, a été plus heureux que moi dans l'usage de l'extrait de ciguë, comme il conste par l'observation suivante.

10^e OBSERVATION.

La femme de *Dominique Escudé de Montaut*, dans le comté d'Astarac, âgée de quarante-trois ans, d'un tempérament bilieux & délicat, reçut, au mois de mars 1763, sur la mamelle gauche, un coup qu'un enfant de quatre ans, qui couchoit avec elle, lui donna avec le coude en se remuant dans le lit. La douleur dans le moment fut violente, & l'empêcha de se rendormir de quelque temps. Elle se réveilla le lendemain, à son ordinaire, sans se ressentir de son accident. Trois semaines après elle s'aperçut d'une petite dureté à l'endroit du coup qu'elle avoit reçu un peu au-dessous & au côté extérieur du mamelon. Ce petit tubercule fut bientôt accompagné de deux autres. Tous les trois acquirent, dans l'espace d'un mois, un volume assez considérable. Les différens topiques qu'on lui indiqua

ne servirent qu'à aigrir le mal & à attirer une inflammation sur la partie. Inquiette sur son état, & craignant un cancer, elle alla trouver mon frere, avec son chirurgien ordinaire, le 10 juin suivant. Elle avoit toute la mamelle fort enflammée & fort douloureuse, & principalement vers les glandes engorgées, dont le volume & la figure ressembloient à des œufs de pigeon aplatis sur le devant. Elles étoient séparées les unes des autres, quoiqu'elles fussent assez voisines; elles étoient même très-sensibles & douloureuses, sur-tout lorsqu'on les touchoit. Un linge imbibé dans l'urine, & appliqué deux fois par jour sur la mamelle, composoit tout le pansement d'alors. Mon frere y substitua un cataplasme de mie de pain avec le lait; mais comme la malade ne pouvoit supporter que des choses fort légères, on fut obligé de l'abandonner. On eut recours à une décoction de ciguë, dans laquelle on trempoit des compresses qu'on appliquoit tièdes, plusieurs fois le jour, sur toute la mamelle, ce qui dissipa l'inflammation & la douleur dans sept à huit jours de temps. On mit la malade à l'usage des bouillons altérans, après y avoir été préparée par les remèdes généraux; on la fit passer de suite à celui de l'extrait de ciguë, dont elle prenoit

deux pilules par jour, à la dose de deux grains pour chacune. Elle en prit cette quantité deux jours de suite ; mais ne s'apercevant d'aucun effet sensible, elle doubla la dose d'elle-même pendant plusieurs jours, sans qu'elle en éprouvât la moindre incommodité. Mon frere étant éloigné de la malade de deux lieues, & occupé ailleurs, il ne put la voir assiduellement. Surpris de ce qu'elle n'avoit pas envoyé chercher d'autre extrait, ainsi qu'on en étoit convenu, il alla la voir huit ou dix jours après qu'elle eut fini l'usage de l'extrait de ciguë. Quelle fut sa surprise en voyant cette femme bien portante, & avec ses glandes totalement fondues & dissipées !

J'ai actuellement entre les mains une malade atteinte de plusieurs glandes engorgées, durcies & douloureuses, qui la menacent de cancers, & qui depuis près de deux ans fait usage de l'extrait de ciguë, avec beaucoup de soulagement & d'espérance de guérison.

II^e OBSERVATION.

Une dame religieuse du couvent de Prouillan, âgée d'environ quarante-huit ans, d'un tempérament vif & ardent, avoit le genre nerveux d'une vibrabilité étonnante. Elle avoit été sujette, depuis

plusieurs années, à des pertes utérines très-considérables; ce qui avoit contribué à l'appauvrissement de son sang, & à le surcharger d'une sérosité âcre, qui lui avoit causé des douleurs vagues de rhumatisme. Elle alla aux eaux de Bagnères de Bigorre, dans l'été de 1762. Les bains tempérés qu'elle y prit, ne firent qu'augmenter ses douleurs, qui se fixerent sur toute la poitrine, & particulièrement sur le côté gauche. Rendue chez ses parens à Pellefque, elle y éprouva, dans le mois de novembre suivant, une fluxion sur la poitrine, accompagnée d'une fièvre avec des redoublemens, d'une toux importune, suivie de crachats pituiteux & âcres, & de grandes insomnies. Cet état fut bientôt compliqué d'une inflammation érysipélateuse sur toutes les parties extérieures de la poitrine, particulièrement sur les mamelles & sur le côté gauche. On combattit ces accidens par la saignée, les remèdes adoucissans & béchiques, par les anodins, & tous les autres moyens usités en pareil cas. La fièvre & l'érysipele cédèrent à leur usage; mais les douleurs, quoique modérées, subsisterent. Il resta encore à cette dame plusieurs glandes engorgées dans chaque mamelle; elles augmentèrent bientôt de volume, devinrent dures, douloureuses, & même

un peu pulsatives. Elles étoient grosses comme des noix applaties au commencement de janvier 1763. Craignant qu'elles ne prissent un caractère cancéreux, je la mis, dans ce temps-là, à l'usage de l'extrait de ciguë, avec les précautions recommandées par m. *Stork* ; j'en augmentai peu à peu la dose ; & je m'aperçus, un mois après, que s'il n'avoit pas diminué le volume de tumeurs glanduleuses du sein, il avoit du moins empêché qu'elles ne fissent des progrès. D'ailleurs, les douleurs, la toux, & tous les autres symptômes, en avoient été très-amendés. Elle continua l'usage de la ciguë pendant toute l'année ; par ce secours, & celui de quelque purgation qu'elle prenoit de temps en temps, son estomac, qui étoit très-débilite, se rétablit. Elle recouvra un peu d'appétit, de sommeil, de forces & d'embonpoint. Elle étoit parvenue, dans cet état satisfaisant, au mois de décembre suivant. Elle avoit alors porté la dose de l'extrait de ciguë, jusqu'à un gros partagé en deux prises par jour. Ses glandes étoient très-diminuées de volume & n'étoient plus douloureuses. J'avois eu l'attention de lui faire faire, de temps en temps, quelques jours de treve avec les pilules de ciguë, pour qu'elle ne s'y accoutumât pas trop ; mais pour peu

qu'elle tardât à les reprendre, elle sentoient renouveler ses douleurs, sur-tout celles des glandes. Un voyage assez considérable qu'elle voulut faire sur la fin de l'année, lui procura une fluxion de poitrine assez approchante de celle qu'elle avoit essuyée un an auparavant. On la combattit par les mêmes moyens; mais elle ne fut en état de partir, pour se retirer dans son couvent, que vers le 6 de février 1764. La maladie, & ce dernier voyage, lui firent suspendre l'usage de la ciguë jusqu'à ce qu'elle fût rendue dans sa clôture. Elle s'y remit peu à peu; dans le mois de mai suivant, ses forces étoient rétablies. Elle soutenoit de longues promenades dans l'enclos de son monastere; elle montoit & descendoit les degrés sans éprouver de douleur au sein, ni à la poitrine; ses glandes, quoiqu' diminuées de volume, étoient cependant un peu dures, malgré l'usage de la ciguë qu'elle avoit repris en arrivant dans son couvent, & qu'elle avoit continué jusqu'à la fin d'avril. Elle fut obligée de le suspendre jusqu'à la mi-mai, parce que l'extrait lui manqua: j'appris, par une de ses lettres, en date du 8 octobre 1764, qu'elle n'éprouvoit alors d'autre incommodité que celle de ses glandes, qui, quoique bien amoindries, sont encore un peu

dures ; que si elle passe deux jours sans prendre de l'extrait de ciguë , les douleurs se réveillent dans ses glandes , & que toutes les fois qu'elle a voulu faire usage de celui qu'elle a fait faire dans son couvent , il lui a donné des tournoiemens de tête affreux & des engourdissemens dans tout le corps , qui la mettent hors d'état de remuer pendant bien des heures. Elle n'a jamais éprouvé le moindre inconvénient de celui que je lui ai fourni , qui est presque le seul dont elle s'est servie ; j'avoue que ce dernier extrait n'a pas toujours été conforme à la méthode de le préparer de m. *Stork*. Je m'y suis scrupuleusement assujéti pour celui que j'ai fait prendre dans le mois de juin , & pendant tout le temps chaud , où il a été aisé de trouver de la ciguë verte & vigoureuse. Mais cet extrait grossier & non défécé , étant sujet à moisir bientôt , n'est pas propre à être conservé. Cet inconvénient m'a déterminé à le faire clarifier , pour en faire usage durant l'hiver , en y ajoutant une quantité suffisante de poudre de feuilles , ou de racine de ciguë , pour lui donner la consistance pilulaire. Je suis persuadé d'ailleurs que l'extrait tiré de cette plante , dans le mois de mai ou de juin , c'est-à-dire dans le temps qu'elle est en fleur & dans sa plus

556 OBS. SUR LE TRAITEMENT

grande vigueur, quoique défécé & clarifié, est préférable, durant l'hiver, à celui qui auroit été préparé, selon la méthode de m. *Stork*, dans le mois de novembre ou de décembre, temps auquel les plantes ont peu de force & d'activité. Je ne fais pas précisément si l'extrait qui a été préparé à Condom a été fait suivant la recette de m. *Stork*, ou sur celle qui se trouve dans les élémens de pharmacie de m. *Baumé*, qui est à-peu-près la même, & celle que j'avois envoyée pour se régler sur cette préparation. Je ne puis savoir encore si la différence qu'on a remarquée dans les effets produits par ces deux extraits, vient de celle de leur préparation, ou de la nature du terroir où l'on a cueilli la ciguë; ce qui pourroit aider à expliquer la raison des succès différens qu'on a obtenus de son usage dans divers climats.

S'il n'y a pas de vice dans la préparation de l'extrait fait à Condom, les accidens qu'il a produits pourroient dénoter que la ciguë de ce pays-là a plus de force que celle que j'ai fait cueillir aux environs de Masseube; & peut-être qu'en le donnant en moindre dose, on pourroit en obtenir plus d'efficacité que de celui que j'ai envoyé : c'est une réflexion que j'ai communiquée à cette religieuse, &

que je lui ai conseillé de vérifier par de nouvelles tentatives, avec l'approbation & la direction de m. *Rizon* son médecin.

Que la vertu des plantes soit différente à raison de leur préparation & des climats qui les produisent, c'est une vérité reconnue & avérée. On convient aussi que les plantes qui croissent sur les montagnes, ont ordinairement des vertus supérieures à celles qui viennent sur les plaines. C'est une remarque dont m. *Larouture*, médecin en Chalosse, a su tirer bon parti dans la guérison d'un cancer au nez, compliqué avec des tubercules squirrheux & suppurés dans la substance du poulmon : guérison qu'il a obtenue par l'usage de la ciguë cueillie à Echaux, dans les Monts-Pyrénées. On en voit l'observation brillante & bien détaillée dans le journal de médecine du mois de juin 1764. Les rapports que je trouve entre la position d'Echaux & celle de Bagnères de Luchon, à raison de leur enfoncement dans les montagnes & de leur voisinage des limites avec l'Espagne, me font présumer que la ciguë qui croît à Luchon, pourroit avoir des vertus semblables à celle d'Echaux : c'est ce que je vais tâcher de vérifier. M. *Campmartin*, apothicaire-major de Bagnères de Luchon, qui est très-entendu dans tout ce qui re-

garde sa profession, y a fait, cette année, l'extrait de ciguë; je lui écris pour lui en demander: s'il me fournit la même satisfaction que m. *de Larrouture* a eu de celui d'Echaux, je ne négligerai pas de mettre à profit ces expériences, & de les réitérer dans tous les autres cas de cette nature que ma pratique pourra me présenter; je me ferai même un devoir rigoureux d'en communiquer le résultat. Peut-on faire assez d'efforts & de tentatives pour fixer & déterminer les vertus merveilleuses qu'on attribue à la ciguë, contre un nombre considérable de maladies, & sur-tout contre le virus cancéreux, qui, jusqu'à nos jours, a été regardé comme l'opprobre de l'art de guérir, le désespoir des médecins & le fléau de tant de malheureux qui ont été les victimes de sa fureur? La découverte & la perfection d'un semblable spécifique, mériteroit de faire époque dans l'histoire de la médecine, & ne sauroit manquer de couvrir de gloire l'heureux inventeur qui l'enrichiroit d'une ressource si utile à l'humanité.



EXTRAIT des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 18 avril & 1^{er} mai 1781.

LES maladies qui ont régné dans le cours de ce mois , sont celles que l'on a coutume de voir dans les printemps : seulement la sécheresse constante de l'air, les a rendues plus difficiles & plus opiniâtres. De ce nombre sont les fievres intermittentes , & sur-tout les tierces , pour la guérison desquelles les délayans apéritifs, continués assez long-temps pour rendre les sécrétions aisées & constantes, & placer les purgatifs , ont beaucoup mieux réussi que le quinquina administré comme fébrifuge. La sécheresse du ventre & de la poitrine devoit rendre circonspect dans l'usage de ce remède, qui a excité, chez plusieurs malades , une toux sèche & une tension dans le foie, avec suppression de l'évacuation de la bile, & en partie des urines, qui étoient fort rouges. La disposition aux sueurs étoit aussi forte que générale, & ces sueurs n'étoient point une crise salutaire.

Les points de côté, les fluxions de poitrine avoient un caractère plus inflammatoire ; en conséquence ces maladies, quoique la plupart n'eussent leur siège que dans les muscles, exigeoient plus la saignée que dans les mois précédens : mais il falloit en même temps inonder, pour ainsi dire, le corps de délayans un peu mucilagineux. Les potions huileuses à grande dose, avec le syrop diacode dans la proportion d'un à cinq, ont servi non-seulement à calmer la toux, mais à procurer la liberté du ventre. Lorsque le point de côté étoit violent, & étouffoit le malade en empêchant toute élévation de la poitrine, & rendant la toux presque impossible, on s'est bien trouvé des fomentations émollientes sur la partie souffrante, & même des vésicatoires.

Les phthifies ont été funestes & rapides dans leur marche : il y a eu beaucoup de douleurs rhumatifantes, qui, lorsqu'elles étoient inflammatoires, ont cédé promptement au traitement anti-phlogistique, dont la saignée est un des moyens les plus efficaces.

L'invasion

L'invasion de la fièvre catarrhale a été, chez quelques malades, accompagnée de symptômes qui donnoient lieu de craindre une fièvre maligne ; alors la douleur étoit fourde, il y avoit prostration de forces, délire qui continuoit plusieurs jours, l'hypochondre droit étoit tendu, & un peu douloureux. Quelques saignées, un vomitif faisoient disparaître ces accidens graves, les déjections de bonne qualité indiquoient les purgatifs dont le succès terminoit la maladie le 14. La durée du délire pendant plusieurs jours a nécessité les vésicatoires. Dans les fièvres putrides qui ont été longues & opiniâtres, on a vu des parotides, dont l'ouverture subite a été très-avantageuse. D'autres malades ont eu sur la fin une éruption milliaire très-abondante. Quelques docteurs ont observé que chez ceux-ci, la langue n'a point été sèche & aride ; mais toujours humide, & comme enduite d'un limon pâteux.

Sur la fin du mois les maux de gorge ont été très-fréquens ; ils étoient produits par une humeur âcre déposée sur le voile du palais, les amygdales & toute l'arrière-

bouche : peu ont menacé de gangrene , quoique le feu fût considérable ; ils se terminoient par la résolution qu'opéroient les délayans & les purgatifs , & presque point par suppuration.

Les rougeoles ont été fort communes , les petites-véroles n'ont rien présenté de particulier ; mais on a eu à combattre beaucoup d'éruptions anormales , sous la forme de plaques , d'ampoules , de boutons les uns très-petits , les autres plus gros , les uns jettant une eau rousse , les autres restant absolument durs & secs. L'espèce d'éruption qui a été la plus rebelle , est celle qui avoit toutes les apparences de la galle. Elle a exigé le même traitement , aux frictions près , avec les onguens mercuriaux.

Il y a eu beaucoup d'observations particulières communiquées de vive voix ou par écrit. Nous sommes forcés d'en renvoyer l'annonce au journal prochain.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

A V R I L 1781.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au lever du S.</i>	<i>A 2 h. du soir.</i>	<i>A 9 h. du soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	<i>Deg.</i>	<i>Deg.</i>	<i>Deg.</i>	<i>Pou. Lig.</i>	<i>Pou. Lig.</i>	<i>Pou. Lig.</i>
1	4, 4	15, 3	11, 2	27 9, 10	27 8, 8	27 8, 2
2	8, 5	13, 3	8, 5	27 7, 8	27 8, 4	27 8, 8
3	5, 1	13, 3	8, 0	27 8, 8	27 8, 5	27 8, 0
4	2, 6	11, 8	5, 7	27 6, 8	27 5, 6	27 4, 10
5	4, 5	12, 4	9, 0	27 3, 8	27 3, 8	27 3, 8
6	5, 5	10, 0	6, 0	27 5, 2	27 6, 0	27 7, 4
7	3, 0	12, 5	9, 5	27 8, 4	27 8, 1	27 7, 10
8	9, 3	14, 6	12, 0	27 7, 6	27 8, 10	27 9, 10
9	10, 0	16, 7	12, 8	27 10, 3	27 10, 11	27 10, 11
10	11, 1	16, 1	14, 0	27 9, 6	27 9, 5	27 9, 11
11	10, 1	16, 7	12, 0	27 8, 6	27 7, 4	27 7, 4
12	8, 0	13, 1	9, 2	27 7, 8	27 8, 0	27 8, 6
13	6, 7	12, 0	7, 5	27 9, 10	27 10, 7	27 10, 10
14	4, 0	12, 8	8, 5	27 10, 2	27 8, 11	27 8, 6
15	1, 7	11, 7	9, 7	27 9, 0	27 9, 4	27 10, 2
16	6, 0	16, 0	12, 0	27 10, 3	27 10, 1	27 10, 2
17	7, 2	17, 0	12, 6	27 10, 0	27 10, 0	27 9, 11
18	10, 0	18, 0	15, 2	27 9, 11	27 10, 2	27 10, 4
19	10, 1	20, 5	15, 2	27 10, 11	27 11, 6	28 0, 2
20	10, 0	13, 0	11, 2	28 0, 7	28 1, 6	28 1, 9
21	8, 5	15, 5	13, 0	28 2, 3	28 2, 2	28 1, 10
22	11, 5	17, 4	13, 0	28 1, 1	28 0, 8	28 0, 5
23	9, 0	14, 5	9, 0	28 0, 4	28 0, 3	28 0, 0
24	5, 5	12, 1	8, 0	28 0, 0	28 0, 0	28 0, 6
25	4, 0	11, 7	7, 7	28 1, 2	28 1, 8	28 2, 0
26	5, 5	10, 5	7, 0	28 2, 0	28 1, 6	28 1, 2
27	5, 0	11, 5	8, 0	28 1, 0	28 0, 0	27 11, 8
28	7, 0	15, 0	10, 5	27 10, 10	27 9, 10	27 9, 4
29	4, 8	16, 0	11, 5	27 9, 2	27 8, 8	27 8, 8
30	6, 7	12, 5	11, 0	27 8, 2	27 8, 7	27 9, 2

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9h.</i>
1	N-E. nuages.	E. beau, chaud.	E. & S-E. b. doux.
2	E. couv. doux, pl.	N. couv. vent, pl.	N-E. couv. vent.
3	N-E. beau, vent.	E. beau.	N-E. beau.
4	N-E. beau.	E. <i>idem.</i>	N. couv. froid.
5	N-E. couv. brouillard, bruine.	S. nuages, pluie d'orage.	S-E. & S. beau, éclairs.
6	S-O. nuages, vent.	S-O. nuages, vent, pluie.	S-O. beau, arc-en-ciel lunaire.
7	S. nuages, vent.	S-O. nuag. vent.	S. c. <i>parafélène.</i>
8	S. couv. vent, pl.	S-O. couv. vent.	S-O. couv. vent.
9	S-O. nu. v. doux.	S-O. couv. chaud.	S-O. couv. chaud.
10	S. nuag. tonnerre.	S. beau, chaud.	S-O. beau, chaud.
11	E. nu. ton. chaud.	S. couv. pl. vent.	S-O. couvert.
12	S-O. couv. frais.	N-O. nuag. doux.	N-O. & O. beau.
13	N-E. couv. frais.	N-E. nuag. doux.	N-E. <i>idem.</i> froid.
14	N-E. beau, froid.	N. beau.	N. <i>idem.</i>
15	N-O. <i>id.</i> brouil.	N-O. nuages.	N-O. convert.
16	N-E. be. chaud.	S. beau, chaud.	S. beau, chaud.
17	E. <i>idem.</i>	N-E. & E. <i>idem.</i>	N-E. & E. <i>idem.</i>
18	E. <i>idem.</i> brouill.	S. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>
19	N. & S. be. chaud.	N-O. nu. très-ch.	N-O. nu. chaud.
20	O. nu. pl. fine.	S-O. nuag. frais.	O. beau, frais.
21	N-O. nuages.	O. couv. chaud.	O. couv. chaud, éclairs.
22	N-O. <i>idem.</i>	O. beau, chaud.	N-O. <i>idem.</i>
23	N-O. <i>idem.</i>	N. nuages, éclair de ☉ à 6 h. 40'.	N. beau, frais.
24	N. <i>idem.</i> froid.	N. nuag. pet. pl.	N. beau, froid.
25	N. couvert, froid.	N. beau, froid.	N. <i>id.</i> aur. bor.
26	N. <i>id.</i> gout. de pl.	N. nuages, froid.	N. nuag. froid.
27	N. nuages, froid.	N. couv. vent fr.	N. couv. v. froid.
28	N. beau, v. froid.	N. & N-E. couv.	N. nuages.
29	N-O. <i>idem.</i>	N. nuages.	N. <i>idem.</i>
30	N. nuages.	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>

OBS. MÉTÉOROLOGIQUES. 565

R É C A P I T U L A T I O N.

Plus grand degré de chaleur . . . 20, 5 deg. le 19

Moindre degré de chaleur 1, 7 le 15

Chaleur moyenne 10, 4 deg.

Plus grande élévation du Mer- *poû. lig.*

cure 28, 2, 3 le 21

Moindre élévât. du Mercure . . . 27, 3, 8 le 5

Elévation moyenne 27 p. 9, 6

Nombre de jours de Beau 8

de Couvert 7

de Nuages 16

de Vent 10

de Tonnerre 1

de Brouillard. 3

de Pluie 7

d'Aur. boréale 1

Quantité de Pluie 7, 7 lignes.

D'Evaporation 60, 0

Différence 52, 5

Le vent a soufflé du N. 9 fois.

N.-E. 5

N.-O. 4

S. 4

S.-E. 1

S.-O. 4

E. 3

O. 3

TEMPÉRATURE : Chaude & très - sèche ;
toutes les productions de la terre souffrent, excepté
les plets & la vigne.

MALADIES : Coqueluche sur les enfans ; il n'en
est point mort. Fievres épidémiques dans nos en-
virois : nous en sommes exempts.

COTTE , Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1^{er} mai 1781.

N n iiij

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

Faites à Lille, au mois d'avril 1781., par
m. BOUCHER, médecin.

IL y a eu quelques jours de pluie au commencement du mois ; mais après le 11 il n'en est plus tombé. Cette circonstance a beaucoup nui aux semailles de mars.

La hauteur du baromètre a varié, mais sans s'éloigner de beaucoup du terme de 28 pouces.

Le temps est resté tout le mois à un état de température agréable. Il y a eu même des jours de chaleurs : le 18, la liqueur du thermomètre s'est élevée à la hauteur de $15\frac{1}{2}$ degrés, & le 19 à 17 degrés.

Il y a eu des variations dans les vents : les huit derniers jours du mois ils ont été plein nord.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 17 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été du point même de la congélation. La différence entre ces deux termes est de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du nord.	7 fois du sud.
3 fois du nord	5 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
3 fois de l'est,	6 fois de l'ouest,
2 fois du sud	
vers l'est,	

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuageux.

11 jours de pluie.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois
d'avril 1781.*

LA petite-vérole étoit toujours la maladie dominante, mais en général avec un caractère moins fâcheux que ci-devant; de façon qu'elle a fait très-peu de victimes ce mois.

Nous avons vu dans nos hôpitaux nombre de personnes du peuple attaquées de la fièvre putride maligne, à laquelle plusieurs ont succombé.

Vers la fin du mois il y a eu des points de côté pleurétiques, & des péripneumonies, avec des crachats fanguinolens, &c. Nous avons présumé avec fondement que ce genre de maladie étoit l'effet de la sécheresse. Il y a eu aussi des fluxions de poitrine, & des retours de rhumatisme inflammatoire.

La fièvre tierce & la double tierce ont été communes tout le mois. Quelques personnes avoient encore un reliquat de fièvre quarte automnale.

ERRATA pour le journal d'avril 1781.

Page 379, lign. 8; de 9 degrés, lisez 3 degrés.
Ibid. lig. 28 & 29, lisez de l'épaisseur d'environ
pied & demi.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Ratio occurrendi morbis à mineralium abusu produci solitis, auctore THEODORICO-PETRO CAELS, collegii medicorum Bruxellensium socio. Amstelodami, apud *J. Van Harriwelt*, & invenitur Bruxellis, apud *Lemaire*, bibliopolam. 1781. in-12 de 117 pages.

L'intention de m. *Caels* a été de renfermer sous un petit volume tout ce qui, jusqu'aujourd'hui, a été dit de mieux sur l'objet qu'il traite : il y a réussi. Ses propres observations & les réflexions qu'il y a jointes ne peuvent être que très-utiles aux médecins qui trouveront dans cet ouvrage beaucoup de choses rares & intéressantes.

Analyse des eaux minérales de S. Vincent & de Courmayeur, dans le duché d'Aoste, avec une appendice sur les eaux de la Saxe; de Pré S. Didier, & de Fontane-Moré; par m. GIOANNETTI, docteur collègue, doyen & vice-prieur de la faculté de médecine de Turin, médecin-pensionnaire de S. M. contenant plusieurs procédés chymiques nouveaux, utiles pour l'analyse des eaux minérales en général, & pour celle des sels. A Turin, chez Jean-Michel Briolo. 1779.

Excellent ouvrage, & qui tient au-delà de ce que le titre promet. C'est un modèle de justesse & d'exactitude quant à l'analyse. De sagesse relativement aux conseils empiriques qui conduisent

presque tous les malades aux eaux minérales, & qui les guident lors de leur usage.

Météorographie, ou art d'observer d'une manière commode & utile les phénomènes de l'atmosphère, contenant la description de deux Barométrographes ou Baromètres, qui tiennent note par des traces sensibles de leurs variations, & des temps précis où elles arrivent ; avec l'idée de plusieurs autres instrumens météorographiques, quelques remarques sur les tentatives faites en ce genre, & celles que l'on propose, &c. : on y a joint deux planches en taille-douce. Par m. CHANGEUX. A Paris, rue & hôtel Serpente. 1781.

Une approbation motivée de l'académie royale des sciences, est un sûr garant de l'utilité du travail de l'auteur.

S É A N C E A C A D É M I Q U E.

M. Louis, secrétaire perpétuel, a fait l'ouverture de la séance publique de l'académie royale de chirurgie, du 27 avril 1781, par un discours sur la question du prix dont le sujet étoit : *D'exposer les effets du sommeil & de la veille, & les indications suivant lesquelles on doit en prescrire l'usage dans la cure des maladies chirurgicales.*

L'académie a accordé le prix à m. Camper, associé étranger de l'acad. de la soc. roy. de Londres.

L'accessit a été accordé à m. Tissot, chirurgien-major du 4^e régiment de chevaux-légers, le même qui avoit déjà remporté le premier prix en 1779, sur la question des regles diététiques, relatives aux alimens dans la cure des maladies chirurgicales.

T A B L E

DU MOIS DE JUIN 1781.

EXTRAIT. <i>Histoire naturelle, chymique & médicale des trois regnes, de la nature ; par feu m. ROUX. méd.</i>	page 481
<i>Observation sur une tumeur froide énorme, &c. par m. BAILHÉRON, méd.</i>	490
<i>Réflexions sur un mal de gorge annuel périodique de m. Dapuy ; par m. DESGRANGES, chir.</i>	494
<i>Suite & fin des observations de m. CAMPARDON, sur le traitement des cancers.</i>	502
<i>Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus les 18 avril & 1^{er} mai 1781.</i>	559
<i>Observations météor. faites à Montmorenci.</i>	563
<i>Observations météor. faites à Lille.</i>	566
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	567

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Livres nouveaux.</i>	568
<i>Séance académique.</i>	569

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Gardes-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de juin 1781. A Paris, ce 24 mai 1781.

POISSONNIER DESPERIERRE.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

Contenues dans les six premiers mois du
journal de médecine de l'année 1781,
formant le tome 55^e.

EXTRAITS OU ANALYSE DE LIVRES.

*Séance publique de la faculté de médecine de
Paris, du 9 décembre 1779.* page 3

*Dissertatio de variis herpetum speciebus, causis,
symptomatibus, &c. ; par m. H. F. A. DE
ROUSSEL, méd.* 98

*Essai sur la génération de l'homme; par m. CAL-
MÉ, méd.* 193

*CAROLI DE MERTENS, medicinae doctoris obser-
vationes medicae de febris, &c.* 289

Recherches sur la rage; par m. ANDRY, méd. 385

*Observation sur la rage; par m. DUPERRIN,
méd.* 398

*Observations sur la rage; par m. PORTAL,
méd.* 401

*Histoire naturelle, chymique & médicinale des
trois regnes de la nature; par feu m. ROUX,
méd. &c.* 481

LIVRES ANNONCÉS.

1^o. *Histoire littéraire & critique de la
médecine.*

*Eloge de m. MARET, maître en chirurgie à
Dijon, &c.* 281

2°. Médecine.

Mémoire sur l'électricité médicinale, & traitement de vingt malades, &c.; par m. MAZARD DE CAZELLES, méd. 191

Traité des scrophules, vulgairement appelées écrouelles, &c.; par m. P. LALOUETTE, méd. 476

JOANNIS RAZOUX, doctoris medici Nemausensis dissert. epistolaris. De cicuta, stamONIO, hyosciamo, &c. 477

Ratio occurrendi morbis à mineralium abusu produci solitis, T. P. CAELS. 568

3°. Chirurgie.

Observations sur l'opération césarienne à la ligne blanche, &c.; par m. DE LEURVE, chir. 89

L'art de soigner les pieds, contenant un traité sur les cors, &c.; par m. LAFOREST, chir. 477

4°. Hist. nat. physique, botaniqu. matière médicale, pharmacie & chymie.

Dissertation sur les eaux savonneuses de Bonn, &c.; par m. SCHUELER, méd. 281

Histoire naturelle de la France méridionale, &c.; par m. l'abbé GIRAUD SOULAVIE. 381

Recherches physiques sur le feu; par m. MARET, méd. 475

Analyse des eaux de S. Vincent, vallée d'Aoste; par m. GIOANNETTI, méd. 568

Météorographie, ou description de deux Baromètres; par m. CHANGEUX. 569

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS.

1°. Histoire critique & littéraire de la médecine.

Lettre aux auteurs de ce journal; par m. DUCHANOT, méd. 256

2°. Médecine.

- Mémoire sur la constitution épidémique, &c. ;*
par m. BAUMES, méd. 37
- Observations sur l'incontinence d'urine pendant*
la nuit ; par m. LÉGER, chir. 72
- Suite & fin du mémoire sur la constitution épidé-*
mique, &c. ; par m. BAUMES, méd. 110
- Tableau historique d'une colique bilieuse qui a*
régné, à Fougères ; par m. DE VAULEVIER,
méd. 146
- Observations sur le danger du défaut & de l'excès*
de compression dans l'opération de la para-
centèse ; par m. SUMEIRE, méd. 153
- Observation sur le succès de l'application des*
sangsuës, &c. ; par le même. 159
- Idées proposées en conséquence du mémoire à*
consulter de m. P. DUBB, méd. 161
- Observation sur une fièvre inflammatoire ; par*
m. PLANCHON, méd. 203
- Réponse à un mémoire à consulter ; par M. ***,*
méd. 209
- Réponse au même mémoire à consulter ; par m. CA-*
ZAUBIEL, méd. 219
- Histoire d'un mal de gorge, &c. ; par m. DUPUY*
DE BELLEGARDE. 223
- Observation sur la morsure des couleuvres ca-*
pelles de la côte de Coromandel ; par m. BOUR-
DIER, méd. 241
- Observation sur les vertus résolutives de l'eau*
végéto-minérale ; par m. BAUMES, méd. 314
- Observations sur les fièvres catarrhales, &c. ;*
par m. SUMEIRE, méd. 320
- Observation sur un vomissement, &c. ; par*
m. GUILLAUME fils, méd. 326
- Maladie qui a régné sur les chevaux à Paris,*

574 TABLE GÉNÉRALE

pendant l'hiver de 1776 à 1777 ; par m. HUZARD, vétérinaire.	331
Observ. sur la rage d'un mulet ; par m. THOREL, méd.	420
Observation sur une tumeur froide énorme ; par m. BAILHÉRON, méd.	490
Réflexions sur le mal de gorge périodique de m. Dupuy ; par m. DESGRANGES, chir.	494

Extraits des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, où sont rapportées les maladies qui régnerent dans cette ville durant les mois de

Novemb. 1780 pag. 80	Février 1781. pag. 367
Décemb. 1780 . . . 178	Mars 1781 . . . 464
Janvier 1781 . . . 265	Avril 1781 . . . 559

Maladies observées à Lille par m. BOUCHER, médecin, pendant les mois de

Novemb. 1780 pag. 88	Février 1781 . . . 380
Décemb. 1780 . . 190	Mars 1781 . . . 474
Janvier 1781 . . . 280	Avril 1781 . . . 567

3°. Anatomie & chirurgie.

Essai sur la nature, les causes & le traitement de la pustule maligne ; par m. SAUCEROTTE, chirurgien.	26
Observations sur quelques maladies du genou ; par m. DESGRANGES, chir.	53
Extrait de la gazette de Madrid, contenant une observation sur la section de la symphyse des os pubis.	73
Description d'un enfant monstrueux ; par m. LÉAUTAUD, chir.	76

DES MATIERES. 575

<i>Obs. sur l'extrait de saturne ; par m. VINCENT, chir.</i>	162
<i>Observation sur un accouchement laborieux , &c. ; par m. JAYMES , chir.</i>	168
<i>Observations sur la contagion des maux vénériens ; par m. DE CAUBOTTE , chir.</i>	227
<i>Observation sur des pierres stercorales ; par mm. JACQUINELLE & CHANDRON, chir.</i>	245
<i>Observat. sur des plaies de tête ; par m. CHANDRON , chir.</i>	251
<i>Observation sur une suppression d'uriné, &c. ; par m. WANTERS, méd.</i>	323
<i>Observations sur deux grandes plaies gangreneuses ; par m. BERNARD, chir.</i>	334
<i>Observations sur le traitement des cancers , &c. ; par m. CAMPARDON , chir.</i>	342
<i>Suite des observations sur le traitement des cancers ; par m. CAMPARDON.</i>	423
<i>Suite & fin des observations de m. CAMPARDON, sur le traitement des cancers.</i>	502

4°. Hist. naturelle, botan. matiere medic. pharmacie & chymie.

<i>Observation sur les dissolvans de la résine élastique ; par F. A. B. R. C.</i>	174
<i>Extrait des Lettres de m. CROHARÉ , sur l'arsenic & l'étain, & sur l'acide phosphorique.</i>	350
<i>Essai analytique sur les eaux minérales , &c. ; par m. CHIFOLIAU , méd.</i>	438

Observations météorologiques faites à Montmorenci , près Paris , par le Pere COTTE , durant les mois de

Novemb. 1780 pag. 84	Février 1781	376
Décemb. 1780 . . . 186	Mars 1781	470
Janvier 1781 . . . 276	Avril 1781	563

576 TABLE GÉN. DES MATIERES.

*Observations météorologiques faites à
Lille, par M. BOUCHER, pendant les
mois de*

Novemb. 1780. pag. 87	Février. 1781. 379
Décemb. 1780. . . 189	Mars 1781. 473
Janvier 1781. . . . 179	Avril 1781. 566

NOUVELLES LITTÉRAIRES, AVIS & ANNONCES.

<i>Composition du baume du sieur ROBERT, & pré- paration des pcaux de chiens.</i>	90
<i>Discours prononcé par m. SALLIN, D. R. de la faculté de Paris, &c. De ratione studendi Hip- pocraticâ.</i>	282
<i>Prix proposé par l'académie de Dijon, pour l'an- née 1782.</i>	283
<i>Idem. par l'académie de Lyon.</i>	284
<i>Idem. par la même acad. pour l'année 1783.</i>	285
<i>Différentes annonces de fonds acquis par des li- braires.</i>	289
<i>Prospectus. Présens de Flore, &c. par m BUC'HOZ, méd. de MONSIEUR, &c.</i>	478
<i>Avis, place de chirurgien gagnant maîtrise à Bordeaux vacante, & examen au concours.</i>	479

Fin de la Table.